



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

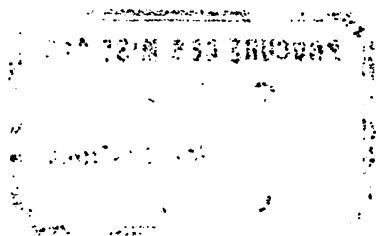
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHEQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY





S 29 / 174





ÉCOLE DES MIRACLES.

AGRAS. — TYPOGRAPHIE DE E. LEFRANC.



ECOLE DES MIRACLES

OU LES

ŒUVRES DE LA PUISSANCE ET DE LA GRACE DE JÉSUS-CHRIST,
FILS DE DIEU ET SAUVEUR DU MONDE,

PAR LE P. VENTURA,
ex-général des Théatins;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR L'ABBÉ LACHAT.

TOME I.



BIBLIOTHÈQUE
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS,

CHEZ LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 23.

1857.



HOMÉLIES

SUR LES

PRINCIPAUX MIRACLES

DE JÉSUS-CHRIST

PREMIÈRE HOMÉLIE

Le Jeune Homme possédé du Démon.

S. Matth., XVII; Marc, IX (1); Luc, IX.

Volo vos scire qualem sollicitudinem habeam pro vobis ut consolentur corda.... Instructi in charitate et in omnes divitias plenitudinis intellectus, in agnitionem mysterii Dei Patris et Christi Jesu : in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. (COLOSS., XI).

C'est par ces magnifiques paroles que saint Paul nous a clairement révélé quels sont les trésors que Jésus-Christ nous ordonne aujourd'hui de chercher

(1) La narration de saint Marc se lit à la messe en la quatrième fête de la dix-septième semaine après la Pentecôte. Ce miracle arriva l'an 18 de Tibère Auguste, la trente-troisième année de l'âge du Sauveur, la troisième de sa prédication, le sept du mois d'août, au pied du mont Thabor, au sommet duquel Jésus-Christ s'était transfiguré le jour précédent.

dans le ciel : *Thesaurizate vobis thesauros in cælo* (Evang. diei Cin.), et comment nous pouvons les découvrir. Il nous apprend que ce sont les mystères mêmes du Verbe éternel, Fils de Dieu, Fils et Sauveur des hommes : *In agnitionem mysterii Dei Patris et Jesu Christi*. Tous les trésors de la sagesse de l'Être infini et de la science du salut éternel sont réunis en lui et cachés à l'orgueil de l'homme : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*. Nulle autre sagesse, aucune autre science n'est pure, ni sainte, ni parfaite, ni nécessaire ; en nous éclairant, elle nous sanctifie, comme elle nous instruit et nous gouverne ; en même temps qu'elle nous corrige, elle nous enrichit, elle nous console par ses leçons et nous humilie pour nous couronner : *Ut consolentur corda, instructi in charitate, in omnes divitias plenitudinis intellectus*.

Bien différente de la sagesse humaine, laquelle, dit saint Augustin, ne nous instruit que par les paroles, la sagesse incarnée nous instruit par les faits ; car Jésus-Christ étant lui-même *Parole*, mais parole vivante, subsistance personnelle, infinie et parfaite, les actions de cette éternelle et ineffable *parole* de Dieu sont aussi une parole, un discours, un enseignement pour l'homme (1). Ainsi, en même temps que le Seigneur, dans sa tendresse, nous révèle par ses divines paroles les mystères les plus sublimes, les doc-

(1) Quia ipse Christus Verbum Dei est ; etiam factum Verbi verbum nobis est ; ipsa Domini facta erant quasi verba visibilia, et aliquid significantia (*Tract. 24, in Joan.*).

trines les plus élevées et les vérités les plus précieuses, il les confirme et les rend sensibles en les traduisant en faits : ses actions divines sont, pour ainsi dire, autant de discours *visibles*, que l'on comprend et que l'on perçoit des yeux. Ainsi s'accomplit l'oracle d'Isaïe, qui nous annonçait qu'à l'école du Rédempteur nous nous instruirions non-seulement en l'écoutant, mais encore en le voyant : *Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum* (Jac., xxx).

Toutes les choses surprenantes et admirables que notre divin Sauveur a faites sont, continue le docteur de la grâce, en même temps, les unes comme les autres, des œuvres et des paroles : des œuvres, parce que ce sont des faits réels ; des paroles, parce qu'elles sont mystérieuses et prophétiques (1).

Et pourquoi, disait saint Fulgence, nous, ministres de la parole divine, ne faisons-nous pas retentir, quand nous voulons parler des choses divines, cette voix du Dieu incarné pour l'instruction de l'homme, exposant au peuple ses actions, ses exemples et ses prodiges ? Comme la foi se raffermirait parmi les chrétiens ! que la dévotion augmenterait et combien les vertus chrétiennes se propageraient (2) !

Pour moi, mes frères, à l'exemple du grand Apô-

(1) *Ea quæ fecit Dominus noster Jesus Christus stupenda atque miranda, et opera et verba sunt : opera quia facta sunt, verba quia signa sunt* (*Tract. 24, in Joan.*).

(2) *Si per Christum gesta omnibus momentis tractaremus, quantum in nobis cresceret fides, augeretur devotio, salutaria incrementa promoverentur.*

tre, je jure de ne prêcher jamais que la vie et les œuvres de Jésus-Christ, le grand et unique bien de la vertu et de la sagesse de Dieu (1).

Et puisque nous avons déjà eu le bonheur de vous faire admirer ces trésors de la sagesse et de la puissance de Dieu, manifestés par Jésus-Christ dans les opprobres de sa passion, nous nous proposons encore, dans le cours de cette station du Carême, de vous découvrir ces mêmes trésors cachés dans la gloire de ses principaux miracles : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ absconditi*. Nous y découvrirons aussi la condamnation de toutes les erreurs, la manifestation de toutes les vérités et la réprobation de tous les vices; car ces prodiges sont l'école des plus belles vertus, le mérite y reçoit sa récompense, l'affligé y puise d'abondantes consolations, et l'homme misérable y trouve un remède à tous ses maux.

En effet, mes frères, voulez-vous connaître les ravages affreux et les horribles ruines que Satan opère dans les âmes par le péché? Voulez-vous apprendre quels sont les moyens de les réparer, écoutez l'histoire de la guérison de ce jeune homme possédé par l'esprit malin; la vue d'un si grand prodige nous apprendra ces importantes vérités. Étudions aujourd'hui un si beau miracle, afin de bien comprendre quelle est la misère et quels sont les remèdes du péché, que l'Église, notre Mère, durant

(1) Nos autem prædicamus Jesum Christum..., Dei virtutem et Dei sapientiam (I Cor., 1).

le saint temps que nous commençons en ce jour, nous exhorte à fuir et à effacer par la prière et par la pénitence.

Mais, Seigneur, je reconnais et je confesse que, sans le secours de votre grâce, il ne m'est possible ni d'exposer les mystères de votre puissance, ni de les faire comprendre à cet auditoire non moins distingué que pieux. Mon Dieu, nous vous demandons tous ce secours par les entrailles de cette infinie miséricorde, qui vous fit opérer de si grandes choses par amour pour nous ; nous vous le demandons par l'intercession de Marie, en qui commença la série de vos prodiges ; nous vous le demandons par les mérites de votre premier apôtre saint Pierre, dont les cendres reposent dans ce temple auguste. Faites, Seigneur, que les uns et les autres, éclairés par la splendeur de vos miracles, nous puissions toujours mieux comprendre la magnificence de votre religion, les consolations de vos promesses et les richesses de votre amour (1) !

PREMIÈRE PARTIE.

Les Évangélistes racontent que le Sauveur du monde étant descendu du mont Thabor, où il s'était miraculeusement transfiguré, aperçut une grande foule de monde qui entourait ses disciples, restés au

(1) *In omnes divitias plenitudinis intellectus, ut consolentur corda nostra, instructi in charitate. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.*

pied de la montagne, et avec lesquels les scribes astucieux et méchants étaient en dispute. Et quand il fut auprès de cette foule, il leur dit : Quel est le sujet de vos disputes, et pourquoi êtes-vous en contestation? L'aimable Sauveur avait encore la face toute rayonnante de lumière, de cette ineffable beauté de la majesté divine avec laquelle il s'était montré aux trois apôtres ; en sorte que le peuple, en le voyant si majestueux, si resplendissant et si beau, fut saisi d'étonnement et de stupeur ; pressés autour de lui, ils le saluaient tous avec respect, lui adressant leurs hommages ; mais personne n'osait répondre à ses questions. Il n'y eut qu'un homme affligé qui, se prosternant devant le Sauveur, lui dit : Mon Seigneur et mon Maître, je suis le plus infortuné de tous les pères : je n'ai qu'un seul fils qui, hélas ! fait ma désolation : un esprit mauvais s'est emparé de lui et le fait souffrir cruellement ; souvent il tombe dans le feu et souvent dans l'eau ; il crie soudain, ou devient sourd et muet, et l'esprit l'agite en écumant, et il le brise, et il le quitte à peine après l'avoir déchiré. Je l'ai présenté à vos disciples pour le guérir, mais ils n'ont pu. Ah ! guérissez-le, Seigneur, si vous le pouvez ; ayez pitié d'un père et d'un fils tous deux malheureux (1).

(1) Descendentibus illis de monte (*Luc.*, ix, 37) ; et veniens ad discipulos suos, vidit turbam magnam circa eos, et scribas conquiritantes cum illis (*Marc.*, xiii).—Et cum venisset ad turbam (*Matth.*, xiv), interrogavit eos : Quid inter vos conquiritis (*Marc.*, xv) ? — Et omnis populus videns Jesum, stupefactus est, et expaverunt. — Et accurrentes, saluta-

Que signifie cette prière? Elle nous apprend, selon la remarque d'Etienne, que le fils de ce Juif était moins malade dans son corps que son père dans son

bant eum (*Matth.*, xiv). — Genibus provocatus ante eum (*Matth.*, xiv). — Et obtuli eum discipulis tuis; et non potuerunt curare eum (*Matth.*, xv). — Sed, si quid potes, adjuva nos, misertus nostri (*Matth.*, xxi).

Ce jeune homme qui, selon saint Marc et saint Luc, était possédé du démon, était, selon saint Matthieu, lunatique. Cependant celui-ci n'est pas en désaccord avec les autres évangélistes; car, premièrement saint Matthieu dit aussi qu'il était possédé du démon; secondement les lunatiques, selon les saints Pères, sont aussi souvent obsédés, et tel était celui dont il s'agit ici. Les lunatiques sont ceux qui sont atteints d'épilepsie ou du mal caduc; ils sont ainsi appelés parce que la bile, principale cause de cette maladie, se répand dans la cervelle, le plus souvent à la nouvelle lune. Son acrimonie irrite les fibres et les nerfs qui y ont leur origine; ce qui produit les chutes imprévues, les convulsions, les contorsions, l'écume de la bouche, le tremblement de tout le corps, et quelquefois la manie ou le délire. Quoique ce soit une maladie comme une autre, née de la malignité et de la perturbation des humeurs, cependant le démon y a souvent part, ou parce qu'il la produit, ou parce qu'il l'augmente, irritant de plus en plus les humeurs qui la causent; et cela, dit la Glose, pour pousser l'homme au désespoir ou au suicide. Saint Thomas ajoute que le démon vexe davantage les épileptiques quand la lune est sur son croissant, afin de cacher son action et de la faire attribuer à la lune; ou, selon la Glose, pour diffamer la créature et faire blasphémer contre le Créateur. C'est encore l'opinion des anciens Pères; car Origène, saint Jérôme, saint Chrysostôme, cités par Corneille de La Pierre, affirment que l'épilepsie n'est pas tant l'effet de la malignité des humeurs, ou de l'influence de la lune, que de l'action diabolique. Telle était sans doute l'épilepsie de Mahomet, qu'il attribuait à l'invasion de l'esprit; en cela il disait vrai, parce que cet esprit était diabolique, bien loin d'être saint, comme il s'en vantait. De là vient que les Turcs vénèrent les épileptiques comme des personnes agitées par l'esprit divin et prophétique. Les Gentils eux-mêmes attribuaient le mal caduc plutôt à une puissance spirituelle qu'à un désordre corporel; c'est peut-être à cause de cela qu'ils l'appelaient *mal sacré*, *mal divin*, et

âme; que si l'un n'était pas heureux dans sa situation, l'autre était faible dans sa foi; car, au lieu de s'en prendre à son peu de foi, il accuse les disciples de n'avoir pu chasser le démon (1). Et puis, s'écrie saint Chrysostôme, qu'elle est cette étrange prière? Tandis qu'il implore avec tant d'humilité le secours du Maître, il jette publiquement le discrédit sur les disciples (2)! Ainsi, de nos jours encore, on voit les chrétiens s'en prendre aux ministres du Seigneur des désordres et des crimes qu'enfantent l'incrédulité et l'irréligion des peuples; c'est qu'il est plus commode de rejeter sur autrui la cause des maux qui arrivent par notre propre faute. A la vérité, il est des ministres, hélas! infidèles et prévaricateurs; mais si tel pasteur n'a ni l'esprit ni les œuvres de son état, n'y a-t-il point, parmi les chrétiens, un grand nombre de vices et de scandales? Et sont-ils eux-mêmes bien plus exacts dans l'accomplissement de leurs devoirs? Ah! un peuple corrompu ne mérite point d'avoir des

les Romains *mal comitial*, parce que si quelqu'un en était atteint devant les comices, celles-ci étaient aussitôt interrompues, comme dans un cas d'augure sinistre, et comme à un signe de la volonté divine qu'on cessât de délibérer. Nous ne voulons pas dire par là que tous les épileptiques et tous les maniaques soient obsédés, mais que plusieurs le sont, et que leur maladie se guérirait mieux par les exorcismes de l'Eglise que par les prescriptions de la médecine.

(1) Hunc hominem Scriptura infirmum fide ostendit; sed et si infidelitas ejus occasio exstitit dæmonem non pellendi, incusat tamen discipulos (*Exposit.*).

(2) Vide insipientem, Jesum precatur, in medium turbarum discipulorum incusat (*Cat.*).

saints pour pasteurs. Mais que dire de ceux qui, feignant un respect hypocrite pour Jésus-Christ, ne se lassent point, en public comme en particulier, d'avilir ses ministres? Et comment ensuite osent-ils espérer d'obtenir les secours qu'ils demandent au Seigneur, quand ils sont tout remplis de fiel et de rage, de mépris et de haine secrète contre ses prêtres? Ils méritent de n'avoir d'autre réponse que celle faite par le Sauveur au père de cet enfant possédé du démon, et au peuple juif, qui partageait son infidélité et son mépris pour ses disciples : O génération incrédule, infidèle et perverse! jusqu'à quand serai-je au milieu de vous, vous faisant inutilement miséricorde? Ne lasserez-vous point ma patience par vos injustes plaintes, par vos injurieuses prières et par votre hypocrite pitié (1)?

Cependant ce Sauveur toujours tendre, après avoir ainsi condamné la dureté des Juifs et de tant de

(1) O generatio incredula, infidelis et perversa, quousque ero vobiscum? usquequo patiar vos (*Matth.*, xvi; *Luc.*, xli)?

En parlant ainsi, Jésus-Christ, dit saint Jérôme, se montra très-soucieux du salut des Juifs. Quand le médecin voit que le malade ne tient pas compte de ses ordonnances, il finit par lui dire : Devrai-je venir encore inutilement chez vous? Devrai-je encore perdre mon temps avec vous, puisque je vous dis une chose et que vous en faites une autre? Selon d'autres Pères, ces paroles du Sauveur sont le langage du plus tendre amour : car premièrement il manifesta ainsi le désir qu'il avait de mourir pour nous ; secondement il montra la volonté qu'il avait de nous envoyer son Évangile, à nous peuples gentils. Enfin, en disant : *Jusqu'à quand vous souffrirai-je?* il voulait faire comprendre qu'il les souffrait, non par nécessité, mais par longanimité de son amour, de cet amour qui attend le retour du pécheur et non point sa mort.

chrétiens cent fois plus endurcis qu'eux, ajouta aussitôt : Apportez cet enfant près de moi (1). C'était pour nous apprendre, dit Bède, que l'homme de zèle doit, à l'imitation de Jésus-Christ, s'élever contre le péché, mais user de charité et de compassion pour le pécheur (2).

Remarquez encore, mes frères, la manière sage et douce avec laquelle le Sauveur reprit ce père, qui venait de lui dire : *Si vous avez quelque pouvoir: Si quid potes*. Voyez, il doute, dit la Glose, de la puissance de Jésus-Christ et montre l'imperfection de sa foi (3). Mais le Sauveur ne paraît nullement se ressouvenir de cette offense; il ne lui adresse aucun reproche, pas même une plainte. Il lui recommande seulement de croire, lui assurant que la foi est toute-puissante (4). Dieu, dit saint Chrysostôme, avait permis la maladie de ce jeune homme pour attirer son père à la foi par la vue du miracle de sa guérison (5).

(1) Afferte illum ad me (*Matth.*, xvi).

Le Sauveur ne pouvait-il pas guérir de loin cet enfant? Il le pouvait sans doute; ce fut donc un nouveau reproche adressé aux Juifs. Il voulait leur dire : Apportez ici cet enfant, afin que vous, qui n'avez pas voulu me croire quand je vous parlais de la part de Dieu, vous me croyiez en entendant le démon me rendre témoignage, et que vous rougissiez de vous reconnaître plus obstinés que le démon et plus méchants que lui.

(2) In tantum autem non est homini iratus, sed vitio, ut statim intulerit : Afferte illum ad me (*Com. in Marc.*).

(3) His verbis exprimit suæ fidei defectum : manifestat enim de sua potentia dubitare.

(4) Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti (*Marc.*, xxi).

(5) Permisit Deus propter patrem pueri, ut ad fidem futuro miraculo traheretur (*Cat.*).

Mais, voyez combien sont admirables et mystérieuses ces paroles du Sauveur : *Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit !* Le lépreux qui, plein de confiance en la puissance de Jésus-Christ, s'écrie : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir*, mérita de recevoir aussitôt cette belle réponse : *Oui, je le veux, soyez guéri à l'instant ;* mais il arriva tout le contraire à ce père dont l'évangile de ce jour nous rapporte la prière. Il s'exprime en cette manière douteuse : *S'il vous est possible, guérissez mon fils ;* et le Sauveur lui répond précisément en des termes exprimant le doute : *Si vous pouvez croire, vous obtiendrez ce que vous demandez.* Ainsi parle le vénérable Bède (1). Cette réponse du Sauveur nous donne une admirable leçon : elle nous fait connaître que Dieu, en quelque sorte, nous tient précisément le même langage dont nous nous servons en le priant ; elle nous montre que c'est dans notre propre cœur qu'il prend la règle de sa conduite à notre égard ; que nous participons à ses faveurs selon les dispositions avec lesquelles nous les recevons, ou par la foi plus ou moins parfaite, qui accompagne nos prières ; et elle nous apprend enfin que ce qui met un terme à ses grâces, ce n'est point l'épuisement de sa puissance ou de sa miséricorde, puisqu'elles sont l'une et l'autre infinies, mais bien la fai-

(1) *Congruum responsum ; ille ait : Si quid potes ; et Dominus inquit : Si potes credere. At contra leprosus, qui fideliter clamavit : Si vis potes me mundare ; suæ fidei responsum accepit : Volo, mundare (Com. in Marc.).*

blesse et l'imperfection de notre foi. Celle-ci est donc la mesure de ses bienfaits : qui croit tout, obtient tout.

Ainsi le comprit heureusement ce père affligé; car éclatant en sanglots, il s'écria à plusieurs reprises : Oui, Seigneur, je crois, mais ajoutez par votre grâce ce qui manque à la perfection de ma foi (1). Saint Jérôme tire de ces paroles cet enseignement important : la vraie foi, celle qui est solide et parfaite, et qui plait à Dieu, n'est point celle qui est l'effet du raisonnement, mais plutôt celle qu'on obtient par la prière; de plus, notre foi sera toujours faible et infirme si celui qui nous l'inspire par sa grâce ne la soutient par son secours (2).

7. Jésus demanda au père du possédé : Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ? Et le père dit : Depuis son enfance (3). Or ce Dieu, à qui tous les temps sont présents à la fois, n'avait nul besoin

(1) Et continuo exclamans pater pueri, cum lacrymis aiebat : Credo Domine ; adjuva incredulitatem meam (*Marc.*, xxiii).

(2) Per hoc monstratur quod credulitas nostra infirma est, nisi innixa subsistat adjutorio Filii Dei (*Com. in Matth.*).

(3) Et interrogavit patrem ejus : Quantum temporis est ex quo ei hoc accidit ? At ille ait : Ab infantia (*Marc.*, xx).

Saint Pierre Chrysologue fait peut-être ici allusion à ce que rapporte saint Jérôme, quand il dit que les Juifs, dans les derniers temps, étaient parvenus à un si grand excès de sacrilège, d'impiété et de cruelle démençe, que souvent les pères, abandonnant le temple de Dieu, qui était voisin, descendaient dans la vallée qui sépare Jérusalem du mont des Oliviers, pour offrir, et plusieurs pour immoler leurs enfants à l'idole de Moloc, les faisant brûler à son honneur, puis ils en jetaient les cendres au torrent voisin, appelé pour cela *Cédron*, c'est-à-dire *noir* ou *obscur*.

d'apprendre d'autrui quand avait commencé la possession de ce malheureux. Il ne fit donc point cette demande pour apprendre ce qu'il savait déjà, mais pour le faire connaître aux chrétiens qui l'ignoraient, que cette possession *dès l'enfance* était la punition du péché que ce père avait commis en consacrant dès l'âge le plus tendre cet enfant au démon, comme il est dit dans l'Écriture : *Ils ont consacré leurs fils et leurs filles aux démons* (1).

Cependant l'enfant ayant été amené auprès du Sauveur, l'esprit malin, confus et furieux de se trouver en sa présence, le troubla aussitôt, en sorte que, tombant par terre, il se roulait en écumant. Mais le Sauveur, pour nous apprendre qu'en faisant la correction aux hommes dévoyés, nous devons nous attacher avant tout à détruire le péché par nos paroles, et embrasser le pécheur pour le sauver, ne fit point de reproches à l'enfant, mais il commanda au démon : Esprit sourd et muet, lui dit-il, *je te l'ordonne, sors de cet enfant et n'y rentre plus* (2). C'est

(1) Requirit passionis tempus auctor temporis, non ut nescius, sed ut sciens nescientibus prodat, ut tanti mali causa non tangat sobolem, sed parentem, qui a Deo sibi datum pignus, dæmonum retulit ad honorem, dicente Scriptura (*Psal.* cv) : Et obtulerunt filios suos et filias suas dæmoniis (*Serm.* 51).

(2) Et cum accederet et vidisset eum, statim dæmonium dissipavit eum ; ut elisus in terram, volutabatur spumans (*Luc.*, xlii ; *Marc.*, xix). — Et increpavit spiritum immundum (*Luc.*, xliii). — Non puero, sed dæmoni comminatus est : qui enim peccantem emendare desiderat, vitium utique debet exterminare, hominem amando refovere (Beda, *Com. in Marc.*). — Surde et mute spiritus, ego præcipio tibi, exi ab eo, et amplius non introas in eum (*Marc.*, xxiv).

comme s'il avait dit : Esprit immonde, qui n'obéis point aux disciples, tu obéiras à présent à leur Maître. Ce n'est plus l'homme qui te parle, mais c'est Dieu qui te l'ordonne. Non-seulement tu sortiras à l'instant de ce corps, mais tu le respecteras tellement que tu n'y rentreras jamais : c'est le Seigneur qui parle. Voix toute-puissante, comment vous résister ? Aussi ce démon poussant un grand cri et agitant violemment sa victime, sortit, et l'enfant demeura comme mort, de manière que plusieurs disaient qu'il avait expiré. Alors Jésus se baissant, le prit par la main, et le soulevant, il se dressa, puis il le rendit à son père (1). O puissance, miséricorde infinie, amour immense du Sauveur : par le seul tact de sa main divine, il rappelle à la vie le pauvre enfant que le cruel ennemi de l'homme avait laissé comme mort (2).

9. Jésus-Christ, par ce grand miracle, a voulu, selon les saints Pères, figurer le grand mystère du salut, qu'il était sur le point d'accomplir en faveur des chrétiens, dans un ordre de choses bien plus noble et plus important. En effet, ce jeune homme, que l'esprit malin possédait depuis son enfance, signifie tout le genre humain tombé depuis son origine sous l'empire du démon par la faute de son

(1) Et exclamans, et multum discernens eum, exiit ab eo dæmonium, et factus est sicut mortuus, ita ut multi dicerent, quia mortuus est (*Matth.*, xvii; *Marc.*, xxiv et xxv). — Jesus autem, tenens manum ejus, elevavit eum et surrexit; et sanavit puerum, et reddidit eum patri ejus (*Marc.*, xxvi; *Luc.*, xliii).

(2) Quem impius hostis mortuo similem reddidit, hunc pius Salvator piæ dexteræ tactu erexit ad vitam (Beda, *Com. in Marc.*).

premier père. Les disciples et les scribes qui disputent entre eux, et qui ne peuvent réussir à guérir ce démoniaque, représentent les docteurs de la loi et les philosophes païens, qui, durant tant de siècles, s'étaient vainement efforcés de purifier les hommes de leurs péchés et de les soustraire à la servitude de l'esprit de ténèbres; car un tel succès n'était réservé ni à la loi mosaïque, bien que donnée de Dieu, ni à la sagesse des hommes. Enfin ce jeune homme qui ne fut guéri qu'après que Jésus-Christ fut descendu du Thabor, où il était apparu dans la gloire de sa divinité, est le peuple fidèle, qui n'a pu être exaucé qu'après l'Incarnation du Verbe éternel, lequel est descendu sur la terre des hauteurs inaccessibles de sa gloire. Et remarquez, mes frères, qu'à l'apparition du Sauveur dans la plaine, toute dispute cesse; les scribes et les disciples se taisent, se mêlent au peuple et se pressent autour du Sauveur; ils le contemplent avec admiration et l'honorent d'une crainte filiale. L'évangéliste a voulu par là montrer le grand prodige par lequel les savants et les ignorants, les juifs et les gentils devaient, à la prédication de l'Evangile, mettre fin à toutes leurs disputes sur les destinées de l'humanité, pour se réunir et ne former qu'un seul peuple, plein de foi, de respect et d'amour pour Jésus-Christ, attendant de lui seul, par la foi à sa puissance et par la fidélité à sa grâce, leur bonheur et leur salut (1).

(1) *Intelligat Scriba doctus in regno cœlorum in hoc dæmonico, a Domino curato, salvationem omnium fidelium esse designatam, qui origi-*

Ce possédé est plus particulièrement la figure du peuple des gentils, qui, selon le témoignage de saint Paul, était possédé par les puissances aériennes. C'est pourquoi, lorsqu'un gentil veut devenir chrétien, on commence par chasser le démon au moyen de l'imposition des mains et des exorcismes. L'esprit mauvais avait rendu sourd et muet ce possédé : cela signifie que les gentils étaient devenus, par l'esprit diabolique qui les dominait, sourds aux préceptes de la loi primitive et muets pour reconnaître et pour confesser le vrai Dieu. Il nous apprend en dernier lieu que les disciples ne purent guérir ce misérable, pour nous indiquer que nulle créature n'était capable de guérir les nations idolâtres de leur surdité spirituelle, ni de leur rendre la parole pour confesser la divinité véritable, et que ce prodige était réservé au Fils de Dieu fait homme (1).

Or, Jésus-Christ renouvelle ce prodige chaque jour, non-seulement d'une manière générale, mais tout particulièrement, en délivrant de l'esclavage de Satan les âmes des pécheurs repentants, dont le

nalis culpæ reatu adstricti venient in mundum, nec nisi unius Redemptoris Jesu Christi sunt fide et gratia salvandi (Loc. cit.).

(1) *Quare discipuli non potuerunt ejicere? Quia hic homo, gentilis populi producit in figuram, siquidem juxta Apostolum (Ephes. 11) gentilis populus habebat spiritum aeris hujus. Hic ergo erat surdus et mutus, qui nec audire legem poterat, nec Deum poterat confiteri. Nec poterat a discipulis vel ab ullo homine sanari... Hinc est quod veniens ex gentibus, impositione manuum et exorcismis, ante a dæmonio purgatur (S. Petr. Chrys., *serm.* 52).*

jeune homme de notre évangile était, selon ces interprètes, une parfaite image. En effet, le Sauveur lui-même prononce ces paroles : Celui qui m'aime sera aussi aimé de mon Père; moi et mon Père nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure (1). Si donc il est certain par ces paroles de l'Evangile que Dieu habite vraiment dans l'âme du juste, qu'y a-t-il de plus naturel que le démon à son tour habite dans l'âme du pécheur, non point par son essence, mais par sa malice et par l'effet de sa perfidie (2)? Aussi l'Ecriture et la tradition, de même que la liturgie, reconnaissent deux sortes de possession : l'une corporelle et l'autre spirituelle. La première est celle dont nous parlons en ce jour, et d'une foule d'autres hommes qui furent délivrés par une seule parole du Sauveur et souvent même par sa seule présence; c'est aussi celle de tous les obsédés, qui sont chaque jour délivrés par les exorcismes des ministres de l'Eglise, à laquelle le Fils de Dieu a laissé ce pouvoir et où il réside seulement.

La seconde est celle de Judas, dont le démon s'empara après qu'il eut commis l'horrible sacrilège de recevoir la divine Eucharistie en état de péché mortel (3). C'est celle de Magdeleine, de laquelle le

(1) Si quis diligit me, diligetur a Patre meo; et ego et Pater meus veniemus ad eum, et mansionem apud eum faciemus (*Joan.*, xiv).

(2) Dæmon inhabitat hominem peccantem mortaliter, non secundum essentiam intra mentem, sed per effectum suæ malitiæ (S. Thom., *Quodlib.* 3, 8).

(3) Post acceptam hucellam introivit in eum Satanas (*Joan.*, xiii).

De la Pierre remarque, sur ce passage de saint Jean, qu'il est dit

Sauveur chassa sept démons, qui, selon le témoignage de saint Ambroise, d'Eutime et d'autres Pères, habitaient en elle avec les sept péchés capitaux (1). C'est enfin à cause du péché originel, celle de tout homme qui vient au monde. C'est pourquoi l'Eglise, dans l'administration du sacrement de baptême, commence la cérémonie sacrée en exorcisant le catéchumène et en chassant le démon, qui habite dans son âme par le péché (2).

deux fois dans l'Evangile que le démon entra dans l'âme de Judas : la première, quand ce monstre prit la résolution de trahir son divin Maître; la seconde quand, après avoir communie indignement, il se prépara à le trahir. On voit par là qu'à chaque nouvel excès de péché de la part de l'homme correspond une nouvelle invasion diabolique dans son âme; de cette manière, l'on comprend encore mieux comment Magdeleine pénitente fut délivrée de sept démons.

(1) De qua ejecit Jesus septem demonia (*Luc.*, viii).

(2) Voici les belles paroles de l'Eglise dans cet exorcisme : « Je t'exorcise, ô esprit immonde, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, afin que tu sortes de ce serviteur de Dieu. Car sache, ô démon maudit, que celui qui te commande est celui qui marcha pieds nus sur les ondes et qui étendit sa droite pour secourir Pierre qui allait submerger. Reconnais donc, ô démon maudit, ta sentence; rends honneur au Dieu vivant et vrai; rends honneur à Jésus-Christ, son Fils, et à l'Esprit-Saint, et sors de ce serviteur de Dieu, que notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ a daigné appeler aux fonts du baptême à lui, à la grâce et à sa bénédiction. » Quand le catéchumène est près des fonts sacrés, l'Eglise continue à dire : « Je t'exorcise, ô esprit immonde, qui que tu sois, au nom de Dieu le Père tout-puissant, au nom de Jésus-Christ son Fils, notre Seigneur et notre juge, et dans la vertu de l'Esprit-Saint, afin que tu partes de cette créature de Dieu, que Notre-Seigneur a daigné appeler à son temple pour qu'elle devienne le temple du Dieu vivant et que le Saint-Esprit habite en elle. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui doit venir juger les vivants et les morts et le monde entier par le moyen du feu. Ainsi soit-il. »

L'invasion du démon dans le corps est souvent sans la faute de celui qui la souffre ; celle de l'âme arrive en conséquence et en compagnie du péché. Quelquefois la première n'est que feinte, dans l'intérêt de honteuses passions (1) ; la seconde est toujours une funeste réalité. Celle-là ne trouble en rien la paix et n'altère point la grâce de Dieu, quoiqu'elle se manifeste par d'horribles signes dans le corps ; celle-ci, au contraire, laisse le corps libre et sain, mais elle produit dans l'âme de terribles désastres et d'irréparables ruines.

11. Voyez plutôt : Dieu, en habitant dans le cœur du juste, sanctifie toutes ses puissances et élève tous ses sentiments : c'est lui qui l'inspire, le soutient, le dirige, l'élève, l'ennoblit, le divinise et en fait, je ne sais si je dois dire un homme angélique ou un ange dans un corps mortel ; de même le démon, résidant dans le cœur du pécheur, en vicie toutes les puissances et en corrompt tous les sentiments ; c'est lui aussi qui le forme, c'est lui qui l'entretient, c'est lui qui l'opprime, c'est lui qui le dégrade et le fait devenir, je le dirai, un vrai démon incarné (2). Et comme c'est

(1) Voyez, dans l'ouvrage que nous venons de citer, le *Rituel romain*, les vingt-deux avertissements pleins de sagesse qui servent de prémisses à la pratique de ce grand ministère et qui, tout en enseignant la manière de le bien remplir, présentent les signes les plus certains pour distinguer les véritables invasions des fausses, et le moyen pour guérir les unes et démasquer les autres.

(2) Saint Ambroise dit encore sur ce passage de saint Jean : A peine le démon fut-il entré dans le cœur de Judas, que Jésus-Christ en sortit, et qu'au même moment où il reçut Satan, il perdit le Seigneur.

Dieu, dit l'Apôtre, qui opère dans l'âme du juste (1), ainsi c'est Satan qui opère, par sa perversité, dans celle des pécheurs (2). Mais l'action de Dieu dans le juste ne lui enlève point la liberté du bien ; au contraire, elle la lui conserve en la rendant plus grande et plus parfaite, et par cela même lui laisse tout entier le mérite de la vertu qu'elle lui inspire, (et c'est en ceci que consiste le grand mystère de la grâce). Il en est de même de l'action du démon dans le pécheur : elle ne détruit point la liberté du mal, mais elle la corrobore, la maintient et l'augmente ; elle laisse au malheureux pécheur la responsabilité des vices qu'elle lui inspire , et c'est aussi en cela que consiste l'horrible mystère du péché.

Grand Dieu, pourquoi un voile si épais, pénétrable seulement au regard pur de la foi, cache-t-il à l'œil de l'homme les mystères du monde spirituel ? Oh !

Apprenez, ô vous qui lisez ceci, de cet exemple funeste de Judas, comment l'homme qui abandonne Jésus-Christ est abandonné à son tour peu à peu par Jésus-Christ ; quand il en est abandonné, le démon l'envahit ; en étant envahi, il en devient possédé, et, en étant possédé, il est poussé à toutes sortes de scélératesses et enfin précipité dans l'éternel abîme. C'est ainsi que s'expliquent certains péchés ou certains excès de péchés, qui sortent des voies communes de la perversité humaine, et qui font regarder avec horreur celui qui les commet. Ils s'expliquent par l'action que le démon exerce sur l'âme pécheresse qui l'a accueilli, comme certains traits de vertu sublimes et héroïques, qui sortent des voies de la probité humaine, ne s'expliquent que par l'action que Dieu exerce dans le cœur du sujet dans lequel il habite.

(1) Non ego, sed gratia Dei mecum (I *Cor.*, xv).

(2) In omnibus hominibus peccatoribus diabolus operatur (*Com. in II Matth.*).

si ce voile se déchirait un moment ! quelle honte s'attacherait à vos fronts, pécheurs ! Vous verriez que , tout en croyant suivre vos caprices , vous suivez aveuglément et sans le savoir ceux du démon ; que vous l'aidez dans ses desseins , que vous travaillez dans ses intérêts et que vous accomplissez ses volontés coupables. Oui, vous connaissiez, à votre grande confusion et avec douleur, que tandis que vous croyez commander, vous obéissez et que, en vous flattant d'être libres, vous courbez ignominieusement la tête sous le joug de la plus honteuse servitude, selon le bon plaisir du plus méprisable, du plus ignoble et du plus cruel des tyrans (1). Contemplez plutôt votre image, pécheurs ; voyez dans le démoniaque d'aujourd'hui les affreux phénomènes opérés invisiblement par l'action diabolique dans votre âme fidèlement exprimés dans la possession visible de son corps.

12. D'abord le démon l'avait rendu sourd et muet : *surdus et mutus spiritus*. Ainsi l'âme qu'il tyrannise est sourde à la voix de Dieu et muette pour la prière. En effet, les pécheurs n'aiment pas à entendre la parole de Dieu et ils passent les jours, les mois et les années sans faire monter au ciel l'encens de leurs prières. De cette manière le démon ravit à l'âme le moyen de faire entendre à Dieu le cri de sa misère et d'écouter elle-même sa voix paternelle ;

(1) *Diabolum imitantur, ei serviunt et obediunt ; sunt ejus milites, et voluntatem ejus faciunt ; et miseri non intelligunt cui serviunt, quem sequuntur, cujus se servituti subjiiciunt (Exposit.).*

hélas ! elle ne peut plus implorer le secours de sa grâce ni la recevoir. Oh Dieu ! le serpent infernal s'assure ainsi un nid tranquille dans cette âme qu'il entoure de ses plis tortueux, se reposant mollement dans ce cœur sur lequel il règne paisiblement (1).

Ce possédé écumait, il grinçait des dents et se desséchait. Or, tout cela se remarque dans le pécheur. En effet, il salit tout ce qui devient le sujet de ses discours aussi insensés que scandaleux ; il grince des dents par sa facilité à s'enflammer de colère à la moindre contradiction ; il se dessèche par la mollesse dans laquelle il vit (2).

Ce jeune homme, que nous contemplons, était porté par l'esprit malin à se jeter tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau : il représente le pécheur que ce même esprit possède et qu'il entraîne tantôt dans le feu de la colère, tantôt dans la fureur de la haine, tantôt dans les excès de l'impudicité qui énervent les âmes, les amollissent et les corrompent comme l'eau dissout et détruit les corps (3). Comme le soin de la pudeur et l'amour de la virginité nous sont inspirés par une impulsion secrète de Dieu, de même, dit saint Cyprien, l'ange des ténèbres nous inspire secrètement

(1) *Surdus et mutus spiritus. — Obstruit aures hominum, vincit linguam, et speluncæ suæ latebram pectus facit (Serm. 51).*

(2) *Sic peccator spumat stultitia, stridet iracundia, arescit ignavia (Caten.).*

(3) *Ignis ad fervorem iracundiæ referendus est, aqua ad voluptates carnis, quæ dissolvere mentes per delicias solent (Beda., Com. in Marc.).*

et les adultères et les fornications et les infamies (1). Un auteur ajoute que les pécheurs, dans les débordements de la luxure, ont non-seulement un de ces esprits impurs pour les exciter au mal, mais pour leur en faciliter l'accomplissement (2). Oh ! l'horrible ministre qu'ils se procurent.

13. L'évangéliste raconte encore que le démon le soulevait dans les airs et le jetait rudement contre terre. Voilà tout juste la manière dont il traite ses esclaves : c'est la règle qu'il suit invariablement : il élève les pécheurs, les faisant monter bien haut sur les flots de l'orgueil, pour les précipiter ensuite avec plus de honte dans toutes sortes de vices et d'infamies (3).

O mondains, s'écrie ici saint Cyprien, vous qu'une coupable prospérité rend si orgueilleux, fiers d'une grandeur empruntée et que vous n'avez pas méritée ; vous, au cœur enflé d'orgueil, à l'esprit altier et au front d'airain, maintenant vous vous persuadez que vous réglez dans les hautes régions de la société, et vous gisez sur le sol ; vous êtes ignominieusement déchus du haut rang où vous avait élevés le caractère et la profession de chrétien. Vous avez perdu votre signe d'homme ; vous êtes devenus sem-

(1) Fornicatores et adulteri diabolum habent suggestorem (*de Jejun. et Tentat. Domini*).

(2) Omnis fornicatio, diabolo ministrante, committitur (*Hom. de Epiph.*).

(3) Ubicumque apprehenderit, allidit eum. — Sic suis suadet, sic suis providet; sic suos elevat, ut de alto facilius præcipitet in ruinam (*Serm. 12*). — Diabolus in his regnat, quos inquinat; in his, quos poluit, dominatur (*ibid.*).

blables à la brute. Nonobstant le luxe qui vous entoure, vous vous traînez dans la fange ; et tandis que vous vous élevez avec tant de faste au-dessus des autres hommes, vous voilà avilis, étendus, prosternés sous les pieds de Satan qui , après vous avoir corrompus, règne sur vous et vous tyrannise impitoyablement. Quel sort plus malheureux ?

A peine ce malheureux eut-il aperçu le Sauveur, qu'il se troubla, voulant à toute force s'éloigner (1). C'est aussi ce que font ces pauvres pécheurs, qui ont le démon dans le cœur. Voyez-les dans nos églises, à la vue des saints autels , pendant nos augustes cérémonies, en présence des personnes consacrées au Très-Haut, aux beaux jours de nos solennités qui les rappellent à Dieu et les portent vers lui ; voyez comme ils éprouvent un malaise intérieur, un chagrin secret, un trémoussement qui les trouble et les bouleverse. La présence de la divine Eucharistie, qui réjouit tant le fidèle adorateur ; la parole de Dieu si agréable à l'oreille du juste ; les doux noms de Jésus et de Marie, baume salutaire au cœur aimant du vrai chrétien : tout cela les agite et les tourmente. O Dieu, qu'ils sont à plaindre !

Enfin l'esprit immonde forcé, à la voix du Fils de Dieu, de sortir du corps du jeune homme, l'agita violemment et jeta un grand cri (2). Ainsi quand,

(1) Cum vidisset eum, statim elisit eum dæmonium et dissipavit, et conturbavit illum.

(2) Exclamans et multum discerpens eum. — Discerpi autem spiritus appropinquantem ad salutem (*Caten.*).

par la volonté de Dieu, il est obligé d'abandonner l'âme du pécheur, il la remplit plus que jamais d'angoisses et d'amertume. Quand le pécheur veut se convertir au Seigneur, cet antique ennemi redouble d'efforts, il multiplie ses embûches et sème les écueils sous ses pas pour l'entraver dans la voie du salut et retarder son pardon (1). Aussi quand il veut confesser ses péchés, sa répugnance augmente, sa honte devient plus poignante, son appréhension plus vive à mesure qu'il s'approche du ministre de la pénitence. La pâleur est peinte sur sa face, son cœur palpite, sa faible voix est tremblante ; confus et incertain, il voudrait déjà avoir fini, et il ne sait ni comment ni par où commencer. Pauvre enfant, ne crains rien ; va seulement avec courage ; triomphe de cet artifice par lequel le démon rend l'âme aussi timide pour confesser ses fautes qu'il l'avait rendue hardie pour les commettre ; expose avec confiance au prêtre de Jésus-Christ, comme à Jésus-Christ lui-même, toutes les infirmités de ton cœur, et tu seras heureux, parce qu'il te guérira. Oui, mes frères, cette grande parole : *Je t'absous*, prononcée sur lui par le prêtre, aura toute la vertu et toute l'efficacité de la parole même du Fils de Dieu prononcée sur le possédé : elle brisera les liens qui le retiennent dans le péché et le délivrera pour toujours de la puissance du démon (2).

(1) Sæpe, dum converti ad Dominum conamur, majoribus antiqui hostis pulsamur insidiis.

(2) Exi ab eo, immonde spiritus, et amplius non introcas in eum (ibid.).

SECONDE PARTIE.

Quoique la guérison dont nous venons de nous entretenir ait été l'œuvre de la puissance et de la bonté du Sauveur, néanmoins le jeune homme qui la reçut y eut une certaine part ; en effet, comme le Sauveur lui tendait la main pour le relever de terre, il fit un effort et il se dressa (1). Or, ce Jésus qui tend la main à cet infortuné étendu à terre comme s'il était mort, c'est Dieu lui-même qui le premier revient, par sa grâce, au secours de l'homme ; et ce pauvre infirme qui se lève de lui-même, figure encore l'homme qui correspond et coopère à la grâce (2). C'est pourquoi lorsque nous ressuscitons de la mort du péché à la vie spirituelle, la grâce fait beaucoup, mais elle ne fait pas tout. Elle nous prévient, elle met en fuite l'ennemi par sa voix puissante, elle nous aide et nous soutient ; mais elle demande aussi que nous lui prêtions le concours de nos forces et de nos bonnes œuvres.

Quelles sont ces œuvres ? Le Sauveur va nous l'apprendre lui-même dans l'Évangile ; car les apôtres lui ayant dit : Pourquoi n'avons-nous pu nous-mêmes chasser ce démon (3) ? il leur répondit : C'est à cause de la faiblesse de votre foi ; puis il ajouta : Ces sortes

(1) *Jesus autem, tenens manum ejus, elevavit eum et surrexit.*

(2) *Quod Jesus elevavit illum, Dei auxilium ostenditur : quod ipse surrexit, hominis in bonis studium demonstratur. — Vide autem quod Deus adjuvat nos, et deinde a nobis bona opera exiguntur (Theophil.).*

(3) *Idem. Quare nos non potuimus ejicere illum (Matth., xviii) ?*

d'esprits malfaisants ne peuvent être chassés que par la prière et par le jeûne (1). C'est ici une admirable leçon que notre divin Maître a voulu nous donner en la personne de ses disciples. Il nous a d'abord montré la nécessité d'une foi vive et d'une ferme confiance dans le secours de Dieu. Et de fait, comme le remarque saint Pierre Chrysologue, le fils n'obtint sa guérison qu'après que le père eut été affermi dans la foi; ainsi la foi du père obtint la guérison du fils, comme l'infirmité de celui-ci fut la punition de l'infidélité paternelle (2). Mais la foi seule ne suffit pas, reprend Bède; il faut y ajouter la prière et le jeûne. C'est par ces armes seulement que nous pouvons triompher de ces esprits immondes que nous avons eu le malheur d'accueillir dans nos cœurs par le péché (3).

16. Il en est ainsi, mes frères : c'est après qu'il s'est emparé de notre esprit par l'orgueil, que le démon règne dans nos corps par la volupté. Le péché impur, comme tous les autres, commence par l'orgueil de l'esprit (4). L'homme, dans son éloignement de Dieu, commence toujours par s'aimer lui-même dans son entendement, par se glorifier de son propre

(1) Propter incredulitatem vestram. — Hoc genus in nullo potest exire, nisi in oratione et jejuniis (*Marc.*, xxviii). — Dum docet Apostolos, omnes instituit (*loc. cit.*).

(2) Pater credidit : patris liberatur fide, qui patris fuerat infidelitate damnatus (*Serm.* 51).

(3) Ut scilicet noverimus immundorum spirituum tentamenta jejuniis et orationibus esse superanda. (*Ibid.*)

(4) Initium omnis peccati superbia est (*Eccli.* x).

mérite et de son excellence, briguant aussi l'estime des autres. Mais quand il voit que cet amour désordonné de son entendement ne le satisfait ni ne le contente, et qu'il se sent privé de tout plaisir spirituel, il cherche, dit saint Thomas, les plaisirs charnels, parce qu'il ne peut pas vivre longtemps sans délectation. Il s'oublie ensuite à s'aimer dans ses sens (sa chair) comme en quelque chose de plus positif et de plus réel ; et de l'orgueil, qui est comme la luxure de l'esprit, il tombe dans la luxure du corps, qui est comme l'orgueil des sens (1).

17. Pour triompher de ces deux infirmités, si intimement unies entre elles qu'elles n'en forment qu'une seule ; pour enlever à l'ennemi de notre salut ces deux armes par lesquelles il nous terrasse, il nous faut de toute nécessité, dit saint Jérôme, employer les deux remèdes que nous prescrit aujourd'hui le Seigneur, c'est-à-dire la prière et le jeûne : l'une comme remède contre l'infirmité de l'esprit, *pestes mentis*, l'autre comme un frein aux passions du corps (2). Car la prière humilie l'orgueil et le jeûne affaiblit la chair. La prière est comme un jeûne spirituel, et le jeûne est comme une prière corporelle. La prière assujettit l'âme à Dieu, et le jeûne le corps à l'âme. Ces deux grandes pratiques de la vraie religion réunies ensemble établissent dans le chrétien

(1) Nullus dici potest esse sine delectatione; ideo, carens delectationibus spiritualibus, transit ad carnales (2, 2, q. 3, art. 5).

(2) Medicina cujusque vulneris adhibenda : jejunio passionem corporis, oratione sanantur pestes mentis (*Comm. in Matth.*).

la soumission du corps à l'âme et de l'âme à Dieu ; placent l'homme dans son état naturel, y ramènent l'ordre et l'harmonie détruits en lui par le péché et par la présence de l'esprit malin. La mortification sans la prière fomenté l'orgueil, et la prière sans la mortification dégénère en superstition. Séparées l'une de l'autre, elles éloignent de Dieu au lieu d'en rapprocher ; loin de l'apaiser, elles excitent sa colère. Au contraire, dit saint Cyprien, la prière rend acceptable le jeûne en l'offrant à Dieu ; le jeûne, en sanctifiant la prière, la fait exaucer (1). Ainsi la bonne prière, la prière efficace, est celle qui est unie à la mortification (2). L'une et l'autre sont comme deux messagers célestes par lesquels nous demandons et obtenons de Dieu, notre souverain Monarque et tout aimable Père, un secours prompt et puissant pour surmonter les assauts de Satan ou pour nous délivrer de sa tyrannie.

18. C'est pourquoi, dans le saint temps que nous commençons aujourd'hui par institution apostolique, l'Église joint de longues prières à un jeûne solennel. En même temps qu'elle exige que nous réprimions par l'abstinence la concupiscence de la chair, elle veut que nous nous humiliions devant Dieu par les prières de sa liturgie. Car après tout, dit saint Léon, ce sont les pratiques qui sont les plus agréables

(1) *Efficax oratio, præcedente jejunió, et sacris præcedentibus studio non patitur postulatio devota repulsam* (Op. cit.).

(2) *Sic vera oratio perficitur, cum conjungitur orationi jejunium* (Loc. cit.). — *Per jejunium et orationes, legationem ad Deum destinamus.*

à Jésus-Christ et qui épouvantent davantage notre ennemi commun ; elles le mettent en fuite, et Dieu vient fixer sa demeure dans nos âmes (1).

Malheur à nous, mes frères, si, négligeant des pratiques si salutaires, nous laissons le démon habiter en nous par le péché. Hélas ! combien malheureuse est une âme en si triste compagnie ! Mais combien plus malheureuse encore à la mort, alors que le voile s'étant déchiré, elle se trouvera entre les étreintes de ce monstre abominable ! Oh ! quel épouvantable sort ! quel désespoir affreux ! Comme il l'aura eue pour complice sur la terre, dit saint Cyprien, il l'aura aussi éternellement pour compagne dans les brasiers ardents (2).

Heureux mille fois, mes frères, si par l'humilité de notre prière et par la sévérité de notre jeûne, entrant dans l'esprit de l'Église, nous mourons au monde et à ses illusions pour vivre pour Dieu et avec Dieu (3). Dieu sera avec nous et nous avec lui ; nous reposerons paisiblement dans ses bras, comme dort dans le sein de sa mère le tendre enfant qui, se réveillant enfin,

(1) *Grata Deo, et terribilis diabolo jejunantis oratio (Serm. in Quadr.).*

(2) *Peccatores diabolum habent tortorem, cum ipso quoque eos ulticia incendia concremabunt (Op. cit.).*

(3) Cette interprétation est de saint Grégoire, qui dit ceci : Cet enfant qui, délivré de la puissance du démon, apparaît comme mort, signifie le pécheur repentant et guéri de son péché, lequel triomphant des désirs pervers, éteint en lui la vie voluptueuse et charnelle des sens. Saint Jérôme dit que saint Paul fait allusion à cet effet de la grâce, quand il dit aux nouveaux convertis ou à ceux qui ont l'âme guérie : Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

se voit avec elle face à face, reçoit ses tendres caresses et se restaure de son lait. Tel sera notre bonheur, mes frères, si, ayant vécu pour Dieu et avec Dieu, nous mourons dans le sein de Dieu : au-delà du trépas nous nous réveillerons dans les bras de ce Dieu d'amour, et il nous pressera sur son cœur, et il nous comblera des bénédictions de sa paix et des caresses de son amour, et il inondera nos cœurs d'un torrent de délices, d'ineffables et éternelles douceurs : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.*

DEUXIÈME HOMÉLIE

Le Centurion (1).

Matth., VIII, 13.

Populus quem non cognovi, servivit mihi, in
auditu oris obedivit mihi. (Ps. XVII.)

C'est en ces termes que Dieu fit, huit siècles à l'avance, annoncer au monde, par son prophète, le grand mystère de la conversion des gentils à la religion chrétienne. Nous étions vraiment ce peuple de gentils que Dieu avait paru oublier et ne pas connaître, et qui cependant s'est empressé de reconnaître le vrai Dieu, de le recevoir, de l'écouter avec fidélité et de lui obéir constamment : *Populus quem non cognovi servivit mihi, in auditu auris obedivit mihi.*

(1) Cet évangile se lit à la messe du jeudi des Cendres et à celle du troisième dimanche après l'Épiphanie. Saint Luc rapporte le même miracle. Il arriva l'an septième de Tibère, le trente-deuxième de l'âge de Jésus-Christ, la seconde année de sa prédication, au mois de mai, à Capharnaüm, ville de la Galilée, non loin du lac de Génézareth, entre les confins de la tribu de Zabulon et celle de Nephtali, appelée dans l'Évangile *la cité de Jésus-Christ*, à cause du grand nombre de miracles que le Sauveur y fit et du temps très-long qu'il y demeura.

Dieu ne s'est pas contenté de nous annoncer par ses prophètes ce mystère de son amour pour nous, avant qu'il fût accompli par la prédication de ses apôtres; il veut aujourd'hui nous le montrer comme en réalité dans la personne du centurion (1), dont vous venez d'entendre l'histoire dans l'Évangile de ce jour. Car, comme le remarque saint Augustin (2), Jésus-Christ a voulu que toutes les actions visibles et extérieures qu'il a faites durant sa vie mortelle fussent encore entendues dans un sens mystique et spirituel. C'est pourquoi, continue le même Père, ce Sauveur adorable, en opérant des miracles, ne faisait point seulement les œuvres de sa puissance, mais il révélait des vérités importantes; et pendant qu'il étonnait tous ceux qui en étaient les témoins, il

(1) La légion romaine (qu'on pourrait appeler aujourd'hui *régiment*), se divisait en cohortes (bataillons), et ces cohortes en centuries (compagnies) ou corps de cent soldats, ou plus; chacune d'elles était commandée par un capitaine, qu'on appelait pour cela *centurion*. La Judée, que Pompée d'abord, puis Jules César, enfin Auguste avaient soumise à Rome, avait encore, au temps de Jésus-Christ, sous Tibère, un président ou gouverneur romain avec des troupes ou une garnison romaine. Le centurion dont il s'agit appartenait à cette garde; il était originaire de l'Espagne, et il était né à Rome. Dans la chronique de Lucius Destus, il est dit que ce militaire s'appelait Caius Apprius et qu'il était père de ce Caius Cornélius, centurion, qui se convertit sur le Calvaire, à la vue des prodiges qui accompagnèrent la mort de Jésus-Christ, et qui le reconnut et le confessa pour vrai Dieu.

(2) Dominus noster Jesus Christus ea quæ faciebat corporaliter, etiam spiritualiter volebat intelligi (*Serm. 44, de Verb. Domini*). — Neque enim tantum miracula propter miracula faciebat, sed ut illa quæ faciebat mira essent videntibus, vera essent intelligentibus (*ibid.*).

voulait encore instruire ceux qui cherchaient à les comprendre.

Tâchons donc, mes frères, d'entendre dans un sens mystérieux et prophétique le miracle que l'Évangile de ce jour nous rapporte, et par lequel la conversion des gentils fut figurée et commença de s'accomplir (1). Considérons dans la foi de l'humble centurion le gage et le modèle de la nôtre : heureux si, en imitant ses sentiments et ses œuvres, nous pouvons obtenir sa récompense.

PREMIÈRE PARTIE.

Notre divin Sauveur avait prêché au peuple sur la montagne et, au bas de cette même montagne, guéri le lépreux (2); et de là, dit l'évangéliste, il entra à Capharnaüm (3).

Cette particularité, dit saint Jean Chrysostôme, renferme un mystère; en voici la signification. Le bon Maître, après avoir accompli sa mission, qui était de guérir les juifs figurés par le lépreux, juif lui-même, devait un jour aller aussi avec plus de fruits visiter les gentils, figurés de même par le ser-

(1) Gentium vocatio in eo præsognata et inchoata fuit (a Lap. hic.).

(2) Pour rendre authentique et confirmer par les miracles la céleste doctrine qu'il avait prêchée par les paroles. La guérison du lépreux fut le premier miracle, et celle du serviteur du centurion fut le second que le Sauveur opéra, après son admirable sermon sur la montagne, lequel contient l'abrégé de la vie chrétienne et de la perfection évangélique.

(3) Cum implisset omnia verba sua in aures plebis, intravit Capharnaüm (*Luc.*, 1).

viteur du centurion, auquel il venait à Capharnaüm rendre la santé. En effet Capharnaüm, qui veut dire *Maison* ou *Campagne de l'abondance* (*Villa pinguedinis*), était, continue le même Père, la figure de l'Église, qui s'est formée des gentils et qui a été, par la bonté de Dieu, remplie de l'abondance de ses grâces, selon cette parole du Roi-Propète : « Mon âme sera un jour remplie d'abondance (1). » Le centurion lui-même nous indique encore plus clairement le même mystère ; car, comme le remarque saint Augustin, il était Romain d'origine, païen par sa religion et soldat de profession (2).

Or, ce centurion avait un serviteur qu'il aimait tendrement. Comme celui-ci était atteint d'une grave paralysie (3), souffrant d'atroces douleurs et réduit

(1) Postquam Dominus discipulos docuit in monte, et leprosum sanavit sub monte, venit Capharnaum in mysterio : quia post Judæorum mudationem, venit ad Gentes (*Hom. in Matth.*). — Capharnaum enim, quæ *Villa pinguedinis* interpretatur, Ecclesiam significat, quæ est ex gentibus collecta, et spirituali pinguedine est repleta, juxta illud : Sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea (ibid.).

(2) Iste Centurio ex gentibus erat; jam enim Judæa habebat militem Romani imperii (*Serm. 6, de Verb. Domini*).

(3) La paralysie commune est le plus souvent une maladie lente, sans grandes douleurs ni danger prochain. Celle de ce malheureux était, au contraire, très-aiguë, incurable, accompagnée d'horribles souffrances, et présageait une mort très-prochaine, ainsi qu'il apparaît des expressions dont se sert l'évangéliste pour relever la grandeur de ce miracle. En effet, le célèbre médecin Guillaume Adero, dans son livre *de Ægrotis et morbis a Christo sanatis*, montre que toutes les maladies guéries par le Verbe incarné étaient désespérées et naturellement incurables, et que Jésus-Christ, le médecin par excellence, les pouvait seul guérir. Saint Ambroise dit aussi que tous les malades auxquels

presque à l'extrémité, son maître envoya quelques-uns de ses amis choisis parmi les plus respectables d'entre les Juifs, auprès du Sauveur, dont il venait d'apprendre l'arrivée à Capharnaüm, pour le supplier de sauver son serviteur d'une mort prochaine et inévitable (1).

Mais pourquoi ce centurion n'alla-t-il pas lui-même demander une faveur qu'il désirait si ardemment (2)? L'évangéliste nous l'apprend quand il dit que cet homme était doux et humble de cœur, de plus étranger et idolâtre, et qu'il se croyait indigne de paraître en la présence du Sauveur (3). Ayant donc appris que le divin Maître venait lui-même dans sa demeure, il se hâta d'envoyer ses amis pour l'arrêter en chemin, lui faisant adresser ces belles paroles : Ne prenez pas la peine, Seigneur, de venir auprès d'un homme qui est indigne de vous recevoir ; pour m'accorder le bienfait que je vous ai fait demander votre

le Sauveur a rendu la santé ne pouvaient être guéris par aucun mortel : *Eos sanavit Jesus quos nemo curaret.* (Epist. 43.)

(1) Qui illi erat pretiosus (*Luc.*, II). — Jacet in domo paralyticus et male torquetur (*Matth.*, VI). — Erat moriturus (*Luc.*, II).

(2) Cum audisset de Jesu, misit ad eum seniores Judæorum, rogans eum, ut salvaret servum ejus (*Luc.*, III).

(3) Me ipsum non sum dignum arbitratus, ut venirem ad te (*Luc.*, VII).

Les Juifs méprisaient profondément les gentils, parce qu'ils étaient idolâtres ; ils les considéraient comme impurs et vils, jusqu'à les appeler *chétens*. De là la répugnance des gentils pour traiter avec les Juifs, et seulement pour paraître en leur présence. Ce fut donc en signe d'humilité et de respect que le centurion envoya des vieillards respectables parmi les Juifs, sans y aller lui-même, supplier le Sauveur, se croyant indigne de se présenter à lui et de lui parler.

présence n'est nullement nécessaire, une seule de vos paroles suffit (1).

Mais plus ce brave officier se reconnaissait indigne de recevoir Jésus-Christ dans sa maison, plus volontiers l'aimable Sauveur continuait son chemin. Enfin, tant de bonté ayant triomphé de son humilité, le centurion alla lui-même au-devant du Seigneur, et il s'approcha de Jésus : *Et accessit ad eum centurio* (2).

Remarquez, mes frères, cette admirable expression : *Le centurion s'approcha de Jésus* (3). L'évangéliste, dit Bède, a voulu nous faire comprendre, par ces paroles, que le centurion s'approchait de Jésus-

(1) Cum jam (Jesus) non longe esset, misit ad eum centurio amicos, dicens : Domine, noli vexari, neque enim sum dignus ut sub tectum meum intres ; sed dic verbo, et sanabitur puer meus (*Luc.*, vi).

(2) De tout cela il apparaît clairement que le centurion fit, par le moyen des Juifs, supplier le Sauveur seulement de guérir son serviteur, et que la prière de venir, *ut veniret*, que saint Luc attribue au centurion, fut ajoutée par ceux qui avaient été envoyés pour demander cette grâce, lesquels, n'ayant ni la foi ni l'humilité du centurion, crurent que Jésus-Christ, pour guérir ce serviteur, avait besoin de se rendre en personne auprès de lui. En second lieu, le centurion était aimé des Juifs, parce qu'il aimait leur nation et qu'il leur avait, à ses frais, fait bâtir une synagogue à Capharnaüm, ou au lieu destiné à l'explication de la loi mosaïque et à la prière. Les Juifs se servirent de ces motifs pour appuyer auprès du Sauveur la demande du centurion et pour obtenir cette grâce. Dans l'intention donc de faire une chose agréable et honorable pour le centurion, en faisant venir le Sauveur chez lui, ils le sollicitèrent d'y aller, *ut veniret* ; comprenant bien qu'il désirait cette visite dans son cœur, quoique, par humilité, il n'eût osé la demander. Saint Luc, pour être plus court, selon son habitude, joint ensemble la parole des Juifs et celle du centurion, et il les attribue aux Juifs, parce qu'ils les prononcèrent en son nom.

(3) Et accessit ad eum centurio (*Matth.*, v).

Christ bien mieux par sa foi, que par sa présence ; qu'il s'en approchait d'autant plus qu'il avait plus de foi, semblable à la femme hémorroïque qui, n'ayant touché qu'en passant le bord de sa robe, se trouva guérie et en était bien plus rapprochée par sa foi que la foule qui l'entourait cependant de si près (1).

Remarquez encore que le centurion ne pensa d'implorer la puissance du Fils de Dieu que lorsque ce divin Sauveur eut fait parvenir à ses oreilles le bruit de ses prodiges : *Cum audisset de Jesu*, et qu'il fut venu à Capharnaüm : *Intravit Capharnaum*. Alors seulement le centurion va à la rencontre du Sauveur, quand le Sauveur lui-même l'a prévenu, en se dirigeant le premier vers sa demeure. Le Fils de Dieu voulait déjà montrer que, lors même que les Gentils, nos pères, en embrassant si promptement la foi de Jésus-Christ, semblaient le prévenir, néanmoins cela ne devait arriver et leur conversion s'opérer qu'après sa venue au milieu de nous, dans la personne de saint Pierre, des autres apôtres et de leurs successeurs, par la prédication évangélique. Ainsi, dit saint Prosper, nous n'avons pensé à Dieu que parce que Dieu a pensé à nous le premier. Nous ne lui avons répondu que parce qu'il nous a appelés d'abord ; nous ne l'avons cherché qu'après qu'il nous a eu prévenus dans son infinie miséricorde, en venant à nous ; et la foi pure et sainte que nous professons, qui est le plus

(1) Sicut Hemorroissa, quia magis credidit, magis Dominum tetigit quam turbæ, a quibus premebatur ; ita centurio, qui magis credidit, eo magis accessit (*Expos.*).

précieux des biens , a été le plus gratuit et le plus généreux de ses bienfaits (1).

Arrivé auprès du Sauveur, le centurion se prosterna à ses pieds, renouvelant la prière qu'il lui avait adressée par ses amis : *Rogans eum : Seigneur, lui dit-il, je vous ai fait savoir que mon serviteur est retenu malade chez moi et qu'il souffre cruellement* (2). O prière vraiment pleine de confiance, s'écrie saint Jean Chrysostôme ! il n'ajoute rien à ces paroles ; il ne prie pas le Sauveur de guérir son serviteur ; il se contente de lui découvrir sa maladie et son malheureux état ; pour sa guérison, il s'en remet à la bonté du cœur si tendre de Jésus, montrant en cela qu'il le croyait aussi sage pour comprendre et aussi puissant pour opérer, que porté à s'attendrir et prompt à secourir tous les malheureux (3).

Considérez encore, nous dit Origène, la manière dont le centurion s'exprime : *Seigneur, mon serviteur paralytique est couché dans la maison, et il souffre beaucoup*. Que de choses disent ces quelques mots ! Tout en faisant la peinture la plus triste de l'état du serviteur, qu'ils représentent abandonné sans remède à une immobilité très-douloureuse, ils montrent la tendresse du Maître. En effet, cet homme

(1) *Noverit anima se præventam : nisi quæsitâ non quæreret, nisi vocata non reverteretur.*

(2) *Dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur (Matth., v).*

(3) *Sciebat quia potens est ad faciendum, misericors ad exaudiendum, sapiens ad intelligendum. Ideo infirmitatem tantum exponit ; remedium autem misericordiæ ejus dimisit (Loc. cit.).*

vraiment bon parle de son serviteur avec la même tendresse et la même douceur que s'il eût été son propre fils (1). Il semble, ajoute saint Chrysostôme, ressentir dans son cœur, par l'effet de sa chair, toutes les douleurs que son serviteur éprouve dans son corps, en sorte qu'il est malade lui-même de son infirmité et que sa mort prochaine paraît devoir lui arracher la vie (2).

Toutefois cela ne doit point nous étonner, mes frères. En effet, voulez-vous savoir, dit Origène, comment raisonnait le centurion? Si ce jeune homme est mon serviteur, moi, je suis le serviteur du Créateur. S'il a en moi un maître sur la terre, j'ai moi-même dans le ciel un Maître infiniment plus puissant. Si donc, je n'ai point pitié de mon serviteur, comment pourrai-je obtenir de Dieu miséricorde (3)? C'est ainsi que devraient penser tous ceux qui ont des personnes à leur service. Les maîtres chrétiens devraient apprendre, à l'exemple de ce maître païen, à avoir compassion de leurs domestiques, à prendre part à leurs infirmités, à avoir soin de leur santé et beaucoup plus du salut de leur âme (4). Il en était

(1) Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur. — Omnia ista cum dolore congeninavit, et jacentem et paralyticum, et male dolentem (*Hom. 5 in divers.*).

(2) Sic sollicitè festinabat, quasi damnum suæ salutis passurus in morte illius; in quo apparebat quoniam diligebat eum (*Hom. in Matt.*).

(3) Centurio illud mente volvebat: Mihi hic servus est, ego Creatori; iste me super terram, ego magnum in cœlis habeo Dominum. Si ergo ejus ego non misereor, quomodo ille mei miserebitur (*Loc. cit.*)?

(4) Sic debent omnes, qui famulos habent, cogitare. Sic misereri et condolere eis, et supplicare, et eorum curam habere (*Caten. aur.*).

ainsi dans les siècles de foi ; mais l'irréligion, en pervertissant ceux qui obéissent, a aussi endurci ceux qui commandent : ceux qui servent sont souvent moins estimés que la matière et traités avec plus de dureté et de mépris que les plus vils animaux ! Pour un modique salaire qu'on leur donne, on veut qu'ils soient au service de toutes les passions et de tous les caprices ; le jour et la nuit, la santé et la vie, l'âme et le corps, le temps et l'éternité, Dieu et la religion : tous les sacrifices sont exigés par ces maîtres qui n'ont conservé du chrétien que le nom, puisque, dit saint Paul, en négligeant leurs devoirs à l'égard de leurs domestiques, ils renoncent à la foi et deviennent pire que les infidèles mêmes (1).

Mais si le mépris et la dureté envers ceux qui nous servent font devenir infidèle, la compassion et le soin qu'on a d'eux conduisent à la vraie foi. Ce sont ces belles dispositions qui valurent au centurion le précieux don de la foi ; car la meilleure disposition pour obtenir un tel trésor, c'est la charité ; et rien ne touche le cœur de Dieu à notre égard comme l'exercice de la miséricorde envers les hommes.

Voyez, en effet, combien promptement et par quel amour Jésus-Christ répond au bon et affligé centurion : « Consolez-vous, je vais moi-même guérir votre serviteur (2). » Douces et admirables paroles, s'écrie un auteur. Grande est la puissance de Jésus-Christ,

(1) Qui domesticorum curam non habet, fidem negavit et est deterior infideli (*I Tim.*, v).

(2) Et ait illi Jesus : Ego veniam, et curabo eum (*Matth.*, vii).

qui d'une seule parole peut opérer des miracles ; mais plus grande encore est son humilité ; car le Fils éternel de Dieu ne dédaigne point de se rendre personnellement auprès d'un pauvre esclave pour le guérir (1).

Toutefois n'oublions point, mes frères, que ce même Sauveur qui, sans en être prié, se rendit chez ce soldat païen, est le même qui se refuse d'aller visiter le fils d'un grand prince juif, quoiqu'il en fût prié. Ce divin Maître voulait, selon saint Grégoire, abattre notre orgueil et nous faire apprécier les hommes, non par leur rang, mais par ce qu'ils sont. S'ils sont riches et puissants, nous les révérons, sans faire attention qu'ils sont les images de Dieu. Mais le Fils de Dieu fait homme, en se rendant auprès d'un pauvre serviteur, après avoir refusé de visiter le fils d'un prince, nous apprend que les vrais serviteurs de Dieu doivent mépriser les biens terrestres tant estimés des enfants du siècle (2) ; et, comme le dit un autre auteur, Jésus-Christ ne voulut point visiter ce grand personnage, afin de ne pas faire

(1) *Magna Domini sublimitas, sed major humilitas : qui solo verbo valebat curare, servum languentem non dedignatur visitare (Beda, Expos.).*

(2) *Superbia nostra hoc facto retunditur : quia nescimus considerare homines. Dum enim divitias et potentias sæculi veneramur in hominibus, negligimus pensare qui sint : quia ad imaginem Dei facti sunt. Sed ut demonstraret Dominus, quia quæ sæculi hominibus alta sunt, sanctis despicienda sunt ; ad filium reguli noluit, ad servum centurionis præparatus fuit (Hom. in Evang.). — Ad filium reguli ire noluit, ne divitias honorare videretur. Hic, ne servilem conditionem aspernari videretur, ire consentit.*

croire qu'il estimait les richesses; il se rendit donc auprès du pauvre pour montrer qu'il ne méprisait point le faible et le petit. Combien cette émulation entre l'humilité du Sauveur et son amour pour l'homme est admirable!

Cette bonté du divin Maître, ainsi que ses douces paroles, fut comme un rayon de lumière qui éclaira le centurion et qui lui découvrit la majesté, la grandeur et la divinité de Jésus-Christ, cachées sous le voile de son humanité; ce fut, dit saint Jérôme, un trait de la grâce, qui le lui fit admirer, aimer et adorer (1). C'est pourquoi, confus et étonné, balançant entre l'admiration et la reconnaissance, entre l'humilité et l'amour, le centurion s'écria : *Qui suis-je, Seigneur, pour que vous daigniez venir dans ma maison? Non, je ne suis pas digne d'un tel honneur* (2)!

Ensuite il ajouta, toujours avec le même transport d'humilité et de foi : *Puisque votre bonté est si grande, Seigneur, qu'est-il nécessaire que vous veniez dans ma maison? Dites seulement une parole, une seule parole, et mon serviteur sera guéri*. Admirable expression de l'humilité la plus profonde, dit saint Pierre Chrysologue. Ce centurion prie le Sauveur de ne point se rendre en sa demeure pour la même raison que saint Pierre le conjura de sortir de sa barque. Ces hommes vraiment humbles craignaient que leur hos-

(1) *Ultra corporis tegmen latentem videt divinitatem (Comment.).*

(2) Et respondens centurio, ait : Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum (*Matth.*, VIII); sed tantum dic verbo, et sanabitur puer meus (*ibid.*).

pitalité ne fût point digne de cet hôte divin (1). Ensuite le centurion continua à dire : *Car, moi aussi, je suis un homme soumis à l'autorité d'un autre* (2); *j'ai sous moi des soldats, je dis à celui-ci : Va, et il va; et à un autre : Viens, et il vient; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait.* Par ces paroles, il voulait dire, selon saint Augustin : Si moi, qui ne suis qu'un homme faible, soumis à l'autorité d'un grand nombre (3), il me suffit, parce que j'ai quelques soldats sous mes ordres, de dire à l'un d'eux ou à mon serviteur qu'il aille ou qu'il vienne, qu'il fasse une chose ou qu'il l'omette, pour être obéi à l'instant, pourquoi ne pourriez-vous pas faire de même, Seigneur, vous qui êtes indépendant et le souverain Maître de tout (4)?

Quelle humilité et quelle ferveur! Se rendant té-

(1) *Dignum dedit de humilitate responsum. Sic Petrus Dominum exire a se rogat, quomodo centurio ad se supplicat non venire. Agit uterque, ne indignitas hospitii in hospite emaneat injuriam (Serm. 5, De Cent.).*

(2) A Tibère César, alors empereur, à Ponce Pilate, gouverneur de la Judée, au tribun militaire, chef de la légion. « Apprenons par là, dit saint Bernard, que celui-là seul sait bien commander qui a appris à bien obéir. Ainsi l'âme qui veut dominer le corps doit se soumettre humblement à la volonté de Dieu. Un esprit orgueilleux, qui est rebelle à Dieu, verra toujours que son corps est rebelle et non dompté, comme il arriva à Adam; en punition de l'orgueil, Dieu permet qu'on tombe dans la luxure. »

(3) *Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, nabens sub me milites; et dico huic : Vade, et vadit; et alii : Veni, et venit; et servo meo : Fac hoc, et facit (Matth., ix).*

(4) Si ego qui sub potestate sum, jubendi habeo potestatem, quid tu poteris, cui omnes serviunt potestates (Serm. 6, De Verb. Dom.)?

moignage à lui-même et profondément humilié des péchés qu'il avait commis pendant sa vie sous l'empire de la superstition païenne, le centenier, au lieu d'être consolé par l'infinie bonté du Sauveur, en était plutôt déconcerté, confondu, anéanti (1). Homme véritablement heureux ! il avait déjà l'esprit de la loi de Jésus-Christ avant qu'il en fit profession, et la grâce l'avait déjà initié à ses mystères. Comme le remarque Origène, il était, par la nationalité et par le rang, étranger aux Juifs, mais uni à Dieu par la foi ; ce chef de soldats faisait la joie et les délices des anges (2).

C'est pour cela que saint Augustin lui adresse cette espèce de reproche : Pourquoi, ô centenier, dites-vous : Je suis indigne que vous entriez dans ma maison ? C'est précisément parce que vous vous croyez et reconnaissez indigne, que vous avez mérité de recevoir non-seulement dans l'enceinte de votre demeure, mais dans votre cœur, ce Verbe de Dieu fait homme. Oui, vous l'avez accueilli et reçu en vous-même, et vous êtes bienheureux. Si vous n'aviez déjà reçu dans votre âme ce Dieu que vous vous croyez indigne de recevoir dans votre habitation, vous n'auriez pu tenir un langage si humble, si plein de foi (3).

(1) Propter conscientiam vite gentilis, gravari se magis dignatione sensit quam juvari (*Cat. aur.*). — Cujus etsi fide præditus nondum erat, sacramentis imbutus.

(2) Eternus generatione, sed mente domesticus; militum princeps, sed plus gaudium angelorum (*Loco cit.*).

(3) Dicendo se indignum, se præstitit dignum, non in ejus parietes, sed in ejus cor Verbum Dei Christus intraret. — Neque hoc diceret

Quel est donc le privilège du désir sincère, de la foi humble et d'un amour dévoué ! Le divin Maître de l'humilité honore de sa personne la table d'un pharisien ; mais, en s'arrêtant dans la maison de cet hôte orgueilleux, il n'habite point dans son cœur. Le Fils de Dieu ne trouve point où reposer sa tête dans cette demeure remplie de richesses, mais pauvre de vertus. Au contraire, il habite dans le cœur de l'humble centurion, sans être entré dans sa maison.

Mais cette expression : *Dites seulement une parole*, est encore bien plus mystérieuse et plus belle ; considérez-la, mes frères, avec une attention toute particulière. En premier lieu, par ces paroles, le centurion, selon Origène, reconnaît en Jésus-Christ un Dieu immense, présent en tous lieux. En effet, c'est comme s'il avait dit : Bien que loin de corps, vous pouvez cependant guérir mon serviteur, auprès duquel vous êtes présent par l'esprit. Votre présence ne manque à aucun lieu, et chaque point de l'espace est soumis à votre regard divin ; donnez donc cette preuve de votre divinité (1).

La Glose remarque que les paroles prononcées par le centurion, par rapport à la promptitude avec la-

tanta humilitate et fide, nisi illum, quem timebat intrare in domum suam, corde gestaret. — Magister humilitatis discubuit in domo cujusdam pharisæi superbi; sed cum in domo recumberet, non erat in corde ejus ubi caput Filii hominis reclinaret. In domo erat, in pectore non erat. In centurionis domum non intravit, et pectus possedit (August., loco cit.).

(1) Dic verbo, id est, ostende, absens corpore, quod præsens spiritu perficere potes. Ubique indeficiens præsentia, ubique præsens aspectus tuus (Loco citato).

quelle ses serviteurs et ses soldats lui obéissent, confirment cette idée qu'il avait de la puissance de Jésus-Christ; car c'est comme s'il avait dit au Sauveur: Moi, d'un seul signe, je fais partir mon serviteur et retourner mes soldats; à plus forte raison, d'une seule parole et par un seul acte de votre volonté, sans qu'il soit nécessaire de vous trouver corporellement présent, vous pouvez, Seigneur, commander à la maladie de cesser, et elle disparaîtra aussitôt; à la santé de la remplacer, et elle viendra à l'instant (1). Euténie ajoute que le centurion, par ces paroles, voulut dire à Jésus-Christ: Vous êtes le Dieu tout-puissant, vous pouvez donc manifester votre volonté par la seule parole, et celle-ci sera aussitôt transformée et convertie en acte. Quelle est donc, mes frères, la grandeur et l'excellence de la foi de ce païen (2)!

Un auteur va encore plus loin, et de cette même parole il en déduit la connaissance d'un plus grand mystère, c'est-à-dire du Père et du Fils, révélé au centurion par l'Esprit-Saint (3).

En effet, remarquez, mes frères, que cette parole: *dic Verbo*, dites au Verbe, est peu régulière, selon la grammaire; mais elle est sublime et divine aux yeux de la foi. Il ne dit point: Seigneur, prononcez une

(1) Dico huic: Veni, et venit; et alii: Vade, et vadit: quanto magis tu potes, sine corporis præsentia, dicere infirmitati, ut recedat, et recedat; sanitati, ut veniat, et veniet?

(2) Dixit: Tu Deus omnipotens, dic nudo verbo quod vis, et ipse quoque verbum opus fiet: vides fidei magnitudinem (*Expos.*).

(3) Patris et Filii mysterium, Spiritu sancto suggerente, depinxit (*Hom. 22 in Matth.*).

parole : *Dic verbum* ; mais parlez , commandez à la parole : *Dic verbo*. Or, quel est ce Verbe (ou cette parole) auquel il veut que Jésus-Christ commande ? Ce n'est certainement point , dit saint Pierre Chrysologue , ce verbe (ou cette parole) dont on se sert dans le discours et sans lequel il ne peut y avoir de discours ; mais c'est le Verbe tout-puissant sans lequel aucun prodige ne peut être opéré. Ce n'est point le verbe du langage humain , mais le Verbe de l'entendement divin. Il demande donc que le Père éternel , présent dans Jésus - Christ , parle à ce Verbe divin , dont le prophète dit : « Dieu enverra son Verbe , et les hommes seront guéris » (1).

Voilà donc le centurion qui croit en Jésus-Christ , le Verbe éternel envoyé pour le salut du monde ; il croit qu'il est le Verbe qui renferme toute vertu et tout pouvoir ; il croit que votre Verbe , Seigneur , est le salut et la vie , et partant il reconnaît une trinité de personne et d'action , et en Jésus-Christ un Dieu tout-puissant et immense sous les traits de l'homme ; c'est-à-dire qu'il reconnaît la Trinité de Dieu , l'Incarnation du Sauveur pour le salut du monde ; il proclame donc et confesse toute la religion.

C'est pourquoi Origène ne peut s'empêcher de lui dire avec amour : Oh ! le plus tendre de mes frères,

(1) *Sine Verbo quid dicitur ? Sed iste postulat Verbum non de loquendi usu , sed de virtute faciendi ; de quo dictum est (Psalm. 148) : Misit Verbum suum , et sanavit eos (Serm. 15). -- Credidit a Verbo omnes manare virtutes. Verbum tuum , Domine , sanitas est ; Verbum tuum vita est (ibid.).*

ami cher et fidèle, ami de la vérité, comment avez-vous donc fait pour puiser une si grande lumière au milieu des ténèbres, dans la gentilité où vous êtes né? Comment un témoignage si pur et si limpide de la foi a-t-il pu sortir de la bouche d'un adorateur insensé des idoles (1)?

Que notre étonnement cesse, mes frères ! Cette connaissance si haute et si sublime de nos célestes mystères dont le centurion, néophyte de peu d'instants, parle non-seulement comme chrétien, mais comme grand théologien, ne lui fut point donnée par le ministère terrestre de la chair ni du sang, mais par la grâce de notre Père céleste. Elle ne fut point l'effet du raisonnement humain, mais la révélation divine la lui communiqua. Il ne faut pas croire, dit saint Pierre Chrysologue, que le centurien ait, par son éloquence, touché, excité la pitié de celui qui est l'auteur de la pitié. Le Sauveur n'avait nullement besoin de cet homme pour le porter à faire les choses qui l'avaient fait venir sur la terre. Mais c'est Jésus-Christ lui-même qui a, par sa grâce, éclairé et instruit ce maître charitable, le portant non-seulement à croire, mais à prêcher le premier aux hommes le grand mystère de l'Incarnation, par lequel le Maître, dans la personne de Jésus-Christ, est descendu jusqu'au rang de serviteur, sous la forme d'un esclave. Dieu lui-même, sous les dé-

(1) O charissime amice veritatis, quomodo de tenebris gentium tantum lumen processit? Quomodo ex ore stultorum, idolis servientium, tam limpida fides effulsit (Orig., *loc. cit.*) ?

pouilles de l'homme, s'est abaissé jusqu'à l'homme pour relever ceux qui étaient tombés, pour guérir ceux qui étaient malades, pour briser les chaînes de ceux qui étaient esclaves et pour ressusciter ceux qui étaient morts (1).

Le mérite du centenier ne fut donc point d'avoir connu les plus grands mystères, car cette connaissance fut tout-à-fait gratuite de la part de Jésus-Christ, mais de les avoir crus et professés, dès qu'il les connut, avec une telle promptitude d'assentiment, avec une telle plénitude de conviction, avec une telle fermeté de volonté, et avec une si grande humilité d'esprit et une si grande ferveur de sentiments, que Jésus-Christ lui-même, l'entendant, en fut saisi d'admiration, comme le rapporte l'Évangile, et que, se tournant vers le peuple qui le suivait, il dit : « Je n'ai point trouvé une si grande foi dans « tout Israël (2). »

Et de fait, mes frères, si, comme le remarquent Origène, saint Jérôme et saint Jean Chrysostôme, l'on en excepte Marie, la divine Mère de Jésus-Christ et les apôtres qui, placés dans un ordre spécial de la grâce, eurent une perfection particulière de la foi, les enfants d'Israël, ceux-là mêmes qui crurent

(1) Non centurio ad pietatem pietatis traxit auctorem. Neque ad hoc ille compulit cum, ad quod venerat Christus. — Sed centurio sapere sic docetur : quare ad servum in servo venerit Dominus, et ad hominem in homine venerit Deus : ut levaret jacentes, clisos erigeret, salvaret compeditos (*Serm.* 15).

(2) Audiens autem Jesus miratus est ; et sequentibus se dixit : Non inveni tantam fidem in Israel (*Matth.*, x).

en Jésus-Christ, eurent une foi toujours défectueuse et imparfaite. Nathanaël a besoin, pour croire, de faire de longs discours. Un maître de la Synagogue ne croit pas que Jésus-Christ puisse faire un miracle, s'il ne se trouve corporellement présent. Marthe même, qui croit que Jésus-Christ peut guérir les malades, ne croit cependant point qu'il puisse ressusciter les morts. Le peuple d'Israël n'écoute la doctrine céleste du Messie qu'après avoir été rassasié de son pain miraculeux, et, conformément au reproche que lui en fait le Sauveur, il ne croit pas aux vérités qui lui sont annoncées, s'il ne voit les prodiges qu'il opère : *Nisi signa et prodigia videretis, non creditis*. Le centenier seul, soldat de profession et païen de religion, croit sans faire aucun raisonnement et sans attendre de miracles : il croit aussitôt qu'il connaît ; à peine croit-il qu'il adore ; à peine adore-t-il qu'il confesse en Jésus-Christ un Dieu fait homme, un Dieu immense, infini et tout-puissant. Chose admirable, dit saint Pierre Chrysologue, il occupe la chaire de vérité et enseigne en maître de la foi avant d'en avoir été le disciple. Il annonce quels sont les motifs de crédibilité et les fondements de la foi ; il enseigne la manière d'obéir, indique quelle est la règle pour prier, et, avant d'avoir été à l'école de la religion chrétienne, il en pratique les vertus et en remplit les devoirs (1).

Mais il y a plus : ce bon soldat, dit Origène, a eu le bonheur d'annoncer et de ressentir en lui-

(1) Videtis : antequam discipulatus subiecit officium, locum magisterii

même, comme par une prophétie, les sentiments d'humilité, de crainte et de confusion de l'âme fidèle, alors que Jésus-Christ, dans le sacrement de l'Eucharistie, se prépare à entrer dans la demeure de son cœur. Ainsi, quand nous nous approchons de la sainte table pour recevoir le mystère du corps et du sang de Jésus-Christ, nous devons, avec la même humilité et la même foi, plus encore de cœur que de bouche, redire à Jésus-Christ ces mêmes paroles : Seigneur, je ne suis pas digne (1).

On voit clairement par ces paroles d'Origène, auteur très-ancien, que l'Eglise a tiré de la tradition apostolique l'usage de faire répéter trois fois au prêtre les belles paroles du centurion quand il communie le peuple. Admirable émulation entre le centurion et l'Eglise ! Le centurion a enseigné à l'Eglise le langage de la foi et de la vraie humilité ; et l'Eglise, en faisant répéter ce même langage des milliers de fois chaque jour à ses prêtres dans la dispensation de l'auguste sacrement, a éternisé la mémoire de l'humilité et de la foi de cet officier. Ah ! sans doute, c'était à l'homme de la foi la plus vive et la plus parfaite qui fut jamais, de prêter son langage pour le plus grand des mystères de la foi.

fuisse sortitum. Præstat petendi formam, dat normam credendi, fidei pandit causas, virtutum commendat exempla, qui nundum christianæ scholæ ingressus est disciplinam (*Serm. 15*).

(1) Quando corpus et sanguinem Domini manducas et bibis, tum Dominus sub tectum tuum ingreditur. — Tum ergo, te ipsum humilians, dices : Domine, non sum dignus (*Serm. 15*).

Mais remarquons, nous dit saint Chrysostôme, que le centurion, dont la foi, au témoignage de Jésus-Christ même, était si supérieure à celle de tous les Juifs convertis, que la leur paraissait être, en comparaison, une véritable infidélité, fut le premier fruit que sa grâce recueillit des Gentils (1). C'est pourquoi saint Hilaire appelle le centurion le prince de tous les Gentils qui devaient croire en Jésus-Christ (2). Et saint Pierre Chrysologue s'écrie : Heureux centurion, qui de capitaine d'une cohorte romaine a mérité de devenir, par sa foi, le chef et le conducteur de la sainte milice chrétienne (3) !

Oui, vraiment, il est le chef de la sainte milice chrétienne, car il a été le premier non-seulement dans l'ordre de la conversion, mais encore et bien plus dans la perfection de la foi ; c'est-à-dire qu'il a été notre chef, parce qu'il est notre modèle.

Et c'est ce que, selon saint Augustin, Jésus-Christ a voulu nous indiquer par l'admiration qu'il manifesta quand il en entendit l'humble confession : *Audiens autem hoc, miratus est Jesus*. En effet, si nouvelle, si sublime et si parfaite que fût la foi du centurion, elle ne pouvait cependant pas exciter l'admiration du Sauveur; car, d'une part, il ne peut rien arriver de

(1) Centurio iste primus est fructus ex gentibus, ad cujus fidei comparisonem omnium Judæorum fides infidelitas est inventa (*Homil. in Matth.*).

(2) Crediturarum gentium princeps.

(3) Cohortis romanæ centurio, dux factus est militiæ christianæ (*Loco citato*).

nouveau et d'inattendu, capable d'exciter l'étonnement de sa sagesse infinie, qui prévoit et comprend tout; et de l'autre, il ne pouvait être surpris d'une foi qui était entièrement l'œuvre de sa grâce et de son amour (1). Et puis tous les mouvements humains que le Seigneur manifesta en lui-même ne furent point les signes d'un cœur qui s'agite ou se trouble, mais c'étaient les leçons d'un Maître qui instruit. Il admire la foi du centurion, pour nous apprendre que nous devons aussi l'admirer, c'est-à-dire l'imiter.

En effet, cette admiration pleine de mystère du Fils unique de Dieu est pour nous, dit Origène, un magnifique et précieux enseignement. L'or et l'argent, la richesse et les honneurs, les royaumes et les empires, qui excitent l'envieuse ambition des hommes, ne sont aux yeux de Dieu qu'une ombre vaine, qu'une fleur d'un jour, qui ne peut attirer ses regards ni éveiller sa complaisance ou son admiration. Au contraire, il admire la foi humble, et il l'agrée, et il s'y complait et il l'honore (2).

L'évangéliste, pour nous faire entendre clairement que le Sauveur a voulu nous donner cette

(1) Quis autem in illo fecerat tantam fidem, nisi ipse qui admirabatur. — Quod ergo miratur Dominus, nobis mirandum esse significat. Omnes enim motus ejus non perturbati animi signa sunt, sed mysterium docentis (*Comm.*).

(2) Attende autem quantum sit aut quale, quod Dei Unigenitus miratur! — Aurum, divitiæ, regna, principatus sunt tanquam umbra, et flos decedens in conspectu ejus. Nihil ergo horum mirabile est. Sed tantum fides; hanc miratur honorificans, hanc acceptabilem sibi existimat (*Comm.*)

importante leçon, dit que Jésus-Christ, en exaltant la foi du centurier, adressa la parole au peuple qui le suivait : *Et sequentibus se dixit*. Or, ce peuple qui suit Notre-Seigneur, c'est nous, chrétiens, qui suivons cet Epoux divin comme l'Epouse des Cantiques, attirés que nous sommes par la mystérieuse odeur de ses doctrines, de ses promesses, de sa miséricorde et de sa bonté !

Ainsi le Seigneur en disant : « Je n'ai pas trouvé, même parmi les Israélites, une foi si grande et si parfaite, » non-seulement annonça dès lors, comme le remarque saint Jérôme, que la foi des Gentils serait plus estimable que celle des Juifs (1); mais il voulut de plus, selon saint Jean Chrysostôme, nous représenter la foi du centurier comme le modèle de la nôtre, pour nous faire comprendre qu'il faut croire, non comme les Juifs, mais comme les Gentils, la différence entre les uns et les autres étant des plus grandes (2). Nous devons, en conséquence, bien nous garder de conserver, mes frères, en croyant, ce jugement indocile, cette raison orgueilleuse, cette curiosité inquiète, en un mot cet esprit impatient du saint joug des vérités de la foi, qui fait qu'on les juge avec sévérité, qu'on cherche présomptueusement à les pénétrer, qu'on les oublie avec indifférence et qu'on les dément de cœur, les déshonorant par ses actions. Cette manière de croire est le propre de l'hérétique, du protestant et du juif. Nous devons

(1) In centurione fides gentium præponitur Israeli.

(2) Non enim erat æquale judæum credere et gentile (*Comm.*).

croire comme les chrétiens, les catholiques, les gentils, à l'exemple du centurion, c'est-à-dire, mes frères, avec la docilité de l'esprit, avec la simplicité de l'entendement, avec l'humilité du cœur, avec la plénitude de l'assentiment, avec la force de la volonté, avec la vivacité et la tendresse du sentiment ; en deux mots, croire en aimant, et aimer en croyant ; et par-dessus tout, dit saint Grégoire, chercher à perfectionner notre foi par les œuvres, car celui-là seul croit bien, qui se conduit bien et vit bien (1).

SECONDE PARTIE.

Après avoir loué la foi du centurion, notre divin Sauveur continua à dire au peuple qui le suivait : « Je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et s'asseieront, avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux ; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; là seront les pleurs et les grincements de dents » (2). Puis, se tournant vers le centurion, il lui dit : « Allez, qu'il vous soit fait comme vous avez cru : *Vade, et sicut credidisti, fiat tibi.* » Et à peine ce *fiat* tout-puissant fut-il prononcé par cette

(1) Si fidem nostram operibus sequimur : ille enim vere credit qui exercet operando quod credit.

(2) Dico autem vobis : quod multi ab oriente et occidente venient et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob in regno cœlorum ; filii autem regni ejicientur foras in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium (*Matth.*, viii et xii). — Vade, et sicut credidisti, fiat tibi. — Et sanatus est puer in illa hora (*Matth.*, xii).

même bouche qui d'un seul *fiat* a créé l'univers, que le serviteur du centurion fut guéri à cette heure même : *Et sanatus est puer in illa hora*. Il voulut lui dire, selon l'interprète de Lapierre : vous avez cru que je pouvais, même de loin, guérir d'une seule parole votre serviteur. Eh bien ! qu'il en soit ainsi, et qu'éloigné de moi, il obtienne sa guérison d'une seule de mes paroles (1) !

Combien, mes frères, la vie de notre divin Sauveur est admirable ! Voyez comment en elle la révélation des mystères s'unit à l'exemple et à la pratique de la vertu ! Jésus s'était offert d'aller en personne guérir le serviteur du centurion : quelle complaisance et quelle humilité ! Mais ensuite, afin qu'on ne crût pas qu'il y allait en personne, parce qu'il n'aurait pas eu la puissance de le guérir d'une seule parole, il le guérit de loin par un seul *fiat*, opérant en un instant ce miracle (2). De cette manière, il montra aussi à la foule des Juifs dont il était entouré que ce centurion païen avait connu et confessé la vérité, en attribuant au Sauveur le pouvoir d'opérer des prodiges par sa seule parole. Et tout en le confirmant dans la vraie foi et en appelant à cette même foi les Juifs qui se trouvaient présents, il nous a, nous Gentils éloignés, instruits par cette preuve éclatante de son pouvoir divin. Nous vous remer-

(1) *Credidisti me absentem solo verbo posse puerum sanare? Curetur ergo absens verbo meo.*

(2) *Propter humilitatem visitare dignatur. Tamen verbo sanat, ne impotentia virum corporaliter ire putaretur (Glos.).*

cions, Seigneur, de ce bel exemple que vous nous avez donné de votre humilité ; mais nous vous rendons mille actions de grâces de cette lumineuse démonstration que vous nous avez faite de votre divinité.

Ce dernier trait de notre Evangile contient encore une magnifique prophétie et une figure bien fidèle des événements futurs. Ce grand nombre de peuples qui devaient, selon la parole de Jésus-Christ, venir de l'Orient et de l'Occident, ce sont les Gentils (1), tandis que *les enfants du royaume* (2) sont les Juifs, comme l'attestent saint Jérôme et saint Jean Chrysostôme ; car c'est sur eux que le Dieu d'Israël régna deux mille ans, et c'est encore à eux que le Messie fut directement annoncé et promis (3). Cette expression : *Ils s'asseieront* (4) *à table dans le royaume des cieux*, signifie la béatitude éternelle, souvent comparée dans les Ecritures à un festin, à cause du re-

(1) Il fait allusion à la prophétie d'Isaïe dans laquelle le Père éternel parle ainsi à son Fils, rédempteur et Messie : Ne crains point, car je serai toujours avec toi, et je te formerai une descendance rassemblée tout exprès pour toi de l'Orient et de l'Occident.

(2) Cette expression est un hébraïsme, car dans l'Ecriture on appelle souvent *filz de la mort*, *filz de la géhenne*, ceux qui sont menacés de la mort et qui marchent dans la voie de la perdition ; et *filz de la pompe*, *filz de la résurrection*, ceux qui suivent le sentier du salut éternel.

(3) Filii regni judæi : quia in eis Deus ante regnavit (Hier.). — Quibus regnum erat præparatum (Chrysost.), recumbent in regno cœlorum.

(4) La parole *recumbent*, ils se couchèrent *au lit*, est employée pour indiquer le festin (repas), parce que les Orientaux avaient l'usage de manger sur des lits disposés en trois ordres autour de la table ; c'est

pos, de la sécurité, de la joie et du contentement souverain qu'on y goûte. Car Jésus-Christ lui-même, dans un autre endroit de l'Evangile, a dit à ses élus : « Et moi je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume et *que vous soyez assis avec moi à ma table* » (1). En effet, mes frères, l'âme sera dans le ciel, selon l'expression de l'Ecriture, rassasiée de la nourriture immortelle, de la gloire de ce Dieu qu'elle connaît, qu'elle voit, qu'elle contemple et qu'elle aime; elle se désaltérera dans le torrent des délices éternelles, elle sera comme enivrée de l'abondance de la maison de Dieu (2). De plus Abraham, par sa paternité, est la figure, dit saint Basile, du Père éternel; Isaac, du Verbe incarné, par son sacrifice; Jacob, de l'Esprit-Saint, par sa fécondité. Ainsi être au ciel avec Abraham, Isaac et Jacob, c'est être au paradis en compagnie et en société d'amour avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, étant heureux de cet amour et de cette société. Ajoutant ensuite « que les enfants du royaume seraient jetés dans les ténèbres extérieures (3), où sont les pleurs et les grincements de dents, » Jésus-Christ nous fait en trois mots la peinture de l'enfer.

pourquoi les Grecs appelaient la salle à manger *tricline*, parole qui signifie triple lit.

(1) Ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus, regnum; ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo (*Luc.*, xxii).

(2) Satiabor cum apparuerit gloria tua. — Torrente voluptatis tuæ potabis eos. — Inebriabuntur ab ubertate domus Dei (*Psal.*).

(3) Les anciens n'avaient pas l'usage de dîner de jour, mais ils pro-

Comme, hors de ce monde, il n'y a de bien qu'en Dieu seul ; de même, dit saint Irénée, être chassé de la maison de Dieu, être privé de Dieu et perdre Dieu, c'est la même chose que de perdre tous les biens qui sont en Dieu seul : ainsi être privé de la lumière, c'est la même chose que d'être dans les ténèbres. Ensuite, être dépouillé de tous les biens, c'est la même chose que de souffrir tous les maux, car le mal n'est que la privation du bien. Comme l'homme est composé d'une âme et d'un corps, les grincements de dents expriment la peine du sens, et les pleurs la peine du dam (1). L'un, selon l'explication de Cornille de Lapierre, indique l'horreur intérieure, l'autre la douleur extérieure ; et l'un et l'autre

naient une petite réfection, se réservant de souper copieusement le soir. La salle à manger était pour cela éclairée à jour, à la différence de la salle *extérieure*, qui restait presque obscure. En parlant donc des *ténèbres extérieures*, le Seigneur continue la métaphore des repas, et il oppose à la lumière très-vive et extérieure dont jouissent les bienheureux dans le ciel les ténèbres très-profondes et aussi extérieures dans lesquelles sont plongés ceux qui restent dehors, et qui partant vont en enfer. Et comme, à la fin du monde, il n'y aura que deux états, celui d'être dedans avec Dieu, ou dehors sans Dieu, l'Écriture parle souvent des réprouvés comme de ceux qui *restent dehors*. Jésus-Christ a dit : « Celui qui vient à moi, je ne le chasserai pas dehors ; celui qui se sépare de moi sera *mis dehors* comme un rameau inutile, recueilli seulement pour être brûlé dans le feu. Le père de famille vous dira : Vous tous, ouvriers d'iniquité, retirez-vous loin de moi. Vous pleurerez et vous grincerez des dents quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob reposant dans le royaume de Dieu, et vous serez chassés dehors. »

(1) Separatio lucis, tenebræ et amissio honorum omnium quæ sunt apud Deum. — Omnis eos pœna persequitur : quippe desolati sunt omni bono.

signifient les peines souveraines, intenses, profondes et horribles des réprouvés en enfer (1).

Jésus-Christ, en tenant ce langage, a donc annoncé le salut des Gentils dans la personne du centurion, qui en fut les prémices, et la réprobation des Juifs; il a annoncé la vocation de l'Eglise et la répudiation de la Synagogue; le bonheur éternel des Gentils convertis, et la réprobation éternelle des Juifs obstinés (2).

Saint Augustin dit aussi que Notre-Seigneur, par ces paroles : « Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, » a compris toutes les nations qui se trouvent sous le soleil, ou le monde compris sous les deux hémisphères de l'Orient et de l'Occident; il a clairement annoncé que, lors même qu'il se trouvait parmi la nation juive seulement, il établirait son Eglise dans tout l'univers (3). En effet, continue le Docteur de la grâce, que voyons-nous nous-mêmes? Nous voyons que les Juifs sont réprouvés, tandis que les chrétiens sont appelés comme à un banquet tout

(1) Significatur summus in inferno damnatorum cruciatus : per fletus, summus dolor, per stridorem dentium, summus horror ; qui enim horrende cruciantur, hi oculis flent, voce ejulent, strident identibus.

(2) Occasione centurionis prædicit gentium (quorum hic centurio primitiæ erat) vocationem et reprobationem Judæorum (*A. Lapidæ*).

(3) His duobus partibus totus orbis describitur. Dominus, quamvis in populo judaico esset, jam prænuntiabat Ecclesiam toto orbe terrarum futuram. — Videmus nunc Judæos reprobatos, Christianos vocatos ad quoddam cœleste convivium. Ex hoc populo estis vos, jam tunc prædicato, nunc præsentato : de his utique estis, qui vocati sunt ab Oriente et Occidente recumbere in regno cœlorum, et non in templis idolorum.

divin. Vous, mes frères, qui m'entendez, vous faites partie de ce peuple gentil qui a été annoncé et qui maintenant s'est formé. Vous êtes du nombre de ceux qui ont été appelés de l'Orient et de l'Occident pour s'asseoir dans le royaume des cieux, et non point dans les temples des idoles.

Non-seulement le Sauveur fait cette prophétie, mais il commence dès lors à accomplir en figure un si grand mystère. En effet, mes frères, Jésus-Christ n'entra point personnellement dans la maison du centurion ; et, quoique éloigné de corps, il guérit le serviteur malade, se trouvant présent par la puissance divine. C'est de cette manière qu'il fut corporellement présent auprès des Juifs. La gentilité ne le vit ni naître de la vierge Marie, ni souffrir la mort, ni opérer des prodiges ; cependant il l'a guérie ; et, quoique se trouvant ainsi éloigné, il a accompli à son égard cette prophétie : « Un peuple que je n'ai point connu m'a servi et obéi sur la seule parole de mes envoyés. » Admirable foi de nous autres gentils ! La Judée, qui le vit de ses yeux, l'a crucifié ; les nations païennes, qui n'ont entendu que de loin l'écho de sa parole, ont cru en lui et l'ont adoré (1) !

Saint Hilaire voit encore, dans le miracle qui nous occupe, que le mystère de notre salut commence à

(1) *Domum centurionis corpore non intravit : sed absens corpore, præsens majestate, puerum sanavit.* — *Sic in solo judaico populo corpore fuit ; apud alias vero gentes nec de Virgine natus, nec passus, nec mirabilia fecit.* — *Et tamen impletum est quod dictum est : Populus, quem non cognovi, servivit mihi ; in auditu auris obedivit mihi. Judæa*

s'accomplir : Car, dit-il, le serviteur du centurion, sur le point de mourir par une dissolution entière de tout son corps, puis guéri par la grâce du Sauveur, figurait parfaitement les nations païennes qui, profondément corrompues par tous les vices, gisaient dans les ombres de la mort; puis ont été appelées, par la grâce du Sauveur, au salut et à la vie (1). Bien plus, le centurion qui priait pour son serviteur fut encore, selon cet illustre Père, une figure de la prière que les premiers gentils, qui furent convertis à la vraie foi par la prédication des apôtres, adressèrent à Dieu pour la conversion de toute la gentilité. Si nous avons l'avantage de connaître Jésus-Christ et de croire en lui, nous le devons sans doute à sa miséricorde; mais ce sont les apôtres et les premiers martyrs qui nous l'ont obtenue, non-seulement par leur prédication et par leurs vœux ardents, mais surtout par la voix de leur sang, versé pour Jésus-Christ, qui a été la semence choisie de laquelle, nous autres chrétiens, nous sommes nés. Quelle ne doit donc pas être notre reconnaissance, notre tendresse et notre amour pour ces généreux martyrs dont cette illustre ville de Rome est comme le sanctuaire ! Quelle ne doit pas être notre dévotion, et

enim cognovit, et crucifixit; orbis terrarum audivit, et credidit (Aug., *ibid.*).

(1) *Jacentes autem in sæculo et peccatorum morbis dissolutæ spiritualiter gentes æstimandæ sunt : quare salutis sacramentum in puero centurionis expletur (Comment.). — Recte centurio pro puero rogat; quia primitiæ gentium pro salute totius gentilitatis Deo supplicaverunt (ibid.).*

combien grand ne doit pas être notre respect pour les précieuses reliques de ces nouveaux centurions, qui nous ont obtenu le salut et la vie éternelle !

Mais qu'il est consolant d'une part, et terrible de l'autre, cet oracle du Fils de Dieu : « Les enfants du royaume seront chassés dehors ! » Il s'accomplit encore tous les jours ; car la parole de Dieu, éternelle comme celui qui la prononce, a une éternelle efficacité. Nous donc, qui faisons profession de la vraie foi, nous sommes présentement les vrais *enfants du royaume*. Les infidèles répandus de l'Orient à l'Occident sont les enfants du *dehors*. Mais hélas ! de même que nous avons pris la place des Juifs ; ainsi un grand nombre d'infidèles viennent chaque jour de l'Orient et de l'Occident occuper le poste d'où nous avons, nous enfants du royaume, été chassés ! *Multi ab Oriente et Occidente venient.*

En effet, mes frères, jetez vos regards et à l'Orient et à l'Occident ; là les envoyés de l'Église, les missionnaires, affrontent chaque jour toutes sortes de périls et de peines pour porter la lumière de l'Évangile à des nations si barbares et si sauvages qu'elles ont à peine conservé les formes de l'homme. Naguère ces pays étaient le repaire des bêtes féroces, et les hommes qui les habitaient étaient plus cruels et plus indomptables que les animaux sauvages. L'idolâtrie et toutes sortes de vices avaient dégradé ces êtres humains, les faisant descendre jusqu'au dernier degré de la brutalité et de la barbarie. A présent ces hordes

sauvages, en devenant chrétiennes, sont changées je ne sais si je dois dire en des hommes célestes ou en des anges terrestres, tant il reste peu de traces de leurs anciennes mœurs, qui ont disparu pour faire place à l'amour du travail, à la pudeur, à la tempérance, à la décence, à la charité, à l'esprit de paix, à la délicatesse de conscience, à une ferveur bien digne des premiers âges du christianisme. La foi la plus vive, la pureté la plus sévère, la simplicité la plus franche, l'humilité la plus profonde, la charité la plus ardente et la plus généreuse ont établi sous ces heureuses régions le royaume de Jésus-Christ. Au contraire, qu'est devenue parmi nous la loi chrétienne? Elle a subi le sort de la loi mosaïque chez les Juifs au temps de Jésus-Christ. Le matérialisme le plus abject, l'indifférence pratique pour les choses de Dieu, la sollicitude pour acquérir les biens temporels, l'oubli des biens éternels, les folies du luxe, la manie des places et des honneurs, la frénésie des jouissances charnelles n'ont laissé aucune trace de christianisme dans un très-grand nombre de chrétiens. La religion est pour eux un véritable trafic, le culte de Dieu un métier, la messe, le jeûne, de vaines coutumes. Ah! le véritable esprit de foi, de dévotion et de charité se trouve dans un bien petit nombre! Non, mes frères, non : une religion toute matérielle, toute d'apparence, n'ayant que de vains dehors, qui se contente des marques extérieures sans le véritable esprit intérieur de la foi, de la prière, de la dévotion et de la charité, cette religion-

là n'est point le christianisme tel que Jésus-Christ l'a établi et que nos pères l'ont pratiqué.

De là, qu'arrive-t-il? Je vais vous le dire, mes frères. Tandis que des régions barbares et du sein des nations idolâtres et sauvages une multitude d'âmes, il n'y a pas longtemps *étrangères* au royaume de Dieu, quittent chaque jour la terre après y avoir pratiqué le christianisme dans toute sa perfection, prennent leur essor vers le ciel et *vont s'asseoir à la table éternelle*, en compagnie de l'auguste Trinité (1), un grand nombre d'entre nous, légitimes et vrais *enfants*, anciens *héritiers du royaume de Dieu*, mais perdus dans le luxe, dévorés par l'ambition, avides de délices, semblables aux pharisiens, descendus au dernier degré de la corruption et de l'indifférence, après avoir, pendant quelques jours, brillé sur la terre d'une gloire non méritée, descendent dans les ténèbres extérieures, dans le séjour éternel des lamentations et du désespoir, en enfer (2). O changement funeste et redoutable! Cependant, mes frères, ne désespérons pas : Jésus-Christ veut nous faire miséricorde, lorsqu'il fait retentir à nos oreilles les menaces de sa justice. Cette effrayante menace de chasser *les enfants du royaume* et *d'y mettre les étrangers*, il nous la répète continuellement à nous, chrétiens, dans son Évangile, pour la même raison qu'il le faisait

(1) Multi ab Oriente et Occidente veniunt. — Recumbunt cum Abraham, Isaac et Jacob in regno cœlorum.

(2) Filii autem regni ejiciuntur foras ; ibi erit fletus et stridor dentium.

aux Juifs, non point, comme l'explique saint Chrysostôme, qu'il veuille nous chasser du ciel, mais afin qu'effrayés de ses menaces, nous nous convertissions à lui, et qu'ainsi nous ne méritions plus d'être chassés loin de ce Dieu Sauveur (1). Et puis le vrai centurion, saint Pierre, dont la foi humble et fervente est toujours la même dans le cœur de ses successeurs, prie pour nous qui sommes ses disciples, afin que tant d'âmes opprimées par la paralysie des vices ressuscitent à l'antique ferveur de la vie spirituelle. Unissons donc nos prières aux siennes, assurés que si nous croyons sincèrement et confessons avec humilité nos torts, avouant notre indignité, notre bassesse, nous recueillerons, nous aussi, le fruit de notre foi et de notre humilité, à nous aussi il sera répondu : *Qu'il vous soit fait, comme vous avez cru : Sicut credidisti, fiat tibi*; nous aussi nous serons guéris de nos vices, de nos passions, et l'on pourra dire de nous pareillement : *Et à l'instant ce serviteur a été guéri ; Et sanatus est puer in illa hora. Ainsi soit-il.*

(1) Non ut ejiciat, minabatur, sed ut ejectionis timore ad ipsum conversi, non ejicerentur.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Le Baptême de Jésus-Christ (1).

(*Matth.*, III; *Marc*, I; *Luc*, III).

Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit; Dominus super aquas multas; vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia (Ps. XVIII).

Ces sublimes et poétiques expressions par lesquelles le prophète royal annonce les merveilles et les prodiges que la voix du Seigneur devait opérer sur les eaux au temps de la Rédemption, ne se sont littéralement accomplies, dit saint Pierre Chrysologue, que dans le mystère du baptême reçu sur les bords du Jourdain par Jésus-Christ des mains de son précurseur. Ce fut alors que le Seigneur donna aux eaux, par

(1) Ce grand mystère eut lieu l'an quinzisième de l'empire de Tibère Auguste, Jésus-Christ ayant accompli seulement de treize jours l'année trentième de son âge, le 6 janvier ou vendredi, le même jour où, trente ans auparavant, il avait été adoré des rois mages, selon l'ancienne et universelle tradition de l'Église. Le lieu fut cette partie du fleuve du Jourdain qui traverse la Judée entre Sartane et Jéricho, où tant d'années auparavant les Israélites, sous la conduite d'un autre Jésus ou de Josué, passèrent ce même fleuve à pied sec et s'avancèrent à la conquête de la terre promise.

sa présence, une vertu divine, et qu'il institua le premier des sacrements (1). C'est en ce jour que le Père céleste donna le magnifique spectacle des cieux entr'ouverts et tout resplendissants de lumière, et qu'on vit l'Esprit-Saint venir en forme de colombe se reposer sur la tête adorable de Jésus-Christ. C'est en ce moment que l'Éternel proclama, d'une manière majestueuse, l'humble Fils de l'homme vrai Fils de Dieu, et Sauveur du monde : « C'est ici mon Fils bien-aimé, objet de mes délices éternelles et de mes plus tendres complaisances » (2).

Voilà donc la voix dont David a parlé ; voix qui s'est fait entendre sur les eaux, non d'un seul fleuve, mais de tout l'univers ; voix de vertu, de majesté et de gloire (3), qui, s'étant fait entendre majestueusement sur les bords du Jourdain, retentira jusqu'à la fin des siècles dans le monde entier.

Saint Ambroise appelle ce mystère grand et ineffable, en même temps qu'il est plein de douceurs et propre à réjouir le cœur ; car le même jour où sa Mère terrestre, en pressant amoureusement Jésus enfant sur son chaste sein, le proclamait vrai homme, le Père éternel, trente-trois ans plus tard, en lui rendant témoignage du ciel, le déclarait aussi vrai Dieu. Le même jour où Marie l'offrait à l'adoration

(1) Voyez la note 3.

(2) Hodie, sicut ait Propheta, vox Domini super aquas. Quæ vox ? Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui (*Serm.* 159).

(3) Vox Domini super aquas ; Dominus super aquas multas. Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia, Deus majestatis intonuit.

des mages, le Père éternel le présenta à l'adoration et au culte de l'univers (1).

Élevons donc aujourd'hui, mes frères, nos pensées et nos cœurs à la contemplation de ce grand mystère de notre foi. Considérons les grands miracles qui s'opèrent dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Voyons le personnage que Jésus-Christ y représente, la gloire avec laquelle il s'y manifeste, les vérités qu'il nous y révèle, le sacrement qu'il y institue, la figure qu'il y remplit et les enseignements qu'il nous y donne. Contemplons en particulier, dans le mystère du baptême du Sauveur, l'origine, l'institution (2) et l'esprit de notre baptême,

(1) *Uno eodemque die, quo Mater partui molli blanditur gremio, Pater Filio, pio famulatur testimonio. — Mater, magis adorandum ingerit, Pater gentibus colendum manifestat (Serm. 1).*

(2) C'est l'opinion la mieux fondée et la plus communément suivie. 1° L'Église, au jour du baptême de Jésus-Christ, dit : « Aujourd'hui Jésus-Christ a lavé dans le Jourdain nos péchés. » Or, comment a-t-il pu laver nos péchés, sinon en instituant en ce jour le baptême qui efface tous ces péchés? 2° Presque tous les Pères, et particulièrement saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Maxime, saint Pierre Chrysologue, le Vénérable Bède sont de ce sentiment. 3° Dans saint Jean, qui sera cité en son lieu, il est dit qu'en même temps qu'il commença à prêcher, il commença à baptiser, et que les apôtres firent de même. Le baptême avait donc déjà été institué depuis que le divin Maître avait commencé à prêcher; il fut seulement expliqué, publié et conféré pendant la prédication. Or, quand et où peut-on mieux croire que cette grande institution eut lieu, sinon dans le Jourdain, quand le même Jésus-Christ y fut baptisé? Cette parole du Sauveur à Nicodème : « Quiconque ne naît pas de l'Esprit-Saint et de l'eau; » et aux apôtres : « Baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit tous ceux qui croient, » indique clairement que le

afin que nous apprenions à respecter en nous-mêmes ce grand sacrement, c'est-à-dire le premier des bienfaits de Dieu et le plus solennel de nos engagements, et que nous correspondions aux prodiges de sa bonté divine par les transports du plus tendre amour.

baptême était une chose déjà connue, un sacrement déjà institué. Donc l'institution du baptême fut faite dans le Jourdain; mais le précepte obligatoire fut porté après la Pentecôte, quand fut publiée la nouvelle loi évangélique et abolie l'ancienne. Le premier qui publia ce précepte du premier des sacrements fut saint Pierre, le chef des apôtres, au jour même de la Pentecôte (*Act. Apost.* 2).

Toute cette doctrine est des plus illustres théologiens, ayant à leur tête saint Thomas, ce grand génie, dont voici les belles paroles : « Les sacrements n'ont été institués que pour conférer la grâce; d'où l'on voit qu'un sacrement a été institué alors qu'il a reçu la vertu de produire son effet. Or, le baptême a reçu une telle vertu précisément quand Jésus-Christ a été baptisé, d'où l'on doit dire qu'il fut alors institué en tant que sacrement. Mais la nécessité de le recevoir fut instituée après la passion et la résurrection du Sauveur, et cela pour deux raisons : 1° Parce que les sacrements de l'ancienne loi, qui étaient figuratifs, et auxquels le baptême et les autres sacrements de la loi nouvelle ont succédé, ne furent abolis qu'à la passion du Sauveur. 2° Parce que l'homme, par le baptême, retrace en lui la passion et la mort de Jésus-Christ. C'est pourquoi le Sauveur a dû souffrir et susciter avant qu'il fût ordonné aux hommes de retracer sur eux sa mort et sa résurrection. » Il ne suit pas de là que le baptême institué et administré par les apôtres avant la passion du Sauveur, ait été une cérémonie vaine et stérile. « Non, continue l'Ange de l'école : c'était un vrai baptême qui, par anticipation, prenait son efficacité de la passion future de Jésus-Christ, autant qu'il en était la figure, bien différente des sacrements de l'ancienne loi; car ceux-ci étaient de simples figures et rien de plus, tandis que le baptême institué par le Sauveur recevait de son auteur divin la vertu de justifier, et sa passion devient par sa vertu une source de salut (3 p., q. vii, art. 2).

PREMIÈRE PARTIE.

Le baptême ou l'ablution que saint Jean administrait aux peuples sur les bords du Jourdain n'était point un sacrement, c'était, comme l'enseignent les Pères et les interprètes, un signe, une confession publique faite par ceux qui recevaient ce baptême; c'est pourquoi il est dit qu'ils confessaient leurs péchés : *Confitentes peccata sua* (Marc, I, 5). C'était une protestation de vouloir se corriger, une promesse de faire pénitence, une prière solennelle adressée à Dieu, afin que, par sa miséricorde, il purifiât les âmes du péché, comme l'eau du Jourdain purifiait extérieurement les corps. Enfin c'était un signe visible de la contrition du cœur qui, lorsqu'elle était parfaite, effaçait les péchés (1).

Or, s'il en est ainsi, pourquoi Jésus-Christ vient-il sur les rivages du Jourdain pour y être baptisé par saint Jean (2)? Qu'avait-il besoin, dit saint Ambroise, de se soumettre à cette cérémonie des pécheurs, lui qui n'a pas même l'ombre du péché (3)? Retirez-vous donc, Seigneur; il ne convient point que le maître descende parmi les serviteurs, ni que la sainteté soit

(1) *Baptismus Joannis non erat sacramentum; sed signum et protestatio pœnitentiæ, et ad eam excitatio : per quam protestabantur se optare animam suam ablui a peccatis, sicut corpus abluebant aqua. Erat confessio, et index conpunctionis internæ, quæ, si perfecta erat, peccata delebat* (A Lap., in 3 *Matth.*).

(2) *Venit Jesus ad Joannem ut baptizaretur ab eo* (*Matth.*, XIII).

(3) *Qui sanctus est, quare voluit baptizari?*

confondue avec le péché, la race de vipères avec le fruit de la bienheureuse vierge Marie, le Fils unique de Dieu, sans tache et sans souillure, avec les coupables et immondes enfants des hommes. Non, cette ablution n'est point pour vous, Seigneur, car elle vous rendrait moins digne aux yeux des hommes terrestres, sans rien ajouter à votre gloire devant votre Père céleste.

Mais non, s'écrie le même saint Ambroise : écoutez, ô chrétiens, le grand mystère : Jésus-Christ se présente au baptême de Jean, non pas pour être sanctifié dans les eaux, mais pour les sanctifier et pour purifier, par son ablution, le fleuve dans lequel il se baigne. En effet, étant saint, pur et innocent, ou l'innocence, la pureté et la sainteté même, non-seulement en ce qu'il était Fils de Dieu, mais aussi Fils de l'homme, puisqu'il en avait pris la nature sans en contracter le péché, cette ablution de pénitence ne lui était nullement nécessaire. Aussi ne la fit-il point pour lui, mais pour nous, pécheurs, afin de purifier notre chair dans sa chair virginal, qu'il avait prise de notre condition (1). Saint Augustin s'écrie à son tour : ô chrétiens, reconnaissez que celui qui est mort pour notre amour a aussi été baptisé pour nous (2).

(1) Audi ergo : Ideo baptizatur Christus, non ut sanctificetur ab aquis, sed ut ipse sanctificet aquas, et purificatione sua purificet fluentia illa quæ tangit. — Quare descendit in aquas, nisi ut caro ista mundetur, quam de nostra conditione suscepit? Neque enim ablutio peccatorum Christo erat necessaria, sed nobis (Ambr., *serm.* 1).

(2) Quem vides pro te mortuum, intellige pro te baptizatum (*Serm.* 29, *De Temp.*).

Seigneur, restez donc parmi cette foule de pécheurs comme l'un d'eux ou comme le dernier de tous. Daignez recevoir ce baptême des mains de Jean-Baptiste ; car autant cette cérémonie est humiliante pour vous, autant elle est précieuse pour nous ; et si vous ne consentez à laver votre corps virginal dans ces eaux, nos âmes impures ne pourront être purifiées par la grâce.

Si cependant nous voulons, mes frères, mieux comprendre ce mystère et mieux connaître le personnage que Jésus-Christ y représente, rappelons-nous que, selon la doctrine de saint Paul, le Fils de Dieu, en se faisant homme, s'est revêtu du vieil homme tout entier, auquel nous appartenons tous ; il s'est revêtu de toute l'humanité, laquelle a été pour cela entièrement crucifiée avec Jésus-Christ : *Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est*. Puisque notre divin Sauveur avait pris entièrement notre chair et qu'il s'était mis à notre place, il était donc bien juste, conclut le docteur saint Maxime, qu'il entrât dans toutes les conditions de l'homme, passant par tous ses états, supportant toutes ses misères et subissant toutes ses humiliations (1).

Or, l'humanité était coupable ; elle ne pouvait se présenter à Dieu que comme pénitente et criminelle. C'est pourquoi Jésus-Christ ayant assumé cette humanité coupable et s'étant revêtu d'une chair semblable, quant à la condition extérieure, à celle des

(1) Hoc justissimum, quia, sicut totum suscepit hominem, per omnia hominis transiret sacramenta (*De Bapt. Christ.*).

pêcheurs (1), il dut aussi se présenter à son Père en qualité de criminel et de pénitent. Et c'est tout juste ce qu'il fait en ce jour, se soumettant avec la plus grande humilité au baptême de la pénitence. Cela veut dire que, par ce baptême, le Fils de Dieu, la sainteté par essence, s'avoue publiquement, se confesse et s'accuse, en quelque sorte, comme pécheur ou comme l'homme du péché (2). Et en même temps il contracte solennellement l'obligation de faire pénitence du péché, de l'expier par sa passion et par la mort de la croix. En consentant à ce que Jean étende ses mains innocentes sur lui pour répandre l'eau sur son corps adorable, il consent dès lors à ce que les Juifs et les soldats portent leurs mains sacrilèges sur sa personne divine pour le crucifier et le déchirer avec les clous, les fouets, les épines et la lance. En permettant qu'il fût lavé dans les eaux du Jourdain, il donna son consentement pour être arrosé un jour de son propre sang.

Par ce baptême d'eau qu'il reçoit aujourd'hui, il s'engage à recevoir aussi ce baptême de sang dans lequel tous nos péchés devaient être effacés et dont lui-même a parlé, en disant : « Je désire être baptisé du baptême, et combien suis-je pressé qu'il soit accompli (3) ! » Ainsi dès ce moment, dit Cornélius, il gémit dans l'amertume de son cœur par une contri-

(1) *In similitudinem carnis peccati (Rom., viii).*

(2) *Pro nobis peccatum fecit (II Cor., v).*

(3) *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur (Luc., xii).*

tion parfaite et une douleur infinie sur tous nos péchés ; il les déteste, les pleure et les abhorre ; il demande d'en être lavé et purifié, comme s'il eût été, en effet, personnellement coupable, tandis que c'était sa charité seule qui les lui faisait expier (1).

Dans cette circonstance solennelle il gémit donc sur nos péchés par une contrition sincère et parfaite que nous devrions en avoir, mais que nous n'aurions jamais eue ; il demande que nous tous, qui étions représentés en lui, nous fussions purifiés de toutes nos fautes, et il voulut, en conséquence, supporter devant le ciel et la terre l'humiliation et la honte de paraître pécheur et comme le péché même, en nous transmettant le mérite infini de cette confession, de cette douleur et de cette pénitence, si bien qu'il nous acquit l'ornement divin de sa justice, de sa sainteté et de son infinie perfection (2).

C'est pourquoi, par cette ablution de son corps très-pur dans le Jourdain, Jésus-Christ a, comme le chante l'Église, purifié nos âmes de leurs souillures : *Hodie in Jordane Christus lavit nostra crimina*. Saint Ambroise dit aussi que le Sauveur, en descendant dans les eaux, submergea et effaça dès ce moment toutes les fautes de ceux qui auraient cru en lui. Et pourquoi n'aurait-il pas détruit les péchés de tous,

(1) Christus Jesus peccata nostra suscepit : ergo quasi reus et penitens Joanni se sistit, ut ab eo baptizatus, quasi luat et abluat peccata nostra (A Lap., in 3 *Matth.*).

(2) Qui peccatum non noverat, pro nobis peccatum fecit : ut justitia Dei efficeremur in illo (II *Cor.*, v). *Hodie in Jordane Christus lavit nostra crimina*.

puisqu'il s'était chargé de tous? Alors s'accomplit cette grande parole de saint Jean, que l'Évangile rapporte : « Voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. » Que ce mystère est grand, qu'il est admirable! Un seul s'est plongé dans les eaux, et celui-là seul a pourvu au salut de tous (1)!

• C'est donc vainement que Jean-Baptiste, surpris, stupéfait, confus et comme hors de lui-même à la vue de cet abaissement profond par lequel le Fils de Dieu demande le baptême à cet homme pécheur, s'écrie : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi? *Ego te baptizari debeo, et tu venis ad me?* » Et Jésus lui répondit : « Faites maintenant ce que je dis, car il convient que nous accomplissions toute justice (2). » Il voulait lui dire : Vous recevez, en effet, de moi le baptême de l'esprit, lequel sera pour nous le gage du baptême de sang que vous obtiendrez, comme mon précurseur, pour la sainteté de ma loi et pour la gloire de mon nom. En ce moment il faut que je reçoive de vous le baptême de pénitence, comme étant le représentant et la victime de l'humanité coupable : *Sine modo*. Comme mon serviteur, vous devez m'obéir jusqu'à baptiser votre

(1) Ex quo iste in aquis se mersit, omnium credentium peccata dele-
vit. Necessè est autem, ut omnium peccata deleverit, qui omnium peccata
suscepit, sicut ait Evangelista : « Ecce Agnus Dei; ecce qui tollit pec-
cata mundi. » Mirum ergo in modum unus mergitur, et salus omnium
reparatur (Ambr., *Serm.* 4).

(2) Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me? — Respondens autem
Jesús dixit ei : Sine modo; sic enim decet nos implere omnem justitiam
(*Matth.*, xiv).

Seigneur même ; et moi, comme Rédempteur, je dois m'abaisser jusqu'à cette humiliante cérémonie de recevoir le baptême de mon serviteur. Nous devons porter jusqu'à ce dernier degré, vous votre dépendance, et moi ma complaisance et ma bonté. Nous accomplirons entre nous deux la mission qui nous incombe ; nous pratiquerons toute justice et exercerons toute vertu ; car la vertu parfaite consiste dans l'accomplissement de la charge que chacun a reçue de Dieu, et l'ordre et la justice naissent de l'obéissance de celui qui sert et de l'humilité de celui qui commande : *Sic nos decet implere omnem justitiam* (1).

Quel prodige d'abaissement et d'humiliation de la part de Jésus-Christ, mes frères ! Le voilà à genoux devant Jean-Baptiste ; ainsi le Maître se trouve aux pieds du serviteur, le capitaine aux pieds du soldat, le juge aux pieds du héraut, le Créateur aux pieds de sa créature, le Fils de Dieu aux pieds du fils de l'homme ; le voilà, les mains sur la poitrine, la tête inclinée, le front humilié, les yeux baissés, la confusion peinte sur la face, la prière sur les lèvres, la douleur dans le cœur ; et, dans cette attitude de criminel et de pécheur, il reçoit des mains de Jean l'ablution de l'expiation et de la pénitence : *Et baptizatus est a Joanne* (2).

(1) Selon saint Cyprien, le Sauveur, par ces paroles, voulut aussi dire : Laissez-moi pratiquer l'humilité avant que je la prêche, et, avant de donner le précepte de se faire baptiser, je veux le recevoir moi-même ; car la souveraine justice consiste encore en ceci : que celui qui est destiné à devenir le maître de la vertu en devienne auparavant le modèle.

(2) Dans ce même endroit, la piété des premiers fidèles érigea une

Mais admirez, mes frères, la merveilleuse économie des mystères de notre divin Sauveur. Tandis qu'il cherche à se cacher, il se découvre et se manifeste de toutes parts; quand il s'humilie, il apparaît de toute sa grandeur; tandis qu'il descend à la condition du dernier des enfants des hommes, une gloire toute particulière et une magnificence toute spéciale l'environne et le fait connaître pour le Fils de Dieu : c'est ainsi qu'il s'est montré, à sa naissance et à sa mort, tout comme il apparaît encore aujourd'hui dans son baptême. Car à peine l'eau et mystérieuse et prophétique est-elle répandue sur son corps adorable, à peine a-t-il laissé échapper de ses lèvres et surtout de son cœur sa prière à jamais toute-puissante : *Jesu baptizato et orante* (Luc., 21), que les cieux, tirant le voile qui les couvre, montrent leurs magnificences dans les régions supérieures de l'air et forment une immense ouverture toute resplendissante de lumière, laissant s'échapper un torrent de rayons sur la tête auguste du Sauveur : *Et ecce aperti sunt ei cæli* (Matth., 16). C'était pour indiquer que ce grand prodige, visible à tout le monde, arrivait non point en vertu du baptême de Jean, mais par les mérites de

église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et, à peu de distance, un monastère où recevaient l'hospitalité les pèlerins chrétiens qui allaient visiter ce lieu sanctifié par le grand mystère qu'y opéra le Fils de Dieu. Gretz affirme, sur l'autorité de témoins oculaires, que l'eau du Jourdain, quoique bien plus trouble que l'eau du Tibre, puisée à l'endroit où fut baptisé le Sauveur, se conserve durant bien des années sans s'altérer et sans se corrompre.

l'humilité de Jésus-Christ, par l'efficacité de sa prière et pour la gloire de sa personne divine, dont la dignité était infiniment supérieure à celle du précurseur (1). Saint Maxime ajoute qu'autour de cette ouverture des cieux accoururent en foule les Vertus célestes, comme pour admirer la profonde humilité de leur Seigneur et pour adorer le Fils de Dieu, baptisé par l'homme ; car il est écrit que les anges brûlent toujours du désir de contempler la sainte face de Jésus-Christ et d'en faire leurs délices infinies (2).

Au même temps et du milieu de cette splendeur des cieux, sans que l'on vit personne, on entendit une voix sonore, majestueuse, solennelle et divine, qui disait : « Celui que vous voyez est mon Fils bien-aimé, l'objet de mes éternelles complaisances (3). » Et, s'adressant au Sauveur, il ajouta : « Tu es mon Fils bien-aimé, j'ai mis en toi mes complaisances (4). » C'était lui dire : Comme tu es la splendeur de ma gloire et l'image de ma substance, tu me plais singulièrement et en tout ; c'est toi seul que j'aime souverainement et uniquement ; en toi je me repose, je me rassasie et je me réjouis. Je mettrai mes complai-

(1) Ut non vi baptismi Joannis, sed in Christi orationem et meritum et honorem apertum esse cælum; et Christi dignitatem majorem Joannis dignitate (A Lapide).

(2) Quomodo enim Virtutes cœlorum, de quibus scriptum est : In quem desiderant angeli prospicere; poterant non mirari cum viderent Dominum in vivo ab homine baptizari (*De Bapt. Christ.*).

(3) Et ecce vox de cœlis dicens: Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui (*Matth.*, xvii).

(4) Tu es Filius meus dilectus, in te complacui mihi (*Luc.*, xxii).

sances dans les hommes et je les aimerai, mais ce n'est qu'autant qu'ils seront tes sectateurs et tes disciples; et comme ils seront aimés de toi et comblés de ta grâce, ils ne formeront avec toi qu'un seul corps et ne seront qu'un seul Fils, en sorte qu'en les aimant je les aimerai en toi, et toi-même en eux.

Ce n'est pas tout : de cette même ouverture des cieux et du sein de cette gloire d'où se faisait entendre la voix mystérieuse, l'on vit l'Esprit-Saint descendre sur Jésus-Christ en forme corporelle de blanche colombe (1), qui se reposa sur sa tête sacrée; et cela, disent les interprètes, afin qu'on vit bien clairement que le témoignage de cette voix divine n'était point directement adressé à saint Jean, mais à Jésus-Christ (2).

Or, cette colombe qui se repose sur sa tête indique aussi d'une manière visible le mystère invisiblement opéré à l'instant où le Verbe éternel s'incarna dans le sein très-pur de la vierge Marie, c'est-à-dire lorsque l'Esprit-Saint se reposa dans la sainte humanité de Jésus-Christ que lui-même avait formée et que, selon saint Paul, commentant les paroles de David (Hébr., 1), il combla de l'onction céleste de toutes les grâces spirituelles et divines. Or, l'Esprit-Saint rend aujourd'hui publique et manifeste cette même onction qu'il avait déjà secrètement

(1) Et descendit Spiritus sanctus corporali specie, sicut columba, in ipsum (*Luc.*, xxii). — Et manens in ipso (*Marc.*, x).

(2) Columba indicavit vocem non ad Joannem, sed ad Christum deferri et terminari (A Lap.).

opérée en Jésus-Christ. Par elle, le Verbe incarné reçoit, d'une manière manifeste et éclatante, l'investiture de la rédemption du monde, et il commence ainsi sa vie publique, son action réparatrice et l'exercice des hautes fonctions de Sauveur dont il a solennellement obtenu du ciel les titres authentiques et le caractère divin.

Jésus-Christ donc, déjà né dans le monde selon la chair, venait aujourd'hui, d'une manière ineffable selon l'esprit, dans l'intelligence et dans le cœur des hommes, qui dès ce moment apprennent à le connaître et à l'aimer. Ainsi, dit saint Augustin, le baptême qu'il reçoit est pour lui comme une nouvelle naissance (1). Car ce même Esprit-Saint, qui se reposa en lui lorsqu'il s'incarna dans le chaste sein de Marie, l'entoure d'une splendeur divine aujourd'hui qu'il se lave dans le fleuve; il sanctifie les eaux dans lesquelles il descend, comme il rendit très-pure la Mère auguste qui le conçut. Ce même Père céleste, qui alors s'enveloppa comme dans le nuage de sa vertu, se manifeste aujourd'hui dans sa voix, et, au lieu de couvrir comme alors sa naissance par une sorte d'om-

(1) *Natalis hodie alter est Salvatoris. — Spiritus sanctus, qui tunc illi in utero adfuit, modo eum in gurgite circumfulsit; et qui tunc Mariam castificavit, nunc fluentia sanctificat. — Pater qui tunc se obumbravit in virtute, nunc clamat in voce; et qui tunc umbram præstitit natiuitati, modo testimonium perhibet veritatis. — Præclarius plane est secunda quam prima nativitas. — Illa, sine teste, silentio Christum genuit; ista cum Divinitatis professione Dominum baptizavit. Ab illa se Joseph, qui pater putabatur, se excusat in hac se Pater, qui non credebatur, insinuat (Serm. 36, De Temp.).*

bre mystérieuse, il rend dans le mystère de ce jour un témoignage public à la vérité.

Cette seconde naissance du Verbe de Dieu incarné est certainement plus glorieuse que la première. Dans la première Jésus-Christ vint au monde en silence et sans témoins; dans la seconde il est révélé au monde par la confession publique de la divinité elle-même. Alors Joseph, qui passait pour en être le véritable père, voulut se retirer et se cacher; aujourd'hui l'Eternel, que personne ne croit être son vrai Père, se manifeste clairement. Quelle gloire pour Notre-Seigneur, s'écrie ici saint Pierre Chrysologue ! Jésus-Christ lui-même nous apprend *que personne ne connaît le Fils, s'il ne connaît le Père, et que de même personne ne connaît le Père, s'il ne connaît le Fils*. Avant donc que ce Fils unique fit connaître au monde son Père céleste, celui-ci, en faisant ouvrir les cieux sur la tête de son Fils, en lui envoyant l'Esprit-Saint, en l'environnant de lumière et en faisant entendre sa voix toute-puissante, le révèle au monde comme son Fils unique, vrai et consubstantiel, et cela de la manière la plus certaine, la plus sensible, la plus splendide et la plus majestueuse ; il déclare que ce Fils, descendu sur la terre, est vrai Dieu, afin que les hommes croient à sa parole lorsqu'il leur annoncera les grandeurs de Dieu le Père qui règne dans les cieux. Toutes ces choses devaient se passer ainsi ; car la divinité, qui se connaît elle seule, ne peut être connue si elle ne se manifeste et ne se rend elle-même témoignage. Or, Dieu le Père

seul pouvait faire connaître son divin Fils, comme ce Fils seul pouvait nous révéler Dieu son Père (1).

Ce n'était donc pas, comme l'observe saint Cyprien, que Jésus-Christ eût été en particulier annoncé comme Dieu et sauveur du monde aux bergers par l'ange, aux mages par l'étoile et à quelques âmes pieuses par Siméon dans le temple et dans la maison d'Elisabeth; il fallait de plus qu'il reçût directement de Dieu même un témoignage plus solennel, plus authentique et plus glorieux de sa divinité: ainsi, par cette voix ineffable du Dieu tout-puissant, qui, pour la première fois, retentit aux oreilles et surtout au cœur des hommes, est révélée au monde, sans énigme, sans ombre, sans figure, cette grande et nouvelle vérité de foi, savoir: *que Jésus-Christ, Fils de l'homme, est le Fils vrai, consubstantiel et éternel de Dieu* (2). Il ne faut pas croire, ajoute saint Ambroise, que cet ensemble de prodiges au milieu desquels, le ciel s'entrouvrant à la vue de tous, l'Esprit-Saint descendit sensiblement sur Jésus-Christ, le Père parla au Fils et la voix divine révéla le Verbe divin; il ne faut pas croire, dit-il, que tous

(1) Testem generatio divina non habet; Divinitas externam non recipit notionem, ipso Filio indicante: nemo novit Filium nisi Pater; neque Patrem quis novit nisi Filius?

(2) Non satis est quod Angeli locuti sunt pastoribus: quod apparuit regibus stella; quod nativitatis et personæ et loco consona prophetarum oracula in unam convenere sententiam; sublimius et perfectius testimonium profertur divinitus: et ipse Pater invisibilis auditur; et aures humanas omnipotentis Dei præclara vox penetrat; et inaudita a sæculo fidei species declaratur (*De bapt. Christ. et manif. Trin.*).

ces prodiges eurent lieu seulement pour honorer ce Dieu fait homme, mais de plus pour soutenir et confirmer notre foi. Car, si la bonté divine n'avait pas eu le dessein de donner à notre foi ce soutien et cet appui dont elle avait besoin, le Père comme l'Esprit, personnes invisibles de la Sainte-Trinité, auraient pu parler en secret et descendre d'une manière invisible sur le Verbe de Dieu, sur le Fils (1).

Mais le mystère de ce jour, glorieux pour Jésus-Christ, à cause du témoignage céleste qu'il reçoit, est précieux pour nous à cause du grand sacrement qui est institué. Car savez-vous, dit saint Maxime, pourquoi l'homme nouveau est aujourd'hui baptisé ? C'est pour établir, à notre avantage, un nouveau baptême comme sacrement (2). Cela veut dire qu'en ce jour le Seigneur a, par son baptême, institué le nôtre (3); c'est-à-dire ce sacrement ineffable qui

(1) Nam, nisi propter nostram credulitatem, ista fieri oportuisset; potuit Pater et Spiritus, tanquam invisibilis Deus ad Verbum Filium invisibili prolapsione descendere. Igitur propter nostram fidem, aperto cœlo, Spiritus ad Christum, Pater ad Filium, Vox descendit ad Verbum (*Serm. 4*).

(2) Baptizatur novus homo, ut novi baptismi nobis constituat sacramentum (*De bapt. Christ.*).

(3) Comme, par le moyen d'Abraham, Dieu institua la Circoncision pour symbole de la synagogue; de même il a institué le baptême, par le moyen de Jésus-Christ, comme le lien des enfants de la vraie Église. Aujourd'hui donc commence à se former la vraie république chrétienne, dans laquelle sont seuls admis ceux qui sont baptisés, et de laquelle Jésus-Christ, qui en est le fondateur et le chef, a le premier reçu le baptême, afin de se rendre, comme parle saint Paul, en tout et partout semblable à ses sujets et à ses frères : *Voluit per omnia fratribus similari (Hebr.)*.

communiqué à tous ceux qui le reçoivent le mérite infini du sacrifice de sa vie et de sa mort, et qui expie et efface tout péché. Comme dans la dernière cène, par le sacrifice eucharistique, il anticipa sur le sacrifice du Calvaire ; de même dans le Jourdain, par son ablution dans l'eau, il anticipa sur le mystère de l'ablution de son sang et il nous en assura le fruit.

En effet, dans la circonstance dont il s'agit, que voyons-nous arriver dans le Jourdain ? D'abord Jésus-Christ lave son corps très-saint dans les eaux. Or que signifie cela, dit saint Ambroise, sinon une consécration solennelle et divine que fait aujourd'hui Jésus-Christ de l'élément de l'eau pour servir de matière à notre baptême ? Oui, aujourd'hui notre Sauveur sanctifie toutes les eaux, il les purifie et les élève au noble usage de former la fontaine spirituelle pour tous les peuples auxquels il donne la grâce (1). Écoutons encore le grand Augustin, qui sur le même sujet s'exprime ainsi : Nous lisons dans les Écritures que les Juifs eurent sous l'antique loi

(1) Ablutio Christi, consecratio est clementi. Cum enim Salvator abluitur, jam tum in nostrum Baptismum tota aqua mundatur ; et purificatur fons, ut secuturis postmodum populis lavacri gratia ministretur (Serm. 1). — Legimus Judæos diversa sub lege habuisse baptismata ; sed nullum ex iis contra prævaricationis malum generalem potuit conferre medicinam. Aquas Jordanis, ad reparationem humani generis, suo baptismo conservavit. — Quia per universum mundum Sacramentum baptismi humano generi opus erat ; omnibus aquis benedictionem dedit, quando in Jordanis alveum, unica ac singulari pietate descendit. — Attactu membra tinguntur, et fluentia ditantur. Vitalem gratiam non corpus ex flumine, sed flumen mutuatur ex corpore. Descendere in se Fontem suum felix unda miratur (Serm. 29, *De Temp.*).

différents baptêmes ; mais aucun ne peut offrir un remède général et efficace contre les infirmités du péché. Qu'est-ce que le Seigneur a donc fait ? Il a, en recevant le baptême dans le Jourdain, consacré ses eaux, voulant en faire un remède pour tous les hommes ; et, afin que tous pussent participer au sacrement de baptême, il a voulu qu'on pût le recevoir dans tout le monde ; c'est pourquoi en descendant, par un effet d'une bonté unique et singulière, dans les eaux du Jourdain, le Sauveur a donné sa bénédiction à toutes les eaux du monde. Quel prodige de sa puissance et de sa grâce ! Le corps sacré du Sauveur est baigné par les eaux et les eaux, en restent ennoblies et enrichies ! Il ne reçoit rien des eaux, mais ce sont les eaux qui reçoivent de son corps une vertu vitale et divine ! C'est pourquoi il semble que cette eau fortunée dut rester étonnée de voir descendre en elle sa fontaine éternelle et son créateur.

Le même saint Docteur dit encore ailleurs : Admirez l'harmonie des divins mystères. Ce même Homme-Dieu qui se plonge aujourd'hui dans l'eau pure est le même que nous croyons né d'une Mère incorruptible. Quelle est donc grande la gloire de notre foi dans l'un comme dans l'autre miracle ! Marie demeura Vierge après lui avoir donné le jour ; et cette eau privilégiée, après l'avoir béni, resta sanctifiée (1). Même on peut dire, en quelque sorte, que

(1) Quemadmodum miramur incorrupta Matre progenitum, ita et nunc suspiciamus illum pura unda demersum — Et gloriemur in utroque facto : quia Filium genuit mater, et casta est ; et quia Christum lavit

l'eau a reçu une plus grande abondance de faveurs que Marie ; car Marie , par sa chasteté , acquit des mérites pour elle seule ; et l'eau, par la sanctification qu'elle reçoit aujourd'hui, devient capable de sanctifier tous les hommes. Marie obtint la grâce de ne jamais pécher, et l'eau acquiert la vertu de détruire tout péché ; Marie eut la virginité pour présent, et l'eau obtient aujourd'hui une prodigieuse fécondité. Marie reste pure après l'enfantement, mais elle n'a mis au monde qu'un seul fils , et l'eau du baptême en régénère une infinité et demeure toujours vierge ; Marie n'a que Jésus-Christ pour fils , et l'eau baptismale est la mère fortunée de tous les peuples. Quel admirable dessein de la bonté divine, continue le même Père ! Comme , avant de naître, nous étions, selon saint Paul, déjà pécheurs dans Adam (1) ; ainsi aujourd'hui, par le baptême que Jésus-Christ institue, nous sommes, avant même de naître, lavés de nos péchés et justifiés en Jésus-Christ. Car (et c'est en ceci que consiste le mystère du baptême que Notre-Seigneur reçoit en ce jour) il a aujourd'hui même purifié les eaux qui devaient servir à purifier le monde, en sorte que ce ne fut pas tant l'eau qui

unda et sancta est (*Serm. 36, De Temp.*).—Majori munere, quam Maria, unda dilatata est (*ibid.*). — Illa sibi tantum meruit castitate; ista nobis contulit sanctificationem. Illa meruit ne peccaret; ista ut peccata purgaret. Ili est collata virginitas, isti est donata fecunditas. Illa unum procreavit et pura est; ista genuit plures et virgo est; illa præter Christum nescit alium filium; ista mater est populorum (*Serm. 36, De Temp.*).

(1) In quo omnes peccaverunt (*Rom.*).

lava le Christ que ce fut le Christ qui lava l'eau par un procédé de sanctification tout nouveau et prodigieux (1).

En second lieu, que voyons-nous encore dans le Jourdain ? Nous voyons, dit saint Fulgence, se manifester au monde pour la première fois le grand, le profond et le très-haut mystère de l'auguste Trinité, et d'une manière telle que les hommes purent alors le reconnaître par les sens ; car le Père fut entendu dans la voix, le Fils fut vu dans son humanité, et l'Esprit-Saint apparut dans la colombe (2).

Mais pourquoi cette magnifique révélation se fait-elle dans la circonstance du baptême de Jésus-Christ ? Parce que, dit saint Pierre Chrysologue, comme les trois Personnes divines concoururent à la même opération par laquelle nous avons été créés, de même on les voit aujourd'hui concourir toutes les trois à l'acte de l'institution du sacrement qui nous sauve ; comme alors les trois Personnes adorables disaient entre elles : *faisons l'homme*, de même elles paraissent dire aussi : *sauvons-le* (3). En effet, saint Maxime observe que les trois Personnes divines concoururent

(1) Nondum eramus in mundo, et jam in Christo abluebamur in baptismo. — Nam ipsa fuit baptismi ratio : ut aquæ, quæ purgaturæ erant, ab illo purgarentur : tunc enim novo sanctificationis genere, Christum Dominum non tam lavit unda, quam tota est (*Serm. 29, De Temp.*).

(2) Hic primum Trinitatis mysterium revelatum est : Pater auditur in voce ; Filius manifestatur in opere ; Spiritus sanctus cognoscitur in columba (*Serm. 29, De Temp.*).

(3) Ut quibus in creandis nobis una operatis fuerat ; una fieret de nostra reparatione dignatio.

à cette grande action réparatrice ; car tandis que le Fils, en se laissant baptiser dans le Jourdain, accomplit le mystère, l'Esprit sanctifie le sacrement et le Père en annonce la vérité (1). Saint Cyprien avait déjà dit que, par le baptême de Jésus-Christ, nous recevons du Père la puissance, du Fils la sagesse et de l'Esprit-Saint l'innocence. Le Père nous fait don de l'éternité, le Fils de sa ressemblance, le Saint-Esprit de son intégrité et de la liberté des enfants de Dieu. Par conséquent nous existons par le Père, nous vivons par le Fils, nous opérons par le Saint-Esprit, et par lui nous croissons dans la vie spirituelle de la grâce (2).

Observez, mes frères, que cette manifestation sensible de l'auguste Trinité se fit dans le lieu même où les eaux du Jourdain ont arrosé le corps immaculé du Sauveur. Par conséquent, disent les interprètes, la grande institution du baptême s'accomplit. Alors en effet, en consentant que les eaux coulent sur sa chair divine, le Seigneur choisit et consacra l'eau comme matière du baptême, et, par la manifestation sensible de l'auguste Trinité, il en désigna la forme (3). H

(1) Filius baptizatur in Jordane; Spiritus sanctus sanctificat sacramentum; Pater aperit veritatem.

(2) A Patre potentiam, a Filio sapientiam, a Spiritu sancto innocentiam accipimus. — A Patre nobis datur æternitas; a Filio imaginis ejus conformitas; a Spiritu sancto integritas et libertas. In Patre sumus; in Filio vivimus; in Spiritu sancto movemur et proficimus (*De Bapt. Christ.*).

(3) Cette doctrine est encore de saint Thomas qui, de cette manifestation sensible de la Trinité, conclut que, pour la validité du baptême, il ne suffit pas que le ministre croie au mystère de la Trinité, mais qu'il

est vrai qu'il ne prononça aucune parole ; mais , se laissant laver sous l'apparition de la Sainte-Trinité, il institua alors, sinon par paroles, du moins par le fait, le sacrement de baptême, puisque les institutions s'établissent aussi bien par le simple fait que par les paroles (1).

C'est alors que la voix de Dieu se fit vraiment entendre sur les eaux et qu'elle leur donna la vertu régénératrice, la puissance de conférer la pureté de la sanctification, les bienfaits de la grâce et la magnificence de la charité : *Vox Domini super aquas ; vox Domini in virtute ; vox Domini in magnificentia*. C'est donc à raison que le Prophète, comme le remarque saint Pierre Chrysologue, dit : « La voix de Dieu *sur* et non point *sous* les eaux ; » car Jésus-Christ ne fut point asservi à son baptême, mais il lui commanda, comme il commande encore, par un empire souverain, aux sacrements (2).

est nécessaire qu'il la nomme et l'invoque distinctement et explicitement ; car la connaissance de la Trinité ou la foi en ce mystère ne suffit pas pour la perfection du sacrement, il faut qu'on exprime le mystère de la Sainte-Trinité par des paroles sensibles. C'est pour cela que, dans le baptême du Christ, qui a été l'origine de la sanctification du nôtre, la Trinité s'est montrée sous des signes sensibles : le Père dans la voix, le Fils dans la nature humaine, et l'Esprit-Saint dans la colombe (3. p., q. 7, art. 6).

(1) Contactu sanctissimæ carnis tuæ, aquam ut materiam consecravit ; et Trinitatis manifestatione, formam designavit. — Dum baptizatur, non verbis, sed facto, sacramentum baptismi instituit. Sicut enim aliquid instituitur verbis, ita etiam facto aliquid institui potest (A Lap., in 3 *Math.*).

(2) *Vox Domini super aquas ; vox Domini in virtute ; vox Domini in*

Afin que rien ne manquât à cette magnifique institution, non-seulement la matière et la forme, mais encore l'effet et la fin y sont sensiblement indiqués. Ainsi l'Esprit-Saint y apparaît en forme de colombe, symbole de paix et d'amour (1); c'est le plus candide, le plus innocent, le plus simple, le plus doux et le plus fécond de tous les oiseaux. Or, qu'est-ce que nous eût indiqué ce symbole, sinon que l'Esprit-Saint, qui descend en nous par le baptême, nous réconcilie avec Dieu, nous rend aimables et chers à ses yeux, purifie notre âme du péché, nous revêt de la candeur de l'innocence, nous donne l'esprit de simplicité et de mansuétude chrétienne, nous enrichit des trésors de la grâce, afin que nous devenions féconds en mérites et en vertus. C'est pourquoi l'Eglise, et chaque âme vraiment fidèle, est appelée, dans les Écritures, colombe uniquement chère à Dieu, charmante et belle, parce qu'elle est cachée dans les ouvertures de la pierre, qui est le

magnificentia. Vox Domini super aquas; quia Christus non servit baptismo suo, sed imperat sacramentis.

(1) Saint Jean, interrogé par les Pharisiens qui il était et pourquoi il baptisait, leur donna, entre autres, cette réponse : « Je ne suis point le Messie ; mais je suis la voix du désert qui, selon Isaïe, doit précéder le Sauveur et faire préparer ses voies . *Non sum ego*, etc. Je vous baptise par l'eau seulement en signe de pénitence ; celui qui viendra après moi est plus puissant que moi ; il vous baptisera dans l'esprit et le feu. *Ego quidem*, etc. » Jésus-Christ accomplit donc à la lettre cette prophétie de son saint précurseur à l'égard du nouveau et précieux baptême qu'il devait instituer, en indiquant, par la colombe, que son baptême avait vraiment la vertu de l'Esprit-Saint et qu'il était le baptême du feu céleste, c'est-à-dire de l'amour.

Christ, ou bien dans ses plaies amoureuses, d'où sort le sang qui la lave et la purifie par le moyen des sacrements (1).

Pendant que la colombe se repose sur le Sauveur, le ciel s'ouvre sur sa tête, et par là nous est manifesté, dit saint Augustin, le plus grand et le plus précieux effet du baptême. Or, cet effet consiste en ce que le ciel, qui était fermé aux gentils, s'ouvre à l'homme devenu chrétien par le baptême et devient son héritage (2). Saint Thomas ajoute que cette ouverture du ciel qui accompagna l'institution de ce sacrement signifie que, par le baptême, l'homme charnel et terrestre devient céleste et spirituel, et qu'il est appelé et conduit comme par la main à la possession du royaume des cieux (3). L'évangéliste lui-même remarque qu'au baptême du Sauveur le ciel s'ouvrit non-seulement sur lui, mais pour lui :

(1) Una est columba mea, formosa mea in foraminibus (*Cantic.*).
Petra autem erat Christus (*I Cor.*)

Le Saint-Esprit, pour indiquer le même mystère, est descendu très-souvent en forme de colombe sur des hommes saints. — Afin de singler les saints, et pour en imposer au peuple, familiarisé avec l'Esprit-Saint et par lui inspiré, Mahomet, le plus solennel des imposteurs, moyennant quelques grains de froment qu'il se mettait dans l'oreille, avait habitué une colombe à lui voler sur les épaules et à lui mettre son bec dans l'oreille, faisant ainsi croire que cette colombe était l'Esprit-Saint qui lui parlait.

(2) Ideo cœlum aperitur, ut mysterium baptismi declaretur. Quia quando homo de baptismo egreditur, tunc e cœlestis janua aperitur.

(3) Ut vis cœlestis baptismi innueretur : per eum homines carnales fieri spirituales et cœlestes ; ac per eum ad cœlum vocari, et quasi manu duci (*Serm. 29, De Temp.*).

Jesu baptizato, apertum est ei cœlum, afin de nous faire connaître que cette grâce, qui nous ouvre le ciel, ne peut s'obtenir que par Jésus-Christ (1).

Enfin, mes frères, aussitôt que ce sacrement fut institué, son divin auteur commença à l'administrer; une ancienne tradition nous apprend en effet que Jésus-Christ, dans le Jourdain même, a baptisé sa très-sainte Mère, saint Jean, et peu après saint Pierre, saint Jacques, saint Jean l'évangéliste et les autres apôtres (2). Il est certain, d'après l'Évangile, que Jé-

(1) *Jesu baptizato, apertum est ei cœlum.*—Ut indicaret per Christum cœlum hominibus aperiri.

(2) Cette tradition nous a été conservée par saint Evodius, successeur de saint Pierre sur la chaire d'Antioche, dans une de ses lettres intitulée *la Lumière*, qu'on lisait et qu'on gardait en grande vénération dans les églises d'Asie. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme et l'auteur de l'Œuvre Imparfaite favorisent cette opinion.

Qu'on ne dise point que la sainte Vierge, ayant été conçue sans péché, et que saint Jean-Baptiste, ayant été sanctifié dans le sein de sa mère, n'eurent aucun besoin du baptême. Car, par rapport à l'immaculée Vierge Marie, quoiqu'elle n'ait eu aucun besoin des sacrements qui effacent les péchés, puisqu'elle n'en commit aucun, cependant, selon l'opinion des Pères et des interprètes, elle reçut le baptême pour entrer la première dans la nouvelle Église formée par Jésus-Christ, pour obtenir le caractère du chrétien et pour en professer la religion. Bien plus, elle reçut, par la même raison, la Confirmation, l'Eucharistie et peut-être aussi l'Extrême-Onction. Quant à l'Ordre, elle ne le reçut point, puisqu'elle en était incapable, à cause de son sexe. Elle épousa réellement saint Joseph; mais le mariage, dans l'ancienne loi, n'était point un sacrement. Enfin elle ne se confessa jamais et ne reçut point l'absolution sacramentelle des péchés, parce qu'elle n'en commit jamais.

Pour ce qui regarde saint Jean-Baptiste, on peut lui appliquer la belle doctrine de saint Thomas concernant ceux qui sont sanctifiés avant de naître. « Ceux, dit-il, qui ont été sanctifiés dans le sein de leur mère ob-

sus-Christ, après avoir reçu le baptême, commença à baptiser (Joan. III, 22) et qu'à son second voyage en Judée les apôtres baptisaient pour lui (ibid. IV, 2).

Or, comme le baptême, selon l'idée que nous en a donnée le Sauveur lui-même, est une régénération, une naissance nouvelle : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto*, en ce jour le nouvel Adam commença donc à régénérer à la vie les hommes que le premier Adam avait engendrés à la mort. Il commença à former une famille, une descendance de saints, par opposition à Adam qui n'avait formé qu'une race de réprouvés. C'est là un profond et admirable secret, digne de la sagesse de Dieu, d'avoir, par le baptême, établi une sorte de génération spirituelle d'où se répand la grâce de Jésus-Christ, comme par la génération de la chair se propage le péché d'Adam; par cette génération spirituelle les mêmes hommes, qui d'abord sont nés pécheurs et fils du démon par rapport à l'âme, renaissent justes et fils de Dieu; par elle ils deviennent immortels et impassibles même dans l'ordre corporel, quoique nés mortels et passibles (1).

tiennent la grâce qui purifie du péché originel, mais ils n'obtiennent pas pour cela le caractère qui leur imprime la ressemblance du Christ. C'est pourquoi, s'il y avait maintenant quelqu'un qui fût sanctifié dans le sein de sa mère, il serait nécessaire de le baptiser pour qu'il reçût le caractère et qu'il devînt semblable aux autres membres du Christ. (3, p. 2, 68, art. 1, adm.)

(1) Qu'on écoute sur ce point l'incomparable saint Thomas; voici ses paroles : « Le baptême, dit-il, a la vertu de délivrer l'homme des maux corporels, qui sont la peine du péché, quoiqu'il ne produise point cet

Mais la grandeur, la magnificence et l'importance de ce mystère apparaissent encore plus clairement par les sublimes figures au moyen desquelles il fut annoncé et qui ont eu en lui leur complément. Indiquons-les en peu de mots, afin que vous puissiez voir, mes frères, comment les deux Testaments se lient et se rendent un réciproque témoignage; comment l'Ancien a été, selon saint Paul, l'histoire anticipée des mystères du Nouveau, et combien enfin est grande, sublime et étonnante l'économie de la religion chrétienne.

Considérez premièrement, dit saint Jérôme, combien le mystère du baptême est ancien et vénérable, car Dieu a voulu qu'il fût figuré dès le commencement du monde (1). En effet, il est écrit dans la Genèse que l'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux qui couvraient la terre à peine sortie des mains

effet dans la vie présente. Cependant il en délivrera les justes au jour de la résurrection, quand le corps mortel se revêtira d'immortalité. Or, cela est raisonnable; car, par le baptême, l'homme est incorporé au Christ, il devient l'un de ses membres. Il est donc convenable que ce qui a lieu pour le chef arrive aussi pour les membres, qui lui sont incorporés. Mais, bien que le Christ ait été plein de grâces et de vérité dès le premier instant de sa vie terrestre, il eut cependant un corps passible, qui n'est ressuscité qu'après sa passion et sa mort. De même le chrétien, dans son baptême, reçoit la grâce qui purifie l'âme; néanmoins il conserve son corps passible, dans lequel il peut souffrir pour le Christ. Mais ce corps ressuscitera enfin pour une vie immortelle. C'est pourquoi l'apôtre dit aux Romains (*Rom.*, 8, 11): « Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts vivifiera vos corps immortels, à cause de son Esprit qui habite en vous » (3 p., q. 10, art. 10).

(1) Considera quam vetus sit mysterium in ipsius mundi origine figuratum.

du Créateur (1), et cela non pas d'une manière sensible, mais, selon la profonde et délicate pensée de saint Augustin, comme la pensée et la volonté de l'ouvrier planent sur l'œuvre qui est sortie de son esprit et de ses mains (2). Or, quel est le mystère que l'Écriture a voulu nous indiquer par ces paroles? C'est celui de l'Esprit-Saint, dit saint Jérôme, qui, semblable à l'aigle dans son nid, se repose sur les eaux du baptême, les couvre et les réchauffe pour nous engendrer à la grâce et pour nous faire renaître à la vie. C'est la pensée de l'Eglise, qui dit dans la cérémonie de la bénédiction des fonts que le Saint-Esprit, au commencement du monde, se tenait sur les eaux à la manière de l'aigle sur son nid, comme pour les réchauffer et les rendre fécondes (3).

Combien est admirable et expressive cette figure magnifique ! La terre était désolée et stérile et enveloppée d'épaisses ténèbres (4) ; et c'est seulement lorsque l'Esprit de Dieu se reposa sur les eaux de la création, que la terre commença à végéter et à produire des plantes et des animaux. De même le monde était un chaos de crimes ensevelis dans les ténèbres de toutes les erreurs ; c'est seulement après la descente de l'Esprit-Saint dans les eaux du baptême,

(1) Spiritus Domini ferebatur super aquas (*Gen.*, 1).

(2) Sicut super ea, quæ facta sunt, fertur voluntas fabri.

(3) Significatur Spiritus sanctus aquis baptismi, quasi aquila incubans ; iisque nos parturiens et regenerans. — Tu super aquas, eas loturus, ferebaris.

(4) Terra autem erat inanis et vacua ; et tenebræ erant super faciem abyssi (*Gen.*, 1).

qu'on vit germer les enfants de Dieu, les plantes et les fruits de toutes les vertus. La création entière, qui vient de l'Esprit du Seigneur et des eaux, fut donc la figure, le prélude et la prophétie de la Rédemption sortie de l'Esprit-Saint uni aux eaux du baptême. En effet, comme dans l'ordre naturel les eaux primitives n'étaient bonnes à rien produire avant qu'elles ne fussent mystérieusement unies à l'Esprit-Saint, de même, dit saint Ambroise, dans l'ordre spirituel, toute eau n'efface point le péché, mais celle-là seulement dans laquelle l'Esprit-Saint descend par l'application simultanée de la forme, et celle qui contient la grâce de Jésus-Christ (1). C'est pourquoi saint Paul dit que le bain des eaux baptismales ne prend son efficacité, qui est de purifier les âmes, que de la grande parole de vie, de la forme dont il est accompagné (2).

Et quelle signification ont le déluge, l'arche de Noé, le corbeau et la colombe ? Ah ! je le comprends avec saint Ambroise : je vois bien maintenant quel mystère ils expriment et quel sacrement ils figurent. La colombe qui, dans le déluge, se hâta d'apporter la joie dans l'arche de Noé, était cette même colombe prophétique qui vient à présent dans le baptême consoler l'Eglise de Jésus-Christ (3). Saint

(1) Non sanat aqua, nisi Spiritus sanctus descendat; non omnis aqua sanat, sed quæ habet gratiam Christi (*De Sacram.*, lib. 1).

(2) Mundans lavacro aquæ in verbo vitæ (*Ephes.*).

(3) Intelligo mysterium, sacramentum agnosco. Columba enim ipsa est quæ nunc ad Ecclesiam Christi in baptismo venit; quæ quondam ad arcam Noe in diluvio properavit.

Maxime dit à son tour que les homicides eaux dans lesquelles toute chair a été détruite représentent les eaux du baptême, qui absorbent et détruisent tout crime. Le corbeau qui, sorti de l'arche, ne revient plus, me rappelle à l'esprit le péché originel qui, effacé une seule fois de l'âme par le baptême, ne retourne plus la souiller. La colombe, qui revient aussitôt, m'annonce l'innocence et la grâce, qui embellissent l'âme. Le bois, qui est là, matière dont l'arche est faite, c'est la croix de Jésus-Christ, par les seuls mérites de laquelle les âmes évitent d'être suffoquées dans les flots des abîmes éternels (1). Saint Pierre Chrysologue a reconnu aussi le même mystère dans la colombe : en annonçant à Noé que le déluge qui venait de détruire la terre avait cessé, elle figurait cette autre colombe qui, au baptême de Jésus-Christ, apparut sur le Jourdain pour annoncer que le naufrage éternel du monde avait cessé (2); avec cette différence cependant, dit saint Ambroise, que la colombe du déluge, par le rameau d'olivier qu'elle tenait en son bec, indiquait la paix et la sécurité, tandis que la colombe du Jourdain, par la marque de la divinité qui se révèle, nous promet une éternité bienheureuse (3). Comment, s'écrie saint Grégoire de

(1) Corvus est figura peccati, quod exit et non revertitur. Columba refert innocentiam. Signum est in quo Deus crucifixus est (*De Christ. Bapt.*).

(2) Sicut illa columba Noe nuntiaverat mundi cessasse diluvium; ita, ista indice, noscimus mundi perpetuum cessasse naufragium.

(3) Tunc columba illi (Noë) securitatem nuntians olivæ ramo; modo nobis æternitatem conferens divinitatis indicio (*De Christ. Bapt.*).

Nazianze, pourrait-on penser à cette arche qui soulève au-dessus des flots les personnes renfermées dans son sein et les sauve ainsi de la suffocation universelle, sans songer aussi à ce corps très-saint du Christ, vraie arche du salut, qui, en sortant du Jourdain, y laisse enseveli le vieil homme, et, de ses divines mains, retire ses eaux et soulève vers le ciel le monde qui avait fait naufrage (1)?

Maintenant, mes frères, le grand Moïse, qui, sous l'ombre de la nuée miraculeuse où le Seigneur se cachait, et la verge des prodiges en main, descend au milieu des eaux de l'Eritrée et ouvre un chemin sec et sûr au peuple d'Israël pour parvenir à la terre promise, que fit-il, sinon figurer Jésus-Christ, qui, sous le nuage d'où il a parlé à Dieu son Père en s'offrant à la croix, descend aujourd'hui dans les eaux du Jourdain et par elles ouvre au peuple chrétien un chemin facile et sûr pour le ciel? Bien plus, saint Paul lui-même affirme que, dans ce passage miraculeux, la nuée fut comme la forme, les eaux de la mer comme la matière, Moïse le ministre par lequel les Hébreux reçurent un baptême mystérieux et prophétique, dont celui institué en ce jour par le Sauveur est le complément et la réalité (2).

(1) Veterem Adam sepelivit in aquis. Ascendit Jesus de aqua secum quodammodo demersum elevans mundum (*Orat., Paneg. de Epiph.*).

(2) Patres nostri omnes baptizati sunt in nube, in mari et in Moyse. Hac autem in figura facta sunt nostri.

Écoutons encore à ce sujet saint Ambroise : « L'histoire du passage de l'Eritrée, dit-il, fut une figure de ce mystère du baptême, comme saint Paul l'a dit (*I Cor.*, 10). Le grand miracle par lequel les Israélites

Josué, par son nom, qui est une figure très-fidèle de Jésus même, a encore mieux figuré le mystère dont nous parlons. En effet, comment dans l'arche du Testament placée au milieu du Jourdain, dans les eaux, qui en partie refluèrent vers leur source et en partie se précipitèrent vers la mer, laissant à sec au peuple hébreu le lit du fleuve, comment, dis-je, ne pas reconnaître, dépeint à l'avance par une main divine, le même mystère par lequel Jésus-Christ, avec son corps très-saint, vraie arche du Testament, qui contient non point les tables de la loi, mais le législateur lui-même, descend dans ce même Jourdain et, par le moyen du baptême qu'il y institue, divise en deux le torrent des iniquités du monde, pardonne à une partie et condamne l'autre, et ouvre ainsi au peuple chrétien la voie qui conduit au pays de Chanaan, c'est-à-dire au ciel ? D'autant plus que le baptême du Sauveur arriva, ainsi que

furent protégés par la nuée et restaurés par les eaux fut aussi une espèce de baptême. Mais Jésus-Christ renouvelle aujourd'hui le même prodige que le Seigneur opéra alors. Comme le Verbe, alors caché dans la nuée de feu, guida les Israélites dans les eaux de la mer, de même, dans les eaux du baptême, il précède les peuples chrétiens, se trouvant caché dans le nuage de son corps, qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint. Oui, il est la vraie colonne qui, après avoir brillé aux yeux d'Israël dans ses pérégrinations, est la lumière spirituelle au cœur des chrétiens fidèles. C'est lui enfin qui rendit fermes les eaux et ouvrit un chemin au milieu des ondes, et qui à présent assure les pas des hommes par le moyen de la foi qu'il lui inspire dans le baptême : cette foi, semblable à la force, donne le courage. Comme elle fit qu'Israël ne craignit plus l'Egyptien qui le poursuivait ; de même le chrétien, qui marche intrépide avec elle, ne craint point le monde qui le persécute. »

nous l'avons observé (1), non-seulement dans le même fleuve, mais au même endroit du fleuve où Josué fit le prodige qui était la prophétie de celui plus grand encore opéré par Jésus-Christ.

Mais comment et d'où vient, demande saint Pierre Chrysologue, que les eaux de ce même fleuve, qui furent comme effrayées à la présence de l'arche de la loi, ne se retirent pas à la présence de la très-sainte Trinité ? C'est, répond ce Père, parce que Dieu, en faisant fuir les éléments à la vue de l'arche, a voulu inspirer au peuple israélite la crainte de sa majesté, crainte qui était le principe de l'ancienne alliance. Maintenant rien de semblable ne peut plus arriver ; car l'auguste Trinité ne manifeste que la grâce et ne parle qu'au cœur (2). Toutefois, dit saint Ambroise, le prodige de la fuite des eaux se vit aussi à l'entrée du Sauveur dans le Jourdain, mais d'une manière plus étonnante ; car, au temps de Josué, ce furent les eaux matérielles qui se retirèrent ; à présent ce sont des eaux bien plus hideuses et plus horribles qui fuient à la présence du Sauveur : ce sont les eaux du péché. Celles du Jourdain, à la voix de Josué, remontèrent vers leur source ; maintenant les hommes, par le ministère du Dieu rédempteur, retournent à leur primitive innocence et à la grâce origi-

(1) V. page 1, note.

(2) Quid est quod Jordanis qui fugit ad præsentiam legalis arcæ, ad totius Trinitatis præsentiam non refugit? — Ibi elementa corripit ut servulos instituat ad timorem. Hic Trinitas tota exercet gratiam, tota loquitur charitatem.

nelle dans laquelle Dieu les avait créés (1). Saint Paul nous apprend, en effet, que par le baptême nous nous revêtons de l'homme nouveau, de l'homme primitif que Dieu créa dans la sainteté et dans la justice de la vérité (2).

Enfin le mystère du baptême a été prédit et figuré dans l'histoire de Naaman, roi de la Syrie. Quand le prophète Elisée promet à ce gentil orgueilleux que s'il se lavait par sept fois dans le Jourdain, il serait guéri de l'horrible lèpre dont il était couvert (3), ce prince s'offensa d'abord de la futilité d'un tel remède. — Est-ce que, dit-il, les fleuves de la Syrie ne sont pas également bons pour me laver? — Insensé, lui répond saint Ambroise, l'eau du Jourdain n'a rien de semblable à l'eau des autres fleuves. C'est une eau mystérieuse et prophétique; car elle sera un jour sanctifiée par la présence du Dieu fait homme. Tu seras guéri non point par une qualité particulière des eaux du Jourdain, mais par la vertu et par les mérites du bain divin qui te sera appliqué par anticipation. Heureusement pour Naaman qu'il

(1) Puto esse mirabilis quod, Domino nostro Jesu Christo ibi posito, factum est. — Ante enim retrorsum conversæ sunt aquæ; nunc vero peccata retrorsum conversa sunt. — Et sicut fluctus primordia fontium, de quibus exierant, petierunt; ita sub Christo Domino, homines ad originis suæ infantiam, in qua fuerant creati, reversi sunt (*Serm.* 4).

(2) Induentes novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis (*Coloss.*, III).

(3) Lavare septies in Jordane, atque mundaberis. Iratus est Naaman : Nunquid fluvii Damasci non meliores sunt, ut laver in eis et munder (*IV Reg.*, x)?

consentit enfin à aller se laver dans le Jourdain ; car il fut à l'instant guéri de la lèpre du corps, et il comprit et fit dès lors comprendre que toute eau n'est pas bonne pour guérir de la lèpre de l'âme, mais la seule eau du Jourdain, c'est-à-dire du baptême institué dans ce fleuve, et que ce n'est point l'eau qui produit le prodige d'effacer le péché, mais bien la grâce qui s'y trouve unie (1).

Mais qui put décider cet homme si altier à aller se laver dans le Jourdain ? Ce fut la plus jeune de ses esclaves, qui était attachée au service de la reine (2). Cette femme sage, dit saint Ambroise, était la figure de l'Eglise, laquelle, quoique d'abord sujette et esclave des rois idolâtres dans l'ordre temporel, a néanmoins, par sa prédication et par ses conseils, persuadé à ses maîtres orgueilleux et à leurs peuples vains et superstitieux d'écouter cette parole prophétique de Jésus-Christ : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé » (3). Heureux mille fois nous-mêmes, mes frères, qui, par les soins de cette tendre mère l'Eglise, avons reçu ce bain salulaire ! il a détruit en nous la lèpre du péché et nous a régénérés à la santé véritable, à la grâce et à la vie de Jésus-Christ. Il ne nous reste plus que deux réflexions à faire sur cela dans la seconde partie.

(1) Intellexit non aquarum esse, quod unusquisque mundatur, sed gratiæ (*Serm. 4*).

(2) Puella parvula, quæ erat in obsequio uxoris Naaman (*IV Reg.*).

(3) Ista puella, ex captivis junior, est Ecclesia Domini, cujus consilio vanus ille populus nationum propheticum verbum audivit : Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit (*Serm. 4*).

SECONDE PARTIE.

On lit dans la Genèse que Dieu, prenant en pitié l'état de confusion et de douleur dans lequel nos premiers parents, à cause de leur nudité, tombèrent après leur péché, leur fit des tuniques de peau et les en revêtit lui-même (1). Or, les saints Pères nous apprennent que ce trait de la divine miséricorde fut mystérieux et prophétique. Le Seigneur voulut dès ce moment montrer qu'un jour les hommes seraient, dans l'horrible nudité de leur âme, recouverts des dépouilles de l'Agneau de Dieu, de ses mérites et de ses grâces, qui sont les fruits précieux de la mort et du sang de Jésus-Christ. Or, cette délicieuse prophétie s'accomplit en nous, dit saint Paul, par le baptême; car, par ce sacrement, nous nous revêtons de Jésus-Christ comme d'un ornement : *Quicumque baptizati estis, Christum induistis*. Nous ne nous recouvrons pas seulement de ses privilèges et de ses grâces, mais de sa chair même et de son propre sang, si bien que nous devenons la chair de sa chair et les membres de ses membres : *de carne ejus, de ossibus ejus*. Par quels soins jaloux ne devons-nous donc pas maintenir dans la pureté notre corps sanctifié par une union si intime avec celui du Sauveur ?

C'est pourquoi saint Paul ne peut contenir son indignation à la seule pensée qu'un chrétien s'abandonne à l'impudicité; il crie, il tonne, il fulmine

(1) *Fecit Dominus Adam et uxori ejus tunicas pelliceas, et induit eos.*

contre cette indigne prostitution du caractère et de la sainteté du christianisme, et il appelle chaque acte d'impureté du chrétien une profanation sacrilège des membres mêmes de Jésus-Christ (1).

En second lieu, par le baptême, chacun de nous ne forme pas seulement une partie du corps de Jésus-Christ, mais tous les baptisés constituent, dit le même Apôtre, un seul corps dont le Sauveur est le chef (2). La manière la plus propre pour honorer en nous un si grand mystère, c'est, dit saint Cyprien, de nous maintenir tous unis par une union parfaite d'amour, et comme nous sommes unis en l'unité du même sacrement, de conserver soigneusement, comme enfants de la même Eglise, cette harmonie parfaite qui règne entre les membres d'un même corps (3).

De là vient le devoir que Jésus-Christ, notre Dieu et notre Seigneur, nous impose dans l'Evangile de ce jour par un commandement d'un Maître absolu, avec l'autorité d'un législateur et le droit d'un Rédempteur plein d'amour pour nous; c'est-à-dire le devoir d'aimer nos frères lors même qu'ils sont injustes à notre égard, persécuteurs et ennemis (4).

(1) Tollens membra Christi, et faciens membra meretricis (*I Cor.*, vii).

(2) Omnes unum corpus effimur in Christo Jesu.

(3) Si unitate sacramentorum omnes simul conveniant, si pacis ecclesiasticæ fœdera non disrumpant (*De Bapt. Christ.*).

(4) Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros. — Sic nos oportet implere omnem justitiam. — Diligite inimicos vestros. — Orate pro persequentibus vos. — Benefacite his qui oderunt vos, ut sitis filii Patris vestri, qui solem suum oriri facit super bonos et malos.

Ceux-ci nous haïssent-ils gratuitement, sans que nous leur en ayons donné aucun motif ni aucun prétexte ? Ils sont pour cela iniques, méchants et pervers, tant que vous voudrez ; mais tout cela n'empêche qu'ils ne soient chrétiens. Tout au plus ce seraient des membres infirmes ; mais les membres sains ne haïssent point les membres malades d'un même corps. C'est ainsi que nous accomplirons toute justice, comme Jésus-Christ nous l'a insinué en recevant son baptême, et comme nous en avons contracté l'obligation solennelle en recevant le nôtre : *Sic vos oportet implere omnem justitiam*. Car, sans l'amour des ennemis, il n'y a ni vraie probité, ni vraie dévotion, ni vrai christianisme. Sans cela toute vertu est imparfaite, toute bonne action stérile, toute prière vaine, tout sacrifice infructueux. Si l'amour des ennemis manque, la foi vacille, l'espérance devient téméraire, la charité mensongère, la vie inquiète, la mort désespérée et l'éternité malheureuse. Au contraire, l'amour des ennemis, comme il contient toute justice : *omnem justitiam*, nous attire toutes les récompenses. Cet amour fait que nous nous regardons mutuellement comme les vrais enfants légitimes de Dieu le Père, comme les frères de Jésus-Christ et comme les amis de l'Esprit-Saint. Cet amour nous assure le pardon de toutes nos fautes et la participation à toutes les grâces ; cet amour nous procure la paix, il nous obtient la persévérance, il nous ferme l'entrée de l'enfer, nous ouvre le ciel et nous met dès à présent en possession de l'éternelle félicité.

Ayons donc courage, mes frères; dilatons nos cœurs, et, par reconnaissance envers Dieu de ce qu'il nous a admis à l'insigne bienfait du baptême de son divin Fils, embrassons, dans le transport de la plus généreuse charité, tous ceux qui ont reçu avec nous le même sacrement. N'excluons personne de notre amour, pas même ceux qui nous auraient outragés; mais, voulant accomplir le commandement solennel que Jésus-Christ nous donne en ce jour, tout en détestant l'injustice et le péché de nos ennemis, prenons compassion de leur personne. Accordons-leur aussi une place dans notre cœur : *Diligite inimicos vestros*. Donnons-leur une part dans nos prières : *Orate pro persequentibus vos*; et comme de vrais enfants du Dieu qui fait lever le soleil sur les justes qui l'aiment et sur les pécheurs qui l'outragent, étendons encore à ceux qui nous haïssent les œuvres de notre charité, oubliant leurs torts, cachant leurs défauts et secourant leur personne : *Benefacite his qui oderunt vos, ut sitis filii Patris vestri, qui solem suum oriri facit super bonos et malos*.

Sans doute, les difficultés de ce précepte sont grandes; cependant les exemples qui nous sont proposés sont grands aussi, et nous avons de grands secours; si nous le remplissons, nous éviterons de grands dangers, nous recevrons de grandes consolations et nous obtiendrons de grandes récompenses. Ainsi soit-il !

QUATRIÈME HOMÉLIE.

La Tentation en général (1).

Matth., IV; *Marc.*, I; *Luc.*, IV.

Tentatus per omnia, pro similitudine, absque peccato (HEBR., IV).

Toute l'histoire du Fils de Dieu sur la terre est comprise dans ces deux simples paroles de saint Paul. En effet, cette vie unique, précieuse, ineffable et divine ne fut que l'entrelacement de toutes les tentations et de toutes les épreuves de l'homme, dont le Verbe éternel avait revêtu la nature sans le péché (1).

Or, parmi les épreuves auxquelles l'homme est exposé durant sa carrière mortelle, il y a celle d'être rudement tenté, travaillé, opprimé et, selon l'expression de l'Apôtre lui-même, souffleté par l'ange apostat, Satan (2). Puisque le Fils de Dieu s'était engagé

(1) Ce mystère arriva l'année quinzisième de Tibère, dans la trentième de l'âge de Jésus-Christ et la première de sa vie publique; car le lendemain de son baptême, c'est-à-dire le 7 de janvier, il alla dans le désert pour y commencer son jeûne de quarante jours, à la fin desquels, c'est-à-dire le 16 de février, il fut tenté par le démon.

(2) Tentatus per omnia, pro similitudine, absque peccato.

(3) Et angelus Satanæ qui me colaphizet (II Cor., XII, 7).

par son amour, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs (III^e Hom., parag. 3), à passer par tous les états et à subir toutes les misères et toutes les épreuves de l'homme, il devait encore être, comme il a été réellement, en butte aux tentations du démon ; c'est ce que l'évangile de ce jour nous apprend (1^{er} dimanche de Carême). C'était pour nous faire connaître, à nous qui sommes si souvent tentés par le démon, que Jésus-Christ est non-seulement homme de la même nature que nous, mais encore frère de notre famille (1).

Mais comment le Fils de Dieu a-t-il pu consentir à être tenté par Satan ? Y a-t-il rien de plus indigne de la sainteté et de la grandeur d'un Dieu ? Oh ! non, dit saint Grégoire, il n'était pas indigne d'un Dieu Rédempteur, qui venait pour être crucifié, de permettre qu'il fût tenté. Au contraire, rien n'était plus juste que de vaincre nos tentations par les siennes, comme il était venu triompher de notre mort par la sienne (2).

Jésus-Christ n'a point soutenu la lutte de ce jour sans un grand et important mystère, dit saint Maxime. La sagesse et la bonté de Dieu ont eu principalement en vue notre bien dans tout ce qui est aujourd'hui arrivé dans le désert. C'est pour nous que

(1) *Ut hominibus qui crebro tentantur a Satana, se fratrem exhiberet (A. Lap.).*

(2) *Non est indignum Redemptore nostro quod tentari voluerit, qui venerat occidi. — Justum quippe erat, ut tentationes nostras suis tentationibus vinceret, sicut mortem nostram venerat sua morte superare Hom. 16).*

notre Sauveur souffre la faim et qu'il soutient la tentation; nous remportons la victoire en lui, parce qu'il ne combat que pour nous (1).

Vraiment un Homme-Dieu ne pouvait être tenté, pas plus qu'il ne pouvait mourir. Ainsi, comme la mort de Jésus-Christ a été un grand miracle, il en est de même de sa tentation; car il n'a pas été tenté comme nous le sommes, par condition de nature, mais bien par puissance de volonté. Méditons donc ensemble ce grand miracle et ce mystère, puisque tous les mystères de Jésus-Christ sont des miracles et tous ses miracles des mystères; méditons-le, dis-je, avec un esprit humble et un cœur pieux et dévoué. Nous réservant de parler demain des trois tentations du désert, aujourd'hui nous parlerons en général du mystère et du miracle de la tentation de Notre-Seigneur : nous y découvrirons partout de grands secrets, nous y puiserons de grands enseignements, de grands secours et de grands soutiens; en sorte que, sortant victorieux de nos tentations et de nos épreuves, on pourra dire qu'elles ont tourné non au péché, mais à la grâce; non à notre ignominie mais à notre gloire : *Tentatus per omnia absque peccato*.

(1) Non sine ingenti mysterio putamus hujusmodi esse conflictum. — In his omnibus nostræ salutis est ratio. — Nobis Salvator exurit; nos in illo vincimus, quia nos ei sumus causa pugnandi (*Homil.*).

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme, ayant été vaincu dans le paradis terrestre par Satan, devint, par une loi dont les Ecritures reconnaissent même la justice, l'esclave du démon (1), avec d'autant plus de droit que l'ange des ténèbres n'a point vaincu l'homme par violence et par oppression, mais par une ruse dont Adam pouvait et devait facilement se défendre. Conséquemment, comme le démon acquit, en une certaine manière, le droit funeste d'imposer à l'homme ses volontés, celui-ci contracta une sorte d'obligation, je dirai mieux, une déplorable facilité pour les seconder et les accomplir. De là vient cette terrible tyrannie que le démon exerçait, avant la venue de Jésus-Christ, sur les hommes presque dans tout le monde, les entraînant, sans rencontrer de leur part aucune résistance, à la pratique de rites impies, de cérémonies sacrilèges, de sacrifices cruels, de superstitions absurdes, d'excès infâmes et contre nature, et de toutes espèces de brutalités.

Or, quel était le moyen d'enlever à Satan cet horrible empire qu'il avait de tenter et de séduire les hommes? Comment délivrer ceux-ci de la déplorable facilité de lui obéir avec condescendance? Il fallait premièrement, dit saint Léon, que l'homme, et non pas Dieu, le vainquit, parce que cet ennemi cruel n'avait point vaincu Dieu, mais bien l'homme. En se-

(1) *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est (II Petr., II).*

cond lieu, il ne fallait pas employer la violence à son égard, puisqu'il n'avait eu recours qu'à la ruse pour tromper Adam. En effet, si Dieu fût intervenu par sa puissance en faveur de l'homme, outre qu'il n'entrerait point dans les desseins de sa justice de dépouiller violemment Satan de son droit, sans qu'il ait mérité de le perdre, dans son orgueil il se serait cru opprimé et non vaincu; il se serait à jamais considéré comme le maître absolu de l'homme, quoique injustement privé de sa proie par une force supérieure (1).

Or, c'est précisément ce qui arrive aujourd'hui dans le désert. Ce n'est pas Dieu qui triomphe du démon, mais c'est l'homme qui le confond en Jésus-Christ, tenté par Satan; c'est l'homme, non pas Dieu, qui l'abat, non par la puissance, mais par la raison; non par la force et par la gloire, mais par la justice et par l'humilité: et c'est précisément en cela que consiste le miracle et le mystère de la tentation que rapporte l'évangile de ce jour.

Remarquez tout d'abord en quel temps arriva cet événement extraordinaire, qui eut lieu, comme nous l'apprend saint Luc, immédiatement après le retour du Sauveur du Jourdain, ou, ce qui revient au même,

(1) *Superbia hostis antiqui non immerito in omnes homines jus tyrannicum vindicabat, quos a mandato Dei spontaneos in obsequium suæ voluntatis illexerat. Non itaque juste amitteret humani generis servitutem, nisi de eo quod subegerat vinceretur. Nam pro peccatoribus sola sese opponeret Deitas; non tam ratio diabolum vinceret, quam potestas* (*Serm. 2 de Nat.*).

aussitôt après son baptême (1). Or, cette circonstance n'est point sans mystère, et elle est d'ailleurs très-importante : vous allez, mes frères, en juger. Quoique Notre-Seigneur se fût mis à votre place dès l'instant de son incarnation, lorsqu'il se revêtit de notre nature, il le fit cependant d'une manière obscure et cachée. Ce n'est qu'à son baptême qu'il se chargea d'une manière publique et solennelle de représenter tous les hommes pécheurs, en prenant leur place, et qu'il contracta, à la face du ciel et de la terre, l'engagement de les racheter de leurs péchés. Ce Sauveur donc, qui, après avoir reçu le baptême, va soutenir la tentation, est le même qui, venant de recevoir solennellement l'investiture de Rédempteur, se prépare à en remplir les fonctions. Et comme notre perte commença par la séduction mise en œuvre par Satan, aussi le Rédempteur veut-il, avant tout, abattre le démon et affaiblir son empire.

Quel admirable dessein de sa sagesse ! Avant de combattre les passions du cœur de l'homme par l'enseignement de sa doctrine céleste, il veut, par sa vertu divine, affaiblir la puissance du démon qui les excite et les maintient. Avant de se faire connaître à la terre par ses miracles, il opère, dit saint Cyprien, le grand miracle d'humilier le démon et de se faire craindre de l'enfer (2). L'homme ne pouvant s'élever jusqu'à Dieu, le Fils de l'Éternel est descendu lui-

(1) Regressus est Jesus a Jordane, et tentabatur a Satana (*Luc.*, 1).

(2) Antequam se notum faceret mundo, exposuit se tentandum diabolo (*De Operib. Christ. cardin.*).

même jusqu'à l'homme; semblablement, le péché ne pouvait s'approcher de la sainteté, ni le démon de Jésus-Christ; or, le Sauveur va, en ce jour, chercher le démon pour le prendre, dit saint Pierre Chrysologue, dans ses propres filets, afin que, honteusement vaincu par le Christ, il commence à redouter les chrétiens (1). Voilà donc par quel dessein de miséricorde Jésus-Christ va dans le désert pour s'exposer à la tentation du diable (2).

C'est pourquoi saint Matthieu nous apprend que Notre-Seigneur fut conduit par l'Esprit à cette tentation : *Ductus est a Spiritu ut tentaretur*; c'est-à-dire, comme s'exprime clairement saint Luc, par l'Esprit-Saint, qui était visiblement descendu sur lui en forme

(1) Quoniam adversus Christum diabolus ire non poterat, ideo contra diabolum Christus processit (*Expos.*). — Diabolo se quærenti patienter indulsit, ut inimicus laqueo ipse suo teneretur; sicque a Christo victus, cederet Christianis (*Serm.*).

(2) Ductus est in desertum, ut tentaretur a diabolo (*Matth.*, II). — La parole *diabolus* est d'origine grecque (διάβολος, de διά, à travers, et βάλλω, jeter), et elle signifie *accusateur, calomniateur*. C'est à raison qu'on l'applique au démon, car il accuse et calomnie les saints non-seulement auprès de Dieu, mais auprès des hommes, par le moyen des langues médisantes et calomniatrices, qui sont ses instruments et ses ministres. Par antonomase, le *diable par excellence*, c'est *Lucifer*, prince des démons. Dans le passage qui nous occupe, il est particulièrement indiqué sous le nom de *diable*. Comme il s'agissait de découvrir le grand secret qui intéressait tant l'enfer, savoir : si le Fils de Marie était aussi le Fils de Dieu, Lucifer ne crut pas qu'aucun autre démon inférieur pût mieux réussir que lui à arracher à Jésus-Christ ce grand secret. C'est pourquoi il se chargea lui-même de cette affaire, et, prenant les formes d'un saint homme, il se prépara à la diriger en personne, ne doutant nullement, dans son aveugle orgueil et dans sa sottise présomption, d'en venir sûrement et facilement à bout.

de colombe et dont il avait été rempli au sortir du Jourdain : *Jesus autem plenus Spiritu sancto, reversus est a Jordane* (1). Cela fut fait, comme l'observe saint Pierre Chrysologue, afin que personne ne puisse croire que cette tentation fût l'effet du hasard, comme il arrive dans le cours ordinaire de la vie humaine, puisqu'elle eut lieu par un grand dessein de Dieu (2).

De plus, l'Esprit-Saint étant l'amour divin, comme il est la charité infinie, cette expression *fut conduit, ductus est*, ne veut pas dire, remarque saint Jérôme, que le Sauveur y fut entraîné contre sa volonté ou par force, mais qu'il y fut poussé par amour pour nous, par le désir de combattre et de vaincre pour nous (3).

L'Évangéliste ne se contente pas d'indiquer le temps de ce combat mystérieux, mais il en marque aussi le lieu, disant que le Sauveur fut conduit dans le désert : *ductus est in desertum* (4). Or, cette circonstance, dit saint Jean Chrysostôme, nous fait parfaitement comprendre pour quel motif il y va : c'est afin d'enlever au démon, dans cette solitude, le funeste triomphe qu'il avait remporté sur Adam dans le paradis terrestre (5). Fulgence ajoute qu'il fallait

(1) *Regressus est Jesus plenus Spiritu sancto a Jordane* (*Luc.*, 1).

(2) *Ut esset divinitus cursus, non humanus incursus* (*Serm.*).

(3) *Ductus est non invitus, nec coactus, sed voluntate pugnandi* (*Comm.*).

(4) Ce désert est situé dans la Judée, au-delà du Jourdain, à la distance de vingt milles de Jérusalem.

(5) *Ut quia jamdudum ipse diabolus Adam in paradiso vicerat, nunc a Domino in solitudine vinceretur* (*Homil.*).

un lieu désolé et aride pour faire triompher Adam qui avait été vaincu dans un lieu de plaisir et de délices (1). Ce désert se trouvait, continue le même interprète, entre Jérusalem et Jéricho, et il s'appelait *Idomein*, c'est-à-dire *lieu du sang*, à cause des massacres que les voleurs y faisaient des passants. C'est ce même désert dans lequel Jésus-Christ, par la parabole du Samaritain (*Luc. x*), peignit le triste état d'Adam qui, dans son voyage terrestre, fut blessé et dépouillé par Satan. C'est donc avec raison que le Christ, pour vaincre le démon, choisit ce même désert qui figurait l'endroit où il avait été le vainqueur et l'assassin du pauvre Adam (2).

L'Évangéliste, après avoir décrit les circonstances de temps et de lieux, nous fait connaître aussi les dispositions du combattant et les armes employées dans cette bataille : ce fut après le jeûne de quarante jours du Sauveur, quand il eut ressenti le stimulant de la faim (3).

Cette seule circonstance d'un jeûne de quarante

(1) In deserto pugnatur asperius, quia Adam in paradiso, deliciis affluente, victus est oblectamentis (*Glos.*). — Conveniens fuit ut in illo deserto, quod est inter Hierusalem et Jericho, Christus diabolum superaret, ubi figuraliter dixerat Adam in latrones incidisse (*Ibid.*).

(2) Saint Ambroise avait fait la même observation ; puis, s'adressant aux chrétiens, il leur dit : « Et nous aussi, nous devons renoncer au luxe et aux plaisirs, embrasser un genre de vie mortifiée et recueillie pour suivre Jésus-Christ, qui fait les délices et se cache dans le désert ; car on ne trouve Jésus-Christ que dans la solitude et la pénitence, non point dans les divertissements bruyants et tumultueux du monde. »

(3) Cum jejunasset quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, postea esuriit (*Matth.*, 11).

jours nous fait comprendre qu'il s'agit d'une ère nouvelle du monde. En effet, comme avec le jeûne de quarante jours de Noé dans l'arche commença l'ère de la tradition, de même avec le jeûne de quarante jours de Moïse sur le mont Sinaï commença l'ère de la loi; avec le jeûne de quarante jours d'Élie commença l'ère des prophètes; de même avec le jeûne de quarante jours de Jésus-Christ dans le désert commença l'ère de l'Évangile. Remarquez, mes frères, que le Christ jeûna précisément quarante jours avant de commencer la prédication de la loi *d'amour*, tout comme Moïse jeûna quarante jours avant de venir annoncer au peuple la loi de *crainte*; afin qu'il fût bien clair que l'ère évangélique ne contredit point l'ère légale et l'ère prophétique qui l'ont précédée, mais qu'elle les contient toutes deux, et qu'elle les a perfectionnées et accomplies (1). Saint Maxime déclare que le jeûne de quarante jours par lequel Moïse prépara les préceptes à donner au peuple pour un seul temps cependant, fut la figure prophétique du jeûne par lequel Jésus-Christ a consacré l'Évangile qu'il est venu publier pour tous les siècles dans tout le monde (2). Comme ce nombre de quarante est le nombre dix fois quatre fois, les saints Pères enseignent que les quarante jours du jeûne de Notre-Seigneur signifient que nous devons nous

(1) Ut demonstraret se non discordare a Lege et Prophetis.

(2) Jejunavit Moyses, ut præceptis legalibus unius populi erudiat disciplinam : Christus suo jejunio mansurum per sæcula Evangelium consecrav.

sacrifier à l'observation des *dix* commandements de Dieu et des doctrines célestes contenues et amplement expliquées dans les *quatre* Évangiles (1). On peut dire aussi que Jésus-Christ a jeûné quarante jours pour expier les péchés des quarante siècles qui ont précédé sa venue dans ce monde (2).

Non moins mystérieuse est la faim que le Sauveur éprouva après son jeûne : *postea esuriit*. Cette faim, dit saint Hilaire, ne provient pas du besoin d'un aliment corporel, mais elle exprime un désir excessif de notre salut (3); c'est cette faim dont il dira plus tard à ses apôtres : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé, afin d'accomplir son œuvre, qui est la rédemption des hommes » (4). Et précisément parce que le principe du salut des hommes est la foi au mystère de l'Incarnation, le Sauveur voulut éprouver cette faim dans son corps pour nous manifester la vérité et nous donner la preuve de ce mystère. Comme, en vivant quarante

(1) Quaternarius numerus refertur ad quatuor libros Evangelii, denarius ad decalogum legis : quia nos tunc perfecte legem Domini custodimus, cum libros Evangelii observamus (*Expos.*).

(2) Saint Jérôme dit que c'est de ce jeûne de quarante jours de Jésus-Christ qu'est venue l'origine du jeûne qu'il appelle sacramentel, et que les chrétiens observent dans le carême. Cornélius avertit que la doctrine commune des Pères porte que le jeûne du carême est de tradition apostolique, et que Jésus-Christ, en jeûnant quarante jours, a commencé le premier, confirmé et consacré par son exemple ce jeûne solennel des chrétiens.

(3) Esuriit non cibum hominis, sed salutem (*Comm.*).

(4) Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris mei, ut perficiam opus ejus (*Joan.*, IV).

jours sans aucun aliment, il prouva qu'il est Dieu (1); de même en éprouvant la faim après un tel jeûne, il prouve qu'il est homme (2). Tel est le mystère qu'il a plu au Seigneur, dit saint Maxime, de manifester dans notre chair mortelle : par les prodiges qu'il opérait, il montrait qu'il est Dieu, tandis qu'en souffrant les infirmités humaines, il annonçait qu'il est homme (3). De la même manière qu'il ressentit comme homme la fatigue, et que comme Dieu il fit marcher les boiteux, ainsi comme homme il répandit des larmes, et comme Dieu il rendit la vue aux aveugles; et toujours de la même manière que comme homme il redouta la mort, et que comme Dieu il ressuscita les morts; pareillement ainsi il éprouve la faim, lui qui, en tant que Dieu, rassasia tant de fois d'une nourriture miraculeuse la foule affamée. Ne nous étonnons donc

(1) L'évangéliste a voulu nous indiquer la même chose en nous faisant remarquer que Jésus-Christ eut faim seulement le quarantième jour de son jeûne; comme s'il avait voulu dire qu'il eut faim quand il le voulut, et qu'il se conserva la vie sans nourriture durant quarante jours par sa vertu surnaturelle, intérieure, propre comme Dieu, bien différemment de Moïse et d'Élie, qui vécurent sans manger aussi longtemps, mais par vertu extérieure et par la grâce que Dieu leur en fit.

(2) Sicut in quadragesimali jejunio verus Deus patuit, ita in esurie post jejunium, verum se hominem ostendit (*Exp.*).

(3) Hujusmodi Dominus peregit in sua carne mysterium : ut sicut Deus esse divinis virtutibus creditur, ita et homo esse infirmitatibus dignoscatur humanis. — Sic Christus ut homo esurit; esurientes pascit ut Deus. — Moyses non esurit, ut in homine fragili operata divinitas probaretur; esurit Dei Filius, ut assumptione carnis nostræ fragilem suscepisse hominem revelaret. — Quod non esurit Moyses, est divinæ possibilitatis exemplum; quod esurit Christus, nostræ redemptionis est sacramentum (*Homil.*).

point de ce que Jésus-Christ ait, après son jeûne, ressenti une faim que Moïse n'éprouva pas après le sien. Le conducteur du peuple juif ne souffrit point de la faim, afin qu'on sût ce que la puissance divine peut opérer dans un homme fragile; le contraire arriva à Notre-Seigneur, pour nous prouver qu'il avait réellement assumé notre chair mortelle. Le rassasiement de Moïse prouve la puissance de Dieu dans l'homme qu'il veut glorifier, et la faim du Sauveur est le sacrement de la bonté de Dieu à l'égard de l'homme qu'il veut racheter.

Mais, indépendamment de ces raisons toutes bonnes et toutes importantes, le Christ jeûna et eut faim pour accomplir le mystère de la défaite du tentateur. Par cette faim qu'il éprouva dans sa chair, après un jeûne si long et si austère, il a voulu d'une part expier le péché de gourmandise qu'Adam avait commis, tous ses péchés de sensualité et ceux de ses descendants (1), et de l'autre, il voulut, dit saint Chrysostôme, étant privé de nourriture, vaincre le démon qui avait vaincu Adam rassasié : il lui a plu de triompher par les mêmes voies qui avaient servi à la défaite du premier homme (2).

Il s'agissait, en effet, dit saint Hilaire, de vaincre le démon non point par la puissance de Dieu, mais dans la chair de l'homme, dont il était vainqueur (3).

(1) Ut carnem macerans, satisfaceret pro Adæ gulæ, et deliciis illicitis Adæ et posterorum ejus (A Lap.).

(2) His enim modis secundus Adam vincere voluit, quibus primus Adam fuerat superatus (*Homil.*).

(3) Non erat a Deo diabolus, sed in carne vincendus (*Com.*).

Comment le Sauveur s'y prit-il donc ? Il fait reconnaître par des signes extérieurs qu'il a faim ; il offre au démon l'occasion de s'en approcher et d'entrer en lutte avec lui, afin de pouvoir le confondre et de nous communiquer la gloire et le mérite d'un tel triomphe (1).

Voici donc qu'en présence du vrai peuple d'Israël et de l'humanité palpitante (car de l'issue de cette lutte dépendait sa liberté ou son esclavage éternel), voici le vrai David qui descend dans la lice pour combattre l'orgueil du vrai Goliath, n'ayant pour toute arme qu'une petite pierre, celle précisément qui, sans le concours de personne, se détacha de la montagne et vint en figure abattre la statue du superbe Nabuch ; c'est-à-dire, selon saint Léon, qu'il cacha sa majesté et n'opposa à l'orgueilleuse insolence du démon que la faiblesse de notre humanité qu'il avait prise de Marie (2).

Le tentateur commence l'attaque contre le second Adam par la gourmandise, parce que, comme l'observe saint Ambroise, il avait vaincu le premier par cette passion (3). Et puis, ainsi que nous le verrons demain plus au long, il retourne à la charge pour tenter le Sauveur par l'avarice et enfin par la vaine gloire. Or, c'est en cette manière, selon saint

(1) Esurit, ut daret occasionem diabolo accedendi, et congregandi secum propter famem ; et sic prosternat eum, nobisque victoriam largiatur (*Exp.*).

(2) Sævienti diabolo potentiam suæ majestatis occuluit, et infirmitatem nostræ humilitatis objecit.

(3) Inde cœpit, unde jam vicerat a gula.

Grégoire, que le premier homme fut tenté : d'abord par la gourmandise, quand il lui suggéra de manger du fruit défendu ; ensuite, par l'orgueil, quand il lui insinua de se croire immortel et indépendant de Dieu ; enfin, par l'avarice, quand il lui promit qu'il deviendrait Dieu lui-même, possédant la science et le secret de Dieu pour obtenir toutes choses ; car l'avarice, c'est l'amour désordonné de toute distinction et de toute grandeur, et non pas seulement de l'or et de l'argent. Mais combien a été différente l'issue de ces deux luttes ! Les mêmes armes dont s'était servi le démon pour remporter la victoire sur le premier Adam, employées contre le second, ne lui attirèrent qu'une honteuse défaite (1).

En second lieu, saint Jean nous apprend que les trois grandes concupiscences par lesquelles l'homme pèche sont l'amour de la chair, l'amour des biens terrestres et l'amour de la gloire (2). C'est pour cela, dit saint Chrysostôme, que le Seigneur, ayant permis qu'il fût tenté de ces trois principales concupiscences, qui comprennent toutes les autres et qui sont la source de tous les péchés, a supporté tous les genres de tentation (3). C'est pourquoi saint Luc a écrit que,

(1) *Antiquus hostis primum hominem ex gula tentavit, cum cibum vetitum comedendum suasit ; vana gloria, cum diceret : eritis sicut dii ; avaritia, cum ait : scientes bonum et malum. — Avaritia enim non solum pecuniæ est, sed etiam altitudinis, cum supra modum sublimiter ambitur. — Quibus modis primum hominem stravit, iisdem secundum hominem tentando succubuit (Exp.).*

(2) *Quod in mundo est, concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum, et superbia vitæ (I Joan., II).*

(3) *Ut intelligas ea quoque omnia, quæ his quasi principalibus con-*

dans ces trois tentations, le Seigneur les a subies toutes : *Et consummata omni tentatione* (1); et saint Paul ajoute qu'il est passé par toutes les tentations : *Tentatus per omnia*. Cependant le Sauveur repoussa ces trois tentations d'une manière si magnifique, si sublime et si parfaite, que le démon, trompé, humilié et avili, s'enfuit incontinent : *Tunc reliquit eum diabolus*. La belle et surprenante victoire, mes frères! Le Fils de Dieu n'a point vaincu le démon en sa qualité de Dieu, ce qui n'eût été en rien extraordinaire, mais il l'a vaincu en sa qualité d'homme, dans l'homme et pour l'homme (2).

Non-seulement, dans ce combat, l'homme a vaincu le diable, mais il l'a vaincu, dit saint Léon, par un droit admirable d'équité. En effet, le Christ, quoique tout-puissant, puisqu'il est Fils de Dieu, n'a cependant pas opposé à la fureur de cet ennemi la splendeur de sa majesté, mais l'humilité de notre nature. Il l'a combattu et vaincu à armes égales : par le témoignage de la loi, non par la force de sa vertu divine, opposant à la séduction, à l'artifice et au mensonge dont le démon s'était servi contre le premier homme, la prudence, la sagesse, la vérité, l'humble respect et la religieuse obéissance à Dieu, comme

tinentur : hæc enim sunt, quæ in se mala omnia continent : servire ventri; appetitu gloriæ quidquam facere; pecuniarum amore superari (*Hom. 13 in Matth.*).

(1) Et consummata omni tentatione (*Luc.*, XIII).

(2) Vicit non sibi, sed nobis; neque enim magnum erat si Filius Dei diabolum vinceret; sed in hoc magnum fuit, quia in homine vicit, et nobis vicit (*Hom. 12 in Matth.*).

s'il n'eût été rien de plus qu'un simple homme. De cette manière, il a honoré l'homme, confondu et puni son adversaire superbe en ce qu'il a fait connaître au monde que l'ennemi du genre humain a été vaincu non point de Dieu, mais par l'homme (1).

Aujourd'hui donc s'accomplit la magnifique prophétie de Job, savoir : que le dragon infernal se laisserait prendre au hameçon ; car comme le poisson, voulant saisir l'appât placé devant lui sous les eaux et ne découvrant point l'hameçon qui s'y trouve caché, y reste pris et arrêté ; de même le démon, ne considérant en Jésus-Christ que son corps humain et ne découvrant point la divinité cachée en lui sous le voile de l'humanité, impénétrable à son orgueil infernal, s'élance à sa poursuite, comme à une proie connue, comme à une de ces âmes si faciles à être dévorées ; mais tandis qu'il veut se jeter sur sa victime pour l'immoler à sa fureur et la broyer entre ses dents meurtrières, ce hideux dragon est lui-même surpris, arrêté, abattu aux pieds de Jésus de Nazareth (2) ; et tandis qu'il avait tenté un pauvre

(1) In quo conflictu, pro nobis inito, magni et mirabili æquitatis jure certatum est ; dum omnipotens Dominus cum sævissimo hoste, non in sua majestate, sed in nostra ingreditur humilitate (*Serm. 1 de Nat.*). — Vicit adversarium testimonio legis, non potestate virtutis ; ut hoc ipso hominem plus honoraret, et adversarium plus puniret ; cum hostis generis humani non solum quasi a Deo, sed quasi ab homine vinceretur (*Serm. 1 Quad.*).

(2) In hac tentatione draco decipitur, de quo in libro Job : Adducens draconem in hamo. — Sicut in hamo escæ præda posita, pisces decipimus ; sic et diabolo contigit. Dum tantum corpus hominis in Filio Dei considerat, et Deum in corpore non agnoscit ; quasi ad prædam sibi præ

mortel, il tombe sous la puissance du Dieu Sauveur (1).

En troisième lieu, ce mystère de la miséricorde de Dieu ne pouvait être plus restreint que celui de sa justice. Or, les volontés de tous les hommes étant renfermées dans celle d'Adam, celles de tous les chrétiens devaient à plus forte raison être incluses dans la volonté du Sauveur. Si tous ont péché dans Adam, tous ont aussi mérité dans le Christ. Ainsi, comme le démon, par sa victoire sur Adam, acquit un droit funeste de patronage sur toute sa race terrestre, qui provient du sang infecté de la volonté coupable de l'homme ; de même, par la victoire de Jésus-Christ, il a perdu le droit de tyranniser les enfants de la céleste descendance, formée de l'esprit et de la volonté de Dieu (2). Aveuglé par son orgueil même, il ne vit point la sainteté du Sauveur et ne reconnut point la liberté à laquelle il avait droit à cause de son innocence ; il ne comprit pas que Jésus-Christ, ayant une même chair avec Adam, n'en avait point les œuvres communes, ni qu'il n'avait point contracté sa faute lors même qu'il avait pris sa nature. Il eut donc la témérité sacrilège de vouloir, par la tentation, dominer aussi sur la personne du seul Fils d'Adam

paratam solita rapina festinat : sed dum vult aridus prædam rapere, ipse draco præda Domini captus efficitur (*Hom. 3 var.*, S. Chrys.).

(1) Dum prosequitur mortalem, indicit in Salvatorem (*Serm. 18 Pas. S. Léon.*).

(2) In quo omnes peccaverunt (*Rom.*, v). — Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt (*Joan.*, 1).

dans lequel il n'avait pu découvrir l'ombre du péché; et par cet acte d'injustice manifeste, de vouloir s'assujettir celui qui ne lui devait absolument rien et sur lequel il n'avait aucun droit, aucun pouvoir, il mérita de perdre tous les funestes droits de patronage qu'il avait auparavant sur tous les hommes (1).

Maintenant, mes frères, nous connaissons le grand mystère que notre Seigneur a accompli en ce jour dans le désert. Il a vaincu le démon pour nous, comme il a daigné souffrir la faim pour nous; et, comme le dernier des hommes, tenté par le diable, il a soutenu cette lutte humiliante pour nous communiquer le mérite et la gloire de son triomphe (2).

Cependant, afin que nous nous souvenions à jamais de notre ancien état de mort éternelle et de l'esclavage où nous avait réduits le péché, lors même qu'il a triomphé en ce jour du tentateur dans le désert, le Sauveur n'a toutefois pas voulu nous soustraire à la possibilité d'être tentés, tout comme en triomphant de la mort sur le Calvaire, il n'a pas voulu que nous soyons exempts de la fatale nécessité de mourir. Mais la victoire qu'il a remportée pour nous sur la mort consiste en ce que nous pouvons, aidés d'une force supérieure, en triompher à notre tour

(1) Non vidit libertatem singularis innocentiae similitudinem proseguendo naturæ : Adam primus et Adam secundus unum erant natura, non opere. — Ubi exactor ausus est esse debiti, ubi nullum potuit vestigium invenire peccati. Omnium captivorum amisit servitutem, dum (nihil sibi debentis persequitur libertatem (*Serm. 18 Pas.*).

(2) Nobis utique vicit, qui dignatus est esurire pro nobis. — Tentationes sustinuit, ut homini victoriam deportaret (*Hom. 2*).

après en avoir éprouvé les attaques. Aujourd'hui donc, de misérables captifs que nous étions de Lucifer, nous sommes devenus ses rivaux puissants. Il n'a plus le droit de nous tyranniser comme ses esclaves ; il lui est resté seulement le pouvoir qu'il avait à l'égard du premier homme dans l'état d'innocence, de nous combattre et de nous dresser des embûches comme à des ennemis. C'est pour cela que saint Paul nous avertit que, dans la lutte où nous nous trouvons engagés durant cette vie, nous n'avons pas à combattre seulement contre la chair ni le sang, mais contre les princes et les puissances des ténèbres (1). Mais si nous nous revêtons de l'armure spirituelle que nous a laissée notre libérateur ; si, par le moyen d'une foi vive, d'une espérance ferme et d'une charité sincère, nous vivons unis à lui, étant du nombre de ses enfants, ces ennemis terribles deviendront très-impuissants à nous nuire, et bien moins pourront-ils nous rendre leurs esclaves. Le dragon infernal, si redoutable aux hommes et si craint d'eux, ne sera plus devant nous, selon une autre prophétie de Job, qu'un faible agneau, qu'un misérable petit passereau que les jeunes enfants insultent impunément (2).

Mais à mesure que, par cette victoire, le démon est devenu plus faible, nous sommes devenus plus forts. Car non-seulement le second Adam a effacé la

(1) Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem ; sed adversus principes et potestates (*Eph.*, XIV).

(2) Alligabis autem tanquam ovem ; et illudes tanquam infantes passeri (*Job.*, XL, 70).

faute et expié la peine du premier, par le mérite de l'humilité avec laquelle il a supporté toutes ses tentations; mais, comme le dit saint Paul, il a acquis un droit et un pouvoir particulier de nous secourir, de nous fortifier et de nous soutenir dans nos tentations et dans nos périls (1). En sorte qu'il y a une connexion, une relation nécessaire entre la tentation de Jésus-Christ et la force qui ne peut plus nous être déniée pour surmonter les nôtres. Force merveilleuse, dit saint Léon, en comparaison de laquelle est faible tout ce que le démon peut mettre en jeu contre nous; tels que les stimulants de la chair, les attraites de la cupidité, les amorces de l'ambition; car ce n'est rien moins que la vertu même de Jésus-Christ qui réside en nous par notre confiance en lui, en sorte que nous sommes forts de sa force même, comme nous aimons Dieu de son amour (2). Saint Augustin, dans un transport de joie, s'écrie : O précieuse tentation à laquelle Jésus-Christ a été soumis! de lui nous vient la force qui fait que le chrétien n'est plus vaincu. Celui qui a été racheté triomphe dans la victoire et par la victoire du Christ Rédempteur (3). Béni soit donc, loué et remercié à jamais, dit saint Paul, le Seigneur notre Dieu, qui nous

(1) In quo enim ipse passus est et tentatus, potens est et his qui tentantur auxiliari (*Heb.*, II).

(2) Fortior est qui in nobis est, quam qui adversus nos est. Per ipsum validi sumus, in cujus virtute confidimus.

(3) Ideo tentatus est Christus, ne vincatur Christianus (*Psal.* xc). — Ut illo vincente, nos quoque vinceremus (*Psal.* lx).

a procuré en ce jour une si grande victoire (1)! Il y a toutefois des conditions à l'aide desquelles seules nous pouvons obtenir le fruit de cette victoire; c'est ce que nous allons examiner dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Toutes les opérations et toutes les souffrances du Sauveur ont été non-seulement des mystères, mais aussi des leçons (2). Savez-vous donc, mes frères, quelle a été la raison tropologique ou morale pour laquelle le Seigneur a voulu être tenté immédiatement après son baptême? C'est pour nous enseigner qu'après avoir été sanctifiés par le baptême ou par la pénitence, nous devons plus que jamais nous attendre à être tentés de toutes manières par le démon; car rien ne flatte tant l'orgueil de l'ennemi infernal que le triomphe qu'il remporte quelquefois sur les personnes consacrées à Dieu et qui passent pour être saintes et parfaites (3). On ne lit nulle part que Jésus ait jamais été tenté par le démon dans les trente premières années de sa vie mortelle; c'est seulement après son baptême que la tentation lui est venue. Cela nous fait comprendre que le démon

(1) *Gratias Deo qui dedit nobis victoriam per Jesum Christum (1^{re} Cor., xv).*

(2) *Omnia ad nos erudiendos et facienda sibi et patienda suscepit (Hom. 43).*

(3) *Tentatur statim post baptismum Dominus, indicans in sanctificationis nobis maxime diaboli tentamenta grassari; quia victoria ei est magis exoptata de sanctis (Com.).*

poursuit avec plus de fureur ceux qui sont baptisés, montrant ainsi quel sentiment de jalousie et de chagrin il éprouve de se voir, par le baptême, arracher les âmes des mains (1). C'est pourquoi le Sage nous dit : « Mon fils, dès le moment que tu te proposes de servir Dieu véritablement, prépare-toi à soutenir de grandes tentations » (2). Le démon, en effet, ne se présente aux pécheurs que comme un ami ou comme un parent qui va dans le sein de sa famille (3). Un auteur ajoute qu'un tyran cruel opprime bien ses sujets et ses propres fils, mais qu'il ne les combat point ; il se réserve de faire la guerre contre ses ennemis : de même le démon tyrannise et remplit d'an-

(1) Redemptor noster, cum triginta annorum curriculo in carne fuerat conversatus, nunquam a diabolo tentatus legitur ; at ubi baptismum suscepit, diaboli tentationes sponte pertulit. In qua re illud signatur, quod antiquus hostis, post baptismum susceptum, magnus certamen contra nos suscipit ; dolens hominum animas sibi per baptismum auferri (*Exp.*).

(2) Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationes (*Ecclé.*, II).

Ajoutons ici, pour la consolation des chrétiens qui sont tentés, le beau passage de saint Chrysostôme : « Jésus-Christ a été tenté tout de suite après le baptême, afin que toi, ô chrétien, si, après que tu t'es donné au service de Dieu, tu te sens plus tenté que jamais, tu comprendras par cela même combien sont grands les trésors de la grâce que Dieu t'a donnés ; car le démon ne viendrait certainement point t'attaquer avec tant de violence, s'il ne savait pas que tu es en honneur et en amitié avec Dieu. Il s'éleva avec tant de force contre Adam, parce qu'il le vit élevé par la grâce à une grande dignité ; de même il attaqua si violemment Job, parce qu'il vit que Dieu le comblait de toutes sortes de grâces et de louanges. »

(3) Diabolus venit ad illos, quasi ad familiam suam (S. Maxim.). Inimicitias ponam inter semen tuum et semen illius.

goisses et de chagrins les vils esclaves ses enfants, c'est-à-dire les pécheurs, mais il ne les tente point. A quoi bon tenter pour attirer à lui ces malheureux qui sont déjà ses victimes et sa proie? Il ne tente que les enfants de Dieu, que les fidèles adorateurs de Jésus-Christ, que le ciel a, dès le commencement du monde, déclaré séparés de lui par une inimitié éternelle. Donc, puisque par le péché nous sommes devenus les enfants du démon : *Vos ex patre diabolo estis*, nous sommes aussi devenus, par le baptême, les enfants de Dieu, et le Sauveur a voulu nous apprendre que ce sacrement, loin de nous délivrer des tentations diaboliques, nous y expose au contraire dès le moment que nous le recevons.

Car, continue le même Père, nous ne devons point nous étonner ni nous scandaliser lorsque nous voyons les mauvais chrétiens, exempts de la tristesse et des passions, passer leur vie dans la sécurité et la joie mondaine ; lorsque nous voyons les hérétiques insensés, exempts de persécutions, chanter triomphe, tandis que les âmes pieuses et fidèles, pures et innocentes, les vrais catholiques, sont exposés à toutes les tentations du démon et des hommes possédés de son esprit. Nous devons au contraire nous rappeler cette parole de l'Apôtre : « tous ceux qui s'adonnent à la pratique d'une piété sincère, imitant Jésus-Christ, seront le jouet de toutes sortes de tentations » (1). C'est

(1) *Ut scias quoniam qui filii Dei sunt, si tantummodo tentationes igne baptizantur. — Secundum hoc, cum videris perversum Christianum nunquam tritari; hæreticum nunquam persecutionum tentationem pati;*

donc dire que la tentation est le signe de la grâce, le titre de la filiation divine, la marque du vrai serviteur de Jésus-Christ, le gage de la prédestination et la candidature du ciel; comme au contraire la joie folle, la paix apparente, la sécurité mensongère des fils du siècle est le caractère des pécheurs, la décoration des ministres de Satan, la marque distinctive des réprouvés. Loin donc d'exciter notre envie, cela doit exciter notre compassion, comme devant se changer en peu de temps en un remords éternel et une douleur sans fin.

Rappelons-nous encore que Jésus-Christ, poussé par l'Esprit-Saint, se présenta à la tentation du démon. Il a voulu par là, dit saint Chrysostôme, nous enseigner que nous ne devons pas nous exposer de nous-mêmes au péril en nous jetant dans les filets de la tentation, mais attendre que nous y soyons poussés malgré nous, et alors résister virilement (1). D'où vient donc qu'un grand nombre sont vaincus par la tentation et périssent misérablement? Cela vient de ce qu'ils ne subissent pas la tentation, mais de ce qu'ils la cherchent; ils n'y sont pas entraînés, mais ils vont volontiers au-devant; ils n'y sont point exposés par l'esprit de Dieu, qui veut les exerceer, mais

bonos autem, et fideles semper periclitari : noli scandalum pati. — Sed veniat tibi in mentem quod Paulus docuit; omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur (*Exp.*).

(1) Ductus est in desertum a Spiritu. — Propterea non eum ultro, sed a Spiritu Sancto in eremum ductum esse commemorat, ut nobis signatum esse videamus; quia non sponte nosmetipsos in tentationes oporteat resilire; sed, si contracti fuerimus, viriliter repugnare (*Hom. 13*).

par leurs passions qu'ils veulent satisfaire. Ce sont des David imprudents qui se complaisent à contempler des Bersabée enchanteresses. Ce sont des Samson téméraires, qui s'abandonnent entre les bras des Dalilas insidieuses. Et à cause de cela, malgré leur caractère de prophètes, la force de leur esprit, leur qualité de juge du peuple de Dieu, leur sagesse et leur chevelure épaisse, ils succombent. Au contraire, les enfants de Dieu, tentés par la permission de leur Père céleste pour les sauver de l'orgueil, pour les détacher du monde, pour les engager à se défier d'eux-mêmes, pour exciter leur vigilance, pour les rendre fervents dans la prière, pour accroître leur mérite, pour en éprouver la fidélité et pour en perfectionner les vertus, sont des Joseph forts, qui, quoique pleins de jeunesse et de feu, résistent en face à la séduction puissante de maîtresses impudiques, font rougir le libertinage effronté et en triomphent. Car, ajoute saint Léon, ceux-là seulement qui sont remplis de l'Esprit-Saint et sont conduits par lui au combat, sont forts pour le soutenir ; tandis que ceux qui, sans ce secours céleste, descendent dans l'arène, y restent vaincus (1).

En troisième lieu, si le démon, dit saint Hilaire, n'avait point reconnu Jésus-Christ pour homme à la faim qu'il éprouvait ; s'il eût pu se persuader qu'il

(1) Unde multi, cum tentati fuerint, superantur et pereunt? — Illi tales non a Spiritu Dei ducuntur ad tentationem, sed a peccatis propriis expelluntur. — Qui Spiritu Dei ad tentationem ducuntur, non superantur. — Quos Spiritus Sanctus replet, fortes mittit ad pugnam ; qui sine hoc Scriptitui, vadito cauti (*Glos. ordin.*)

était Fils de Dieu, il n'aurait pas même pensé de le tenter (1). Or, de même, les hommes dissolus, les femmes perdues de mœurs ne cherchent pas même à séduire les vrais chrétiens, qu'ils regardent comme les enfants de Dieu. Ainsi l'ecclésiastique exemplaire, l'homme marié honnête, la femme pudique, le jeune homme vertueux, la vierge timide qui, à la modestie du regard, à la simplicité des habits, à la réserve des paroles, à la gravité du maintien et aux dehors d'une piété sincère se font connaître pour être des âmes fortes dans la résolution sainte de vivre chrétiennement, sont respectés de tout le monde ; personne ne les regarde ; on ne les fixe point insolemment, on ne les tente ordinairement pas : le plus audacieux libertinage les épargne et les respecte. Le démon, ce fourbe observateur qui examine avec tant de soin ceux qu'il pourrait perdre, n'alla tenter Jésus-Christ, dit saint Pierre Chrysologue, sinon parce que, en le voyant souffrir la faim, il crut que c'était un homme faible, infirme et mortel, qu'il pouvait facilement vaincre (2). Il s'approcha de lui seulement quand il le vit affamé ; car la faim est un signe certain d'une humanité infirme (3). Or, de même les sectateurs et les ministres du diable, les scandaleux, généralement parlant, ne cherchent à

(1) Tentare utique ausus non fuisset, nisi per esuriem infirmitatem in eo hominis recognovisset.

(2) Tunc sensit hominem, tunc mortalem credidit, tunc eum posse tentari putavit ; quando eum esurire callidas explorator inspexit.

(3) Accessit quia esuriit, et esuries signum infirmitatis est. — Faciem peccatorum sumitis.

séduire que ceux qu'ils croient très-faciles à être séduits. De là, ceux qui, sans être de grands pécheurs, prennent, selon le langage de l'Écriture, le masque des péchés, *faciem peccatorum sumetis*, et qui, à la licence des paroles, à la légèreté de l'esprit, à la liberté d'agir, à l'impudence des manières, à l'indifférence pour les choses saintes, se font reconnaître pour des âmes affamées du monde, et, par cela même, faibles et infirmes, ceux-là attirent à eux, précisément comme l'aimant attire le fer, les tentateurs et les tentations. L'ennemi n'attaque pas une place, s'il ne la croit faible à résister ; le négociant n'entreprend pas un trafic, s'il craint de n'y rien gagner. De même, les séducteurs ne s'approchent que de ceux qui font entrevoir de loin un cœur faible, une voie ouverte à la séduction, et qui font espérer d'eux une facile victoire. « Les oiseaux carnivores, dit Jésus-Christ, ne se rassemblent qu'autour des cadavres : » *Ubicumque fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ* (Matth. xxiv). De même, les éperviers des âmes ne se portent qu'autour de ceux qui font transpirer au dehors la mauvaise odeur d'une âme corrompue ou facile à corrompre, et qui, par la corruption de leurs sentiments, appellent autour d'eux, selon la phrase de Tertullien, les concupiscences en foule : *Qui cætervas concupiscentiarum provocant*. Sans doute les tentations et les dangers sont grands et nombreux et se rencontrent partout ; néanmoins le plus grand nombre sont ceux que l'homme cherche lui-même, qu'il sème sous ses pas et auxquels follement il s'expose.

Finalement Jésus-Christ, qui ne veut être tenté qu'après un jeûne très-rigoureux dont il n'avait nul besoin, nous apprend, dit saint Chrysostôme, que le jeûne est un bouclier impénétrable contre les traits du démon : telle est l'importante leçon qu'il nous donne. S'il arrive au chrétien, continue ce Père, de se voir tenté même après son jeûne, qu'il ne dise point : Hélas ! j'ai perdu le fruit de mon jeûne. Non, car si le jeûne ne lui a point servi à le garantir des assauts du tentateur, il lui servira certainement pour en sortir victorieux (1). Saint Pierre Chrysologue dit que nous devons apprendre, par le fait qui nous occupe, que le jeûne est la citadelle de Dieu, le camp du Christ, le repart de l'esprit, l'étendard de la foi, le signe de la charité et le trophée de la sainteté (2).

Dans ces jours mystérieux, comme les appelle saint Léon, destinés par une sainte institution à purifier non-seulement nos âmes, mais nos corps ; observons scrupuleusement et saintement le jeûne du carême, institué par les apôtres, et qui, sanctionné par l'exemple de Moïse, d'Elie et du Sauveur, nous rappelle les plus grands mystères et se fonde sur l'autorité de la loi, des prophètes et de l'Evangile.

A cet effet nous devons, dans un temps si saint,

(1) *Jejunavit non eo indigens; sed nos instruens, qualiter jejunium adversus diabolum scutum est. — Si jejunaveris, et tentaris, ne dicas: Perdidi fructum jejunii mei. Nam si non tibi profuit jejunium tuum ut non tenteris, proficiet ut non a tentatione vincaris.*

(2) *Jejunium scimus esse Dei arcem, Christi castra, murum spiritus, vexillum fidei, castitatis signum, sanctitatis trophæum (Serm. 12)*

nous appliquer sérieusement, comme nous y exhorte le Pape saint Grégoire à mortifier notre propre chair, à en combattre les désirs pervers, à en réprimer les honteuses et rebelles concupiscences, afin que nous puissions devenir, selon l'expression de saint Paul, des victimes vivantes. Et l'homme ne peut, en aucune autre manière, devenir une hostie vivante qu'en conservant la vie spirituelle et en immolant ses passions charnelles. Ah ! souvenons-nous, mes frères, que cette chair rassasiée et satisfaite nous entraîne au mal dans notre premier père. Faisons en sorte qu'affligée et mortifiée par la pénitence, elle nous conduise de nouveau au pardon, afin que, après avoir misérablement perdu le bonheur du paradis par l'abondance d'un aliment défendu, nous y remontions un jour par l'abstinence (1). *Ainsi soit-il !*

(1) Unusquisque ergo carnem maceret, ejusque desideria affligat, turpes concupiscentias interficiat, ut, juxta Pauli vocem, hostia vivens fiat. — Hostia quippe et immolatur et vivit, quando ab hac vita homo non deficit; et tamen se a carnalibus desideriis occidit. Caro læta traxit ad culpam, afflicta reducat ad veniam. — Qui ergo a paradisi gaudiis per cibum cecidimus, ad hæc per abstinentiam resurgamus (*Hom. 16 in Evang.*).

CINQUIÈME HOMÉLIE

La Tentation en particulier.

Matth., IV; *Marc.*, I; *Luc.*, IV.

Deponentes omne pondus, et circumstans nos peccatum, per patientiam nos curramus ad propositum nobis certamen; aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum (HEBR., XII).

Si le démon n'a pas même épargné le Fils de Dieu, la sainteté par essence, qui des enfants des hommes peut se flatter d'éviter ses assauts? Si ce divin rejeton de Jessé, tout rayonnant de grâce et orné des fleurs de toutes les vertus, a passé par le feu des passions, comment pourrions-nous en être entièrement délivrés, nous qui sommes des rejetons arides, desséchés par la vue de notre origine et par les péchés de notre vie (1)? Nullement, mes frères; car Jésus-Christ, selon Tertullien, nous montre qu'aucun chrétien ne peut aller prendre possession du royaume de Dieu, sans passer par la tentation (2).

(1) Si in viridi hoc faciunt, in arido quid fiet (*Luc.*, XXII)?

(2) Ostendit neminem intentatum regnum Dei possidere (A Lap. in *Matth.*).

Cependant le Seigneur, dans notre triste condition de ne pouvoir éviter d'être tentés, s'est ressouvenu de nous. En se soumettant volontairement à la tentation, non-seulement, dit saint Léon, il s'est montré notre Rédempteur, mais aussi notre modèle ; il nous a donné un soutien, et de plus il nous a enseigné par son exemple la manière de nous en servir (1). Saint Chrysostome dit ceci : Les anciens athlètes, lorsqu'ils veulent rendre les jeunes gens agiles à la lutte, les conduisent sur l'arène et, en leur présence, entre-tenant des joutes et des tournois, les dressent mieux par leur exemple que par leurs paroles à l'art de combattre avec succès ; or, notre très-doux Sauveur et tout aimable Maître, a fait précisément de même : sachant qu'il nous était impossible d'éviter toutes les attaques du démon, il est allé lui-même le combattre en notre présence, afin qu'à la vue de la victoire par lui remportée sur notre ennemi, nous apprenions la manière de le vaincre à notre tour. Quoique le tentateur ait recours à une infinité de moyens pour nous combattre, néanmoins il ne tente les chrétiens ordinairement que par les trois manières dont il se servit contre le Seigneur Jésus (2).

(1) Ob hoc Dominus se tentari permisit : ut, cujus munimur auxilio, ejusdem erudiremur exemplo (*Serm. 1 Quadr.*).

(2) Ut prius ipse congressus, quomodo ab aliis vinci possit ostenderet. Sic enim faciunt athletæ, cum discipulos suos vincere docent : data opera in palæstris cum aliis certamen exercent ; ut in luctantium corporibus artem faciant spectare vincendi. Quamvis enim multæ ac diversæ tentationes diaboli circa nos sint ; in his tamen tribus tentationibus, quas adversus Dominum habuit, et electos ejus tentare consuevit (*Hom. 13 in Matth.*).

Le Christ, ayant soutenu en lui-même ces trois combats, a voulu devenir notre médiateur, afin que nous puissions, selon saint Augustin, vaincre nos tentations, et par les secours qu'il nous a obtenus et par les exemples qu'il nous a donnés (1). Il a voulu, de plus, que nous fussions bien persuadés qu'aucune tentation, si violente qu'elle soit, n'est insurmontable, et que nous pouvons les vaincre toutes avec le secours de sa grâce, par le sentiment de notre confiance en Dieu et par la pratique de la prière et de la pénitence (2).

C'est pourquoi saint Paul nous prévient qu'il ne suffit pas de déposer le poids des liaisons profanes qui nous appesantissent, ni de sortir des occasions de péchés dont nous sommes entourés, ni de courir par la patience et avec courage dans la carrière qui nous est ouverte contre le démon; mais que nous devons tenir toujours les regards fixés sur Jésus qui le premier a combattu pour nous, et qui, étant le principe de notre confiance par la grâce qu'il nous a obtenue, sera aussi, par l'exemple qu'il nous a donné, le consommateur de notre victoire (3). Allons donc,

(1) Cur seipsum quoque tentandum præbuit? Ut ad superandas tentationes mediator esset, non solum per adjutorium, sed etiam per exemplum (*De Trinit.*, 4).

(2) Ut ostenderet nullam tentationem esse insuperabilem, sed omnes sua gratia, oratione et jejunio, et fiducia in Deum posse vinci, suo exemplo, monstraret (A Lap.).

(3) Deponentes pondus et circumstans nos peccatum, per potentiam curramus ad propositum nobis certamen. — Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum.

mes frères, encore aujourd'hui au désert pour contempler, dans ses circonstances particulières, la lutte que Jésus-Christ y soutient et que nous avons hier considérée en général ; nous venons, après en avoir contemplé le mystère, en étudier l'exemple, pour apprendre de la manière dont le Sauveur a vaincu notre ennemi comment nous pouvons, nous aussi, en triompher.

PREMIÈRE PARTIE.

Que cherche donc Satan et qu'espère-t-il obtenir de Jésus-Christ ? Il veut s'assurer si vraiment il est le Fils de Dieu, le Rédempteur du monde. Il avait vu sa naissance annoncée par les anges, suivie du miracle de l'étoile et de l'adoration des mages. Il avait été témoin que Siméon, dans le temple, l'avait appelé le *Salut de Dieu*. Peu de jours auparavant, il avait entendu une voix mystérieuse retentir sur les rivages du Jourdain, celle de Dieu même le proclamant *son Fils bien-aimé*. Or, tout cela lui faisait croire qu'il était Dieu. Mais cette opinion, dit saint Jean Chrysostôme, était en lui flottante et incertaine ; car, d'un autre côté, il l'avait vu naître dans la pauvreté, circoncire et présenter au temple comme pécheur, fuir en Egypte, parce qu'il ne pouvait se soustraire autrement à la fureur d'Hérode. Et il le voit encore à présent sujet à la fatigue, à la faim, à la soif et à toutes les misères de notre humanité. Or, dans son orgueil, il ne pouvait se résoudre à regarder comme Dieu celui qu'il voyait réduit au misérable état du

dernier des hommes. Ne pouvant donc concilier des contradictions si manifestes, que la seule science de Dieu avait su concevoir et que sa seule puissance avait pu exécuter, il était incertain, indécis et inquiet concernant l'idée qu'il devait se former du Christ. Pour se tirer d'embarras et pour faire cesser ses angoisses, il le tenta de différentes manières, afin de l'obliger à lui découvrir, par quelques signes de la puissance divine, s'il était réellement Dieu (1).

Satan commença donc de cette manière sa maligne suggestion, en lui adressant doucereusement ces paroles : « Je vois bien que tu as faim ; le désert dans lequel tu te trouves ne t'offre rien pour te restaurer. Si donc tu es vraiment le Fils de Dieu, fais-le connaître en changeant par ta parole ces pierres en pain (2).

Avant de passer outre, observons, mes frères, comment, par ces paroles, quoique prononcées d'un esprit si pervers, le démon annonça deux grandes vérités, ouvrant une école et donnant des leçons de théologie dont les hérétiques et les incrédules, ses enfants, feraient fort bien de profiter. En proposant donc tout d'abord à Jésus-Christ de changer les pierres en pain, il lui reconnaît la puissance de changer une substance en une autre substance. Donc

(1) *Exterritus tot ac tantis vocibus fuerat, sed nundum plane credebatur, quia quem audierat Dei Filium, interim hominem videbat. — Ideo an sit Dei Filius signo aliquo propositæ virtutis exquirît (Hom. 5 in var.).*

(2) *Et accedens tentator dixit ei : si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant (Matth., 11).*

le démon même croit à la *transsubstantiation eucharistique* ; car, en croyant que Jésus-Christ pouvait changer les pierres en pain, il ne peut certainement pas nier qu'il puisse changer le pain en son propre corps. O vous donc qui refusez de croire à l'Eucharistie sur le témoignage de l'Eglise, croyez-y au moins sur le témoignage du diable, que Jésus-Christ appelle votre père et qui en ceci certainement ne vous trompe point ; ne portez point l'orgueil au delà même des excès du père de l'orgueil, en refusant votre assentiment aux mystères de la religion.

Et vous qui faites des difficultés d'admettre que le monde a été créé par la seule force de la parole divine, venez, vous aussi, apprendre du démon et confesser avec lui que le monde a été réellement créé ainsi. Car remarquez bien que Lucifer ne dit point au Seigneur : *Change ces pierres en pain*, mais : *Dis que ces pierres deviennent pain*, montrant ainsi qu'il croyait que le Fils de Dieu n'a pas besoin de *faire*, mais de *dire* pour opérer les prodiges. C'est qu'il savait bien, dit Bède, que la création entière est l'œuvre, non point de l'action, mais du simple commandement du Verbe éternel de Dieu. Voilà pourquoi si le Christ, dans la présente circonstance, avait d'un seul signe, ou d'un seul *fiat*, changé les pierres en pain, ce seul argument aurait été plus que suffisant pour le faire croire au démon le vrai Fils de Dieu, qui d'une parole avait créé l'univers (1).

(1) Dicebat : Dic ; et non : Fac ; quia noverat scriptum : Dixit Deus, et facta sunt (*Expos.*).

Remarquons encore, avec saint Pierre Chrysologue dans les paroles du tentateur, quelle est cette sorte de philanthropie du démon, qui n'offre à un homme affamé que des pierres ! C'est ainsi que cet ennemi de la vie, l'auteur de la mort, a l'habitude de repaître ses vils esclaves. Ils sont affamés du pain de la paix et du bonheur, et le cruel ne leur offre que des pierres : les pierres des ennuis dévorants, des craintes inquiètes et des remords cuisants, qui, à force d'agiter l'âme, finissent par la pétrifier (1).

Les hommes charitables, qui s'attendrissent sur les afflictions du prochain et s'empressent de les faire cesser, prouvent par cela seul qu'ils sont les enfants de Dieu ; mais les hommes au cœur dur, qui restent impassibles comme le marbre ou le bronze à la vue de leurs frères malheureux, souffrant ou dans la misère, ou dans la douleur, qui n'ont pour les pauvres indigents d'autres sentiments que ceux de l'école païenne de Sénèque, disant : *Si un pauvre demande à manger, donne-lui un coup de poing pour du pain et un coup de pied pour ragouts* (mets) ; ces hommes cruels, étrangers à la compassion et à la charité, se montrent par cette inhumanité les vrais enfants du démon.

Mais quelle folie dans Lucifer, de croire que Jésus-Christ voulait faire un tel miracle pour satisfaire sa maligne curiosité et son sot orgueil ! Non, non, Dieu ne fait pas de miracle pour contenter l'orgueil ; mais quand il opère des prodiges, c'est pour consoler

(1) Lapidés offert esurienti. Humanitas talis semper est inimici. Si ascit suos mortis auctor, vitæ inimicus (*Serm.* 11).

la piété ; il ne fait point de miracle en faveur de l'incrédulité présomptueuse qui les méprise, mais il en fait en faveur de la foi humble qui s'en édifie ; il ne fait point de miracle chez les hérétiques, qui les tourneraient en faveur de l'erreur, mais dans l'Eglise et en faveur de l'Eglise, où ils deviennent des preuves nouvelles à l'appui de la vérité (1). C'est pourquoi, bien qu'il eût été très-facile au Fils de Dieu de changer les pierres en pain, puisqu'il avait déjà changé souvent des cœurs plus durs que la pierre en vrais fils d'Abraham ; cependant il regarde comme une chose indigne de sa majesté de seconder les désirs de Satan (2). Saint Léon dit que le Tout-Puissant pouvait fort bien opérer encore ce miracle ; car y a-t-il rien de plus facile au Créateur que de changer, par un signe de sa volonté, quelque créature que ce soit en une autre créature, comme il lui plut de le faire lorsqu'il changea l'eau en vin aux noces de Cana ? Mais il était conforme aux desseins que sa sagesse avait adoptés pour notre salut, de vaincre l'orgueil du plus scélérat des ennemis, plutôt comme homme, par le mystère de son humilité, que comme Dieu, par l'éclat de sa puissance (3).

(1) *Signa fidei sunt præstanda, non dolis; credenti danda sunt, non sunt danda tentanti.*

(2) *Non erat impossibile Filio Dei in panem lapides convertere, qui propemodum ex lapidibus filios Abraham suscitavit. Sed fas non erat, Dominum diaboli voluntati obtemperare (Serm. 11).*

(3) *Poterat et illud Omnipotens; et facile erat ut, ad Creatoris imperium in quam juberetur speciem, cujuslibet generis creatura transiret: sicut, cum voluit, in nuptiali convivio, aquam in vinum mutavit. Sed*

Observons toutefois qu'en soi notre divin Sauveur eût certainement pu, sans nul inconvénient, faire un miracle pour apaiser sa faim, mais que, dans la circonstance dont il s'agit, c'eût été mal de le faire par l'insinuation du démon. Car la chose la plus simple, la plus légitime et la plus innocente, comme de se restaurer et de se conserver la vie, si on la fait par respect pour le démon, cédant à ses suggestions ou à celles de ses ministres, devient, dans ce cas, un véridique péché. Que fait donc le Sauveur? S'étant recueilli, ainsi qu'il convenait à un Dieu, il répondit au démon ces graves paroles : « Il est écrit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (1). Tâchons, mes frères, de bien comprendre ces sages et grandes paroles, et d'en tirer profit.

Le Seigneur ne dit pas : *Je peux et ne veux point*, afin de ne pas se découvrir clairement comme Dieu. Bien moins pouvait-il mentir, en disant : *Je veux, mais je ne puis pas*. De même il ne dit pas : *Moi, je ne me nourris* pas seulement de pain, mais il dit : L'HOMME ne se nourrit pas seulement de pain (2).

magis salutiferis dispensationibus congruebat, ut nequissimi hostis astutia non potentia Deitatis, sed humilitatis mysterio vinceretur (*Serm. 1 Quadr.*).

(1) Et respondit ad illum Jesus : Scriptum est : Quia non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei (*Matth.*, iv; *Luc.*, iv).

(2) Non dixit : Possum et nolo ; ut non sese ostenderet Filium Dei. Non dixit : Non possum ; ut non se mendacem faceret (*Exp.*). — Non dixit : Non in solo pane vivo ; sed : Vivit homo.

Or, quel est cet *homme* sans nom, dans le sens absolu, qui ne vive pas seulement de pain, sinon l'homme par excellence, l'homme parfait, parce qu'il est Dieu, et qui, étant Dieu, a daigné devenir fils de l'homme et s'appeler ainsi? Ce fut donc la même chose que dire au démon, comme le remarque saint Hilaire : « L'homme que tu vois devant toi et que tu regardes comme un homme est Dieu aussi, et la preuve, c'est que, lors même qu'il ne se nourrit pas d'aliments comme un homme, il a cependant une autre nourriture spirituelle avec laquelle il peut aussi, quand il lui plaît, nourrir son humanité ; car il est le Verbe de Dieu et il vit de la vérité de Dieu, qui lui est uni par unité de nature (1). » Voilà donc comment la sagesse divine se rit de l'astuce infernale, comment elle s'en moque et s'en amuse! Jésus-Christ révèle au démon sa divinité, mais de manière que le démon, dans l'orgueilleuse présomption par laquelle il croit tout comprendre, ne le reconnaît pas et reste plus incertain qu'auparavant.

Mais tandis que par ces paroles simples, tirées de l'Écriture, il cache sa divinité au prince des ténèbres et le perce comme d'une flèche, selon l'expression de saint Jean Chrysostome (2), il nous découvre une profonde vérité, cachée à la sagesse païenne d'Athènes et de Rome ; il nous donne aussi d'importants enseignements.

(1) Quia ipse, non solum homo, sed Deus, licet hominis cibo abstineret, Dei tamen Spiritu alebatur (*Comment.*).

(2) Celata divinitate, solo legis testimonio, veluti quadam eum sagitta percussit (*Comment.*).

En effet, en disant que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, il entend par là que l'homme était composé de deux substances : l'une corporelle, l'autre spirituelle ; de deux espèces de subsistance et de vie : la vie physique et naturelle, qui consiste dans l'union du corps avec l'âme ; la vie surnaturelle et divine, qui consiste dans l'union de l'âme avec le Verbe divin. Ainsi, dit saint Augustin, comme le corps séparé de l'âme devient un cadavre, de même l'âme meurt quand elle est séparée du Verbe éternel de Dieu (1).

Vainement, s'écrie saint Jérôme, vainement l'homme que le Verbe éternel n'éclaire point de sa vérité, qu'il ne sanctifie point par sa grâce et qu'il n'anime point par son union, se vante-t-il de vivre, rigoureusement parlant, en effet, il est mort. Et que lui importe, par conséquent, de vivre dans les sens, s'il est mort dans l'esprit ? de vivre comme la brute, quand il est mort comme homme ? de vivre comme païen, quand il est mort comme chrétien ? de vivre dans le temps, puisqu'il est mort pour l'éternité ? Il ne vit point : avez-vous entendu, mes frères ? il ne vit point : *non vivit, non vivit* (2). Ainsi, cette femme si bien entourée des pompes attrayantes du monde, ce jeune homme si élégant et si délicatement mis, cet homme en dignité si honoré et si riche, ces heureux du siècle si bien

(1) Sicut expirat corpus, cum amittit animam ; ita expirat anima, cum amittit Deum (*Tract. 49 in Joan.*).

(2) Si quis ergo non vescitur verbo Dei, iste non vivit (*Com.*).

pourvus de titres, si bien assortis de toutes manières, ne portent dans le corps, comme dans un sépulcre blanchi, qu'une âme morte et peut-être remplie de la corruption des vices. Ce sont de vrais cadavres spirituels, selon l'expression de l'Écriture, des squelettes nu-pieds, des spectres ambulants que l'enfer, comme leur sépulcre, réclame à chaque instant : ils n'ont de vivant que le nom ; ils sont morts (1).

En second lieu, *toute parole qui sort de la bouche de Dieu*, c'est le Verbe éternel, la parole incréée, la sagesse de Dieu, dont il est écrit qu'elle sort de la bouche de Dieu : *Ego sapientia, ex ore Altissimi prodivi* ; c'est encore toute vérité, tout sacrement, toute inspiration, toute grâce ; car tout cela *procède de la bouche*, ou, si vous voulez, du cœur de Dieu et de son amour. Saint Maxime ajoute que ces paroles du Seigneur signifient encore que le Verbe du Très-Haut, à l'exemple du pain matériel qui rassasie et qui restaure les forces du corps, est pour tous les fidèles, par la lumière de ses doctrines, par la grâce de ses sacrements et par l'aliment divin de la sainte Eucharistie (2), le pain essentiel de l'âme nécessaire à la vie éternelle. C'est pour cela que le Seigneur voulut nous exhorter à mettre dans le Verbe de Dieu seul nos espérances pour l'éternité.

Quoique le Sauveur ait lui-même déclaré qu'étant

(1) *Nomen habes quod vivas, et mortuus es (Apoc., III).*

(2) *Docens, quia reficit esuriem corporis panis ; verbum autem Dei cunctis fidelibus substantiam sempiternæ salutis operatur (Hom. 4, S. Max.).*

composé d'un corps et d'une âme, nous devons procurer au corps et à l'âme l'aliment qui leur est propre; néanmoins, dédaignant en ce jour le pain terrestre et se contentant de la parole céleste, il nous apprend qu'on doit préférer la vérité et la grâce de Dieu, vraie nourriture de l'âme, à tous les trésors et à tous les avantages du corps, et que nous devons être plus empressés de nourrir l'âme que le corps (1).

Il y a plus : cette première tentation que le démon eut l'audace de susciter au Seigneur fut une tentation de gourmandise ou de satisfaction sensuelle; c'est pourquoi Jésus-Christ nous a préparé, dans les paroles par lui employées pour la repousser, les armes dont nous pouvons nous servir pour triompher de toutes les tentations de la chair et des sens. Et d'abord ce passage : *L'homme ne vit pas seulement de pain*, etc., est tiré du *Deutéronome*, c'est-à-dire *seconde loi*, et à cause de cela, disent les interprètes, il figurait l'Évangile. Le Sauveur, ayant emprunté à ce livre toutes les paroles dont il se servit pour humilier Satan, voulut, dit saint Jérôme, nous révéler l'efficacité mystérieuse des doctrines et des maximes de l'Évangile, afin que nous puissions repousser toutes les suggestions diaboliques (2). Le démon, lorsqu'il nous tente, obéit à ses instincts de perversité; appre-

(1) Ostendens in verbo Dei alimoniam æternitatis esse sperandam. — Edocens, corpori et animæ, vitæ propriis alimentis deberi subsidia; et cibum animæ, id est verbum Dei, eduliis corporalibus præponendum; et attentius menti providendum esse, quam ventri (*Comment.*).

(2) Testimonia de Deuteronomio tantum protulit, ut secundæ legi sacramenta monstraret (*S. Ger.*).

nons, par les paroles du Sauveur, à faire notre devoir en repoussant les tentations par notre fidélité exacte à la loi divine, qui est la meilleure de toutes les armes pour dompter l'ennemi et pour le mettre en fuite (1).

Et quant aux tentations charnelles en particulier, notre divin Sauveur nous a, par les mêmes paroles, enseigné que les moyens les plus efficaces pour les vaincre sont la méditation des doctrines évangéliques, l'exercice des œuvres de piété, qui fortifient l'âme et paralysent la funeste énergie de la concupiscence du corps. Hélas ! l'homme adonné aux délices charnelles finit toujours par devenir sensuel, grossier et matériel, j'allais dire jusque dans son âme. L'homme, au contraire, qui s'adonne à la méditation de la parole de Dieu et aux délices de sa grâce, vrai aliment de l'esprit et du cœur, s'élève peu à peu au-dessus des sens, se sanctifie et devient, je le dirai, spirituel même dans son corps (2).

Mais un artifice fort ancien du démon, c'est de vouloir abattre par l'orgueil ceux qu'il n'a pu vaincre par les douceurs des plaisirs charnels. Voyant donc, dit saint Cyprien, que Jésus-Christ avait résisté à la première tentation de gourmandise, il lui en proposa

(1) Illius est suadere, nostrum est persuasiones ejus, per legis observantiam superare (*Com. S. Hil.*).

(2) C'est pourquoi saint Léon nous avertit qu'il ne suffit pas durant le carême, de mortifier par le jeûne l'homme corporel et extérieur, mais qu'il faut recréer l'homme spirituel et intérieur par la méditation des choses divines. Tandis que d'une part on retire au corps la nourriture, il faut, de l'autre, fournir à l'âme le Verbe de Dieu devenu notre nourriture et notre délice dans les sacrements.

une seconde de vaine gloire. Et de fait; les évangélistes racontent que Satan, le saisissant entre ses bras, le souleva dans les airs et le transporta à la ville sainte, qui était voisine, et le déposa sur la pointe de la façade intérieure du temple (1).

Arrêtons-nous un instant, mes frères, sur les circonstances qui ont précédé cette seconde tentation; puis nous tâcherons de vous la faire connaître. Saint Matthieu, par la *ville sainte* (2), entend Jérusalem, comme saint Luc, d'ailleurs, le dit expressément. Il l'appelle *sainte*, parce que le temple, le *sancta sanctorum*, s'y trouvait et qu'on y célébrait le culte du vrai Dieu; mais l'importante leçon qu'il a voulu nous donner, c'est que la tentation s'introduit dans les lieux même les plus saints, et que l'âme imprudente n'est point garantie de ne pas tomber dans les filets du tentateur, ni par le caractère sacré, ni par l'habit religieux, ni par la profession des plus saintes vertus (3).

(1) Quem gula non potuit, vana gloria subvertere nititur (*De Tent.*).

(2) Sancta Hierusalem dicebatur, in qua templum Dei erat, et Sancta sanctorum, et cultus unius Dei. In quo ostenditur, quia diabolus fidelibus Christi etiam in sanctis locis insidiatur (*Glos.*).

(3) Tunc assumpsit eum diabolus in sanctam civitatem, et statuit eum super pinnaculum templi (*Matth.*, v).

Le temple de Jérusalem n'était pas entièrement couvert. Le grand vestibule où le peuple assistait au sacrifice, et le vestibule qui contenait l'autel des holocaustes et où les prêtres immolaient et brûlaient les victimes, étaient sans couverture. La toiture commençait seulement sur cette partie du temple qu'on appelait le *Sancta*, et se prolongeait jusqu'à l'autre partie du temple qu'on nommait le *Sancta sanctorum*. Or, il y avait précisément à l'endroit où commençait la toiture une espèce d'arc ou de voûte qui se terminait en pointe; elle avait douze coudées de hauteur de-

Mais comment, dit saint Grégoire, comment peut-on penser sans frémir que le Fils de Dieu, la pureté et la sainteté par essence, que la plus pure des vierges n'était pas même digne de toucher, ait été serré entre les bras immondes de Satan? Peut-on l'apprendre sans horreur? Cependant cela n'est pas incroyable pour nous, car nous savons que Jésus-Christ a supporté des humiliations encore plus grandes. Sans doute que le démon est le chef de tous les hommes iniques et méchants, comme ils sont eux-mêmes vraiment ses membres.

Nous savons que le Sauveur consentit à être crucifié par les mains des Juifs impies, et qu'il veut encore aujourd'hui descendre entre les mains de ministres impurs et dans le cœur des plus mauvais chrétiens. Quelle merveille y a-t-il donc qu'il ait voulu être placé entre les mains du démon, quand son amour lui a fait consentir d'être maltraité et crucifié par des hommes possédés de son esprit (1)? Que personne, en voyant Satan transporter le Fils de Dieu dans les airs, ne croie à la puissance de cet esprit infernal. Que tous les hommes admirent plutôt en cela l'humilité et la patience de Jésus-Christ. Il le

puis le bus jusqu'à la sommité, qu'on appelait le *pinacle du temple*. C'est sur ce point élevé que Satan transporta et déposa Jésus-Christ.

(1) Cum dicitur Deus homo a diabolo assumptus, mens refugit credere, humanæ hoc audire aures expavescunt. — Qui tamen non esse incredibilia ista cognoscimus, si in illo et alia facta pensamus. — Certe iniquorum omnium diabolus caput est; et hujus capitis membra sunt omnes iniqui. — Quid ergo mirum, si se ab illo permisit duci, qui se pertulit etiam a membris illius crucifigi (*Hom.* 16).

suit non point parce qu'il ne peut lui résister, mais parce qu'il veut souffrir. Au contraire, le démon ne transporta point le Sauveur dans les airs par un prodige de sa puissance, mais bien par l'aveuglement de son orgueil, car il croit entraîner par violence celui qui se laisse enlever par sa pleine volonté (1).

Ah! le Sauveur ne s'abandonne ainsi à la volonté du démon que pour nous empêcher d'en devenir nous-mêmes le jouet (2). Satan transporte le Seigneur sur le pinacle du temple pour le provoquer, et le Seigneur le suit pour le vaincre (3).

Mais écoutons ce qu'il prétend persuader au Sauveur dans cette seconde tentation. L'ayant donc déposé sur le point le plus élevé du temple, il lui dit : « Si vraiment tu es le Fils de Dieu, jette-toi au bas de cette hauteur ; fais voir que tu ne crains pas le danger » (4). Quelle proposition insensée ! y a-t-il rien

(1) Cette pensée est de saint Jérôme.

(2) Quando audis ductum a diabolo, nihil cogites de potentia diaboli ; sed mirare de patientia Christi (*Exp.*). — In sequente Domino non infirmitas, sed patientia est ; in ducente diabolo non virtus est, sed superbia. Quia, volentem Christum non intelligens, quasi invitum ducebat. — Ille ductus est, ut nos diaboli voluntatem non sequamur.

Si le Fils de Dieu se fût laissé tomber de cette hauteur, il se serait arrêté tout juste dans le vestibule des prêtres, et tout le peuple eût été témoin de cette descente miraculeuse. En l'induisant à se précipiter en ce lieu, Satan voulait lui dire ceci : Par ce prodige, montre au peuple et aux prêtres réunis dans les deux vestibules que tu es réellement le Fils du Dieu qu'on adore dans ce temple ; fais ainsi connaître ton origine et ta puissance. C'était donc là une tentation de vanité, d'ostentation, de jactance et d'orgueil.

(3) Ascendit super pinnaculum inimicus, ut provocet ; sequitur Dominus, ut triumphet (*Hom. 5, ex var.*).

(4) Et dixit ei : Si Filius Dei es, mitte te hinc deorsum (*Matth., vi*).

de plus déraisonnable? Comment oser prétendre que Jésus-Christ manifeste sa puissance en se précipitant, et non point en sauvant les autres du précipice? N'est-ce pas le propre d'un insensé et d'une âme possédée par l'esprit de Satan (1)? Combien n'eût-il pas été plus convenable, dit saint Pierre Chrysologue, de se faire voir monter au ciel en témoignage de sa divinité; car c'est le propre de Dieu de monter, comme de descendre est celui du démon (2). Saint Maxime dit aussi que s'il avait dit au Sauveur : *Monte au ciel*, il aurait, par cela, mieux connu s'il était Dieu. Mais l'ennemi du ciel n'ose pas, même par plaisanterie, insinuer aux hommes de monter au ciel; il a l'habitude de les faire descendre, voulant les faire tomber tous, comme il est tombé lui-même le premier de tous. Il ne comprit point, l'aveugle, qu'en parlant ainsi, il prétendait pousser à sa ruine celui qui non-seulement ne peut jamais tomber, mais qui est venu au secours de ceux qui étaient tombés pour réparer leurs tristes ruines (3). En effet, il est écrit qu'après

(1) Si potentiam oporteret ostendi, non seipsum præcipitando, sed alios salvando ostenderet. Se ipsum enim in præcipitium projicere, diabolicæ est mentis insania (*Hom. 15 in Matth.*).

(2) Convenientius dixisset : Si Filius Dei es, ascende in cælum cum sit hominis ad ima cadere, Dei sit ad superna conscendere (*Serm. 13*).

(3) Si dixisset : « Ascende in cælum, » vere illum Dei Filium esse comprehenderet. Sed inimicus cæli, nequidem tentando, ascensum vult persuadere cœlestem. Deorsum et in ima provocat, quia optat omnes cadere, qui sentit præ omnibus accidisse. Nec intelligit cæcus quia, illi conatur suadere ruinam, qui non solum cadere non potest, sed ruinas venit emendare lapsorum (*Hom. 2*).

avoir jugé les nations, Jésus-Christ réparera les ruines faites au ciel par les anges prévaricateurs (1). Et puis il a dit aux Juifs : Je suis d'en haut, et vous d'en bas (2), voulant dire par là que celui qui veut avoir part à ses biens ne doit point ramper sur la terre, mais s'élever jusqu'au ciel par ses pensées et par ses sentiments, et c'est pour cela que l'Eglise nous exhorte à élever nos cœurs en haut : *Sursum corda*.

Reconnaissons donc à ces paroles : *Jette-toi en bas*, le langage du démon, qui n'a d'autres désirs que de voir les intelligences se dégrader comme en se précipitant (3).

Remarquez aussi, mes frères, que le démon veut persuader au Sauveur de se précipiter, mais qu'il ne le précipite pas lui-même ; cela nous apprend, dit le même saint, qu'il peut nous attirer au mal, mais qu'il ne saurait nous y entraîner malgré nous (4). Saint Chrysostome ajoute que nous devons conclure de là que nous sommes libres, et que si nous tombons dans le péché et périssons, c'est à notre mauvaise volonté qu'il faut l'attribuer, et non point à la violence de nos ennemis (5).

Toutefois, comme le Sauveur repoussa la première tentation par les passages de l'Écriture, voici que le

(1) *Judicabit in nationibus, implebit ruinas (Ps. cix).*

(2) *Vos de deorsum estis; ego de sursum sum (Joan., viii).*

(3) *Vox diaboli est, quæ semper omnes cadere disiderat (Com.).*

(4) *Persuadere potest; præcipitare non potest.*

(5) *Ostendit quod unusquisque nostrum libertate arbitrii, voluntatis suæ culpa in mortem cadit (Hom. 5, ex var.).*

démon, cette fois-ci, se prend aussi à citer l'Écriture à Jésus-Christ ; il ose lui persuader, par l'Écriture, de commettre un second péché, car il continue à lui dire : « Du reste, il est certain qu'en te jetant d'ici en bas, tu ne te feras aucun mal ; car, comme le Prophète l'a dit : « *Dieu a confié la garde de ta personne à ses anges ; il leur a ordonné de veiller sur toi dans toutes tes voies, afin qu'accourant ils te soutiennent dans leurs bras, pour que ton pied ne heurte point contre la pierre* » (1). Mais cette fois-ci, dit saint Cyprien, Satan se montre très-mauvais interprète de l'Écriture (2). D'abord, il applique au Fils de Dieu une prophétie qui, au témoignage de saint Jérôme, ne lui appartient pas, mais qui a rapport aux seuls serviteurs de Dieu (3). En effet, le Prophète, dans les paroles citées plus haut, fait allusion, selon les interprètes, à cette grande et consolante vérité, qui nous apprend que chaque homme a un ange pour le garder. Le Psalmiste ne parle donc que des hommes ordinaires et non point de l'Homme-Dieu, lequel n'a pas besoin d'anges gardiens, puisque sa personne divine suffit pour soutenir et défendre l'humanité qu'il a assumée (4).

(1) Scriptum est enim : Quia angelis suis mandavit de te, ut conservent te, et quia tollent te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum (*Matth.*, vi ; *Luc.*, x).

(2) Diabolus malus legis interpret (*Hom.* 3, *ex var.*).

(3) Verum hic non de Christo, sed de viro sancto prophetia est (*in Psal.* xc).

(4) Hinc angeli singulorum custodes vere intelliguntur — Psaltes loquitur de meritis hominibus, et non de Homine Deo, qui non habet opus

En second lieu, bien loin que ce soit les anges qui portent le Fils de Dieu sur leurs bras, c'est lui au contraire qui soutient, par la puissance de sa parole, les anges et tout ce qu'il a créé. Et, s'il est entouré et quelquefois porté par les anges, ce n'est point parce qu'il est faible, pour l'empêcher de tomber; mais c'est par honneur et parce qu'il est roi et souverain de toutes choses (1). Saint Bernard, s'adressant au démon, lui dit : Combien tu es aveugle, si tu ne vois pas, dans le témoignage même de l'Écriture que tu cites à l'appui de ta maligne suggestion, la sentence qui te condamne. Le Prophète a dit que Dieu a ordonné à ses anges de conduire le *juste* dans toutes ses voies, mais non point dans tous les précipices dans lesquels il voudrait témérairement s'exposer à tomber. Cette voie que tu indiques aujourd'hui au Seigneur n'est point une route sûre, c'est une ruine à affronter. Si tu appelles voie le précipice, c'est le chemin que tu as suivi; ce n'est point celui que Jésus-Christ doit prendre (2).

D'un autre côté, en se montrant aujourd'hui si insensé et si aveugle, il se donne à connaître pour ce

eustodibus angelis, cum suam humanitatem custodiat Divinitas (A Lap.).

(1) Vere Filius Dei angelorum manibus non portatur; sed ipse magis angelos portat : unde : Portans omnia verbo virtutis suæ (Heb., 1); — et si portatur, non ut non offendat ad lapidem, quasi infirmus; sed propter honorem, quasi Dominus (Exp.).

(2) Quid enim mandavit Deus? Ut te custodiant in omnibus viis tuis. Numquid . In præcipitiis. — Non est via hæc, sed ruina; et si via, tua est, non illius (in Ps. Qui habitat.).

qu'il a toujours été et sera à jamais : un *ouvrier de tromperie*. En effet le Prophète, dans le même psaume, après les paroles citées par le tentateur, ajoute immédiatement : « Pour toi, ô juste, tu marcheras impunément sur l'aspic et le basilic ; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon sans qu'ils puissent te nuire. » Or David, par ces paroles, a clairement prédit la victoire que le *juste*, l'ami de Dieu, devait remporter sur le démon, et l'impuissance du démon à l'outrager et à lui nuire. Que fait donc Lucifer ? Il cite au Sauveur la première partie de la prophétie comme pour rassurer sa faiblesse et, par ce piège, le tenter ; puis il cache astucieusement la seconde partie, qui rappelle sa propre défaite. Saint Jean Chrysostome observe encore que Dieu, dans les paroles du prophète, a promis de secourir ses serviteurs par le moyen de ses anges, mais il n'a pas dit à ceux-ci de se précipiter d'eux-mêmes pour être ensuite miraculeusement secourus. Cette addition, le démon la fit de lui-même, unissant ainsi aux paroles de la vérité divine celles de sa perversité ; tel celui qui présente à boire le venin mêlé aux douceurs du miel. Voilà donc, continue le même père, le maître et le modèle des hérétiques, et l'auteur secret de toutes les hérésies. C'est de lui que les hérétiques ont appris à torturer et à corrompre les saintes Écritures, en leur donnant un sens malin et erroné, en citant les passages qui paraissent les favoriser tout en supprimant ceux qui clairement les condamnent. C'est par lui qu'ils sont inspirés quand, par une audace in-

fernale, ils osent citer l'Écriture pour prouver ce que l'Écriture condamne, changeant en une source d'erreur l'auguste dépôt de la vérité divine. C'est de lui enfin qu'ils ont reçu le conseil et l'impulsion de se précipiter eux-mêmes des hauteurs de la foi catholique dans l'abîme des plus honteuses absurdités (1).

Mais l'Eglise, éclairée par l'Esprit-Saint, ne se laisse ni surprendre ni tromper par la hardiesse des hérétiques. Par l'Écriture qu'ils osent citer à leur appui, elle les confond et les convainc, les condamnant comme corrupteurs de l'Écriture, tout comme son divin Époux, Jésus-Christ, par le bouclier des passages de l'Écriture légitimement interprétés, repousse les traits d'une fausse doctrine empruntée à l'Écriture par le démon (2). En effet, il répond au tentateur : « Souviens-toi qu'il est aussi écrit : tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Que ces paroles sont belles ! dit saint Pierre Chrysologue ! Le démon, en disant au Sauveur : *jette-toi en bas*, fit connaître qui il était ; de même le Seigneur dans sa réponse : *tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*, manifesta ce

(1) Debuerat et illud dicere: Super aspidem et basiliscum ambulabis ; et conculcabis leonem et draconem. Sed de angelorum auxilio, quasi ad infirmum loquitur ; de conculcatione, quasi tergiversator, tacet (*Com.*). Scriptum quidem erat : Angelis suis mandavit de te ; sed non, quod de suo addidit : Mitte te deorsum... Immiscuit verbis divinis verba nequitiæ suæ, ut per dulcedinem mellis venena mortis infunderet. — Scripturas divinas pravo sensu et subdola fraude interpretatur. Sic multos hæreticos de altitudine Catholicæ fidei in ima dejecit (*Hom. 5, ex var.*).

(2) Dominus falsas de Scripturis diaboli sagittas veris Scripturarum frangit clypeis. — At ille Jesus : Rursum scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum (*Matth., vii*).

qu'il était ; car il entendit se les appliquer à lui-même, et il se déclara ainsi Dieu et Seigneur, et de plus le Sauveur qui, pour notre salut, ne s'était point précipité du haut du temple, mais qui était descendu du ciel jusqu'à notre bassesse, pour être la résurrection des morts, et non point le modèle de ceux qui étaient tombés (1).

Mais, en se manifestant ainsi, il nous instruit encore. Il nous apprend d'abord que nous ne devons jamais, à l'inspiration du démon de la vanité et sans un motif honnête et spirituel, étaler notre puissance et notre vertu, et que dans aucun cas nous ne devons en faire un vain étalage ni en tirer un motif de complaisance ou d'ostentation : *Rursum scriptum est*. En second lieu, il nous fait comprendre que s'exposer volontairement au péril de pécher, comptant sur l'assistance des anges et sur la protection divine, c'est prétendre à un miracle qui n'est point nécessaire, que le Seigneur n'a pas permis, et que c'est tenter Dieu et se perdre soi-même : *Non tentabis Deum*. Enfin, comme l'on repousse les tentations charnelles en nourrissant souvent son cœur de la parole de Dieu, de même on fait taire les prétentions de l'orgueil et de la vaine présomption en se rappelant la crainte de Dieu, Seigneur et maître de toutes choses : *Non tentabis Deum tuum*.

(1) Sicut diabolus consilis suis se prodit, ita responsione sua Dominus se revelat. Se utique Dominum, se utique Deum intelligi voluit, hæc dicendo. Quia se non de prima templi tantum dedit in terram, sed de cœlis ad inferos se usque jactavit ; ut non cadentium forma, sed esset resurrectio mortuorum (*Serm. 13*).

Ce second assaut du démon ne lui ayant pas mieux réussi que le premier, le tentateur eut recours au troisième ; en sorte qu'il le prit de nouveau entre ses bras et le transporta sur la cime d'une très-haute montagne (1), d'où le regard plongeait sur un vaste horizon. De ce lieu élevé le démon montra au Sauveur les lieux et les noms de tous les royaumes de la terre et leurs grandeurs, puis il lui dit : « Eh bien ! je te donne toute cette immense variété de royaumes et d'empires si tu veux une seule fois te prosterner devant moi et m'adorer. » Voilà comment le démon manifesta par ses paroles l'ostentation de son antique orgueil. Comme il avait déjà convoité ardemment de devenir semblable au Très-Haut, de même il veut dans le désert s'attribuer le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Non-seulement, disent les interprètes, ce n'est point assez, pour cet esprit superbe, que le Sauveur l'adore en une manière quelconque, mais il exige encore qu'il l'adore en la façon la plus humble et la plus obséquieuse, c'est-à-dire en se prosternant à

(1) Iterum assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde (*Matth.*, vii). — Et ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum ; et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me (*Matth.*, vii). — Similis ero Altissimo (*Isa.*, xiv).

Cette montagne, peut-être la plus élevée de toute la Judée, est située à l'extrémité orientale de ce même désert où Jésus-Christ jeûna. Elle s'appelait déjà le *Mont de la Quarantaine* ; à présent on l'appelle le *Mont du Diable*, parce que le démon y a transporté Jésus-Christ. C'est aussi sur cette montagne, comme on le sait par l'Évangile, que le Christ se transporta seul plusieurs fois pour prier. Les premiers chrétiens y avaient élevé, en mémoire de ces mystères, une chapelle dont on voit encore les ruines.

ses pieds. Par là il nous fait voir qu'il faut que l'homme qui l'adore fasse auparavant une bien grande chute (1).

Mais ne nous étonnons pas de voir le démon pousser ses prétentions contre le Sauveur à ce point, qu'il ose en solliciter une adoration sacrilège. En voyant qu'il lui avait refusé les deux miracles qu'il lui avait demandés et qu'il s'était laissé transporter sur la sommité du temple sans opposer aucune résistance, il attribua à la faiblesse de l'homme et à l'impuissance d'un inférieur ce qui n'était qu'un miracle de la patience et de l'humilité du Sauveur du monde. Il se persuada donc que le Sauveur n'était rien qu'un simple homme. C'est pourquoi cette fois-ci il ne dit plus comme les deux premières : *Si tu es le Fils de Dieu : Si Filius Dei es*; mais étant devenu, à cause de son ambition, plus aveugle, plus audacieux et plus impudent, il feignit, lui, d'être Fils de Dieu et Dieu même, car il ajouta : « Je peux bien te donner ces royaumes que je te montre ; j'en ai reçu la libre possession et je suis maître de les donner à qui il me plaît (2). » Quelle

(1) *Ecce antiqua diaboli superbia : sicut enim in principio se voluit similem Deo facere, ita nunc volebat divinum sibi cultum usurpare. Ambitio diaboli non qualemcumque adorationem, sed humillimam exquirat, dicens : Si cadens adoraveris me (A. Lap.).— Diabolum adoraturus, ante corruat necesse est (Glos. ordin.).*

(2) *Quia mihi tradita sunt; et cui volo, do illa (Luc., vi).*

Par cette tentation de l'adoration, le démon croyait fermement, dans son orgueilleuse présomption, de pousser le Sauveur à une telle extrémité, qu'il ne lui fût plus possible de se cacher. Il disait, en effet, en lui-même : S'il est Fils de Dieu, il entendra avec horreur la proposition que je lui fais de m'adorer ; il me réprimandera au contraire, exigeant que je l'adore moi-même comme mon Créateur et mon Seigneur.

scélératesse et quel mensonge, s'écrie saint Maxime. Celui qui se plie à tes volontés, qui correspond à tes desseins, qui seconde tes inspirations et qui, se soumettant à ton empire, t'adore, celui-là ne peut, ne doit point attendre la gloire des royaumes, mais l'horreur de l'enfer; ce n'est qu'en adorant Dieu et qu'en le servant lui seul qu'on peut obtenir la prérogative de régner avec Dieu (1). Les serviteurs de Dieu et ses amis sont seuls libres, indépendants et maîtres; dès cette vie, ils règnent par la mortification sur leur cœur et par l'amour sur ceux des autres, et un jour ils régneront dans les cieux, quand Jésus-Christ leur adressera ces tendres paroles : « Venez avec moi, ô les bénis de mon Père; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde (2). »

Au reste, on pourrait aussi répondre à Satan : Trompeur arrogant, quand est-ce que Dieu t'a rendu maître des royaumes de la terre et qu'il t'a donné la faculté d'en être l'arbitre et le dispensateur? Comment promets-tu de donner à autrui ce que tu n'as pas toi-même? Comment peux-tu disposer ainsi du monde, toi qui n'en es point le maître, mais bien la plus méprisable et la plus malheureuse des créatures? Cependant il y a dans cette ostentation du père du mensonge une funeste vérité; permettez-moi, mes frères, de vous exposer à ce sujet la belle réflexion d'un Père :

(1) Ei qui te, dæmon, adoraverit, non regna, sed inferna debentur; adorare Deum eique servire, regnandi prærogativa est (*Hom.* 1).

(2) Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum paratum vobis a constitutione mundi (*Matth.*, xiii).

Dieu, dans l'ordre de sa Providence, a établi que non-seulement il serait le dispensateur des biens de la terre, mais que le démon aurait aussi ce pouvoir. Ce n'est pas que le Créateur ait cédé au prince des ténèbres le domaine des biens du monde, dont Dieu est toujours le maître absolu ; mais, s'étant réservé de donner à ses serviteurs quelques biens temporels pour soutien et pour récompense, il a aussi concédé au démon le pouvoir d'en distribuer quelques-uns aux pécheurs, pour leur malheur et pour leur punition, puisque la richesse et la prospérité des impies sont un grand châtiment de Dieu, tandis que les humiliations, les souffrances et les tribulations des justes sont très-souvent de grandes faveurs de sa part. Ainsi, de même que tous les biens qu'on acquiert dans ce monde par les voies légitimes et saintes viennent de Dieu, de même tous ceux qu'on obtient par le moyen de l'injustice, de la fraude et du vice viennent du démon. C'est donc en vain, ô homme du siècle, que tu t'enorgueillis et que tu fais si grande parade de tes titres, de tes charges, de tes richesses, de ton luxe, de tes plaisirs et de tes dignités ; car si tu les as acquis à force de fraudes secrètes, d'extorsions et d'usures manifestes, ou par la prostitution de ton honneur, par l'infamie, par l'intrigue, en un mot par la perte de ton âme, tu ne les as pas obtenus de Dieu, mais tu les as reçus du démon ; tu n'es point l'ami de Dieu, mais tu l'es de Satan. Misérable ! applaudis-toi des dons (1) qui te viennent de si tristes

(1) *Inter duas condiciones posuit Deus divitias in medio : ut diabolus*

maines. Ce n'est déjà pas gratuitement qu'il te les a distribués ! Que ne puisses-tu comprendre à quel immense prix il te les a donnés ! Il ne donne les richesses de la terre, dit saint Chrysostome, que pour dépouiller les âmes des biens infinis de l'éternité (1). Bien plus, dit saint Cyprien, tous les biens qui viennent de lui sont le prix infâme de l'apostasie ou de la vérité de la foi, ou de la sainteté de la loi, ou de la pudeur, puisqu'il exige que l'homme s'incline devant lui, qu'il se prosterne à ses pieds et l'adore : *si cadens, adoraveris me* (2). Vraiment, dit saint Maxime, il se prosterne devant le démon, celui qui acquiert les dignités et les honneurs du monde, non point par une élection gratuite de Dieu, mais par les artifices injustes, inusités et suggérés par la malice diabolique (3). Saint Chrysostome dit aussi que rien n'assujettit l'homme au démon et ne le rend si bien son esclave, que la cupidité des richesses et les désirs effrénés de posséder (4). Un autre Père ajoute

possit illas dare, et ipse Deus. — Nam dans potestatem diabolo, non a se dimisit. Quare non ipsæ divitiæ diaboli sunt, sed provisio earum. — Quæ cum peccato acquiruntur, per diabolum dantur; si autem sine peccato, per Deum. — Si per furtum aut per vim acquisisti tibi divitias, aut prodizione animo tuæ suscepisti honores, ea omnia tibi diabolus dedit.

(1) Suadet terrenos honores, aut auferat cœlestes; hortatur ad mundi divitias, ut divitias adinat spiri'tuales.

(2) Nec dubitabit quisquam diaboli hæc esse negotia : nec quidquam ab eo nisi, præmissa apostasia, dcnari.

(3) Vere procidit, vere cadit, qui, non largiente Deo, sed ad mutuum diaboli, acquirit sæculi dignitates.

(4) Nihil sic diabolo hominem subijci facit, quam ut inhiare opibus et habendi amore superari.

enfin que les puissants du siècle sont réellement portés par le démon sur la montagne, lorsqu'ils sont par 'ui élevés aux plus sublimes dignités, par le moyen de l'injustice et du crime. Ils tombent réellement à ses pieds; ils le vénèrent, l'adorent et lui rendent le culte comme à Dieu; ils le suivent durant la vie en attendant qu'ils soient, après la mort, ensevelis dans les ténèbres éternels. Les insensés! ils ne veulent point écouter le commandement qui ordonne à tous de n'adorer et de ne servir qu'un seul Dieu, notre Seigneur (1).

Fasse le ciel que le nombre de ces vils serviteurs, de ces sacrilèges adorateurs du démon soit moins grand! Mais, hélas! s'écriait, de son temps, saint Cyprien, tout en larmes, ce scandale s'est étendu dans toute la chrétienté, cette peste a empoisonné une foule innombrable d'âmes. Cette indigne apostasie semble être la condition universelle annexée à l'acquisition de tous les honneurs et de toutes les dignités. L'ambition a tout envahi, tout bouleversé; elle repose jusque dans le cœur des oints du Seigneur, où, à l'ombre d'un zèle hypocrite et d'une piété feinte, elle dort en toute sécurité; et une fois qu'elle y est entrée au moyen de la fraude, elle s'y cache et y règne en souveraine. Combien voyons-nous d'hommes qui, pour obtenir une misérable fumée de gloire mon-

(1) *Potentes sæculi quos in montem excelsum, id est, in ipsarum dignitatum sublimitatem per crimina diabolus ducit et exaltat. — Isti eum adorant, et colunt, et venerantur, quasi Deum sequuntur; et post eum in tenebris demerguntur. Neque enim audiunt quod dicit Dominus Jesus : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies (Expos.).*

daine, une dignité non méritée, [de livres qu'ils étaient se vendent comme de vils esclaves et passent avec le démon le contrat qui, dès à présent, stipule leur honteux servage (1).

Ah! malheureux chrétien, qui te dégrade tant, que gagneras-tu d'avoir acquis, par de telles voies, les richesses et la gloire? Lorsque tu y penseras le moins, Satan présentera au tribunal du souverain Juge ce fatal contrat, pour réclamer de sa justice ton âme, dont tu lui as promis la possession : *animam tuam repetent a te*. Les biens que tu as accumulés avec tant de peines et par tant de crimes iront à d'autres, et toi au diable (au démon) : *et quæ parasti, cujus erunt?* Or, que feras-tu alors? Quelle commutation, ou quelle compensation pourras-tu offrir pour te racheter, lorsque tu auras tout perdu en perdant ton âme? *Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua?* Oh! insensé spéculateur que tu auras été; le malheureux négoce que tu auras fait, pour n'avoir point compris à temps qu'il ne sert à rien d'avoir acquis tout l'univers, si l'on vient à perdre son âme (2)!

(1) Hoc malum in universa vagatur Ecclesia; communis hæc pestis innumerabiles occupat. — Hæc sacrilegii forma per omnia officia gradusque discurrit. Nihil intentatum ambitio prætermittit. Etiam in sinu sacerdotum dormit: ibi sub umbra recubat; in secreta thalami se fraudulenter occultat. Ut, pro gloria hujus mundi, qui liberi erant, se vendant in servos, et obligati pacto chirographum diabolo subjectionis conscribunt (*De Tent. hom.*).

(2) Animam tuam repetent a te. — Et quæ parasti, cujus erunt (*Luc.*, xiii)? — Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua. — Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur (*Matth.*, xvi).

Remarquez encore, dit saint Chrysostome, un nouveau trait de la stupidité de Satan : il offre et les royaumes et les empires à Jésus-Christ, qui n'est point venu pour acquérir des royaumes, mais pour mériter aux hommes celui du ciel. Il promet la gloire du monde à celui qui dispense la gloire céleste à qui il lui plaît ; il n'a rien, et s'engage à tout donner à celui qui est le maître de tout, et il voudrait se faire adorer par celui qui reçoit les adorations des anges dans le ciel (1). Mais le Seigneur, le regardant avec mépris, lui dit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul (2). » Et par là il nous enseigne qu'on triomphe des assauts de la cupidité, de l'avarice et de l'amour effréné des biens terrestres, en se reconnaissant pour les créatures, les serviteurs et les adorateurs de Dieu, à qui nous devons l'hommage de notre esprit et de notre cœur ; en ne voulant en un mot, avoir d'autre maître et d'autre Seigneur que lui seul.

Et ici, remarquons encore, avec saint Jérôme, que c'est une erreur de croire, comme le font quelques-uns, que Jésus-Christ a également condamné saint Pierre et le démon en prononçant la même sentence contre les deux ; car, dans la réalité, l'une diffère

(1) *Regna mundi promittit ei qui regna cœlorum hominibus præparavit. Gloriam sæculi pollicetur ei qui Dominus est gloriæ cœlestis. Spondit se universa dare, qui nihil habet. Adorare se vult ab eo in terra, quem angeli adorant in cœlis (Hom. 5).*

(2) Et respondens Jesus dixit : Vade, Satana ; scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies (*Matth.*, cap. viii ; *Luc.*, cap. x).

totalement de l'autre. En effet, le Sauveur répondit à Pierre, qui, dans un transport d'amour et de compassion pour Jésus, voulait l'induire à se soustraire à sa prochaine passion : *Va après moi, Satan* ; c'est comme s'il lui eût dit : Quitte, ô Pierre, le lieu que tu as témérairement pris *devant* moi, et viens seulement après moi, car celui qui se pose devant moi pour aller à l'encontre de mes desseins, est un Satan ; celui-là seul qui *vient après* moi, se plaçant à ma suite, est chrétien. Mais quand il s'agit du démon, le Seigneur ne dit point : *Va après moi*, car le misérable ne peut plus devenir le disciple de Jésus-Christ. C'est pourquoi il dit seulement : Va, ô Satan, c'est-à-dire va loin de moi, au feu éternel qui a été préparé pour toi et pour les anges complices de ton péché. Aussi, nous conservons cette espérance qui est enlevée à Satan : nous pouvons encore, dans le temps, aller après Jésus-Christ par l'humilité, si nous avons eu le malheur de nous placer devant lui avec l'orgueil de Satan ; nous pouvons redevenir chrétiens. Profitons, par conséquent, de notre heureuse condition ; écoutons l'invitation qui nous est faite de venir, avec Pierre et sur la foi de Pierre, à la suite de Jésus-Christ pour vivre avec lui, si nous ne voulons pas un jour entendre la terrible sentence dont il nous menace dans l'Evangile, et qui nous sera intimée, d'aller loin de lui, maudits pour toujours, au feu éternel (1).

(1) Non ut plerique putant, eadem diabolum et Petrum sententia condemnatos (Com.). — Petro dicitur : Vade retro me, Satana, id est : sequere me : qui contrarius es voluntati meæ. — Hic vero audit : Vade

Cependant considérons que les deux autres réponses adressées par le Sauveur à Satan furent faites d'un ton sévère et majestueux, quoique pacifique et patten. Mais cette dernière fois, comme il s'agissait d'abaisser la sacrilège prétention par laquelle le démon voulait usurper l'adoration qui n'est due qu'à Dieu, notre divin Sauveur fit cette dernière réponse d'un ton de mépris, d'indignation et d'horreur. Pourquoi, mes frères? C'était pour nous faire bien comprendre que, lorsqu'il s'agit d'injures ou de torts personnels qui nous viennent des méchants, nous devons généreusement les supporter; mais quand il s'agit du mépris de Dieu ou de l'injure faite à sa divine majesté, nous devons non point rester indifférents, mais les combattre et les repousser. Car, comme il n'y a rien de plus honorable ni rien de plus grand que de supporter avec patience les offenses personnelles, de même il n'y a rien de plus impie que de feindre de ne pas voir les offenses faites à Dieu, et de les laisser passer impunément (1).

Par ces paroles : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu*, Jésus-Christ parla au démon de soi-même. Voilà

Satana; et non dicitur : Retro me; ut subaudiatur : In ignem æternum, qui paratus est tibi et angelis tuis.—Discedite a me, maledicti, in ignem æternum (*Matth.*, xxv).

(1) Cum passus fuit tentationis injuriam, non est turbatus, neque diabolus increpavit. Nunc, cum diabolus usurpavit sibi Dei honorem, exasperatus repulit eum; ut nos ejus discamus exemplo nostras quidem injurias ab impiis illatas magnanimiter sustinere; Dei autem injurias et contemptum nec usque ad auditum sufferre. In propriis injuriis esse quemquam patientem, laudabile est; injurias autem Dei dissimulare nimis impium est (*Expos.*).

donc, dit saint Jérôme, le beau gain qu'a fait l'ange apostat. Il avait prétendu se faire adorer par le Sauveur, et le Sauveur lui déclare avec autorité qu'il devra un jour, en dépit de son orgueil, le reconnaître et l'adorer comme son Seigneur et son Dieu. De plus, il était venu le tenter pour sortir de l'incertitude qui le tourmentait sur sa divinité. Mais comme Dieu avait décrété que l'économie du mystère de la Rédemption de l'homme devait rester cachée au démon jusqu'à son accomplissement, le Christ donna ses réponses avec tant de vérité et de sagesse, que Satan ne put rien y découvrir de précis ni de concluant, et qu'il demeura dans sa perplexité et dans son incertitude (1). Bien plus, dit saint Maxime, après tant d'impuissantes tentatives, le démon part avec beaucoup plus de doutes et d'angoisses sur la divinité de Jésus-Christ, que quand il était venu; car à peine le Sauveur eut-il prononcé cette grave parole : *Va, Satan*, qu'il disparut sans plus ajouter un seul mot. Quelle belle victoire! Le démon se vit alors vaincu en Jésus-Christ par l'homme et par Dieu tout ensemble. Vaincu par l'homme, il se tut honteux et confus; subjugué par la grave parole de Dieu, il disparut en un instant. C'est ainsi que l'ignominie dont il fut comblé égala la pétulante jactance avec laquelle il était venu. Ce dispensateur audacieux des royaumes du monde est chassé par Jésus-Christ comme un vil

(1) Dixerat : « Adoraveris me, » et audit, a contrario, quod ipse magis adorare eum debeat Dominum ac Deum suum (*Com.*). — In omnibus tentationibus sic egit diabolus, ut intelligat si Filius Dei sit. Dominus autem sic responsionem temperat, ut eum reddat ambiguum.

esclave. Il était venu soumettre à une épreuve qu'il croyait décisive le Messie, et il s'en retourne réprouvé et condamné par lui (1).

Mais autant cette victoire est glorieuse pour Jésus-Christ, autant elle est consolante pour nous : nous savons maintenant qu'il n'est point concédé au démon de nous tenter jusqu'où cela lui plaît, mais jusqu'où il plaît à Dieu, et qu'à un seul signe de sa divine majesté il est forcé de nous laisser en repos, comme déjà il abandonna Jésus-Christ (2). Combien donc notre condition est heureuse ! C'est ce que nous allons voir dans la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Les saints Pères de l'Eglise nous enseignent que des légions d'anges se tenaient invisiblement sur la terre, en présence de Jésus-Christ, pour accomplir ses volontés, non point à cause de la nécessité qu'il avait de leur secours, mais pour faire honneur à sa personne et à sa puissance ; c'est pour cela qu'il est écrit que les anges le servaient, non point qu'ils le secouraient (3). Ainsi, quand le tentateur se fut retiré,

(1) Incertus venit, sedit incertior. — Tunc reliquit eum diabolus (*Matth.*, 11). — Quasi ab homine victus obmutuit ; quasi a Deo jussus abcessit (*Hom.* 2). — Abire præcipitur, qui mundi dabat regna. Aggressus est ut probaret, reprobatur abcessit (*Hom.* 1).

(2) Quod ad nostram consolationem proficit : quia non homines Dei diabolus tentat quandiu vult ; sed quandiu permittit Christus (*Hom.* 1).

(3) Semper in ministerium ejus angeli erant in terris, non propter necessitatem impotentiae ; sed propter honorem potestatis ipsius. Non enim dicitur quod adjuvent eum, sed quod ministrent (*Expos.*).

voici que les troupes angéliques, dit le texte sacré, s'avancèrent autour du Christ rédempteur pour lui offrir l'hommage de leur ministère (1).

Mais dans quel but l'évangéliste a-t-il noté cette circonstance de la présence des anges autour du Sauveur après la tentation ? Pour deux raisons : la première pour nous indiquer, dit saint Grégoire, selon l'usage des évangélistes, qu'il y a en Jésus-Christ deux natures en une seule personne ; car la tentation qu'il a endurée prouve qu'il est homme, et les anges qui le servent montrent qu'il est Dieu (2).

La seconde raison nous concerne en particulier : comme il est certain que les anges sont les ministres du Seigneur et qu'ils sont toujours attentifs à accomplir sa parole (3), il n'était donc point nécessaire que cette circonstance fût remarquée. Mais parce que tout ce que le Sauveur a fait en secret, il l'a rendu public à cause de nous, en nous faisant connaître que les anges, après sa tentation, se montrèrent prompts à le servir, il a voulu ainsi nous révéler que les anges nous assisteront nous-mêmes, lorsque nous serons sortis vainqueurs dans la lutte contre l'ennemi de notre salut (4).

(1) Et ecce accesserunt angeli, et ministrabant ei (*Matth.* xi).

(2) Ex hac re unius persona utraque natura ostenditur : qui et homo est, quem diabolus tentat ; et idem ipse Deus est, cui angeli ministrant (*Hom.* 16).

(3) Ministri ejus, qui facitis verbum ejus (*Psal.* cii).

(4) Quoniam ei Dei angeli semper ministrant, communstratur quod et nobis, post victoriam, angeli administraturi sunt ; omnia enim propter nos fecit et monstravit Dominus (*Expos.*).

Quelle douce pensée, mes frères ! Combien cela n'est-il pas consolant pour ces âmes qui semblent être, par une providence en apparence bien sévère, condamnées à lutter sans cesse contre le démon, contre la chair et contre le monde, sans autre secours que le pain des larmes et de la douleur ! Apprenons de cette circonstance que le chrétien qui, à l'imitation du Sauveur, remporte la victoire, est tout de suite récompensé en se rendant digne de la société et de la compagnie des anges ; car le vainqueur du démon devient comme un ange (1). O sort heureux, dit saint Pierre Damien, ô honneur, ô gloire du vrai chrétien ! Victorieux du démon, il devient le frère et le compagnon des anges ; exilé du monde, il devient l'héritier du ciel ; triomphant de lui-même par sa propre abnégation, il devient l'ami de Jésus-Christ (2) ! Pourquoi fut-il entouré des anges, répond à son tour saint Jean Chrysostome ? C'est afin que nous sachions qu'au sortir de notre corps, l'âme, victorieuse du démon, de la chair et du monde, se verra elle-même entourée des saints anges, qui, semblables à un cortège d'honneur, l'accompagneront, comme à un triomphe solennel, au séjour des bienheureux (2).

Jésus-Christ lui-même nous a révélé la même vérité dans la parabole du mauvais riche, savoir : que les

(1) Victorem præmiari conversatione et consortio angelorum; nam victor Satanæ quasi angelus est. — Victor dæmonum, socius efficitur angelorum; exul mundi, hæres est paradisi; abnegator sui, sectator est Christi (*Opusc.*).

(2) Post conflictum et victoriam, angeli apparent, ut dicas quod te quoque, post confectam de diabolo victoriam, angeli repente suscipient plaudentes tibi, teque stipatorum more usque comitantes (*Hom. 13*).

anges accompagnent au ciel les âmes des justes ; car ce riche nous apprend que le pauvre Lazare fut, à sa mort, porté par les anges dans le sein d'Abraham. C'est de ce divin enseignement que l'Eglise a tiré le rite tendre et joyeux par lequel elle accompagne les âmes des fidèles à leur mort. A peine le chrétien a-t-il rendu son âme à Dieu que l'Eglise chante : « Vous, les saints de Dieu, venez vite à son secours ! Et vous, anges du Seigneur, accourez à sa rencontre ; recevez son âme entre vos bras et conduisez-la vous-mêmes en la présence du Très-Haut. » Puis, s'adressant à l'âme du défunt, elle lui dit : « Avance-toi seulement avec joie ; qu'un chœur entier d'anges t'accueille comme l'un d'eux, et que, semblable à ce Lazare autrefois si misérable, mais à présent si heureux, tu obtiennes l'éternité du repos et le repos de l'éternité » (1) !

Cette prière, ce vœu, ces promesses, ces pensées sont remplies de la plus suave comme de la plus sublime onction. Ces riches sensuels, ambitieux, avarés et cruels, qui ont nagé dans les délices et les honneurs du monde, n'ont à leur trépas d'autre compagnie qu'une légion de démons, qui les entraînent dans l'enfer ; tandis que les pauvres Lazares qui passent leur vie dans le monde, mais méprisés de lui, affligés par tous les genres de privations, de tentations et d'épreuves de la part du démon et de ses

(1) Factum est, ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinu Abrahæ.— Subvenite, sancti Dei ; occurrite, angeli Domini ; suscipientes animam ejus : offerentes eam in conspectu Altissimi. Chorus angelorum te suscipiat ; et cum Lazaro quondam paupere æternam habeas requiem. — Mortuus est dives et sepultus est in inferno.

suppôts, sont, à leur mort, environnés des anges et transportés dans le sein de Dieu ! Oh ! mes frères, dilatons nos cœurs à la joie ; raffermissons notre courage ; luttons comme de valeureux combattants ; luttons toujours contre les appetits charnels, contre les vanités du monde, contre les séductions des richesses et des honneurs au moyen desquels Satan nous fait une guerre continuelle. La mêlée est terrible, le combat violent ; mais le mérite et le triomphe en sont grands , les consolations ineffables , la gloire immense , et la récompense éternelle ! Ainsi soit-il.

SIXIÈME HOMÉLIE.

Les Noces de Cana (1).

S. Jean, XI, 115.

Qui matrimonio jungit virginem suam, bene facit; et qui non jungit, melius facit : puto quod et ego spiritum Dei habeam (I COR., VII, 38).

Assis dans les cieux sur le trône de sa gloire, le Rédempteur du monde continue à supporter, en quelque sorte, les mêmes insultes qu'il endura sur la terre, lorsqu'il était sur la croix : deux volcurs

(1) Saint Jean est le seul qui rapporte ce premier miracle du Sauveur, qu'on lit dans l'évangile de la messe du second dimanche après l'Épiphanie. L'Église en célèbre la mémoire le jour même de l'Épiphanie, qui veut dire *manifestation*. L'Église a voulu réunir en un seul jour, dans une même fête et sous le même titre, les trois grands miracles par lesquels le Christ s'est manifesté au monde comme Fils de Dieu et Dieu lui-même : 1^o l'étoile par laquelle il se manifesta aux mages; 2^o la colombe, les cieux ouverts, la voix du Père par où il se fit connaître aux Juifs à son baptême dans les eaux du Jourdain; 3^o le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, par où il se découvrit à ses disciples (*Cor. II*; saint Augustin, saint Maximin, Bavon, etc.). Au reste, ces deux premiers miracles arrivèrent le même jour, mais dans des années différentes. Le troisième eut lieu le 6 mars, à l'âge de trente-un ans de Notre-Seigneur, et avant sa prédication, c'est-à-dire soixante jours après son baptême, et le dixième après la tentation. Le lieu où ce prodige arriva fut la ville de Cana, en la province de Galilée, dans la tribu de Zabul-

blasphémaient contre lui des deux côtés opposés (1); après son Ascension, les hérétiques, divisés en deux grandes sectes, l'ont outragé et l'outragent encore dans deux écoles opposées. Les uns ont nié la divinité de son origine éternelle; les autres, la réalité de sa chair mortelle; ceux-ci l'ont appelé vrai Fils de Dieu, mais en niant qu'il fût homme; ceux-là l'ont dit vrai fils de l'homme, en rejetant sa divinité.

Or, ce qui a eu lieu par rapport aux mystères de sa personne s'est reproduit et arrive encore concernant la vérité de sa doctrine et la grâce de ses sacrements, qui furent toujours, de la part des hérétiques, le signe de deux blasphèmes contraires, de deux erreurs opposées : les uns les ont élevés trop haut, les autres les ont trop rabaissés et trop méprisés.

Telle a été, en effet, la manière dont les hérétiques ont traité la doctrine de l'Evangile concernant le mariage, qui est le fondement de la famille chrétienne et la base de la société humaine. Les sectaires de Simon le Magicien, de Saturnien, de Marcion; les encraticiens, les manichéens, les priscillianistes, les albigeois, les raziens, ont enseigné que le mariage est un commerce brutal, indigne de la sainteté du chrétien. Les vigilanciens, jovinianiens, ressuscités en ces derniers siècles dans quelques-uns des sec-

lon, sur la vallée du Carmel, éloignée à trois lieues de marche de Nazareth. On voit encore en ce lieu les ruines d'une église qui, au témoignage de Nicéphore, y fut bâtie par sainte Hélène, mère du grand Constantin, afin d'honorer et d'embellir le lieu que le Seigneur sanctifia par son premier miracle.

(1) Et qui crucifixi erant cum eo, conviciabantur ei (*Marc.*, xv).

taires de Luther et de Calvin, l'ont, au contraire, voulu faire passer pour un fait angélique, bien préférable à la virginité même. Et cependant saint Paul avait bien clairement expliqué la vraie doctrine de Jésus-Christ par rapport au mariage ; il avait même, avant leur naissance, anathématisé ces deux erreurs par ces paroles simples, mais graves : *Le chrétien de l'un et l'autre sexe est libre de donner ou non au mariage son propre corps, qu'il reçoit vierge à sa naissance* (1). Celui qui s'associe une femme en mariage fait certainement une chose honnête et vertueuse, mais celui qui s'en abstient fait une chose encore plus sainte et plus excellente. Cette doctrine m'a été enseignée par l'esprit de Dieu, qui réside en moi (2).

Mais, avant de nous révéler cette doctrine par l'organe d'un de ses plus grands docteurs, Jésus-Christ

(1) Certains interprètes pensent que saint Paul, en disant : « Celui qui donne sa vierge en mariage fait bien, » veut parler aux parents et qu'il déclare que ceux-ci sont libres de faire entrer ou non leurs vierges dans l'état de mariage. Mais saint Gaudens et d'autres Pères disent que telle n'a pu être la pensée de saint Paul, attendu que, dans le choix d'un état, les pères ne sont pas maîtres de la volonté de leurs enfants. Ils soutiennent donc que saint Paul a voulu parler non point de la fille vierge, mais de la chair vierge, que chacun est libre d'unir en mariage ou de conserver intacte, ce qui est plus parfait. Voici les paroles de ce Père : *Quod ergo arbitror non parentibus virginum ab Apostolo dictum, quos constat alienæ voluntatis arbitrio dominari non posse; sed unicuique homini tam viro quam femina, optionem fuisse ab eodem sancto propositam : ut virginem suam.*

(2) Qui matrimonio jungit virginem suam, bene facit ; et qui non jungit, melius facit. Puto quod et ego Spiritum Dei habeam. — Hoc est, carnem suam virginem natam, aut integritati conservet, meliorem partem eligens, aut nuptui tradat.

a voulu nous l'enseigner d'une manière plus sensible et plus décisive par le premier de ses prodiges. Avant de nous apprendre par ses paroles quelle est la céleste origine du mariage et l'excellence de la virginité, il a voulu nous instruire par ses actions. En effet, qu'a été le miracle des noces de Cana, sinon l'apologie de la sainteté du mariage, et en même temps celle de l'excellence et du prix de la virginité? De sorte qu'il dit alors, par le langage des œuvres, ce que son Apôtre écrivit plus tard : « L'état du mariage est une chose bonne, mais celui de la virginité est bien plus noble et plus parfait. »

Les princes des prêtres et les docteurs du peuple, dont parle l'évangile de ce jour, prirent de là occasion de reprendre le Sauveur et de s'irriter contre lui (1). Or les hérétiques, leurs imitateurs, ont de même pris occasion de prêcher l'erreur, du miracle des noces de Cana, par lequel Jésus-Christ nous apprend les plus grandes vérités; ils ont ainsi tourné contre lui ses propres bienfaits. De même donc qu'il abandonne en ce jour les pharisiens et qu'il quitte leur ville, pareillement il s'est éloigné des hérétiques et de leur assemblée, pour s'arrêter et se fixer dans la vraie Béthanie, dans l'Eglise catholique (2). Unis à Jésus-Christ, qui est ici parmi nous et avec nous, méditons, mes frères, sur ce premier miracle,

(1) Videntes principes sacerdotum et scribæ mirabilia quæ fecit, indignati sunt (*Ev. fer. III post I Dom.*).

(2) Et relictis illis, abiit foras extra civitatem, in Bethaniam, ibique mansit (*Ev. fer. III, post I Dom.*).

par lequel il nous donne des leçons de vérité et de vertu ; et, quels que soient notre état et notre condition, nous y trouverons abondamment de quoi nous instruire et nous édifier.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ, comme nous l'avons déjà dit, avait reçu, avec le baptême, l'investiture publique et solennelle de la rédemption du monde. Par la tentation qu'il venait de soutenir avec tant de sagesse, il avait vaincu et désarmé l'ennemi du genre humain, le démon ; il se prépare à présent à combattre, par la prédication, les ennemis particuliers de l'homme : ses erreurs, ses vices, ses passions. Bien qu'il eût pu s'acquitter lui seul de ce ministère divin, il voulut néanmoins y associer les hommes pour le rendre plus facile et le perpétuer parmi eux. Il commence donc par choisir et appeler à lui les apôtres. Saint André avait déjà conduit à Jésus saint Pierre, son frère germain ; saint Philippe lui avait présenté Nathaniel, et naguère Pierre avait reçu le titre de *Pierre mystérieuse*. Or, il y avait trois jours que ce choix des apôtres avait été fait par le Sauveur depuis cette vocation, quand des noces furent célébrées par un festin à Cana de Galilée (1).

L'époux dont on faisait les noces était Simon le Cananéen (2), fils du frère de saint Joseph Alphée,

(1) Et die tertia, nuptiæ factæ sunt in Cana Galiliæ (*Joan.*, II, 1).

(2) Baronius, ex Nicephori *Hist.*, lib. VIII, et alii.

neveu de la très-sainte Vierge et cousin du Sauveur. C'est pourquoi Marie se trouvait déjà dans cette maison (1), où elle avait été appelée par les époux mêmes, comme leur parente et leur personne de confiance (2). Quelques interprètes pensent même que, puisqu'il s'agissait d'un proche parent, la sainte Vierge avait été priée de présider au festin et de veiller à tout ce dont on pourrait avoir besoin. Et certainement on ne pouvait confier un tel emploi à une personne ni plus digne, ni plus sage, ni remplie d'une plus tendre sollicitude.

Par respect pour Marie, le Sauveur, ainsi que les disciples qu'il avait déjà appelés à le suivre, furent invités à cette noce (3). Et comme le Fils de Dieu avait daigné prendre la forme de serviteur, il voulut bien encore, dit saint Jean Chrysostome, assister aux noces des serviteurs (4). Saint Augustin ajoute qu'il ne refusa point de prendre part aux institutions terrestres, précisément parce qu'il était descendu du ciel pour les perfectionner et les sanctifier toutes. En assistant donc aux noces de Cana, il a voulu, par sa divine présence, consolider les bases de la plus importante des unions humaines (5). Ainsi, reprend

1) Et erat Mater Jesu ibi (*Joan.*, II, 1).

(2) Vocata Maria, tanquam familiaris ab iis qui nuptias celebrabant (*Expos.*).

(3) Vocatus est autem Jesus, et discipuli ejus ad nuptias (*Joan.*, II).

(4) Qui non dedignatus est formam servi accipere, neque dedignatus est ad nuptias venire servorum (*Hom. 21 in Joan.*).

(5) Nec sæcularia instituta contempsit, qui ad hæc venerat corrigenda. Interfuit nuptiis, ut concordia jura firmaret (*Serm. 41 de Temp.*).

saint Maxime, nous voyons assister aux noces des hommes le Fils de Dieu, qui est né homme, mais non point par l'effet des noces, comme les autres hommes. Il s'assied au festin, non point pour se restaurer du vin d'autrui, mais pour en fournir aux autres. Il vient aux noces, non point attiré par les délices d'un splendide banquet, mais afin de se faire merveilleusement reconnaître pour ce qu'il est (1).

En effet, il arriva qu'au milieu du repas l'on vient soudainement à manquer de vin, et l'on ne sait ni comment ni où s'en procurer (2). Les serviteurs, consternés et confus, se regardent les uns les autres sans savoir quel parti prendre. La sainte Vierge est la première qui s'aperçoit de leur embarras ; étant tout cœur et toute pleine de sollicitude pour nous secourir tous, elle s'en afflige, dit saint Bernard, à cause de la honte qui en retombera sur les maîtres de la maison ; et comme elle est la mère de la bonté, de la compassion et de la tendresse, elle semble déjà ressentir la mortification qu'ils vont eux-mêmes en éprouver (3).

Comme celui qui tient longtemps entre ses mains une fleur odoriférante (4), en conserve l'odeur après

(1) Venit ad nuptias, quem nuptiæ non fecerunt. — Venit ad nuptias, non sumpturus pocula, sed daturus. — Venit ad nuptias, non ut delectaretur convivio, sed ut mirabilius innotesceret (*Com. 1 de Epiph.*).

(2) Et deficiente vino (*Joan.*, III.)

(3) Compassa est eorum verecundiam, utpote misericors, utpote benignissima.

(4) Nonne qui pomum in manu sua tenuerit, servabit odorem? Quantum igitur viscera illa virtus pietatis affecit, in quibus novem

l'avoir déposée ; ainsi Marie, qui avait porté dans son chaste sein le divin fruit Jésus, dont la miséricorde et la piété sont comme une odeur suave, resta elle-même toute pénétrée de ce parfum céleste, étant toute clément et toute pleine de tendresse et de compassion pour tous ; d'autant plus que, même avant de s'incarner, ce divin enfant avait rempli cette Vierge fortunée des richesses de sa grâce, et que, par sa naissance, loin de s'en séparer, il ne devint que plus étroitement uni à son âme sainte.

C'est pourquoi Marie, s'adressant à son bien-aimé Fils, lui dit à voix basse : « Voyez, ils n'ont plus de vin » (1) ! Et que fit le Sauveur ? quelle fut sa réponse ? Il fit semblant de ne s'inquiéter nullement de la position des nouveaux époux ni de leurs invités ; il répondit : « Femme, que vous importe à vous et à moi ? Mon heure n'est point encore venue. » A cette réponse, saint Augustin se demande si le Sauveur n'était venu à ces noces que pour enseigner aux enfants qu'ils ne doivent aucunement tenir compte des demandes et des désirs de leurs mères (2). Bien au contraire, répond saint Bernard ; car de même que la demande de Marie ne fut point une faute, ainsi la réponse de son divin Fils ne fut point mensibus requievit ? — Nam et ante mentem replevit quam ventrem ; et cum processit ex utero, ab anima non recessit (*Serm. 1 in Dom. II post Epiph.*).

(1) Dicit Mater Jesu ad eum : Vinum non habent. — Dicit ei Jesus : Quid mihi et tibi est, mulier ? Nondum venit hora mea (*Joan., xxi*).

(2) Quid est hoc ? Ideo venit ad nuptias ut doceret contemnere matres (*Tract. 8 in Joan.*).

une leçon pour elle (1). Loin de là; car Marie, en se montrant si sensible à la mortification du manque de vin, que devaient éprouver les maîtres de la maison, manifesta au Sauveur toute la bonté et toute la tendresse de son cœur; et en disant à son Fils : *Ils n'ont point de vin*, sans rien ajouter, elle fit bien comprendre qu'elle était assurée de sa bonté si grande, qu'il suffit de lui exposer son besoin pour en être secouru. Saint Cyrille dit que Marie, en s'exprimant ainsi, ne fit que reconnaître la toute-puissance de Jésus-Christ, le suppliant de laisser agir sa bonté et sa miséricorde accoutumées (2), et que la manifestation si éclatante qu'elle fit, dans cette circonstance, de tous les sentiments les plus beaux de foi, de piété et d'amour dont sa belle âme était remplie, ne pouvait qu'être très-agréable à un Fils si miséricordieux.

Si donc l'on demande pourquoi le plus saint des fils a donné à la plus auguste des mères une réponse si dure en apparence, nous interrogerons à notre tour les Pères de l'Eglise qui se sont attachés à expliquer ce mystère. Et d'abord écoutons saint Augustin : Jésus-Christ, dit-il, est le seul fils chez lequel, ainsi que l'ont annoncé les prophètes, tout est nouveau et singulier; c'est le seul fils qui soit né

(1) Nulla in ipsa culpa fuit; non vera in Christo reprehensio (Loc. cit.).

(2) Mater ejus, quæ universa illi possibilia esse non ignorabat, hortabatur ut sua solita bonitate et misericordia uteretur (Cyril. Alex., *Exp.*).

d'un père sans mère, et réciproquement : de la première manière il est né vrai Dieu avant la naissance des siècles ; de la seconde, il est né vrai homme à la fin des temps Or, dans sa réponse à Marie, Jésus-Christ annonce clairement le mystère de ses deux naissances et de ses deux natures. En effet, comme Fils de Dieu il n'a point de mère dans le ciel, et à cause de cela il appelle Marie *femme*, et non point *mère*. De plus, le miracle que la Vierge bénie demandait et que Jésus-Christ était résolu à faire pouvait être opéré, non selon la faiblesse de la nature humaine (Jésus-Christ, d'ailleurs, ne l'aurait point voulu faire comme homme), mais par la puissance de la nature divine. C'est selon cette nature divine qu'il n'y avait rien de commun entre Jésus-Christ et Marie, conséquemment il put dire : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Voulant faire un miracle, il ne parlait point comme Fils de l'homme, mais en qualité de Fils de Dieu (1). Il ne donna pas à Marie le nom de *mère*, dit un interprète, mais il l'appela *femme*, pour faire connaître qu'il est Dieu, et que comme Dieu il n'a point de mère (2).

D'un autre côté, ajoute le saint docteur Augustin,

(1) Ille singulariter natus de patre sine matre, et de matre sine patre : de patre sine matre, Deus ante tempora ; de matre sine patre, homo in fine temporum. Quia, secundum quod erat Deus, matrem non habebat, miraculum autem facturus erat secundum divinitatem, non secundum humanam infirmitatem : non tanquam agnoscens viscera humana, sed operaturus facta divina, dixit : Quid mihi et tibi est, mulier (*Tract. 8 in Joan.*) ?

(2) Non dixit : Mater, sed mulier, tanquam Deus (*Expos.*).

Marie demandait ce miracle, non-seulement par compassion pour les maîtres du festin, mais par amour envers Jésus-Christ; elle voulait, par cette prière, amener son divin Fils à avancer la manifestation de sa divinité. En répondant que son heure n'était point encore arrivée, le Sauveur voulait lui dire : « Comme Fils de l'homme, je vous reconnais pour mère, et comme telle, je vous dois l'obéissance et le respect : je me rendrais à l'instant à vos désirs, si le moment de me manifester était arrivé; ce qui me retient, c'est que mon heure n'est point encore venue. » Qu'il est donc mystérieux et profond, continue saint Augustin, tout ce discours de Jésus-Christ, et combien est grande sa divine sagesse ! Il y découvre distinctement sa double filiation et ses deux natures : l'une divine et l'autre humaine. Comme Dieu, il ne reconnaît point Marie pour mère; comme homme, il s'y soumet, en fils obéissant et respectueux. Comme Dieu, il lui parle avec autorité, et comme homme, il lui obéit respectueusement; il révèle sa supériorité et son indépendance de Fils de Dieu à l'instant même où il se montre ainsi vrai Fils de l'homme (1).

(1) *Mirabilia Dei mater expectat; Maria Deum probari festinat (Serm. 41 de Temp.).* — Ut distingueret inter Deum et hominem, quia secundum hominem minor et subditus erat; secundum autem Deum supra omnes erat, dixit : Quid mihi et tibi est, mulier? nondum venit hora mea (Aug., *de Symb.*).

On pourrait dire aussi que la réponse du Sauveur, loin d'être un reproche adressé à Marie, fut une déférence amoureuse d'un fils à sa mère. En effet, puisque Marie faisait en quelque façon la maîtresse de maison : *la Mère de Jésus était là*, et le Sauveur y étant seulement invité : *Mais Jésus fut appelé*; c'était donc lui dire : Vous faites l'office

Ce qu'il y a de certain, dit Bède, c'est qu'il accompagna sa réponse d'une telle expression de miséricorde et d'un tel accent de pitié, que Marie comprit fort bien qu'il était très-disposé à opérer dans le fait le miracle qu'il semblait refuser par ses paroles (1). En effet, si Marie, éclairée des lumières de l'Esprit-Saint, dont elle était demeurée remplie après avoir donné le jour à son divin Fils, n'avait point compris de cette manière sa réponse, il est clair qu'elle n'aurait pas averti les serviteurs d'attendre qu'il opérât ce miracle. Elle comprit l'ordre et l'enchaînement de ce futur mystère; car qu'est-ce qui pouvait rester caché à celle qui était la mère de la Sagesse incréée et qui avait été jugée digne de porter son Dieu dans son sein virginal (2)?

de pourvoyeuse, et moi je ne suis qu'un invité; je n'ai donc rien à faire avec vous, et ce n'est point à moi à procurer le vin; c'est à vous d'y penser, vous qui représentez ceux qui donnent le festin. Ainsi le Sauveur dit, dans une autre circonstance, aux apôtres qui se montraient pleins de sollicitude pour la foule affamée: C'est à vous de leur donner à manger. Ce qu'il dit, ajoute l'évangéliste, comme s'il eût voulu éprouver saint Philippe et les autres apôtres, car il était résolu à faire le miracle. Remarquez cependant que ce trait fut d'un Dieu et une prophétie; car, en disant : *C'est à vous de donner à manger à ce peuple*, il annonça dès lors que les nations affamées devaient être nourries du pain de la grâce et de la vérité. De même, les paroles adressées à Marie furent une vraie prophétie par laquelle il annonçait que son office serait d'avoir compassion des malheureux, d'obtenir, par sa médiation et par ses prières, le vin de la grâce, pour en pourvoir le grand banquet de la vraie Église.

(1) Licet abnegare videatur, tamen faciet; noverat eum Mater ejus pium et misericordem (*Exp.*, tom. 7).

(2) Nunquam mandaret ministris, nisi Spiritu Sancto, post divinum partum; plena, non solum responsionis Christi virtutem cognovisset, ve-

Mais admirez quel bel exemple d'obéissance et de respect donna Jésus-Christ. Aussitôt que Marie eut dit aux serviteurs de s'adresser à son divin Fils, celui-ci, contrairement à la déclaration qu'il avait faite et sans répliquer, se prépare à exaucer la prière de sa très-sainte Mère (1). Ainsi, selon saint Cyrille, la répugnance que Jésus-Christ montra, dans le commencement, à faire ce miracle, la difficulté mise en avant, que son heure n'était pas encore arrivée, sont précisément devenues les preuves de la grande déférence que ce Fils adorable a pour les désirs de sa Mère chérie; car c'est à sa considération seule et à son respect qu'il devance son heure et qu'il opère le prodige qu'il voulait, quant à lui, différer (2).

Ce beau témoignage d'estime et cette preuve d'amour que Jésus-Christ donna, dans cette circonstance, à sa très-douce Mère, sont pour nous d'heureux augures d'espérance, un gage précieux et un motif très-consolant de mettre notre confiance en Marie. Tout cela nous montre que, dans le ciel, rien n'est refusé aux prières de Marie, puisque, par un simple désir et d'un seul signe, elle fait devancer à son Fils, sur la terre, l'heure de ses prodiges; tout cela nous apprend que les miracles de Jésus-Christ, que toutes les manifestations de sa puissance et que

rum etiam futuri universum ordinem prævidisset : quid enim lateret Sapientiæ matrem, capacem Dei (*Tract.* 9)?

(1) Licet ita responderit, maternis tamen precibus obtemperavit (Chrysost.).

(2) Ad actum, propter matrem accedit, quem quantum in eo erat, parumper distulisset (Loco cit.).

tous les bienfaits de sa grâce en faveur des hommes, selon la pensée si connue de saint Bernard, passent par les mains très-pures de Marie, attendu qu'elle en a, dans le miracle qui nous occupe, facilité les voies et commencé la série. En sorte que ce passage de l'Evangile, fût-il le seul, suffirait abondamment pour justifier la dévotion de la vraie Eglise et de toute âme vraiment chrétienne envers Marie, de même que la confiance que ses enfants mettent en elle, la sécurité avec laquelle ils l'invoquent, la tendresse qu'ils lui vouent et le culte qu'ils lui rendent.

Ayant donc entendu la réponse du Sauveur et en ayant compris le sens, comme nous venons de l'expliquer, Marie dit aux serviteurs, en leur indiquant son Fils : « Allez auprès de lui, et faites tout ce qu'il vous dira (1). »

Or, il y avait dans la salle même du festin six grandes amphores ou vases de pierre à eau, qui servaient à la purification des Juifs (2). Ces vases contenaient chacun de deux à trois mesures (3). Le Sauveur ordonna donc aux serviteurs de remplir ces

(1) Dicit Mater ejus ministris : Quodcunque dixerit vobis, facite (*Joan.*, v).

(2) Erant ibi lapideæ hydiæ sex, positæ secundum purificationem Judæorum. — Cipientes singulæ metretas binas vel ternas. — Dicit eis Jesus : Implete hydrias aqua; et impleverunt eas usque ad summum (*Joan.*, vi et vii).

(3) Métrète, du grec μετρητός, μέτρον, mesure qui valait douze congès; ce qui fait près de trente-neuf litres. Chaque métrète contenait donc environ trente-neuf litres; ce qui en tout donne environ deux cent trente-quatre litres.

vases d'eau, et ils les remplirent jusqu'aux bords. Puis, sans s'en approcher et donnant de loin, comme tout semble l'indiquer, sa bénédiction toute-puissante, ainsi qu'il le fit plus tard quand il multiplia les pains, toute cette masse d'eau se trouva à l'instant changée en un vin délicieux. C'est pourquoi saint Chrysostome affirme que tout ce que le Sauveur fit par miracle durant sa vie mortelle était bien plus utile et bien plus parfait que ce qu'il fait chaque jour par les forces qu'il a données à la nature (1). Puis le Sauveur dit de nouveau aux serviteurs : « Voici le vin dont vous avez besoin ; puisez maintenant et portez-le à celui qui préside au festin, afin qu'il le goûte et qu'il le distribue à table (2). »

Mais quel fut l'étonnement de cet intendant lorsque, goûtant ce vin miraculeux, il le trouva d'un goût exquis et le plus délicat, répandant en outre la plus suave odeur ! « Je ne sache point, disait-il en lui-même, qu'il y ait ici une aussi excellente liqueur ; d'où vient-elle et comment s'est-elle trouvée ici subitement (3) ? » Il s' imagine que c'est une surprise que le nouvel époux a voulu lui causer, et il le querelle doucement d'avoir fait réserver une aussi délicieuse liqueur jusqu'à la fin du banquet, contrairement à

(1) Non simpliciter vinum, sed optimum; talia enim sunt miracula Christi, ut multo his quæ per naturam fiunt, speciosiora et utiliora fierent (*Hom. 21 in Joan.*).

(2) Et dicit eis Jesus : Haurite jam, et ferte architriclino; et tulerunt (*Joan., viii*).

(3) Ut autem gustavit architriclinus aquam vinum factam; et non sciebat unde esset.

l'usage établi alors de servir les vins d'une moindre qualité à la fin du repas, lorsque les convives sont déjà enclins à la gaieté et qu'ils sont rassasiés (1). Le nouvel époux protesta de ne rien savoir. On interroge les serviteurs, et ceux qui avaient rempli d'eau les six vases déclarent ce qui était arrivé et racontent le miracle à tous les convives.

Avant d'aller plus loin, comment s'empêcher de réfléchir à la manière admirable avec laquelle sont écrits les faits contenus dans l'Evangile? Ils sont racontés en peu de mots, sans artifices, sans étude, sans prétention; mais ils présentent dans leur simplicité, dans leur désinvolture et dans leur naturel un assemblage de circonstances qui forment la preuve incontestable de leur mérite. Considérons tout cela avec saint Jean Chrysostome dans le miracle que nous contemplons en ce moment.

Il est dit en premier lieu que les vases ou les urnes de pierre placées dans la salle servaient à recevoir l'eau pour les purifications des Juifs, c'est-à-dire que ces vases n'avaient jamais été employés à l'usage du vin et qu'ils ne contenaient, par conséquent, aucun dépôt ni lie de vin, en sorte qu'on ne pouvait pas, en y mêlant de l'eau, en composer du vin. L'historien sacré, en faisant donc remarquer cette circonstance, a rendu impossible ce soupçon de la part de l'incréd-

(1) Vocat sponsum architriclinus, et dicit ei : Omnis homo primum bonum vinum ponit; et cum inebriati fuerint, tunc id quod deterius est. Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc. — Ministri autem sciebant, qui hauserant aquam (*Joan.*, ix et x).

dule et de l'infidèle. Il est vrai que le divin Sauveur ne créa point ce vin comme il aurait pu le faire ; il ne mit pas lui-même l'eau dans les vases, mais il confia ce soin aux serviteurs, et de cette manière, il se ménagea en eux autant de témoins oculaires du miracle qu'il opérait. On remarque que les serviteurs remplissent les vases jusqu'aux bords ; par conséquent ils ne contiennent que de l'eau pure, il n'a pas été possible d'y voir mêler autre chose, et par là toute idée de fraude ou de prestige est manifestement exclue (1). Saint Maxime fait la même remarque : On ne met rien que de l'eau dans les vases ; il n'y a ni jeu de mains, ni artifice, ni imposture. Le Sauveur reste à distance de ces vases, et tandis que tous font silence, attendant avec crainte et inquiétude, Jésus-Christ, par un seul acte de sa volonté, opère cet étonnant miracle (2).

Il est encore dit que Notre-Seigneur ordonna aux serviteurs de présenter ce vin miraculeux à l'intendant. Or celui-ci, comme l'atteste saint Gaudens, appuyé sur la tradition, était toujours un prêtre rempli de prudence et de probité que les Juifs

(1) Ne quis infidelium suspicari posset quod, aliquo crassiori vino in eis insidente, aqua deinde immissa limpidissimum vinum effectum. — Quare illa particula « secundum purificationem Judæorum » nunquam in his vinum fuisse ostendit. — Cur ipse hydrias aqua non implevit, et deinde in vinum vertit ; sed ministris implendas mandavit ? Ut ipsos testes haberet. — Ne qua fraus, ne quod præstigium putaretur (*Hom. 21 in Joan.*).

(2) Præter aquam nihil adjectum, ars nulla conducta est ; et tam grande miraculum, inter pavidæ circumstantium silentia, voluntas Domini tacentis effecit.

avaient coutume de faire présider à leurs repas de noces, afin qu'il donnât l'exemple de la gravité et de la tempérance et qu'il maintint, par sa présence, les convives dans le devoir (1). Jésus-Christ, en faisant présenter ce vin au président ou au chef respectable du festin, appelle l'homme sage, sobre et grave, partant le témoin le plus capable, à attester que cette liqueur était réellement du vin. On remarque enfin que l'époux lui-même est aussi interrogé et que, au reproche qui lui est adressé d'avoir réservé le bon vin pour la fin, il déclare qu'il n'en sait absolument rien. Toutes ces circonstances sont donc autant de témoignages irréfragables de ce miracle. Ce prodige est évidemment prouvé par les témoins oculaires dans ses deux extrêmes : l'un est attesté par les serviteurs, qui déclarent qu'ils n'ont mis que l'eau et rien que de l'eau dans les vases ; l'autre est prouvé par l'intendant et par le nouveau marié, qui affirment que le liquide puisé dans ces vases est du vin et un vin très-exquis. Le miracle est donc manifestement démontré par la simple narration qui en est faite ; il tire de ses propres circonstances ses motifs de crédibilité, et se justifie en soi-même ; il ferme la bouche

(1) Cum fierent apud Judæos nuptiæ (quantum traditione comperimus), dabatur de sacerdotali ordine qui morem disciplinæ gubernaret pudorisque curam gereret conjugalis ; simul etiam conviviorum apparatur ministros atque ordinem dispensaret ; et pro hoc officio architriclinus, id est triclinii præpositus, dicebatur. — Idcirco sobrium virum in miraculi testimonium adduxit. — Aqua vinum facta ministros testes habuit, bonum vero vinum architriclinum et sponsum. — Ut Hæreticorum dogmata in Ecclesia pullulantia propter hoc everterentur (*Hom. 1 Epiph.*)

aux hérétiques et réfute les blasphèmes qu'ils répandent à profusion contre les miracles du Sauveur (1).

Mais pourquoi paraître étonné d'un tel prodige, dit saint Augustin, quand c'est Dieu qui l'a opéré? Le vin ordinaire et commun est-il donc autre chose que l'eau du ciel distillée (cuite) dans les entrailles de la terre par les rayons du soleil? Pourquoi donc s'étonner de ce que le soleil de justice, Jésus-Christ, ait, par sa seule présence, changé en vin l'eau de ce festin, et qu'il ait opéré dans cette heureuse maison le prodige qu'il fait chaque année, par l'écho de sa parole toute-puissante, dans les vignes de toute la terre? Les eaux, versées dans les vases, par les serviteurs du festin de Cana, furent changées en vin par l'opération invisible de ce même Dieu qui fait changer en vin les eaux qui tombent des nuages sur la terre (1). Jésus-Christ, en changeant une substance créée en une autre, se révèle clairement comme le Créateur et le Seigneur de toutes choses (2). La puissance et la vertu de ce Dieu Créateur se manifestent sensible-

(1) Ces observations ont une importance d'actualité très-grande de nos jours, où le protestantisme en est venu de négations en négations à nier les miracles de Jésus-Christ, s'efforçant de les expliquer humainement, et par cela même à nier sa divinité. Il ne sert à rien de le dissimuler, l'esprit du protestantisme est celui d'une haine infernale contre Jésus-Christ. Dans le principe, cette haine était secrète et cachée; Jésus-Christ fut persécuté dans son Épouse, l'Église, dans ses sacrements, dans son sacrifice et dans son vicaire. Aujourd'hui cette haine a ôté son masque et s'est élevée avec une fureur diabolique contre Jésus-Christ. Ainsi les prétendus réformateurs du christianisme ont fini par en nier sacrilègement l'auteur.

(2) Non est mirandum eis qui noverant quia Deus fecit. Ipse enim fecit vinum in illa die in sex hydriis, qui singulis annis in vitibus. Sicut quod miserant ministri in sex hydrias in vinum conversum est opere

ment présentes dans le fils de Marie , par le changement instantané de l'eau en une substance d'une nature différente et opposée; car qui pouvait changer ainsi la nature des eaux, sinon celui qui les avait créées de rien (1)?

Et tout cela ressort des paroles par lesquelles l'évangile termine le fait qu'il raconte : « Par ce prodige, dit-il, opéré à Cana de Galilée, le Sauveur commença la série de ses miracles, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui (2). » C'est-à-dire il manifesta qu'il est le Seigneur et le Roi de gloire, comme l'explique saint Augustin (3), ou, selon la plupart des Pères, il manifesta la puissance, la vertu, la grandeur de sa divinité (4), en sorte que ses disciples le crurent vrai Dieu, le Messie promis.

Mais que dis-je ses disciples : on sait par tradition, dit saint Ambroise, que tous ceux qui étaient présents au festin et qui goûtèrent ce vin miraculeux se changèrent en d'autres hommes, subjugués qu'ils étaient à la vue de ce prodige; ils se levèrent purifiés de la

Domini; sic et quod nubes fundunt, in vinum convertitur ejusdem opere Domini (*Tract. 8 in Joan.*).

(1) Elementorum creator mutatione revelatus est creaturæ (*Serm. 2 Epiph.*, Chrysost.). — Permutatio aquarum a sua in aliarum naturam præsentis creatoris est testata virtutem; nemo enim aquas posset in usus alios convertere, nisi qui eas creavit ex nihilo (*Serm. 1 Epiph.*, S. Max.).

(2) Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ, et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus (*Joan.*, xi).

(3) Quia ipse est rex gloriæ (*Tract. 9 in Joan.*).

(4) Gloriam suam, id est potentiam, virtutem, magnitudinem divinitatis suæ (*Expos.*).

laideur de leurs péchés, et comme le divin Sauveur changea visiblement l'eau en vin, il changea invisiblement le cœur de tous les assistants, en les attirant de la superstition de l'idolatrie à la foi précieuse et sainte des vrais croyants (1). Ah ! partout où Jésus est appelé, quelque part qu'il entre et qu'il est accueilli avec amour, il porte l'abondance, la consolation et la joie. Tout ce qui s'en approche se change, se transforme, se sanctifie et se divinise. Et comment ne pas se changer entièrement en sainteté et en grâce dans le lieu même où l'eau est instantanément changée en vin (2). En effet, à peine le Souverain Maître a-t-il manifesté sa puissance, qu'il reçoit l'hommage de ses faibles serviteurs ; cette maison se change subitement en un temple, cette réunion en spectateurs étonnés des œuvres de Dieu, et ce festin de noces devient une véritable fête de religion (3). Transportés d'admiration et de joie, les convives n'eurent plus le courage de consommer une aussi délicieuse liqueur ; mais chacun en recueillit soigneusement tout ce qu'il put pour la porter dans sa demeure, afin d'en donner aux malades, ou pour la conserver comme une précieuse relique, en souvenir d'un si grand miracle (4). Est-ce

(1) Dum mirantur aquam in vinum conversam, ipsi ab omni fæce peccatorum similiter sunt conversi ; et, instar facti miraculi, ex vili superstitione ad devotionem credentium sunt translati (*Serm.* 20).

(2) Quid non transivit in gratiam, ubi aqua transivit in vinum (*Chrysol.*).

(3) Potentiam Domini sequitur devotio servulorum (*Ambr., serm. 2 Epiph.*).

(4) Singuli stupore et gaudio pleni aliquid ex vino illo etiam secum in vasculis domum auferre contenderunt ; quod vel darent aliis gustan-

tout, mes frères? Non, car ces paroles : *il manifesta sa gloire*, nous disent suffisamment que ce jour-là fut un jour d'honneur, de grandeur, de magnificence, de triomphe et d'une incomparable gloire pour le Sauveur. On ne pensa plus qu'aux noces toutes spirituelles; on ne s'occupa plus des époux de la terre, mais uniquement de l'Époux céleste et divin. Tous les esprits l'admirent, tous les cœurs l'aiment, tous les regards le cherchent, toutes les langues le bénissent (1)!

Cependant ce grand événement fut, dans les vues du Sauveur, accompli plutôt pour l'instruction des chrétiens que pour l'utilité des juifs qui étaient présents. Le Seigneur prévoyait, en effet, qu'un jour il y aurait des hérétiques, tels que ceux dont parle l'apôtre saint Paul, qui oseraient attaquer le mariage comme une œuvre du démon et comme un grand péché. C'est donc pour confirmer les vrais chrétiens dans la foi de ce sacrement et pour nous enseigner qu'il en est le premier et le légitime auteur, qu'il avoulu assister personnellement à ces noces (2). Il y vint, dit saint Maxime, pour sanctifier, par la bénédiction de son auguste personne, le mariage qu'il avait institué de son autorité divine dès le commencement du monde (3). O amoureuse provi-

dum, vel ad longam servarent memoriam (A Lap., ex Francisco Luca).

(1) Quare in Jesu auctoris laudes, miraculum celebrarunt (A Lapide).

(2) Quod Dominus venit ad nuptias, confirmare voluit quod ipse fecit nuptias. Futuri enim erant de quibus Apostolus (*I Tim.*, iv), prohibentes nuptias et dicentes quod malum essent, et quod diabolus eas fecisset (August., *tract.* 9 in *Joan.*).

(3) Ut quas dudum potestate constituit, nunc præsentis suæ benedictione consecraret.

dence de ce Dieu Rédempteur, s'écrie saint Cyrille d'Alexandrie ! Comme il était venu pour restaurer et élever à la perfection toute la nature humaine, il fallait qu'il préparât les secours de sa grâce, non-seulement pour les hommes qui étaient déjà nés, mais encore pour ceux qui naîtraient. Or, voici ce que le Seigneur a fait aux noces de Cana : il est venu sanctifier par sa présence et ennoblir, par le premier de ses miracles, le principe de notre naissance même selon la chair, je veux dire le mariage, d'où nous naissons à la vie corporelle (1). Voyez, mes frères, combien les œuvres du Seigneur sont admirables et fécondes ! Combien de choses sublimes n'a-t-il pas accompli en un seul temps par ce seul miracle ! d'une part il a fait éclater sa gloire, fortifié et perfectionné la foi de ses apôtres ; de l'autre il a sanctifié les noces, détruit la malédiction que la première femme avait, par son péché, attirée sur les hommes, et fait descendre les célestes bénédictions sur le principe même de notre naissance (2). Voilà donc démasqués et con-

(1) Venit ad nuptias ut naturalis nostræ principium, quod ad carnem attinet, sanctificaret. Quoniam totam naturam hominis in melius restaurabat, non solum natis jam hominibus, sed et nascituris gratiam præpararet; et aditum illorum ad hanc vitam, auctoritate miraculi et præsentia sua, consecraret. — Multa et magna eodem signo peragebantur. Gloria Salvatoris effulget, discipulorum fides relevatur, sanctificantur nuptiæ, maledictio mulieris destruitur, in initio nostri ortus benedictio descendit (*Hom. 1 Epiph.*).

(2) C'est sur ce passage et sur beaucoup d'autres des Pères, qu'il serait trop long de citer, que s'appuient ceux qui pensent que le sacrement de mariage fut institué par Jésus-Christ, dans cette circonstance. Que signifie, en effet, d'avoir béni, sanctifié les noces et de leur avoir

fondus à l'avance, dit Bède, Tatien et Marcion, détracteurs des alliances immaculées et des noces chrétiennes célébrées à l'ombre de la pudeur ; voilà donc leur perfidie solennellement condamnée et la vraie foi du mariage confirmée. Comment, en effet, ne pas reconnaître pour institution divine le mariage auquel assiste le Fils de Dieu ? Comment est-il possible de ne pas admettre pour saint un acte auquel la sainteté par essence daigne prendre part ? Comment ne pas croire que Dieu bénit un acte que lui-même autorise par le premier de ses miracles (1) ? Ce Sauveur qui est présent aux noces de Cana, qui y opère un si grand miracle, est le même qui confirme et qui sanctifie le mariage, qui l'élève à la dignité de sacrement. Et ce fait prouve beaucoup mieux que tous les discours que celui qui apporte aux noces une chair virgine fait en soi une chose sainte et vertueuse : *Qui matrimonio jungit virginem suam bene facit.*

Quoique le mariage soit saint en soi et que Dieu l'ait institué, tous les mariages que les hommes contractent ne sont cependant pas saints. Il n'y a de saints que ceux auxquels la Mère de Jésus préside, ceux auxquels les apôtres de Jésus sont appelés et

conféré la grâce, sinon d'avoir élevé le contrat de chaque mariage légitime au nombre de ceux auxquels Jésus-Christ est présent, c'est-à-dire, parmi les chrétiens, à l'état de chose sainte et divine, capable de conférer la grâce, c'est-à-dire à la dignité de sacrement ?

(1) Quod ad nuptias venire dignatus est, fidem recte credentium confirmat, Tatiani et Marcionis quam sit damnabilis perfidia insinuat. Si enim thoro immaculato, et nuptiis debita castitate celebratis culpa inesset, nunquam Dominus ad eos venire voluisset (*Tom. 7 Expos.*).

auxquels Jésus, étant invité, intervient (1). Cela veut dire qu'il n'y a de saint, parmi les mariages, que celui contracté entre les chrétiens, sous la dépendance et selon la loi de la vraie Eglise, conformément à la doctrine des apôtres et comme sacrement institué par Jésus-Christ, qui a seul élevé à cette dignité le mariage contracté entre ceux qui ont été baptisés. Et parmi les mariages des chrétiens eux-mêmes, ceux-là seuls sont saints, qu'ils préparent dans des intentions honnêtes, qu'ils traitent avec une pudeur très-sévère, qu'ils reçoivent en état de grâce, y appelant de cette manière Jésus-Christ notre Sauveur. Alors il y assiste invisiblement, il y prend part; sa présence les approuve, sa grâce les sanctifie, sa bénédiction les féconde, les rend prospères et heureux. Heureuses les noces auxquelles Jésus intervient et que les époux s'efforcent de consacrer, non point par la pompe d'un luxe mondain, mais par la pratique des vertus chrétiennes (2) !

Mais, quant à ceux qui, comme le dit l'archange Raphaël à Tobie, en contractant mariage, ne pensent qu'aux inclinations de l'homme, chassant Dieu de leur esprit; qui consultent plus la passion que la raison et qui, semblables à la brute stupide, n'aspirent qu'à contenter la volupté, bien loin de désirer de recevoir le sacrement (3), ceux-là n'invitent point

(1) *Erat mater Jesu ibi; vocatus est autem Jesus et discipuli ejus.*

(2) *Felices nuptiæ, quibus Christus est præsens; et non luxu, sed virtutibus consecrantur (Serm. 2).*

(3) *Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum ad se et a sua mente excludant, et suæ libidini vacent, sicut equus et mulus.— Hi sunt*

Jésus-Christ à leur mariage, mais bien le démon, qui, selon le témoignage du même archange, y étant par ce moyen invité, y assiste et y préside, en devient l'arbitre et le maître. Aussi, dès ce moment, les époux entrent sous la tyrannie de sa puissance et de son empire. Hélas ! le mariage auquel Jésus n'intervient point, parce qu'il n'est pas contracté avec les dispositions pures et saintes exigées de lui, est une union de païens, loin d'être un acte de religion et de chrétiens (1). Il est même plus ignoble que le mariage des gentils, parce qu'il est coupable : il y a la profanation du sacrement, le sacrilège, que ceux-là ne connaissent pas. Ce n'est point la grâce qui unit ces chrétiens sensuels, c'est le péché. Et un mariage préparé par le péché, accompli dans le péché, ne peut être fécond que pour le péché ; il doit naturellement devenir (ce qui n'arrive que trop) un joug insupportable, une source de jalousies, de désagréments, de dépit, de divisions, de haines et de malheurs : conséquences terribles, mais nécessaires, de l'action du démon qui, à l'exclusion de Jésus-Christ, règne par le péché dans ces familles. Mais au contraire le mariage des époux chrétiens, contracté en état de grâce, sanctifié par les bonnes œuvres, embelli par la pudeur, est, comme l'a dit saint Paul, un grand et sublime sacrement, en tant que ce saint mariage humain et corporel représente une union spirituelle

quibus prævalere dæmonium potest, et habet potestatem dæmonium super eos (*Tob.*, vi).

(1) Sine Jesus nuptiæ sunt sicut inter gentes (A Lap.).

et divine, l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise (1).

Cependant, si noble et si saint que soit l'état du mariage chrétien, l'état de la virginité chrétienne est bien plus sublime, bien plus estimable et bien plus parfait. C'est pour cela que Jésus-Christ, aux noces mêmes de Cana, où il a tant exalté le mariage, a encore bien plus ennobli la virginité, ainsi que nous allons le voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Parmi les nombreuses raisons pour lesquelles le Fils de Dieu a voulu naître d'une mère épouse, saint Thomas, s'appuyant sur le sentiment commun des Pères, assigne encore celle-ci : c'est afin que, dans la personne de la Mère de Dieu, les noces fussent honorées et que, par cet exemple, il fût imposé silence à l'audace des hérétiques qui auraient osé attaquer le mariage (2). Mais remarquez, mes frères, que, lors même que le Seigneur a voulu naître d'une mère unie à un homme par le lien d'un mariage saint et légitime, cependant il a voulu que cette mère privilégiée restât vierge dans le mariage même. Et si Marie ne fût pas demeurée vierge en devenant Mère, elle n'aurait jamais eu Jésus-Christ pour Fils. Cependant le Sauveur, en naissant d'une Mère unie à un époux

(1) *Sacramentum hoc magnum est : dico ego, in Christo et in Ecclesia (Eph., v).* — Qui matrimonio jungit virginem suam, bene facit; et qui non jungit, melius facit.

(2) *De desponsata nasci voluit, ut in ejus persona matrimonium honoraretur contra hæreticos illi detrahentes.*

a approuvé le mariage, mais il a préféré la virginité en ne voulant qu'une vierge pour sa mère.

Or, cette double leçon qu'il nous a donnée par le premier de ses mystères, il la répète par le premier de ses miracles. En effet, dans ce même évangile que nous avons expliqué, il est dit que Marie se trouvait déjà à ces noces avant que le Sauveur y arrivât avec ses disciples (1); c'est-à-dire que Marie a précédé Jésus-Christ à ces noces, comme son précurseur, son héraut, son étendard. Or, Marie est le symbole le plus noble, le plus parfait de la virginité; elle est comme la virginité personnifiée et vivante. Ce divin Sauveur qui, en allant à ces noces, s'y fait précéder par la virginité en personne, qui fait orner le chemin y conduisant des lis de cette vertu, qui proteste si hautement de son amour et de sa prédilection pour la virginité avant d'aller sanctifier et bénir les noces, est le même qui déclare qu'à ses yeux et dans son cœur la virginité occupe le premier rang et qu'il l'honore sans comparaison plus que le mariage. Remarquez encore, mes frères, cette expression de l'évangéliste : *la Mère de Jésus était là*, sans qu'il fasse mention de saint Joseph, époux de Marie, qui, selon saint Epiphane, vivait encore et se trouvait peut-être à ces noces. Or, cela signifie que Marie était là plutôt comme Mère de Jésus qu'elle avait mis au monde, en tant qu'homme, que comme parente des époux; elle s'y trouvait comme un monument vivant et comme une preuve visible que Jésus-

(1) Erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem Jesus, et discipuli ejus.

Christ était né, sur la terre, d'une mère sans le concours d'un père, de même qu'il était, dans le ciel, né d'un père sans la participation d'une mère. Comme donc notre divin Sauveur, invité à ces noces, ne refuse point de s'y rendre, les bénit et déclare chose licite et sainte tout mariage légitime, institué par lui-même dès le commencement du monde ; pareillement aussi il veut que sa Mère vierge y soit comme un témoignage vivant qu'il n'a voulu qu'une vierge pour mère et qu'il veut, par ce fait, montrer que la virginité est préférable à l'état du mariage (1).

Mais il y a plus : Jésus-Christ n'honora sa Mère dans aucune autre circonstance autant que dans celle-ci, où il parut, au commencement, vouloir la reprendre et ne point se soucier d'elle. En effet, après avoir rappelé que, comme Fils de Dieu, il n'avait rien de commun avec elle ; après l'avoir appelée tout simplement *femme*, et non point mère ; après avoir déclaré que l'heure de ses miracles n'était pas encore arrivée, cependant il opéra sans aucun délai le prodige que Marie lui avait demandé (2). Or, il est évident, même par le texte sacré, que Jésus-Christ ne rendit point cet honneur à Marie, parce qu'elle était la plus digne des mères, mais parce qu'elle était la plus excellente de toutes les femmes, *mulier*. Cet insigne

(1) Benedixit quod constituerat a primordio legitimum Christus conjugium, dum pergere ad nuptias non renuit invitatus. Tamen virginitatem docuit esse meliorem, dum magis per eam nasci dignatur (A Lap.).

(2) Apud plurimum honoraverit, manifestum est quia ipsius exhortationem complevit (*Exposit.*, Eutim.)

honneur fut rendu à la femme modèle, à la femme par excellence, à la femme de l'antique création, en un mot à la femme parfaite, parce qu'elle est en même temps vierge et mère; tout comme Jésus-Christ est l'homme modèle de tous les hommes, l'homme primitif, l'homme par excellence, l'homme parfait, parce qu'il est en même temps homme et Dieu. Ce fut donc un honneur rendu à la virginité immaculée; car c'était dire ceci : Si je peux refuser quelque chose à la Mère qui m'a conçu dans son sein, je ne puis rien refuser à la vierge qui m'a conçu bien plus heureusement, par sa pureté, dans son cœur. Parlant à la mère, je vous dis que l'heure de faire des miracles n'est pas encore arrivée; mais, répondant à la vierge de ma prédilection, qui a voulu sacrifier l'honneur ineffable de devenir ma Mère à la gloire d'être vierge, je vous dis que le miracle par vous réclamé sera fait à l'instant. C'est afin qu'il soit manifeste que si le mariage est une institution conforme à ma volonté, la virginité fait cependant les délices de mon cœur; que si le mariage me satisfait, la virginité m'attire, me charme, m'enchanté et excite mon amour; que si le mariage a droit à mes bénédictions, la virginité est l'arbitre de mon pouvoir; et que si j'accorde ma grâce au mariage, je fais des miracles pour la virginité.

Et en effet, le prodige s'opère, mais seulement à la prière et par la médiation de Marie. Il y avait sans doute à ces noces plusieurs mères et plus d'une épouse; il n'y avait qu'une seule vierge, et la seule

vierge qui s'y trouvait y attira Jésus-Christ : *Erat ibi mater ; vocatus autem Jesus*. C'est cette seule vierge qui s'aperçoit que le vin manque à table ; c'est elle seule qui prie Jésus, et elle seule obtient le miracle. En résumé, c'est la seule vierge Marie qui épargne une grande mortification aux époux, qui procure un vin exquis aux convives, qui attire la bénédiction du Sauveur sur ces noces fortunées et qui apporte en cette demeure le contentement et la paix, la grâce et la sainteté. O gloire, ô splendeur, ô merveille de la sainte virginité, qui a rendu ce mariage si joyeux, si saint, si célèbre et si glorieux !

Mais que parlai-je de mariage, quand la tradition nous apprend que ce festin mystérieux une fois terminé, les époux se séparèrent d'un commun consentement, renoncèrent au mariage et jurèrent de vivre dans le saint état de la virginité ? En sorte qu'ayant dit un généreux adieu au monde, l'épouse devint, selon toute vraisemblance, la compagne inséparable de Marie, tandis qu'il est certain que l'époux, ayant suivi le Sauveur, fut agrégé parmi les douze, et c'est l'apôtre saint Simon (1). Oh ! le beau, le délicieux et ineffable trait de la sagesse et de la puissance du Dieu créateur ! Le mariage auquel il a daigné prendre part a fini comme celui d'où il est né, c'est-à-dire par la gloire et par le triomphe de la sainte virginité. En effet, continue à dire le savant interprète auquel nous empruntons ces réflexions, le Seigneur, par

(1) Simon sponsæ et mundo vale dicens, sectatus est Christum ; et in numerum duodecim Apostolorum est cooptatus (A Lap.)

l'assistance à ces noccs, a honoré le mariage et l'a approuvé comme une chose honorable et sainte. Mais, en attirant ces deux époux de l'état du mariage à celui de la virginité, il a montré que celle-ci est bien préférable (1), et par ce fait, qui est un langage éloquent, il a prévenu l'enseignement que saint Paul devait nous donner par ces paroles : *L'état du mariage est bon; mais celui de la virginité est bien meilleur, bien plus noble et bien plus parfait. Qui matrimonio, etc.*

O sainte virginité, ornement de la terre, tu fais l'admiration des cieux, la complaisance des saints et les délices de Dieu; toi, la noble émule des anges, qui pourrait raconter tes louanges, quand la nature ne t'a point comprise dans ses propres lois? Le mariage est fécond par la chair, et toi, ô virginité! tu l'es par l'esprit; il propage le peuple chrétien, et toi tu en fais l'ornement; il peuple la terre, et toi, le ciel; il multiplie les enfants des hommes, et toi, ceux du ciel. O virginité! tu nais du mariage, parce que, s'il n'y avait pas d'époux, il n'y aurait pas de vierges; mais dans l'Eglise catholique ce sont les vierges consacrées à Dieu, qui, par le sacrifice de leur corps, par la ferveur de leur cœur et par leurs saintes prières, attirent les bénédictions du Seigneur sur les époux, expient leurs fautes, en éloignent les châtimens, conservent entre eux l'harmonie et leur obtiennent la fécondité. Oui, tu es dans les contrées catholiques la sûre gardienne et la tutelle du mariage, comme la

(1) Nuptias adeundo, matrimonium honoravit; Simon ab illis ad se vocando, cœlibatum nuptiis præstare declaravit.

source de grâces dont il a besoin (1) ! Cette vertu, mes frères, que le christianisme seul enfante, est le sentiment le plus délicat de l'âme, l'offrande la plus généreuse, le sacrifice le plus agréable, la pratique la plus parfaite. Virginité sainte, déité de la terre, tu m'enchantes et me ravis : c'est toi qui éclaire l'esprit

(1) De nos jours, où le caractère distinctif du siècle est la hardiesse, la légèreté et l'impudence du grand nombre à parler de ce qu'il ignore, on entend demander souvent : *A quoi servent les religieuses ?* Et pourquoi ces hommes de progrès ne demandent-ils pas : *Que font les prostituées ?* Mais voyez un peu ! pour ces philosophes à l'épicurienne, pour ces politiques plus *d'étable* que de cabinet, qui pensent par le ventre, la prostitution, cette grande plaie de la civilisation moderne, ce gouffre sans fond qui engloutit tant d'existences et qui en empêche tant d'autres de naître, cet horrible fléau de la morale et de la salubrité publiques, n'a rien de périlleux, de dégradant, ni rien de funeste. Il n'y a que les âmes généreuses qui, laissant aux morts le soin d'enterrer leurs morts, c'est-à-dire le monde aux mondains, préfèrent servir Dieu, se sanctifier elles-mêmes loin du tumulte et de la corruption du siècle ; il n'y a que ces âmes généreuses, dis-je, qui enflamment leur zèle social et réveillent leur philanthropie. Mais, puisque répondre est un devoir, on peut leur dire : Savez-vous ce que font les religieuses ? Elles font ce que vous ne faites pas et que vous n'avez ni la force ni le cœur de faire : elles protestent contre vos vices, elles maintiennent vives la tradition et la pratique de la vertu ; elles rendent hommage à la possibilité de la perfection chrétienne ; elles tiennent en vigueur les conseils évangéliques ; elles louent Dieu pour vous qui le blasphémez ; elles offrent leur chair en sacrifice expiatoire pour vous qui défigurez la vôtre par les excès honteux de la débauche et de la crapule ; elles attirent les bénédictions de Dieu, arrêtent ses fléaux, et, médiatrices de la grâce et du pardon, elles sont les anges tutélaires des familles, les protectrices des États ; elles sont peut-être encore les avocates et les boucliers de défense par lesquels vous êtes épargnés et vivez encore, vous-mêmes qui les amarez. (Notre auteur termine ici ; mais il sera facile au lecteur de suppléer à ce qu'il aurait pu dire dans l'ordre temporel.)

et l'ennoblit ; tu domptes la chair et la sanctifie ; tu purifies le cœur et le divinise. Tu es, ô fille du ciel ! tu es l'aliment de la piété, l'échelle de l'oraison, la maîtresse de la pudeur, la conseillère de la modestie, la mère de la charité. Tu es ce germe précieux, qui n'est écloso sur la terre qu'après la descente du Fils de Dieu, et pour cela tu es devenue, ô sainte virginité ! le reflet de l'éternelle pureté, la splendeur de la céleste intégrité, l'image de la génération virginale de Dieu le Père, le meilleur fruit de la rédemption du Fils, le plus pur zéphir de la grâce de l'Esprit-Saint, le plus beau miracle de l'Evangile, la gloire de l'Eglise catholique, la perfection, la fleur, le plus bel idéal de la vertu chrétienne et le plus grand prodige de la grâce. Oh ! combien tu es digne d'avoir été, aux noces de Cana, annoncée, exaltée et confirmée par Jésus-Christ dans le premier de ses miracles dans l'ordre de la nature.

Cependant, mes frères, ne vous étonnez pas de ce que Simon et son épouse embrassent ainsi la sainte virginité. Ils ont bu le vin miraculeux de Jésus-Christ, qui est, ainsi que nous l'avons dit, la figure du vin plus miraculeux encore de l'Eucharistie : vin délicieux et ineffable qui enlève l'âme aux attachements charnels et l'enivre des délices de l'esprit : *Et calix meus inebrians quam præclarus est !* « Ce vin fait germer au milieu de la corruption les lis de la pudeur : » *Et vinum germinans virgines*. Jésus-Christ, par son miracle, a donc non-seulement exalté la virginité, mais il nous a encore révélé quelle est la se-

mence qui la produit, quel est le suc qui l'arrose, quel est le mystère qui la féconde, la développe et la maintient : « C'est le grain choisi, le vin précieux de l'Eucharistie : » *Frumentum electorum et vinum germinans virgines*. Et remarquez que le vin miraculeux de Cana fut seulement la figure de l'Eucharistie ; néanmoins il poussa deux époux à embrasser la virginité. Or, si telle a été l'efficacité de la figure de ce sacrement, quelle sera la vertu de sa réalité ? Si le vin miraculeux du Sauveur a produit un tel effet, que produira en nous son sang précieux ? Saint Jean Chrysostome se hâte de nous le dire : l'effet le plus naturel de ce mystère, c'est de calmer les ardeurs de la concupiscence et de réprimer les ardeurs de la chair contre l'esprit. C'est pourquoi le remède unique, certain et infaillible pour triompher des tentations charnelles, c'est de recevoir fréquemment la divine Eucharistie. Et, en effet, qui sont ceux qui mènent une vie pure et angélique ? Ce sont ceux qui vont souvent, avec les dispositions voulues, s'asseoir à la table eucharistique. Quels sont les libertins, les débauchés, qui épouvantent le monde par la licence, le *cynisme* de leurs impuretés ? ceux qui ne s'approchent jamais de l'autel, ou qui n'y vont qu'une fois l'an, pour le profaner. Ne nous plaignons donc point de la faiblesse de notre chair, contre laquelle Jésus-Christ nous a laissé un antidote si efficace et si puissant. Usons, comme il est convenable, de cet antidote ; alors nous vaincrons cette chair rebelle, nous commencerons à goûter les délices de l'esprit, et, quoique sur la terre

encore, nous irons nous initiant à la possession du ciel. Ainsi soit-il (1) !

(1) Et calix meus inebrians quam præclarus est (*Ps. xxii*)! — Et vinum germinans virgines (*Zac. ix*). — Frumentum electorum et vinum germinans virgines. — Sedat, cum in nobis manet, sævientem membrorum nostrorum legem.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

Les Noces de Cana.

Jean, II, 1-11.

Dicit autem ei quidam : Ecce mater tua, et fratres tui foris sunt, quærentes te. At ipse respondens, ait : Quæ est mater mea et qui sunt fratres mei ? Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, hic meus frater, et soror, et mater est. (MATTH., XII.)

Est-il donc possible que Jésus-Christ le plus saint, le plus obéissant, le plus respectueux et en même temps le plus tendre des fils ait aujourd'hui voulu renier solennellement Marie, la plus sainte, la plus pure, la plus digne et la plus affectionnée des mères ? Hâtons nous, mes frères, de répondre avec saint Jérôme et plusieurs autres Pères de l'Eglise, qu'il n'en est point ainsi, et que cela ne se peut. Cette réponse du Sauveur a une signification bien plus importante que ses paroles ne l'indiquent, et elle fait allusion à un grand mystère (1). En parlant aujourd'hui à la foule qui l'écoute, c'est au monde qu'il s'adresse pour l'instruire. Il ne voit en ce jour dans

(1) Non vocat hoc a mysterio; alicujus rei significatio est (Emis., *Expos.*). — Dum loquitur ad turbas, nationes erudit (Hieron. *Com.*) — Mater ejus et frater ejus; hoc est synagoga et populus Judæorum (Hier.).

sa mère et dans ses frères (ses cousins) qui désirent lui parler et qui restent dehors sans entrer auprès de lui, que la Synagogue, sa mère, d'où il descend selon la chair, et le peuple juif auquel il est lié par le sang. La Synagogue et les Juifs *désirent lui parler*, parce qu'ils ont un zèle insensé pour la religion et attendent toujours le Messie (1); mais *ils restent dehors*, parce qu'ils ne veulent pas entrer dans l'Eglise. C'est pourquoi le Sauveur ne veut point les voir; il les répudie et les rejette, quoique parents; il aime mieux s'entretenir avec les étrangers qui l'écoutent docilement, c'est-à-dire avec le peuple gentil. Et en ce moment même, dans ce même évangile qui vient d'être lu en ce lieu-ci à ce peuple gentil d'origine, Jésus-Christ parle avec les étrangers, délaissant les Juifs.

Or, le Seigneur nous a donné une preuve anticipée de son amour et de sa prédilection pour nous, qui sommes les gentils, dans le premier de ses miracles qu'il fit aux noces de Cana. En effet, ce miracle de l'ordre naturel a été, dans son sens allégorique que nous allons considérer aujourd'hui, après l'avoir médité hier dans son sens littéral, la figure et la promesse de tous les miracles de l'ordre spirituel et de tous les mystères que ce doux Sauveur était sur le point d'accomplir pour notre salut éternel. Il a été

(1) Cum eum loqui desiderant, quia habent zelum Dei; sed non secundum scientiam. — Foris stantes, quia in Ecclesia non sunt. — Nam usque hodie videmus Jesum cum extraneis loqui. Cum extraneis loquitur, quando gentium populo hoc Evangelium legitur (Emis.)

comme le tableau sur lequel il a dépeint la magnificence, la richesse et la gloire de la religion. Voilà donc ce que nous devons y voir aujourd'hui, afin que, pénétré de reconnaissance envers notre aimable Rédempteur, accomplissant fidèlement la volonté de son Père, nous méritions de devenir, comme il nous le promet en ce jour, les parents spirituels et les vrais amis de Jésus (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Comme nous l'avons dit dans une autre homélie, la grandeur, la dignité et l'excellence du mariage consistent, dit saint Paul, en ce qu'il nous représente l'union virgine et mystérieuse de Jésus-Christ avec son Eglise (2). Ainsi, ce n'est point parce que le mariage est saint que le Fils de Dieu l'a célébré avec l'Eglise ; mais il est saint parce qu'il l'a célébré avec l'Eglise. Or ce même mystère, que Jésus-Christ nous a ensuite révélé par son apôtre, nous a été auparavant figuré aux noces de Cana.

Pour mieux comprendre un si beau mystère, rappelons-nous que David avait annoncé que le Fils de Dieu, dont l'habitation se trouve placée dans les splendeurs du soleil éternel, de la lumière infinie, en sortirait un jour dans les dispositions d'un époux tendrement aimant, qui quitte la maison de sa mère pour

(1) *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, hic meus frater, et soror, et mater est.*

(2) *Sacramentum hoc magnum est : dico autem ego, in Christo et in Ecclesia (Eph. v).*

aller s'unir à son épouse chérie (1). Nous lisons aussi dans Isaïe que l'Eternel parla ainsi à son Fils : « Promène autour de toi tes regards ; vois cette multitude immense de peuples qui, de toutes les parties du monde, se préparent à venir déposer à tes pieds et leurs hommages et leur amour. Or, tous ces peuples ne formeront qu'un seul peuple, qu'une seule personne, à laquelle tu devras t'unir comme à ton épouse, et dont tu te revêtiras comme de l'ornement de ta gloire (2). » Il est donc très-certain, d'après cet oracle, que le Fils de Dieu devait venir visiter notre humanité, non comme un maître sévère, pour l'assujettir à son esclavage, non comme un monarque puissant, pour en faire son empire, mais comme un ami généreux, pour l'élever à une étroite union avec lui, en sorte qu'il n'existât plus entre lui et nous que des relations de confiance et d'amour.

Mais ce grand mystère de la miséricorde de Dieu ne devait s'accomplir qu'après la mort du Sauveur, par laquelle, selon l'enseignement de saint Paul, les hommes, au moyen des sacrements, devaient naître à une vie nouvelle et former l'Eglise, qui, purifiée, embellie par le sang du nouvel Adam, devait devenir son épouse. Toutefois, comme il était pressé par son amour de nous donner en figure, durant sa vie, le gage de ce tendre mystère qu'il devait accomplir

(1) In sole posuit tabernaculum suum; et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo (*Ps. xviii*).

(2) Leva in circuitu oculos tuos, et vide; omnes isti congregati sunt, venerunt tibi; et omnibus his tanquam ornamento vestieris, et circumdabis tibi eos quasi sponsa (*Isa. xlix*).

après sa mort, il vint aux noces de Cana. Il y vint donc et y fit des miracles pour nous montrer dès lors qu'il est descendu du ciel, comme à la recherche d'une épouse, pour s'unir à l'Eglise par une union spirituelle (1). Cette union du Fils de Dieu avec l'Eglise s'accomplit, dit saint Augustin, d'une manière invisible dans l'incarnation, par laquelle le Verbe éternel, s'unissant à la nature humaine, en devint véritablement le chef et l'époux. Et c'est parce que l'union du Verbe avec la nature humaine est indissoluble et éternelle, que le lien du mariage chrétien, élevé par Jésus-Christ à représenter un si grand mystère, est pareillement perpétuel et indissoluble. Les enfants de la véritable Eglise, instruits par elle dans les vraies doctrines et dans l'esprit et le sens droit de l'Evangile, savent et croient, continue le Docteur de la grâce, que Jésus-Christ a institué le mariage indissoluble, et que, cette indissolubilité étant fondée sur l'autorité et sur les mystères de Dieu, le divorce, proclamé par les hérétiques, n'a été ainsi qu'une inspiration de Satan (2).

(1) Non casu, sed certi gratia mysterii venit ad nuptias carnali more celebratas, qui, ad copulandam sibi spirituali amore Ecclesiam, de cælo descendit ad sponsam (*Comment.*). — Verbum enim sponsus, et sponsa humana caro; et utrumque Filius Dei et Filius hominis: ibi factus est caput Ecclesiæ (*Tr. 8 in Joan.*).—Qui bene eruditi in fide catholica sunt, credunt quod Dominus fecerit nuptias; et sicut conjunctis a Deo, sic divortium a diabolo est (*Tr. 9 in Joan.*).

(2) Les modernes protestants paraissent commencer, sur ce point si important pour la morale et pour la société chrétienne, à rejeter les doctrines de leurs détestables mattres. En effet, nous venons de lire dans le journal véritablement savant et catholique, l'*Univers* (4 juillet

Cependant, ainsi que nous l'avons dit, à cette union invisible que le Verbe éternel avait conclu avec les prémices de l'Eglise, en s'unissant à la nature humaine, devait en succéder une autre solennelle et visible, faite avec la société des hommes qu'il se serait incorporés par la grâce et dont il aurait fait comme une personne morale et comme son épouse toute pure et éternelle. Cette épouse visible devait

1843) : « Tandis qu'un prédicateur danois s'efforçait de rétablir, bien ou mal, le dogme catholique de l'autorité infaillible de l'Eglise, voici qu'un autre prédicant prussien rend, à Magdebourg, un hommage non moins splendide *au vrai évangélisme*, qui est celui des catholiques. » S'élevant avec un zèle invincible contre la théorie et la pratique (protestante) du divorce, le pasteur Sintenis s'est ainsi exprimé : « C'est une chose qui fait peu honneur à notre Eglise protestante, en controverse sur cette matière avec l'Eglise catholique. Cette Eglise a, *mieux que nous*, maintenu sur ce point l'antique sainteté du lien conjugal ; car, lorsque la chose devient inévitable, l'Eglise catholique prononce la séparation des époux, mais elle ne permet jamais aux époux séparés de passer à d'autres mariages. Comment nous autres protestants, et avec quel droit pourrions-nous encore soutenir contre l'Eglise catholique que nous n'admettons que les saintes Écritures comme règle de notre foi et de notre morale, tandis qu'en matière de divorce, ce sont les catholiques et *non pas nous*, qui s'en tiennent fidèlement à la parole de Jésus-Christ et de ses apôtres. » Il serait superflu de rien ajouter au passage de ce discours, que nous avons traduit à la lettre et que son auteur a fait imprimer pour le répandre avec la plus grande profusion possible. Dieu se plaît quelquefois à forcer, par des moyens à nous inconnus, l'erreur à proclamer la vérité et à l'appuyer par son témoignage, afin que, sans doute, elle puisse pénétrer plus avant dans les esprits malheureusement aveuglés par de funestes préjugés. Ce qu'il y a de plus singulier en cela, c'est que ce discours apologétique de l'Eglise catholique ait été ré-cité dans l'antique cathédrale de Magdebourg (aujourd'hui temple protestant), dans laquelle on voit encore écrit en grands caractères cette curieuse inscription : *Expulso antichristo 1567* (expulsée de ce temple la religion catholique).

être, dans les desseins primitifs de sa miséricorde, la Synagogue juive, qu'il avait choisie, selon la prédiction des prophètes, pour être à jamais son épouse (1); qui avait été, ainsi qu'il nous le déclare lui-même en parabole dans l'Évangile, initiée la première à la fête des noces préparées par l'Eternel à son Fils bien-aimé (2). Mais les Juifs ont répondu à cette affectueuse invitation, le surs par l'indifférence, les autres par le mépris; ceux-ci par l'ingratitude, ceux-là par la cruauté qu'ils ont eue de maltraiter l'époux, et ils se sont ainsi rendus indignes de ces noces. Ils en ont donc été exclus pour toujours, et les Gentils y ont été initiés et admis à leur place.

Or, cette répudiation des Juifs et l'élection des Gentils nous sont montrées en figure aux noces de Cana. Cana était une ville limitrophe des Gentils. L'évangéliste, en nous faisant remarquer que Jésus-Christ quitta la Judée et qu'il passa en Galilée pour y opérer un si beau miracle, a voulu clairement nous indiquer que, sous peu, le Sauveur rejetterait le peuple juif et choisirait le peuple gentil pour son partage, et qu'il accomplirait dès lors cette prophétie d'Osée, qui annonçait ses miséricordes : *J'appellerai mon peuple celui qui jusqu'ici n'a pas été mon peuple; celle qui semblait ne pas m'être chère me sera chère* (3).

(1) Sponsabo te mihi in sempiternum (*Ose.* 11).

(2) Homo quidam fecit nuptias filio suo; sed qui fuerant invitati, non fuerunt digni (*Matth.* xxii).

(3) Notat Joannes quod, relicta Judæorum plebe, nostra ex gentibus plebs sumitur in conjugium. Vocabo enim (*Ose.*) non plebem meam, plebem meam; et non dilectam, dilectam (*Tr.* 8).

Il vient à Cana en Galilée aux noces d'une antique institution, pour se choisir une nouvelle épouse, d'une virginité perpétuelle, dans la conversion des Gentils (1).

Rappelons-nous toutefois que notre évangile commence sa narration par dire que les noces de Cana furent célébrées le troisième jour. Or, cette circonstance, dit Bède, renferme aussi un mystère. Ces trois jours marquent les trois temps auxquels Dieu a, de diverses manières, manifesté au monde la lumière de sa vérité et fait alliance avec les hommes. Le premier fut le temps de la révélation faite de vive voix aux hommes et maintenue par tradition parmi les patriarches. Le second fut le temps de la révélation écrite que Dieu, durant la loi mosaïque, donna par l'entremise de ses prophètes. Le troisième est le temps de la révélation chrétienne, en laquelle la grâce avec la vérité s'est répandue dans le monde par le moyen de l'Évangile, et cette époque a commencé à briller d'une nouvelle lumière sur la terre, quand le Sauveur y apparut, revêtu de notre chair mortelle (2).

C'est pourquoi, dit saint Gaudens, qui a expliqué de la même manière le mystère des trois jours, l'évangéliste ne commence pas la narration par dire

(1) Venit ad nuptias veteris instituti, novam sibi perpetuæ virginitatis sponsam de gentium conversione facturum (*Hom. 1 Epiph.*).

(2) Et die tertia nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ. — Non vocat mysterio quod die tertia nuptiæ factæ referantur. — Primum quidem sæculi tempus, patriarcharum exemplo; secundum sub lege, prophetarum scriptis; tertium sub gratia, præconiis evangelistarum, quasi tertia die luce refulsit, in qua Dominus in carne natus apparuit.

simplement : *le troisième jour*, mais il fait précéder la conjonction : *et le troisième jour*, comme pour lier cette troisième révélation, cette troisième alliance, aux deux premières et pour faire voir que la dernière devait être la plus noble et la plus universelle : en ce jour le Seigneur devait s'unir à l'épouse, ou à l'Eglise formée des Gentils (1). Saint Hilaire d'Arles ajoute : « Que sont ces noces qui se célèbrent le troisième jour, sinon les vœux et les joies du salut éternel, qui s'accomplit par la confession de la très-sainte Trinité et par la foi en Jésus-Christ ressuscité des morts ? Ces mystères sont clairement annoncés dans ce nombre trois (4). »

L'évangéliste remarque aussi que notre Sauveur ne vint à ces noces que lorsqu'il y fut invité : *Vocatus est autem Jesus*. Cette circonstance renferme un mystère d'une grande piété : Jésus-Christ avait décrété dans sa miséricorde de venir sur la terre en qualité d'époux, et il était époux avant d'y venir. Nonobstant ce dessein de sa sagesse, voulant que sa bonté nous fût attribuée à mérite, il a manifesté qu'il n'était venu parmi nous que sur les instantes prières des prophètes, qui le suppliaient sans cesse et disaient : « Seigneur, inclinez sur nous vos cieux, et descen-

(1) Unde Evangelista non dixit : « Die tertia; » sed conjunctione præposita : « Et die tertia, » in qua die Dominus Jesus sponsam sibi ex gentibus conjunxit Ecclesiam (*Hom. 1 Epiph.*).

(2) Quæ sunt istæ nuptiæ, nisi vota et gaudia salutis æternæ, quæ per confessionem Trinitatis et fidem resurrectionis, in hujus numeri mysterio, celebrantur (*Expos.*).

dez parmi nous; inclinez votre puissance, et venez(1). A Cana de Galilé, Jésus y fut non-seulement invité, mais il y vint poussé, stimulé et presque forcé par une amoureuse violence ; à son respect et par amour pour lui, on y invite encore ses disciples, et ils y sont tous accueillis avec joie : *Vocatus est autem Jesus et discipuli ejus*. Tout ce qui appartient à Jésus est désiré, recherché dans cette bonne ville. Or, cette circonstance indique la docilité et l'amour avec lesquels l'Eglise des Gentils devait accueillir le divin Epoux Jésus, méprisé et chassé par les Juifs.

Les Juifs avaient la connaissance du vrai Dieu, la promesse et la foi du Messie, le trésor des divines Ecritures. Ils avaient la Synagogue que Dieu avait plantée au milieu d'eux comme une vigne fertile et féconde qui fournissait avec abondance le vin des vérités saintes (2). Mais, à la naissance du Sauveur, ce vin précieux et suave était venu à manquer parmi eux : non point que l'Ecriture eût manqué par elle-même, mais parce que les Scribes et les Pharisiens, chargés de l'expliquer au peuple, l'expliquaient mal. Les Juifs, à l'exception de quelques âmes choi-

(1) *Vocatus est autem Jesus*. — *Magnum pietatis mysterium* : ille qui sponsus est, invitatur vocibus prophetarum, ita precantium (*Ps. cxliii*) : « Inclina, Domine, cœlos tuos, et descende (*Ps. lxxix*). » « Excita potentiam tuam, et veni (*Tract. 8*). » *Vocatus est autem Jesus, et discipuli ejus*. — Illud perspicuum est : repulsum a Judæis sponsum ab Ecclesia Gentium libenter fuisse susceptum (*Serm. 1 De Temp.*).

(2) Ego plantavi te vineam electam (*Hier. ii*). Vineam Domini Sabaoth, domus Israel est (*Isa. iiii*). — Non deficiebat in se ipsa Scriptura; sed in Scribis et Phariseis, qui male eam interpretabantur, sicut, et modo faciunt posteriores Judæi (*Exp.*). — Deficiente vino.

sies, entendaient les Ecritures comme les entendent encore aujourd'hui leurs successeurs, dans un sens matériel et terrestre. C'est pour cela que l'intelligence des prophéties et des promesses divines leur manquait aussi.

Que si la pénurie de ce vin spirituel était devenue grande chez les Juifs, elle l'était beaucoup chez nous aussi, Gentils. Nos pères n'avaient pas même conservé une goutte de ce vin consolateur et confortable, plein de réalité : *Deficiente vino*. Ils n'avaient ni foi, ni espérance, ni prophétie, ni Ecriture, ni tradition. Les premières vérités, les plus importantes mêmes, s'étaient éteintes, peu s'en fallait (1). Le vin des premières noces, de la première alliance faite entre Dieu et les hommes dans Adam, et de la révélation primitive, était venu à manquer, et il n'y avait personne qui voulût ou pût en préparer aux Gentils altérés (2).

Or, il arriva avec bien plus de raison à Marie ce qui arrivait aux prophètes, dont elle est la Reine (3). En voyant manquer le vin matériel aux noces de

(1) Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum (*Ps.* xi). —

(2) Defecerat nuptiale vinum, cessantibus prophetis qui ministraverant in populo Judæorum; nec erat quispiam, qui spirituali vino sitientes Gentes potare sufficeret (*Tract.* 8).

(3) Les prophètes étaient des âmes éprises d'amour pour le Messie; ils l'avaient toujours présent dans l'esprit et dans le cœur. Comme il arrive donc aux personnes éprises d'amour, auxquelles chaque chose rappelle l'objet aimé, de même les prophètes, toutes les fois qu'ils prophétisaient sur les personnes et les événements futurs, remarquaient quelques traits d'analogie avec la vie et les mystères du futur Messie, ils laissaient alors l'objet dont ils parlaient et qui était comme une figure,

Cana, sa grande âme, toujours occupée du mystère du salut du monde, fut comme ravie, dans la contemplation de l'extrême pénurie du vin spirituel à laquelle elle voyait réduits les Juifs et surtout les Gentils. Le lieu même où elle se trouvait avec Jésus-Christ, dans une ville presque uniquement composée de Gentils, rappelait sa pensée sur la grande misère dans laquelle la gentilité était tombée. De là vient cette prière que Marie fit au Sauveur : « Ils n'ont point de vin : » *Vinum non habent*. Tandis qu'elle paraissait se rapporter au vin matériel qui manquait aux convives de Cana, cette prière était évidemment mystérieuse et principalement faite pour obtenir aux Gentils le vin de l'Esprit-Saint dont ils étaient absolument dénués ; en sorte que cette tendre Mère, par cette amoureuse prière, intercédait pour nous auprès du Fils éternel de Dieu, devenu par l'incarnation son propre fils ; elle le supplia de nous accorder, dans notre extrême indigence, la joie de son vin spirituel et céleste (1) :

De plus, ce mystère est encore rendu plus clair par la réponse de Jésus à Marie ; car cette réponse n'est justifiable qu'autant qu'on admet qu'elle fut faite dans un sens mystérieux et spirituel. Supposé

et se mettaient à célébrer et à chanter les grandeurs et la gloire de Jésus-Christ, qui était figuré dans ces personnes ou ces événements. Sans cette observation, on n'entendra jamais bien les prophètes.

(1) *Quod vinum Spiritus sancti non haberent Gentes, evidenter expressit (Tract. 8). — Mater Domini intercessit pro nobis gentibus apud æternum Filium Dei, secundum carnem natum, ut donaret nobis indigentibus cœlestis vini lætitiā (Tract. 9).*

en effet que Marie ait prié pour nous obtenir la grâce du Saint-Esprit, la réponse de Jésus devient claire et précise. Saint Jean dit ceci : « L'Esprit-Saint ne s'était pas encore communiqué, parce que Jésus-Christ n'avait pas encore été glorifié. » Cette prière, par laquelle Marie demandait à Jésus de donner le vin spirituel aux Gentils, ne pouvait donc pas être exaucée dans ce moment. Le Sauveur en répondant : *Femme, qu'avons-nous de commun ? Mon heure n'est pas encore venue*, voulait donc dire que, dans ce mystère de Dieu dont il s'agissait, Marie n'était, par rapport à Jésus, qu'une simple femme ; car il n'était point donné à la Mère de l'Homme d'anticiper sur l'ordre des mystères de Dieu, attendu que l'heure de sa passion n'était pas encore arrivée. Ce n'était qu'après sa mort et après sa résurrection, quand il aurait été de retour d'auprès de son Père, que le Saint-Esprit serait envoyé au monde, pour lequel Marie le demandait. C'est pourquoi cette Vierge très-sage, ayant connu le mystère très-profond de cette réponse, comprit aussi que son divin Fils, loin d'avoir rejeté sa demande avec mépris, l'avait déjà exaucée quant au sens littéral, et que seulement, dans le sens spirituel, il en avait, selon l'ordre de ses mystères, différé l'accomplissement (1).

(4) Non mihi videtur ista responsio convenire, nisi in mysterio locutus esse spiritualiter Dominus dicatur. — Quoniam vinum Spiritus sancti ante passionem et resurrectionem Christi Gentibus dari non poterat, testante Evangelista (*Joan. vii*) : « Nondum erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus ; » tunc respondit : « Quid mihi est tibi, mulier ? Nondum venit hora mea ; » tanquam si diceret : Quid tam properas, mulier, suggerendo, cum hora passionis meæ nondum adve-

Il y a plus encore : Marie ne vit aucun ressentiment dans la réponse de Jésus, elle y reconnut seule le mystère d'un Dieu infiniment miséricordieux. Elle comprit en effet que, par ces paroles : *Mon heure n'est pas encore venue*, le Seigneur faisait allusion à cette heure très-glorieuse de sa passion (1), et qu'en paraissant la refuser, il promettait solennellement de donner à tous le vin de notre rédemption, destiné à servir au salut de tous (2).

O cœurs de Jésus et de Marie, s'écrie un Père, combien vous aimez les hommes! Tandis que les convives ne pensent qu'à se rassasier d'une nourriture matérielle, Jésus et Marie se restaurent d'un aliment tout spirituel, en s'entretenant de réflexions profondes et sublimes concernant les mystères de notre salut

nerit? Cum post passionem et resurrectionem ad Patrem rediero, tunc dabitur Spiritus sanctus credentibus. — Beata Virgo, agnito responsionis hujus profundissimo mysterio, intellexit non suggestionem suam præsentem aspernanter acceptam; sed secundum illam spiritualem rationem fuisse dilatam (*Tract. 9 Gaud.*).

(1) Cette interprétation est fondée sur l'Évangile, où le temps de la passion et de la mort du Rédempteur est appelé *son heure*. Saint Jean voulant assigner la raison pourquoi les Juifs, qui cherchaient à s'emparer du Sauveur, ne le firent point, lors même qu'ils auraient pu le faire avec la plus grande facilité, dit : « Personne ne lui mit la main dessus, parce que *son heure* n'était pas encore arrivée. » Jésus-Christ lui-même, en parlant de sa passion et du moment même où il devait la subir, dit à son Père : « Mon Père, voici que l'*heure* est enfin arrivée. »

(2) Sciebat profecto mater objurgationem illam Domini filii sui non irascentis offensam protendere, sed miserantis portare mysterium. — Quod ait : « Nondum venit hora mea » illam nimirum gloriosissimam passionis suæ horam; atque illud redemptionis nostræ vinum, quod vitæ omnium proficeret, promittebat (*Hom. 1 Epiph., Maxim.*).

sur le point de s'accomplir; et seuls ils se comprenaient et entendaient cet admirable langage de miséricorde et d'amour (1).

Ce doux Sauveur, dont les voies sont toujours admirables, ne dédaigna point opérer des prodiges d'une moindre importance à l'égard des corps, jusqu'à ce que le temps fût arrivé d'accomplir d'aussi grandes choses dans l'ordre de la grâce en faveur des âmes; et, pour figurer et pour donner un gage visible de ce qu'il devait faire sous peu pour le bien des âmes, il obéit à Marie et accorde satisfaction à son amour, en exauçant sa prière dans le sens littéral et en lui donnant l'espérance et la certitude qu'il ferait de même dans le sens spirituel, selon le langage de saint Maxime. C'est pourquoi Marie, satisfaite et de ce qu'elle recevait pour le moment et de ce qui lui était promis pour l'avenir, dit aux serviteurs : « Allez seulement auprès de lui, et faites tout ce qu'il vous dira; car le vin est trouvé et la grâce obtenue : » *Omnia quæcunque dixerit vobis, facite.*

Mais les vases à eau de pierre dont parle l'évangéliste se trouvent en ce lieu au nombre de six, de la capacité de deux ou trois mesures, pour l'usage de la purification des Juifs, ces vases, dis-je, si exactement décrits par l'historien sacré ne signifient-ils pas aussi

(1) Inter se loquebantur Mater et Filius; ipsi se intelligebant, ipsi sua secreta noverant; ipsi, quid tunc fieri oportebat et quid postea futurum erat, sciebant; cæteri autem, quid ipsi dicerent, ignorabant. — (Emis., *Expos.*).

(2) Nec tamen piguit benignissimum Dominum, dum magna veniunt, et parva præstare (*Expos.*). — Omnia quæcunque dixerit, facite.

quelque mystère? Oui, répondent les Pères et les interprètes. Ecoutons d'abord le grand saint Augustin : « Le temps qui a précédé la venue du Messie se divise, dit-il, généralement en six périodes, ou époques, ou âges : la première, depuis Adam à Noé ; la seconde, de Noé à Abraham ; la troisième, d'Abraham à Moïse ; la quatrième, de Moïse à David ; la cinquième, de David jusqu'à la transmigration du peuple hébreu à Babylone ; la sixième, depuis cette transmigration jusqu'à Jésus-Christ. Or l'eau, dans le langage des Ecritures, est le symbole de la révélation et des prophéties de cette même Ecriture ; et comme cette révélation et ces prophéties n'ont jamais manqué dans les différents âges du monde, de même les six vases à eau désignent clairement les six âges du monde dans lesquels la révélation et les prophéties n'ont jamais fait défaut (1). »

Remarquez, mes frères, que l'historien sacré ne dit pas que ces vases contenaient, les uns deux et les autres trois mesures, mais bien que chacun avait la même capacité, et que l'eau qui y était contenue était de *deux* ou de *trois* mesures. Cela signifie que, dans la révélation de chacun des âges, la très-sainte Trinité y est toujours indiquée, en ce sens pourtant que, parfois, deux personnes seulement y sont nommées : le Père et le Fils, le Saint-Esprit y étant implicitement sous-entendu ; et que d'autres fois les trois personnes divines : le Père, le Fils et le Saint-Esprit

(1) Sex hydryæ, sex mundi ætates significabant, in quibus non defuit prophetia (*Tract.* 9).

s'y trouvent clairement et explicitement nommées et exprimées (1). En outre, ces vases à eau, ajoute l'évangile, étaient là pour la purification des Juifs; circonstance qui n'a été si heureusement indiquée que pour nous apprendre que les Ecritures de l'Ancien Testament, figurées par les eaux de ces vases, avaient été données au peuple juif pour le sanctifier et pour son salut (2).

• Les vases dont il s'agit et qui ne furent remplis que sur l'ordre du Sauveur, signifient que c'est de lui-même, comme de son seul auteur, que vient l'ancienne Ecriture (3).

Mais Jésus-Christ est non-seulement l'auteur des anciennes Ecritures, il en est encore le principal personnage; car c'est de lui que toujours il s'agit, et tout se rapporte à lui (4). Les six vases qui sont remplis par son ordre sont donc les Ecritures des six âges différents du monde que Jésus-Christ a remplis par sa grâce et sans lequel ils seraient demeurés vides et stériles (5). Mais, bien que les Ecritures fussent

(1) Non dictum est : aliæ binas, aliæ ternas; sed ipsæ sex hydris capiebant metretas binas vel ternas, quia omnium temporum prophetia, Patris et Filii prædicatur; sed ibi est et Spiritus sanctus, ideoque adjunctum est : vel ternas. In eo ergo quod dicitur : binas, non exprimitur, sed intelligitur Spiritus sanctus; in eo quod dicitur : ternas, etiam Trinitas exprimitur (*Tract. 9 in Joan.*).

(2) Bene « secundum purificationem Judæorum » dicuntur positæ, quia Scripturæ Veteris Testamenti israelitico populo datæ sunt (*Exp.*).

(3) Jussu ipsius impletæ sunt hydris, quia vetus Scriptura ab ipso est (*Expos.*).

(4) Finis legis Christus est (*Rom. x*).

(5) Illa tempora sex quasi articulis distributa atque distincta, quasi

pleines de Jésus-Christ, comme il n'y était point compris ni clairement découvert, elles étaient comme l'eau qui, d'une certaine manière, contient le vin ; car c'est d'elle qu'il se forme, bien que cependant on n'en puisse découvrir aucune trace en elle. Enfin, ce qui avait été écrit du Sauveur ne pouvait s'accomplir qu'en lui et pour lui. Les vases qui, par son ordre, sont remplis jusqu'aux bords, signifient donc les prophéties recevant leur accomplissement en Jésus-Christ seul et s'élevant jusqu'au sommet de la perfection. Le miracle du changement de l'eau en vin représente en figure tous les mystères de la rédemption que les prophètes avaient prédits et que Jésus-Christ était sur le point d'accomplir en réalité.

Premièrement, l'eau est un élément froid et insipide. Or, qu'y a-t-il de plus insipides et de plus ineptes que les livres des prophètes, dit saint Augustin, si on ne les entend pas et si l'on n'y découvre pas Jésus-Christ ? C'est pourquoi les Juifs, qui ne découvrent point Jésus-Christ dans ces livres divins, les défigurent par des interprétations ridicules et indignes ; ils les ont entre les mains sans les connaître ; ils les lisent sans les comprendre et les vénèrent sans les aimer. C'est-à-dire qu'ils boivent de cette liqueur du salut éternel, mais sans la goûter et sans en retirer ni délices ni profit. Mais au contraire, quand on a Jésus-

vasa essent inania, nisi a Christo implerentur. — Erat prophetia antiquis temporibus ; sed illa prophetia, quando Christus non intelligebatur, aqua erat ; in qua enim vinum quodammodo latet. — Oportebat impleri in Christo, quæ de ipso scripta erant. Impletæ sunt hydræ, quia impletæ sunt prophetiæ (Expos., Aug.).

Christ devant les yeux, combien ces divines Ecritures changent d'aspect! Non-seulement on les goûte, mais on s'enivre saintement l'âme d'une joie toute spirituelle (1). Jésus-Christ, en changeant l'eau en vin, fait dès lors la promesse, par cette figure, de changer dans l'Eglise le sens littéral dans le sens spirituel, la lettre qui tue en l'esprit qui vivifie; de nous donner la connaissance sincère et légitime de ses oracles, de faire connaître les mystères qui y sont contenus, les vérités qui s'y trouvent cachées et les promesses qu'ils contiennent. En effet, Jésus-Christ accomplit après sa mort ce qu'il fait aujourd'hui en figure aux noces de Cana. Il changea réellement l'eau en vin quand il éclaira l'esprit de ses disciples et qu'il leur donna la vraie intelligence des Ecritures, par où commence à devenir plein de saveur ce qui était insipide auparavant, et capable de rendre ivre de Dieu ce qui laissait l'âme froide et indifférente (2). Qu'il fait bon être enfants de l'Eglise, s'écrie Bède! Autant le vin l'emporte sur l'eau, autant est grande la distance qu'il y a entre le sens qu'on attribuait aux Ecritures avant la venue du Sauveur et celui que le divin Maître a révélé aux apôtres et qu'il a laissé pour toujours à ses disciples, les enfants de l'Eglise.

(1) *Lege libros omnes propheticos, non intellecto Christo : quid tam insipidum et fatuum invenies. — Intellige ibi Christum, non solum sapit quod legis, sed etiam inebriat (Expos., August.). — Ostendit sensum spiritualem Scripturarum se daturum. — Fecit de aqua vinum, cum aperuit eis sensum, et exposuit Scripturas. Sic enim sapit quod non sapiebat, et inebriat quod non inebriabat.*

(2) *Quantum inter aquam et vinum, tantum distat inter sensum illum,*

Les serviteurs, auxquels le Sauveur commande de puiser l'eau déjà changée en vin, représentent les prêtres de l'Eglise préposés à la dispensation des mystères de Dieu : c'est la pensée de saint Augustin (1). Et ils indiquent plus particulièrement, selon un autre interprète, ceux d'entre les prêtres qui enseignent, c'est-à-dire les docteurs du Nouveau Testament qui interprètent les Ecritures aux vrais chrétiens dans le sens spirituel (2).

Observons encore, par rapport à ces serviteurs, qu'ils n'ont mis que de l'eau dans les vases, et que c'est sur l'ordre de Jésus-Christ qu'ils puisent et distribuent le vin aux convives. Ainsi les vrais docteurs de l'Eglise catholique, les vrais prédicateurs de l'Evangile ne parlent par eux-mêmes, comme le dit saint Paul, qu'un langage humain, inefficace et vain ; mais comme c'est Jésus-Christ qui, par le moyen de l'Eglise, les envoie et les inspire, et comme, en obéissant à l'Eglise, ils obéissent à son ordre divin ; de même leur parole, dans la prédication et l'explication de l'Evangile, se change en un vin mystérieux qui enivre suavement l'esprit, fortifie le cœur et convertit les âmes. Au contraire, les prédicants de l'erreur, parmi les hérétiques, se flattent en vain de lire ou d'expli-

quo Scriptura ante Salvatoris adventum intelligebatur, et eum quem ipse veniens apostolis revelavit, eorumque discipulis perpetuo sequendum dereliquit (*Tract. 9 in Joan.*).

(1) Qui sunt ministri, nisi officia levitarum, qui Dei ministeriis sunt deputati (*Serm. 41 De Temp.*).

(2) Ministri sunt doctores Novi Testamenti, qui Scripturas aliis spiritualiter interpretantur (*Caten.*).

quer aux peuples qu'ils ont séduits les divines Ecritures ; comme ce n'est ni l'Eglise ni Jésus-Christ qui les envoient, leur parole, comme une eau insipide dans la bouche de celui qui parle, reste toujours eau insipide dans l'âme de celui qui écoute ; je veux dire impuissante à accroître les forces spirituelles et à donner la vie.

Remarquons en dernier lieu que les serviteurs de Cana reçoivent l'ordre de se présenter à l'intendant et d'attendre son jugement, avant de distribuer aux convives le vin miraculeux. Or cet intendant, homme sage et vénérable, qui tient la place de l'époux et qui, en son nom, préside au festin, c'est saint Pierre, le souverain pontife, le vicaire du céleste Epoux Jésus-Christ, lequel préside à sa place et en son nom le grand festin des enfants de l'Eglise. Les évêques, les prêtres, les prédicateurs de l'Evangile doivent toujours lui soumettre leurs doctrines, se conformer à son jugement, attendre son ordre, communiquer avec lui et dépendre de lui dans l'exercice de leur ministère ; car c'est à cet homme singulier et extraordinaire, dont il a été dit que la foi ne faillira jamais, à qui a été accordé le haut privilège de discerner le bon vin d'avec celui qui n'en a que les apparences ; la vraie doctrine évangélique d'avec la fausse, parce que, semblable à l'intendant de Cana, il n'interroge point le serviteur, mais l'Epoux ; c'est-à-dire qu'il reçoit de Jésus-Christ, de sa parole toute-puissante et de ses promesses, son inspiration et son infailibilité. Malheur donc aux nations chrétiennes qui se

trouvent hors de l'Eglise ! Elles ne se trouvent point à table avec Jésus-Christ, elles n'ont point de ministres fidèles qui leur distribuent la sainte liqueur dont elles ont besoin ; elles n'ont pas même un intendant, un juge commun de la doctrine et de la foi : chacun enseigne ce qu'il lui plaît. Tous promettent de donner un vin choisi, mais dans le fait ils ne donnent que de l'eau, de l'eau, hélas ! toujours bourbeuse, très-souvent infecte et pestilentielle ; eau de l'erreur qu'ils mêlent, en vrais débitants indignes, selon l'expression de Tertullien, avec le vin de quelques vérités chrétiennes, et ne forment ainsi que du vinaigre (1). Semblables aux Juifs à l'égard du Sauveur sur la croix, ils ne donnent aux malheureux chrétiens, torturés par la soif, qu'un peu de vinaigre. Malheureuses donc, je le répète, les nations chrétiennes qui se trouvent sous l'empire de ces ministres de l'erreur ! Elles sont forcées de gémir sans cesse dans la pénurie totale du vin généreux du salut éternel. *Deficiente vino, vinum non habent.*

En second lieu, l'eau est le symbole des rites judiciaires qui ne purifiaient que les corps. Or le Sauveur, par le changement de l'eau en vin, a voulu montrer qu'il allait en son temps changer les stériles cérémonies de la loi dans le vin de cérémonies plus sublimes, des sacrements ; car le vin est le symbole du sang de Jésus-Christ, qui a la vertu de purifier les âmes (2).

(1) *Cauponas aquam vino miscentes. — Et in siti mea potaverunt me aceto (Ps. LXIII). — Deficiente vino. — Vinum non habent.*

(2) *Aqua est symbolum legalium rituum, qui vim non habebant pu-*

Cette eau changée en vin signifie en particulier l'eau du baptême, changée en sang dans ce sacrement par le vrai Moïse avec la verge de sa croix ; car les mérites de son sang nous sont appliqués dans cette eau, et le baptême est comme son sang même qui nous purifie de nos fautes. Jésus-Christ qui, le troisième jour, dit aux serviteurs de Cana : *Remplissez d'eau ces vases de pierre*, est le même qui dira bientôt aux apôtres et à leurs successeurs : Allez dans tout le monde répandre dans les cœurs des Gentils, durs comme la pierre, les eaux de mon baptême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (1). Et ce Sauveur qui ajouta ces paroles : « Puisez maintenant de cette eau changée en vin : » *Haurite nunc*, est le même qui dès lors invita toutes les nations, comme il l'avait promis par son Prophète, à venir, remplis d'une sainte joie, puiser l'eau mystérieuse de la grâce dans les fontaines de ses plaies adorables (2).

Maintenant, je vous dirai avec saint Hilaire d'Arles, admirez, mes frères, comme l'eau changée miraculeusement en vin figure bien un si grand sacrement. Les eaux de Cana, après le miracle, sont bien le même liquide, mais elles n'ont plus la même saveur. Quant à la quantité, elles ont le même poids et la

rificandi nisi corpora. Vinum est symbolum sanguinis Christi, qui habet vim purificandi animas.

(1) *Implete hydrias aqua, est : Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti (Bed., Com.). Dies tertius, Trinitatis est sacramentum (Hil. Arel.).*

(2) *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris (Isa. xii).*

même mesure ; mais, par rapport à la qualité, elles sont changées en un vin très-exquis. Elles ont conservé la même plénitude ; mais elles ont, par la secrète infusion de Dieu, revêtu une nature nouvelle et une autre vertu. Or, c'est précisément ce qui arrive à l'homme sur lequel ont coulé les eaux du baptême. Quoiqu'à l'extérieur il soit toujours le même, néanmoins il est complètement changé à l'intérieur. Il était né coupable du péché, et il renaît innocent. Il meurt au passé, et il vit et croît pour l'avenir. Il se dépouille des habitudes criminelles, et il se revêt des bonnes. La personne est bien la même ; mais sa condition est entièrement changée. Si l'on s'en rapporte au témoignage des sens, on croit qu'il n'a rien acquis de nouveau, et cependant la foi exige qu'un goût tout spirituel nous dise qu'il a beaucoup obtenu. Il a déposé l'antique bassesse de l'homme coupable pour se revêtir de la nouvelle dignité du chrétien, et son cœur, fortifié par la vertu de la sagesse spirituelle et comme enivré, pour avoir bû à la coupe de l'amour divin, commence à goûter sur la terre, par anticipation, la suavité des choses célestes (1).

(1) *Aquis idem est liquor, sed non idem sapor. Stat in qualitate mensura, et in qualitate additur gratia. Aquæ suam retinent plenitudinem, et aliam accipiunt, secreta infusione, virtutem. — Ita et homo per aquas Baptismi, licet foris idem esse videatur, intus tamen alter efficitur. — Cum peccatis natus, sine peccato renascitur. Prioribus perit, succedentibus proficit. Deterioribus exuitur, melioribus innovatur. Persona non contingitur, et natura mutatur. — Accessisse nihil creditur; et tamen quod accessit, tanquam mentis gustu, fidei sapore sentitur. Præterita homo vilitate deposita, nova induitur dignitate; et divini*

L'eau, continue notre interprète, est une boisson froide, insipide, qui affaiblit, tandis que le vin est chaud, généreux et fortifiant. Donc Jésus-Christ, en changeant l'eau en vin, promet de changer la loi de Moïse, loi d'une crainte quasi glaciale; privée de grâce et de tout goût spirituel, en la loi évangélique, dont l'effet est de fortifier l'âme par la grâce qui y est unie et de donner la force de pratiquer les vertus les plus parfaites; cette loi est toute imprégnée d'une céleste suavité, et l'âme sainte en fait ses délices (1). Oui, je l'affirme avec saint Augustin, le Seigneur a réellement changé l'eau en vin, puisqu'il a, par sa grâce, augmenté la force de notre pauvre humanité(2). Le voilà donc opéré, mes frères, ce beau miracle; car que voyons-nous, si ce n'est la loi ancienne qui a cédé la place à la loi de grâce : les ombres ont disparu, la vérité nous est présentée dans toute son admirable splendeur; les promesses de la terre sont ennoblies par celles qui ont le ciel pour objet; la nouvelle alliance remplace l'ancienne, la loi disparaît devant l'Évangile, et, comme le dit saint Paul, toutes les choses anciennes sont définitivement passées, tout a été renouvelé, tout est saint, tout est parfait (3).

amoris poculo inebriata præcordia, per sapientiæ spiritualis vigorem prægustant cœlestem suavitatem (Hil. Arel.).

(1) Significavit se legem Mosaicam, instar aquæ, frigidam et insipidam, conversurum in legem gratiæ, quæ, instar vini, est generosa, ardens et sapida.

(2) Aquam in vinum convertit, humanæ infirmitatis virtus augetur (*Serm. 41 De Tempore*).

(3) Vinum fit, id est recedit lex, gratia succedit. Removetur umbra,

Ces paroles que l'intendant adresse à l'époux de Cana : Vous avez réservé le meilleur vin pour le dernier moment, signifient les actions de grâces que l'Eglise adresse à Jésus-Christ, dont l'époux de Cana était la figure, de ce qu'il a daigné réserver à ce dernier âge du monde le vin infiniment précieux de son Evangile (1).

L'eau est la figure des pécheurs ; car David, en parlant de lui-même, après son péché, dit : Mon âme s'est répandue à terre comme l'eau (2). Or Jésus-Christ, par le miracle de Cana, promet de changer dans l'Eglise les pécheurs injustes, les tièdes et les imparfaits en fervents et parfaits chrétiens (3). Notre Sauveur, de nos jours, ne renouvelle-t-il pas à chaque instant parmi nous, chrétiens, et d'une manière bien plus noble et bien plus importante, ce grand prodige de changer miraculeusement les choses, quand, par l'effet de sa grâce, il fait des hommes très-méchants de bons chrétiens, des impudiques des hommes chastes, des orgueilleux des hommes humbles, des pauvres esclaves du siècle de véritables amis et

veritas repræsentatur. Carnalia spiritualibus compensantur. In Novum Testamentum observatio vestusta transfertur ; et sicut ait Apostolus (*II Cor. v*) : Priora transierunt, facta sunt omnia nova (*Serm. 41 De Temp.*).

(1) Illarum nuptiarum sponsus personam Domini figurabat, cui dictum est : « Servasti bonum vinum usque adhuc. » Bonum enim vinum servavit Dominus usque nunc, id est Evangelium (*Tract. 9 in Joan.*).

(2) Effusus sum velut aqua (*Ps. xii*).

(3) Quando aquas in vinum convertit, nos quoque in melius esse mutandos operis miraculo demonstravit (*Serm. 29 De Temp.*).

enfants de Dieu (1) ! Ainsi fait-il, dit saint Ambroise, et bien mieux encore qu'aux noces de Cana, où il ne manifeste que sa puissance et sa gloire ; car il est infiniment plus glorieux, plus digne ; en un mot, c'est bien plus le propre d'un Dieu de convertir le pécheur en juste, que de changer l'eau en vin, et de réformer les vices de l'âme, que de préparer un aliment réparateur pour le corps (2). Et, par ce prodige de la grâce du Sauveur, la multitude des fidèles, comme autrefois les apôtres à Cana, se confirme de plus en plus dans la foi de son divin Maître : *Et crediderunt in eum discipuli ejus.*

Finalement, notre divin Sauveur a voulu par ce miracle, dit saint Pierre Chrysologue, nous donner un gage, une preuve anticipée du pouvoir divin par lequel il devait plus tard changer, dans l'institution du mystère de l'Eucharistie, le vin en son sang (3). En effet, le vin qui est consacré est un vrai sang, comme l'eau changée à Cana devint réellement du vin ; c'est pourquoi, en préparant par un miracle une boisson d'un vin aussi délicieux, il pensait nous préparer à nous la boisson de son sang dans un nouveau et

(1) *Ecce vera, ecce prædicanda miracula : stupendas immutationes quas quotidie in nobis Redemptor noster operatur, quando de pessimis bonos facit, castos de luxuriosis, humiles de superbis, de sceleratis sæculi amicos Dei (Hil., loco cit.).*

(2) *Manifestavit gloriam suam, quia si gloriosum est aquam in vinum convertere, quanto est gloriosius peccatum in justitiam commutare, et mores potius temperare quam pocula (Serm. 19).*

(3) *Aqua in sanguinis est conversa mysterium (Serm. 5 Epiph.).*

ineffable sacrement, selon l'expression de saint Maxime (1).

Or, qui aurait cru qu'un miracle, si simple en apparence, fût marqué de tant et de si importants mystères ! Oh ! grandeur, oh ! richesses des œuvres du Seigneur ! oh ! profondeur du livre de ses évangiles ! Cependant, pour découvrir ces mystères, pour les goûter et pour s'y complaire, il faut avoir l'esprit des Pères, être pénétré comme eux de la grandeur de ce livre divin ; par-dessus tout il faut avoir leur foi humble, leur tendre amour et leur sincère piété. Car, ainsi que Jésus-Christ l'a dit, ce ne sont point les mondains orgueilleux et superbes qui acquièrent la connaissance de ses saints mystères, mais ceux qui sont humbles, qui ont la sainte et aimable simplicité des petits enfants ; il ne les révèle point à qui étudie davantage, mais à qui prie le plus, non pas à celui qui examine le mieux, mais à quiconque aime davantage (2).

SECONDE PARTIE

Ce qui n'eut lieu qu'une seule fois à Cana se répète à chaque instant dans l'Eglise catholique. En effet, que font autre chose les évêques et les prêtres de cette Eglise, sinon préparer aux vrais fidèles le divin banquet et les appeler aux noces avec Jésus-

(1) Quod aquæ novo sunt ordine mutatæ, novo poculo nobis prælibatum est sacramentum (Loco cit.).

(2) Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis (Matth. xxi).

Christ; noccs véritablement nobles, dans lesquelles, oubliant les choses de la terre, on unit les âmes à Dieu; c'est un festin vraiment précieux, où l'on se nourrit d'un aliment tout spirituel (1).

Mais rappelons-nous que ces noccs se célèbrent en présence de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des disciples. Cela nous apprend que, pour nous élever à cet état de sainte union par lequel Jésus et l'âme ne sont qu'un, comme le Fils de Dieu est un avec son Père, il faut avant tout croire d'une foi divine au mystère de son incarnation, de sa naissance d'une Vierge, et recevoir avec docilité ses doctrines, qui nous sont transmises par la voix de ses apôtres et par celle de son Eglise.

Des noccs figuratives furent donc célébrées à Cana de Galilée. Or, Cana signifie *zèle* ou *amour*; Galilée veut dire *transmigration faite*. Le lieu même où l'on célébra ces noccs du monde nous indique par conséquent admirablement quelles sont les conditions indispensables pour que nous puissions célébrer ces noccs spirituelles dont nous venons de parler. Il nous apprend que, pour nous unir à Jésus-Christ par une alliance sainte et céleste, il faut avoir le *zèle* ou la ferveur de l'amour de Dieu et du prochain, et faire une *entière et parfaite transmigration* du cœur, c'est-à-dire passer du vice à la vertu, des choses terrestres aux célestes, des invisibles aux visibles, de celles du

(1) Tales nuptiæ quotidie in Ecclesia fiunt, talia convivia quotidie E iscopi et sacerdotes fidelibus præparant. Hæ nuptiæ non sunt corporis, sed animæ; hi cibi non sunt carnales, sed spirituales (Emjs., *Exp.*).

temps à celles de l'éternité ; il faut, en un mot, quitter le démon pour s'unir à Jésus-Christ (1).

Heureux si, dociles à l'inspiration de la grâce qui se fait continuellement sentir à notre cœur, nous faisons, par le secours et avec l'appui de cette grâce qui ne nous manque jamais, cette mystique *transmigration* de nos pensées, de notre sollicitude et de nos sentiments, en renonçant généreusement aux honneurs du monde, aux intérêts temporels et aux plaisirs sensuels ! L'Époux divin viendra assurément s'unir à nous ; il nous rendra dignes des noces spirituelles et célestes. Que ces noces spirituelles sont admirables ! et cependant l'homme sensuel et mondain ne les comprend pas, parce qu'il ne les connaît point ; et parce qu'il les ignore, il ne les goûte pas, et ne le goûtant point, il les méprise et s'en moque, les appelant de *pieux délires* d'une imagination exaltée, de vains rêves d'un ascétisme sans réalité et sans fondement. Elles sont, à la vérité, un mystère de la grâce et de l'amour divin ; mais ce mystère se renouvelle à chaque instant des millions de fois dans les âmes vraiment chrétiennes. Donnez-moi une âme qui, purifiée par la pénitence, par la prière et par l'a-

(1) Bene in Cana Galilææ nuptiæ factæ referuntur. Cana enim interpretatur *zelus*, zelus dicitur amor. Galilæa vero interpretatur *transmigration facta*. Per hoc signatur quod illi merentur maxime Domino copulari, qui zelum, id est fervorem dilectionis Dei et et proximi habent, et transitum faciunt de vitiis ad virtutes, de terrenis ad cœlestia, de visibilibus ad invisibilia, de temporalibus ab æterno, de diabolo ad Christum (Hæmon, *Expos.*). — Dilectus meus mihi, et ego illi (*Cant.*). — Et dilectus meus esse cum filiis hominum (*Prov. viii*).

mour, laisse libre à Dieu la demeure de son cœur qu'il s'est choisie en la créant, et vous verrez, mes frères, que la parole divine ne trompe point et que ses promesses reçoivent leur effet. Comme l'âme se donne entièrement à son divin Epoux, de même celui-ci se communique à l'âme, l'unit à lui par une union toute spirituelle, intime et véritable, et la rend son épouse chérie : *Dilectus meus mihi, et ego illi* ; il lui fait part de ses lumières, de ses grâces et de ses consolations ; il lui fait entendre sa voix et lui inspire les plus tendres sentiments. L'homme s'élève jusqu'à Dieu par l'humilité et par la confiance, et Dieu descend jusqu'à l'homme par l'excès de sa complaisance et de sa bonté. Le juste met son espérance en Dieu ; il trouve en lui son repos, sa satisfaction et les charmes de son amour, et Dieu vient à son tour habiter familièrement avec lui et en faire ses délices : *Et delicta meae esse cum filiis hominum*. De là l'esprit s'élève, le cœur se dilate, la foi, se dégageant le plus qu'elle peut de son voile, imite la vision ; l'espérance revêt la sécurité de la possession et la charité goûte les prémices de la félicité éternelle. La paix de Dieu, le calme délicieux du cœur, qui surpasse tous les plaisirs du monde et qu'on trouve seulement dans l'union avec Jésus-Christ et dans le silence des passions, viennent inonder l'âme d'un contentement ineffable et de délices spirituelles qu'il est plus facile de sentir que de décrire. Alors la terre disparaît ; on ne l'habite plus par ses affections, mais on a sa conversation dans le ciel. Ah ! essayons nous-mêmes, mes frères,

et nous verrons, nous confesserons, nous aussi, comme le font continuellement les âmes vraiment fidèles, que rien n'égale le bonheur d'être en grâce avec Dieu, de lui être uni, de vivre pour lui et en lui : *Gustate, et videte quam suavis est Dominus*. Alors nos noces spirituelles avec le Fils de Dieu, commencées dans le temps, se continueront, se perfectionneront et nous rendront heureux dans l'éternité : *Sponsabo te mihi in sempiternum*. Ainsi soit-il (1) !

(1) *Gustate et videte quam suavis est Dominus. — Sponsabo te mihi in sempiternum.*

HUITIÈME HOMÉLIE.

La Cananéenne (1).

S. Matth., xv; S. Marc, vii.

In die illa effundam super domum David et
super habitatores Hierusalem, spiritum gratiæ et
precum. (ZACCH., xii).

L'un des plus funestes délires de la philosophie païenne, c'était de croire que l'homme n'avait aucun besoin de Dieu, ni pour connaître la vérité, ni pour

(1) Les Cananéens formaient un peuple dissolu, belliqueux et féroce, descendant de Canaan, fils de Cham et petit-fils de Noé. Ce peuple fut presque entièrement détruit par les Hébreux sous la conduite de Josué; ceux de cette race qui avaient survécu se retirèrent aux confins de la Syrie, près des Phéniciens. C'est pourquoi la Cananéenne dont il s'agit est encore appelée par saint Marc (v. 26) *Syrophénicienne*. Les Cananéens, ou les Phéniciens, occupaient tout le pays situé entre la mer Méditerranée et l'Euphrate. Ils avaient deux cités principales, toutes deux maritimes : *Tyr*, si renommée à cause de la pourpre qu'on y trouvait de la plus parfaite qualité; et *Sidon*, ainsi appelée de Sidon, fils de Canaan, très-célèbre aussi par son commerce. Ce fut dans les environs de ces deux villes que la Cananéenne alla à la rencontre de Jésus-Christ, qui venait des confins de la Judée, et c'est là qu'elle obtint la guérison de sa fille. Ce miracle arriva au commencement de mai, dans la trente-troisième année du Sauveur et la troisième de sa prédication.

pratiquer la vertu, et qu'il ne devait, par conséquent, solliciter aucun secours de lui. De là cet insolent blasphème des stoïciens, qu'on ne doit en rien attribuer à Dieu les actions vertueuses (1) ; de là encore cette dérision sacrilège des épicuriens, que Dieu me donne la vie et les richesses, quant au cœur droit et probe, je me suffis à moi-même pour me le procurer (2).

Mais quels furent les effets de ces doctrines abominables ? Le Prophète nous les a dépeints, alors qu'en parlant du temps présent, il parlait aussi du futur. Depuis que l'homme, dit-il, ne se comprit plus lui-même ni sa misère, et qu'il ne chercha plus en Dieu son secours, il s'écarta des voies de la justice et de la vertu ; et, s'étant profondément corrompu, il descendit au-dessous de la brute par l'abomination de ses vices, lui qui avait, dans son orgueil, osé se croire supérieur à Dieu ! C'est ainsi qu'il devint une superfétation inutile et l'opprobre de la création, parce qu'il n'était resté presque nulle trace de vertu dans l'humanité (3).

Qu'a donc fait le Rédempteur de l'homme pour le

Saint Matthieu et saint Marc rapportent seuls ce miracle. On lit la narration qu'en fait saint Matthieu le jeudi après le premier dimanche de Carême.

(1) Quis unquam, quod bonus vir esset, diis gratias egit (*Cicer.*).

(2) Det vitam, det opes ; animum æquum mi ipse parabo (*Hor.*).

(3) Non est intelligens aut requirens Deum. — Omnes declinaverunt. — Corrupti sunt, abominabiles facti sunt in studiis suis. — Simul inutiles facti sunt : non est qui faciat bonum, non est usque ad unum (*Psal. xiii*).

retirer de cet abîme et pour ramener sur la terre la sainteté qui en était bannie? Conformément aux promesses qu'il nous avait si souvent réitérées tant de siècles à l'avance par son Prophète, il répandit avec abondance dans la vraie maison de David, l'Eglise, et sur les habitants de la vraie Jérusalem, les fidèles, l'esprit de grâce et de prière (1), si bien que les premiers fidèles, en devenant vrais chrétiens, devinrent des hommes de prières, et en devenant des hommes de prières, ils devinrent de grands saints, pratiquant toutes les vertus.

Or, cet esprit est admirablement appelé *l'esprit de grâce et de prière*. En effet, toujours vivant et toujours puissant dans le christianisme, depuis la mort du Sauveur, il porte à s'adonner à la prière, et il obtient la grâce; il suggère les demandes et les fait exaucer; il soutient notre faiblesse et attire la divine miséricorde; il excite notre confiance et fait adresser des prières à sa divine majesté; il élève l'homme jusqu'à Dieu, et fait descendre Dieu jusqu'à l'homme; il établit une communication entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous parler à chaque page de son Évangile de cet esprit de grâce et de prière, nous en montrant la nécessité, l'importance et les caractères; il a voulu de plus nous le faire connaître dans l'histoire de la Cana-

(1) In die illa effundam super domum David et super habitatores Hierusalem, spiritum gratiæ et precum.

(2) Erant perseverantes unanimiter in oratione (Act. 1).

néenne, d'une manière sensible, dans sa nature et dans son action. Considérons-le donc, dans cette admirable histoire, ce grand et précieux effet de la venue du Rédempteur, ce prodige de sa bonté. Considérons les sentiments que cet esprit suggère, le langage qu'il parle, les actes par lesquels il se manifeste tant dans l'homme par rapport à Dieu, que dans Dieu vis-à-vis de l'homme, afin que nous apprenions, à cette école, comment Dieu doit et veut être prié par l'homme, et comment l'homme qui prie bien doit tout espérer et tout attendre de Dieu.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Scribes et les Pharisiens avaient, à la vérité, accusé les disciples et calomnié leur divin Maître ; cependant, si Jésus-Christ en ce jour quitte la Judée et se retire sur le territoire de Tyr et de Sidon (1), ce n'est point pour abandonner son peuple, mais pour le convertir ; ce n'est point une punition de sa justice, mais une amoureuse invention de sa miséricorde. Autant l'amour paternel est tendre, autant est-il industrieux ! Lors donc qu'un bon père ne trouve plus dans ses enfants la vénération, l'obéissance et l'affection qui lui sont dues, il fait semblant de vouloir laisser à des étrangers son héritage, afin qu'intimidant ainsi ses enfants, il les attire à son amour, au moins par l'intérêt (2). Or, c'est précisément pour

(1) Egressus Jesus, secessit in partes Tyri et Sidonis (*Matth.* *xxi*).

(2) Solent boni patres proprias hereditates alienis offerre, ut negli-

cette raison que, dans ce jour, le Sauveur sort des confins de la Judée et entre sur le territoire de Tyr et de Sidon, ville des Gentils. Ce père tendre voulut par là s'attirer le cœur des Juifs, en leur faisant entrevoir qu'il allait, pour les punir de leur ingratitude, transférer aux Gentils la grâce de sa venue qu'ils paraissaient mépriser.

Mais quelle est cette femme à la figure pâle, aux cheveux flottants et si négligée dans sa personne, qui, désolée et pleurant, vient au-devant du Sauveur en criant : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ? » C'est une matrone de distinction de Canaan, dont la fille est possédée d'un esprit malin qui la tourmente horriblement ; elle demande au Sauveur la guérison de son enfant, et elle espère fermement de l'obtenir (1).

Or, comment cette femme a-t-elle appris que le Sauveur est le Seigneur, le fils de David ? L'évangéliste nous l'enseigne, quand il dit qu'elle avait abandonné son pays natal. Ah ! elle avait donc, dit saint Jérôme, quittant sa patrie idolâtre, abandonné la superstition et ses erreurs, et, en changeant de lieu, elle avait passé d'une fausse religion à la véritable (2). Elle fut dès

gentibus filiis metum incutiant, ne hæreditate priventur. — Eadem ratione divinus migrabat ad gentium civitates, ut animos Judæorum ad suum amorem incitaret, dum gratiam Dei sibi oblatam, gentibus tribui formidarent (*Expos.*).

(1) Ecce mulier Cananea clamavit, dicens : Miserere mei, Domine Fili David : filia mea male a dæmonio vexatur. — Mulier egressa de finibus illis (*Matth.* xxii).

(2) Inde novit vocare Dominum filium David, quia egressa fuerat de

lors la figure de l'Église des Gentils, de l'Église romaine, qui, ayant abandonné l'ancienne habitation où elle se trouvait ensevelie au milieu de toutes les erreurs et de tous les vices, s'est présentée à Jésus-Christ venu, dans la personne de Pierre, la chercher avec amour (1).

De même, aujourd'hui, on ne va à la rencontre de Jésus qu'en abandonnant les usages profanes, les superstitions et les plaisirs du monde. Il faut sortir du tumulte de Babylone pour aller à Jésus-Christ dans la solitude, c'est-à-dire dans le recueillement et le silence, pour prier Dieu avec succès. Il ne faut donc pas s'étonner si la Cananéenne ne parle point au Seigneur, mais si elle élève la voix et crie : *Clamabat*. Ayant abjuré ses erreurs et renoncé à ses vices, elle a déjà reçu cet esprit de prière qui, résidant en nous-mêmes, nous apprend à prier en criant vers le Seigneur ; car c'est lui-même, comme le dit saint Paul, qui prie en nous par des cris et par des gémissements inénarrables (2). Eh bien ! c'est ce même esprit qui a fait de la Cananéenne le modèle et la maîtresse de la prière pour les chrétiens de tous les temps et de tous les lieux.

Que le langage de cette humble et pieuse matrone est exact, précis et sublime ! A l'entendre, on la pren-

finibus suis ; et errorem Tyrriorum, loci et fidei commutatione, mutaverat (Comm.).

(1) *Hæc mulier Ecclesiam significat, de prisco vanæ conversationis habitaculo ad Dominum venientem (Beda, Comm. in Matth.).*

(2) *Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus (Rom. vii).*

draît pour une chrétienne fort avancée dans la vertu, loin de croire que ce fût une âme à peine sortie d'un pays idolâtre. Elle appelle le Sauveur : *Seigneur, Fils de Dieu*. O foi vraiment admirable, s'écrie Fulgence après Bède ! En l'appelant *filis de David*, elle le reconnaît pour homme et pour Rédempteur ; en lui donnant le nom de *Seigneur*, elle confesse qu'il est Dieu. Et en effet, comme nous le verrons, elle l'adore comme Dieu (1).

En commençant donc sa prière par un acte de foi pure et parfaite, elle nous enseigne que, conformément à la doctrine de l'apôtre saint Jacques, la première condition pour bien prier, c'est de bien croire (2). Oh ! on ne prie pas bien quand on ne croit point.

Remarquez, dit Origène, que c'est une femme et une païenne qui prie, que par conséquent elle est, par une double raison, prédisposée aux pratiques superstitieuses. Cependant, non moins sage que fidèle, elle n'a recours ni aux imposteurs, ni aux magiciens pour faire chasser le démon de sa fille, par le moyen de ligatures ou d'autres artifices diaboliques ; mais elle s'adresse à Jésus, le Seigneur et Sauveur de tous (3). Elle eut recours au Seigneur, pleine d'espérance et

(1) Magna fides Cananæ hinc notatur. — Deum credidit, ubi Dominum vocat; hominem, ubi dicit filium David (*Glos.*).

(2) Postulet autem in fide (*Jac. 1*).

(3) O prudentia feminæ! Non ivit ad homines seductores; non quæsit inanes ligaturas; sed omnem relinquens diaboli cultum, venit ad Dominum Jesum Salvatorem omnium (*Hom. 7 in div.*).

assurée qu'il pourrait d'un seul signe guérir sa fille (1).

Quelle confiance expriment ces paroles : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, Fili David!* » Elles peuvent être traduites ainsi, dit Origène : « O vous, qui êtes le Fils du Père éternel et qui vous êtes fait le fils de David ; qui êtes Dieu et vous êtes fait homme, vous m'inspirez une entière confiance en votre bonté. Que les anges dans le ciel tremblent devant l'Éternel ; pour moi, pauvre femme, je ne crains pas de m'approcher du Dieu-Homme. C'est précisément pour que l'homme puisse vous parler comme à un égal que vous vous êtes fait homme. Je n'ai donc pas besoin d'un médiateur, je me présente à vous sans crainte, comme au Fils de l'homme, pour vous demander cette miséricorde que vous ne pouvez refuser à l'homme, puisque vous-même vous vous êtes fait homme (2). » Oh ! admirable confiance, mes frères ! C'est ainsi qu'à la foi, qui est la base de la prière, il faut ajouter la confiance, qui en est l'appui. Il faut prier avec foi, dit saint Jacques, sans hésiter si l'on sera exaucé. Et Jésus-Christ lui-même a posé comme condition essentielle, pour obtenir les faveurs célestes, la confiance qu'elles nous seront accordées (3).

(1) Confidens quod eam verbo instaurare ad salutem posset (*Expos.*). — *Miserere mei, Domine, fili David.*

(2) Ideo descendisti ; ideo carnem sumpsisti, ut ego ad te loquar et non fiducia petam. Angeli metuant in cœlis, mulier non formidat in terris. Non habeo opus sponsore ; per me accedo, per me obsecro ; misericordiam quaero.

(3) Postulet autem in fide, nihil hæsitans (*Jac. 1*). — Omnia qua-

Rien n'égale toutefois l'humble sentiment que la Cananéenne a d'elle-même. Quoique profondément affligée et désolée, elle reconnaît cependant qu'elle n'a par elle-même aucun mérite pour obtenir un miracle ; mais elle l'attend uniquement de la grandeur de la divine miséricorde du Seigneur, et elle dit : « Seigneur, ayez pitié de moi (1). » Et, avant peu de temps, nous allons la voir pousser son humilité jusqu'à se comparer à un vil animal, et, par cette confession sincère de sa bassesse, faire violence à Jésus-Christ et lui arracher, pour ainsi dire, la grâce qu'elle demande ; si bien qu'elle nous apprend que, de même que l'oiseau ne saurait voler sans les deux ailes, ainsi la prière ne peut s'élever à Dieu si elle n'a l'humilité unie à la confiance, et qu'il faut porter devant Dieu, en priant, un cœur plein d'une espérance ferme et un esprit profondément humilié, sans aucune prétention, se croyant indigne de tout et attendant tout de sa pure bonté ; car, comme l'humilité sans la confiance serait le découragement, de même la confiance sans l'humilité serait présomption. Or, la présomption orgueilleuse n'a aucune grâce à espérer de ce Dieu qui résiste aux superbes et qui accorde ses trésors et ses faveurs aux humbles (2).

La Cananéenne ne prie point du bout des lèvres ; c'est du fond de son cœur qu'elle pousse le cri de sa

cunque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis (*Marc.* cap. xi).

(1) Nihil ex merito postulat, sed solam Dei misericordiam efflagitat, dicens : Miserere mei.

(2) Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam (*Jac.* iv).

prière. Elle ne demande point pitié pour sa fille, mais pour elle-même : *Miserere mei*, parce que les peines que sa fille souffre dans son corps s'impriment, par un retour d'amour, plus douloureusement dans le cœur de la mère. Et, afin d'exciter davantage la pitié du Sauveur, elle ajoute à la peinture horrible qu'elle fait, en deux mots, des peines de sa fille, l'histoire de sa propre douleur (1).

Apprenons de là, dit Bède, que la persévérance dans la prière est efficace seulement lorsque c'est le cœur qui suggère les paroles que la bouche prononce. Combien qui sont présents de corps dans le temple du Seigneur, mais qui restent en esprit dans le monde, articulant de bouche des prières auxquelles le cœur et l'esprit ne prennent aucune part, et qui sont pour cela sans fruit ! Car comment est-il possible que Dieu écoute des prières que celui-là même qui les fait n'écoute point et auxquelles il n'attache ni importance ni intérêt (2) ?

Et Jésus-Christ, que fait-il ? que répond-il à une prière si remplie de *foi*, de *confiance*, d'*humilité* et de *ferveur*, par conséquent à une prière si belle et si parfaite ? Il ne daigne pas même jeter un seul regard sur celle qui la lui adresse. Il fait semblant de ne

(1) Quia dolor filiae, dolor est matris. — Filia mea male a dæmonio vexatur. — Ut magis eum ad compassionem moveat, totum ei dolorem enarrat (*Glos.*).

(2) Hæc orandi pertinacia ita solum meretur esse fructifera, si quod ore precamur mente meditemur. — Ore quidem orantes, mente foris vagantes, omni se orationis fructu privant, putantes a Deo exaudiri preces quas nec ipsi audiunt qui fundunt (*Loco cit.*).

point l'entendre, de ne point s'en occuper et de n'en prendre nul souci ; il ne lui adresse pas même une seule parole : *Qui non respondit ei verbum* (1).

Mais quoi ! dit Origène, une mère désolée prie, conjure et fait retentir l'air de ses cris et de ses lamentations ; le peuple, témoin de cette scène attendrissante, en est lui-même touché ; les apôtres eux-mêmes en sont visiblement émus, et Jésus-Christ, ce Sauveur doux et tendre, ce Dieu de tout amour pour tous, n'en est ni touché ni attendri, et ne prononce aucune parole ! O doux Jésus, ami si tendre, comment votre cœur s'est-il changé, comment est-il demeuré si dur ? Je ne saurais le reconnaître ! Vous qui êtes allé chercher, pour leur faire du bien, ceux qui ne vous cherchaient point, comment pouvez-vous mépriser cette mère affligée qui vous a cherché partout, qui vous prie, qui s'humilie devant vous et qui vous adore (2) ?

Mais qu'avez-vous dit, répond saint Jean Chrysostome ? Cette indifférence et ce silence du Sauveur ne sont nullement l'effet de la dureté de son cœur ; mais ils sont plutôt une industrie de son amour. Tandis qu'il semble mépriser cette femme suppliante, il veut la faire connaître, admirer et imiter ; il veut lui fournir l'occasion de manifester au grand jour la sagesse extraordinaire et le précieux trésor de toutes

(1) *Qui non respondit ei verbum* (*Matth.* xv).

(2) *Petit et obsecrat mulier ; et lamentum suum produxit in clamorem. — Et amator omnium Deus non respondet verbum. — Quid est hoc ? Si non quærentes sequeris ; quare pulsantem mulierem non suscipis* (*Glos.*).

les vertus qui étaient cachées dans son cœur (1).

Si donc le Seigneur fait attendre sa réponse; ce n'est point que ce médecin charitable méprise les prières des malheureux; car il nous assure, par son Prophète, que ses oreilles sont toujours ouvertes pour écouter les cris de ceux qui, dans leur misère, lui adressent leurs prières: c'était donc afin de nous enseigner que l'esprit de grâce exige encore, pour descendre en nous, la persévérance de l'esprit de prière, que toutes les autres conditions préparent les grâces, mais que la prière persévérante seule les obtient (1). Le Seigneur, par son silence et sa lenteur à exaucer cette femme, nous a fait voir le miracle de patience, de résignation et de persévérance qui la rend si admirable dans sa prière (2).

En effet, en se voyant accueillie avec tant d'indifférence et de mépris, sans même mériter de recevoir une réponse, elle ne perd ni courage ni confiance, ni ne s'arrête, retournant sur ses pas; elle continue à insister, répétant le même cri et frappant à la même porte, tout comme si elle avait, dit saint Augustin, entendu cette grande leçon que le Seigneur avait donnée sur la prière par ces paroles : *Demandez, et ne vous fatiguez point de demander, et vous obtiendrez;*

(1) Hac de causa videbatur negare gratiam, ut philosophiam ejus omnibus patefaceret, ut repositum in animo thesaurum in lucem protraheret (*Homil.*).

(2) Respondere differt, non quia misericors medicus miserorum preces despiciat; quia desiderium pauperum exaudivit Dominus. — Sed ut perseverantiam mulieris nobis semper imitabilem demonstraret (*Expos.*).

(3) Differt, et non respondendo, patientiam et perseverantiam mulieris nobis ostendit (*Glos.*).

frappez, et retournez frapper, et il vous sera ouvert (1).

C'est donc vainement que le divin Sauveur, faisant semblant de ne point s'occuper d'elle, continua son chemin; la Cananéenne ne s'arrêta point; au contraire, elle se mit à le suivre, et, comme le montrent ces paroles adressées par les apôtres à leur Maître : « Elle nous suit en criant : *Clamat post nos,* » elle accompagna longtemps le Sauveur en faisant retentir à ses oreilles le cri de sa douleur (2).

La Cananéenne, dans cette constance à suivre ainsi le Sauveur en le priant, fut la figure de l'Eglise des Gentils, qui ne vit point Jésus-Christ face à face dans son corps mortel; mais qui, depuis qu'il est monté au ciel, le suit en criant et le prie continuellement (3). Et que demande cette Eglise, que désire-t-elle? Elle prie continuellement, dit Bède, pour sa fille bien-aimée, pour tous les peuples qu'elle a enfantés à l'Evangile, afin qu'ils soient délivrés de l'erreur et des vices qui les rendent les esclaves malheureux du démon (4). Cette mère tendre ne se tait ni le jour ni la nuit : tantôt elle tire des livres

(1) *Illa clamando instabat, pulsabat, tanquam audisset : Petite, et accipietis; pulsate, et aperietur vobis (Serm. 74 de Temp.).*

(2) *Hæc verba nihil aliud videntur significare, quam, post ambulantiem Dominum, mulierem istam deprecatoriam vocem emisisse (De Consens. Evangelist.).*

(3) *Mulier ista, post Dominum clamans, Ecclesiam designat ex Gentibus, quæ Dominum præsentem in carne non vidit, et tamen, ascendente ad cælum, post illum clamavit (Expos.).*

(4) *Typus est hæc mulier Ecclesiæ Gentium, quæ pro filia, id est gentium plebe orat; et pro populis suis, ut et ipsi ab errore salventur, divinæ supplicat pietati (Expos.).*

de l'Ancien Testament le thème de ses chants et de ses prières ; tantôt, fille des apôtres, elle emprunte leur langage pour parler au Seigneur de tous ; ou bien enfin, se rappelant que la harpe divine lui a aussi été confiée, elle en tire des sons harmonieux et suaves dont elle accompagne le nouveau cantique d'amour et de douleur que sa condition d'épouse, son état d'exil et la situation périlleuse de ses enfants lui inspirent. Et il y a déjà dix-huit siècles que sa voix mélodieuse et plaintive, que sa parole toujours chère et à jamais efficace s'élève jusqu'au ciel, retentit aux oreilles de son divin époux, implore et fait descendre ses miséricordes sur ses enfants bien-aimés. Et nous, prêtres de cette Eglise, nous sommes les organes qui lui prêtons la voix ; car, ministres du sacrifice du corps de Jésus-Christ, nous sommes encore les ministres du sacrifice de la prière adressée à Jésus-Christ, le plus saint et le plus agréable sacrifice, dit saint Clément d'Alexandrie, après celui de son sang précieux (1). Heureux, mille fois, si nous offrons l'un de ces sacrifices avec un cœur pur et l'autre avec un cœur humble.

Mais revenons à la Cananéenne. Les apôtres, en la voyant suivre Jésus-Christ d'un air si humilié et si rempli de douleur, prirent occasion d'intercéder pour elle ; peut-être même que, repoussée de leur divin Maître, elle s'était adressée aux disciples, se recommandant à leur bonté. Ceux-ci, s'étant donc approchés du Sauveur, lui dirent : « Seigneur, n'en-

(1) Deum precibus honoramus, et hoc est sanctissimum sacrificium.

tendez-vous pas comment elle nous suit, nous étourdissant de ses cris ? Accordez-lui la grâce qu'elle demande ; renvoyez-la en paix, et délivrez nous de son importunité (1). » C'était encore pour donner lieu à cette médiation des disciples que le Sauveur ne répondit point d'abord, afin que nous apprissions que, pour obtenir de Dieu les grâces que nous demandons, les prières et l'intercession des saints nous sont nécessaires, et que nous puissions ainsi comprendre et mettre en pratique ce dogme consolant de notre foi, selon le langage de Fulgence, récapitulant les belles interprétations de saint Augustin et de Bède (2).

Toutefois, la prière des disciples ne fut pas plus exaucée que celle de la Cananéenne ; car le Sauveur, prenant un air grave, leur répondit : « Il n'y a point de grâces pour les Cananéens, parce qu'ils sont Gentils, et je n'ai été envoyé que pour sauver les Juifs qui étaient perdus (3). » Quoi, Seigneur, reprend Origène ? quelle est cette excuse que vous mettez en avant et qui, en désolant cette malheureuse femme, nous fait frémir d'horreur ? N'êtes-vous donc pas descendu du ciel et ne vous êtes-vous revêtu d'une chair humaine que pour sauver quelques hommes d'un coin de pays, et abandonnerez-vous le reste à leur mal-

(1) Et accedentes discipuli rogabant eum dicentes : Dimitte eam, quia clamat post nos (*Matth.* xv).

(2) Ideo etiam non respondit, ut discipuli pro ea rogarent : ostendens per hoc : Necessarias esse preces sanctorum ad aliquid impetrandum (*Glos.*).

(3) Ipse autem respondens, ait : Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel (*Matth.* xv).

heur (1)? Les Juifs auront donc seuls part à vos bienfaits, et pour nous, pauvres Gentils, il ne resterait plus rien dans les trésors infinis de votre bonté? Saint Augustin ajoute que ces paroles du Sauveur peuvent donner lieu à une grande difficulté : s'il est vrai qu'il n'a été envoyé que pour vivifier les brebis d'Israël qui avaient péri, comment pouvons-nous espérer, nous qui venons des Gentils, d'appartenir au bercail de Jésus-Christ? Quel est donc le secret de ce profond mystère? C'est, répond ce Père, d'après saint Hilaire, que Jésus-Christ entendait parler de sa présence réelle et de ses miracles, et qu'il voulait dire que, relativement au bienfait de ces deux faveurs, il avait été envoyé pour les Juifs seulement; et en effet, il n'y eut que les Juifs qui eurent le bonheur de le voir naître, mourir, ressusciter et opérer des prodiges. Mais, quant aux Gentils, s'il n'eut point la mission de se faire voir et entendre personnellement d'eux, il avait cependant celle de s'en faire reconnaître et adorer, comme de les sauver en leur envoyant ses apôtres et, par leur intermédiaire, son Evangile, sa doctrine et la grâce de ses mystères et de ses sacrements : *Ad gentes autem non venit, sed discipulos misit*. Tant il est donc vrai, continue ce Père, que le peuple gentil devait former une partie du troupeau choisi de Jésus-Christ, qui avait dit de ce même peuple : « J'ai encore d'autres bre-

(1) Quid est hoc verbum? Quæ est ista excusatio tua? — Numquid ideo te corpore velasti, ut unum tantum angulum liberares, et integrum orbem relinqueres?

bis qui ne soint point de ce bercail, c'est-à-dire qui ne sont point de ce peuple juif, et il faut que je rassemble ces brebis étrangères pour les réunir aux brebis domestiques, afin de ne faire de toutes qu'un seul et même troupeau, ou une seule et même Eglise, sous la conduite d'un même pasteur (1). »

Quand le Sauveur eut prononcé ces paroles d'un ton ferme et résolu, les apôtres, s'adressant à la Cananéenne, lui dirent : « Vous l'avez entendu vous-même ; on voit bien qu'il est décidé à n'en rien faire ; il est donc inutile que vous vous obstiniez davantage à le presser et à le prier. Allez-vous-en seulement en paix, et laissez-nous aussi en repos. » Vains conseils ! cependant : « Moi, m'en aller, reprend-elle, m'en aller sans avoir reçu la grâce que je demande ? Oh ! non, jamais. Si vous ne voulez plus ou ne pouvez plus parler pour moi, je parlerai moi-même. »

Cependant le Seigneur s'était soustrait aux regards de la Cananéenne, et, entrant dans une maison voisine, il avait donné ordre qu'on ne le fit savoir à personne : *Et ingressus domum, neminem voluit scire* (2). Mais ce fut en vain. L'amour, comme le désir, est devin. Quoique personne n'indique à la Cananéenne

(1) Hic verborum istorum oritur quæstio : Unde nos ad ovile Christi ex gentibus venimus, si non est missus, nisi ad oves quæ perierunt domus Israel. — Quid sibi vult hujus secreti tam alta dispensatio. — ntelligimus præsentiam corporis, nativitatem, exhibitionem miraculorum, virtutemque resurrectionis in illo populo ostendere. — Ad gentes, autem non venit ; sed discipulos misit. — Nec de illo tacuit, ait enim : Et alias oves habeo, quæ non sunt de hoc ovili, et illas oportet me adducere ; et fiet unum ovile, et unus pastor (*Serm. 74 de Temp.*).

(2) Et ingressus domum, neminem voluit scire (*Marc. vii*).

où est Jésus, son cœur le lui dit assez ; elle le devine, le découvre et le trouve : *Et non potuit latere* (1). « Il m'est échappé, disait-elle, et je l'ai perdu de vue ; il doit s'être caché dans cette maison. » S'étant donc assurée qu'ils s'y trouvait réellement : *Statim ut audivit de Deo* (2), elle veut à toute force y pénétrer, et dans sa louable hardiesse, dit saint Jean Chrysostome, elle va directement à cette maison et pénètre sans crainte dans le lieu même où il était assis : *Venit, intravit* (3). Femme fortunée ! comme est une image fidèle des sollicitudes, des désirs impatients de l'âme qui aime vraiment Jésus, qui le suit partout et qui le demande à tous, lorsque ce divin Epoux, se cachant à elle, semble la fuir pour accroître le mérite de le chercher et augmenter la joie de l'avoir trouvé !

(1) *Et non potuit latere* (*Marc. vii*).

Cette expression de l'évangéliste : *Il ne put se cacher* : *Non potuit latere*, semble, à la première vue, ne point convenir au Fils de Dieu, qui peut tout, qui soumet tout à sa volonté, qui ne permet point que les Juifs le retrouvassent au milieu de Jérusalem, et qui ne voulut d'abord point être reconnu des soldats dans le jardin des Oliviers. Il ne faut donc pas prendre cette expression dans le sens absolu, que Jésus-Christ ait voulu réellement se cacher et qu'il n'ait pu le faire. L'évangéliste parle ici selon le langage commun : il veut dire qu'ayant été retrouvé par la Cananéenne, bien qu'il eût défendu aux disciples de dire où il était, il parut qu'il ne pouvait se cacher. Au reste, il voulut qu'on ne dît à personne où il était, précisément pour fournir à cette femme l'occasion de le chercher et de prouver davantage sa confiance, et non point parce qu'il voulait réellement se cacher ; si bien qu'il ne fut découvert par la Cananéenne que parce qu'il voulait en effet l'être.

(2) *Statim ut audivit de eo* (*Marc. vii*). — *Inverecunda effecta bona inverecundia* (*Homil.*).

(3) *Venit; intravit* (*Matth. xv; Marc. vii*).

Etant donc venue en la présence du Sauveur, la Cananéenne se prosterna humblement à ses pieds et l'adora : *Procidit ad pedes ejus, et adoravit eum...* Et ici, mes frères, admirez, dit saint Jérôme, la persévérance héroïque de cette sublime matrone : tant de refus, loin d'affaiblir sa foi, l'ont rendue plus vive et plus parfaite. Elle avait d'abord appelé Jésus-Christ : *Fils de David*; ensuite elle l'honore comme son *Seigneur*, et enfin l'adore comme son *Dieu* (1). Elle le vénère comme Dieu, parce qu'elle croit réellement qu'il l'est; elle n'implore point sa médiation auprès de Dieu, mais son secours immédiat. Pousant, en effet, du fond de son cœur affligé, un profond soupir où se peignaient si bien la confiance et la douleur, elle dit : « Seigneur, venez à mon secours : *Dicens, Domine, adjuva me.* » Or, que va faire le Sauveur à ce nouvel assaut livré par la Cananéenne à son cœur si compatissant? Il ne s'en montre nullement ému ni attendri, et, sans même daigner fixer son regard sur elle, il répondit : « Non, car il ne convient point d'enlever le pain aux enfants pour le jeter aux chiens. » Par les *enfants*, il voulait dire le

(1) *Procidit ad pedes ejus, et adoravit eum* (*Marc. vii*). — Nota quod ista mulier perseveranter primum filium David, deinde Dominum vocat; denique ut Deum adorat (*Comm.*). — Non dixit : Roga Deum (*Homil.*). — *Dicens* : Domine, adjuva me (*Matth. xv*). — Qui respondens ait : Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus (*Matth. xv*). — Filii sunt Judæi, generati et nutriti sub cultu unius Dei per legem. — Panis est Evangelium, miracula et alia quæ ad salutem pertinent. — Canes dicuntur gentiles, quia sanguini dediti (*Glos.*). — Quid tam familiare canibus quam lapides lingere (*Aug.*). — Loquitur Christus more Judæorum, qui gentiles appellabant canes (*A Lap.*).

peuple d'Israël, appelé dans les Écritures *le premier-né de Dieu*, parce qu'il était engendré spirituellement au culte du vrai Dieu, nourri du lait de sa parole et de sa loi. Par le *pain*, il entendait ses miracles, son Évangile et toutes les grâces préordonnées au salut éternel. Enfin, par cette parole *chiens*, il fit allusion aux Gentils qui se nourrissaient des viandes sacrifiées aux idoles et rampaient aux pieds des dieux de bois ou de pierre pour les adorer, comme les chiens lèchent les pierres et se roulent dans le sang! Et, en parlant ainsi, Jésus-Christ employa une phrase consacrée des Juifs, habitués à appeler *chiens* les Gentils.

Mais quelle réponse et quelle parole, mes frères! Pourquoi ce doux Sauveur l'a-t-il proférée? Quoi donc, Seigneur, s'écrie saint Chrysostome, les Juifs qui vous calomnient, vous persécutent et vous blasphèment, vous les appelez *enfants*! Et cette femme vertueuse qui croit en vous d'une si grande foi, qui vous adore avec tant de révérence, qui vous prie avec une si héroïque confiance, qui vous rend hommage avec tant d'humilité, vous lui donnez le nom de *chienne*. Hélas! par cette parole si rebutante, qui sent le mépris et l'insulte plus que votre silence même, vous déchirez la plaie du pauvre cœur de cette malheureuse mère. Les assistants eux-mêmes se montrent scandalisés de tant de dureté en échange de tant de confiance! Et qui, Seigneur, n'aurait eu pitié d'une mère affligée demandant si humblement la guérison de son enfant malade? Mais quelles pa-

roles viens-je de laisser échapper de ma bouche, continue le même Père? Qui ne voit qu'une semblable dureté de la part du Sauveur à l'égard de la Cananéenne est une heureuse invention de son amour pour nous? Il a voulu, par ce magnifique exemple, nous rendre sensible la merveilleuse efficacité que notre constance dans la prière a sur son cœur. Il a voulu, de la manière la plus propre à nous impressionner, nous persuader cette importante vérité, savoir : que l'esprit de grâce veut non-seulement être supplié, mais encore importuné par l'esprit de prière, et que cette sainte importunité le vaincra infailliblement (1).

Quant à la Cananéenne, le Sauveur sait de quelle trempe est son cœur et ce qu'on peut attendre de cette âme que sa grâce a formée et élevée à l'enseignement de la prière. En effet, tout autre femme, en s'entendant traiter de vil animal en présence du peuple, n'aurait pu contenir sa colère; et, balançant entre la douleur d'un refus et la honte d'un affront public, changeant aussitôt l'humilité en orgueil, la confiance en mépris, l'hommage en injures, elle aurait dédaigneusement tourné le dos au Sauveur et s'en serait allée, dit saint Chrysostome, exaltant en termes amers le fiel de sa rage féminine si vivement

(1) *Judæos filios ; ipsam canem vocat. — Quando responsum dedit, vulnus, magis quam prius silentio, exulceravit. — Forsitam multi eorum qui aderant scandalum passi sunt. Quis enim misericordia flexus non fuisset, cum illam pro laborante filia tam humiliter supplicari cerneret. — Attende quam magnum est instantia orationis (Homil.). — Vult Deus rogari et quadam importunitate vinci.*

excitée. « Mais je le vois, c'est un Hébreu, aurait-elle dit. Le voilà, celui dont les siens vantent tant la bonté de cœur envers les malheureux et la puissance de faire des miracles en leur faveur! Je l'ai trouvé dur, suffisant et orgueilleux (1)! » Mais non, mes frères, la Cananéenne ne pense ni ne parle de cette manière. Au contraire, tandis que les autres se scandalisent, elle seule ne murmure point; tandis que tous les autres se montrent comme honteux de l'affront qu'elle reçoit, elle-même ne s'offense ni ne se laisse aller à la colère. Elle comprime, dit saint Augustin, les sentiments de l'orgueil si durement humilié. Elle prend motif d'espérer plus que jamais les bienfaits qu'elle sollicite, précisément de ce qui semblait le lui faire désespérer pour toujours; et plus elle est méprisée, plus elle se montre humble et pleine de confiance (2). En effet, le Sauveur n'avait point encore achevé de lui donner cette dure réponse, qu'elle lui répliqua aussitôt d'un air de modestie, de simplicité et d'une candeur parfaite : « Oui, Seigneur, il est vrai, je suis en effet ce que vous dites; et c'est précisément à cause de cela que vous ne sauriez me refuser la grâce que je vous demande; car les petits chiens qui sont sous la table ne mangent-ils point les *avances* des enfants ou les miettes qui tombent de la table de leur maître (3)? »

(1) Quis moveretur, cum aliud quam fama prædicaverat fieri videret (*Hom*)?

(2) Non commota est, non succensuit; sed ipso veluti convivio humilitatem ostendit (*Serm. 74 in Temp.*).

(3) At illa respondit, et dixit illi : Etiam, Domine ; nam et catelli

Quel sera le premier sujet de notre admiration dans cette sublime réponse de la Cananéenne ? la force de la foi ? ou l'héroïsme de la patience ? ou le miracle d'humilité ? Non-seulement elle donne au Sauveur le titre de Seigneur : *Utique, Domine* ; non-seulement elle appelle les Juifs les enfants chéris de Dieu, assis à table avec lui : *De micis puerorum* ; non-seulement elle avoue en leur présence qu'elle n'est qu'une vile créature, indigne d'être placée sous la table : *Etiam Domine* ; mais elle proclame les Juifs ses seigneurs et ses maîtres : *Dominorum suorum*. Elle s'humilie devant tout, se mettant sous les pieds de tous !

Les paroles de cette femme pieuse sont aussi sublimes dans leur simplicité qu'éloquentes dans leur précision ! Les saints Pères ne se lassent point de les admirer. Parlant de la parabole de cet importun qui vint à minuit demander du pain à son ami, et qui, nonobstant l'heure indue où il le demanda, l'obtint par sa persistance et par son importunité, l'Emissène dit qu'alors le Seigneur avait révélé au monde ce grand mystère de miséricorde, que l'importunité, qui obtient tout des hommes, obtiendra beaucoup plus facilement de Dieu. Or, la Cananéenne montra, dans son étonnante prière, qu'elle avait deviné et pratiqué cette belle doctrine de l'Évangile avant même d'avoir connu l'Évangile (1).

edunt sub mensa de micis puerorum, quæ cadunt de mensa dominorum suorum (*Matth. xv* ; *Marc. vii*).

(1) Evangelium non legerat ; et sicut Evangelium præcipit, orat, cum improbitate panem petiit.

Origène dit que les paroles de la Cananéenne peuvent être ainsi traduites : « Oui, Seigneur, je suis telle que vous me dites. Les petits chiens, que leur maître chasse loin de lui par de mauvais traitements, reviennent aussitôt auprès de lui ; repoussés d'une part, ils rentrent de l'autre : de même moi, semblable à ces animaux fidèles, je ne me fatiguerai nullement de vous suivre partout où vous irez (1). » Selon saint Jérôme, la Cananéenne voulait dire : « Je sais fort bien, et je l'avoue, Seigneur, que je ne mérite point le pain des enfants et que je ne puis, comme les enfants, m'asseoir à la table du père de famille, ni recevoir dans son entier ma portion d'aliments ; c'est pourquoi je me contente des restes qu'on jette aux chiens (2). »

Saint Chrysostome dit que sa réponse est un vrai traité de philosophie, attendu que, s'emparant des paroles mêmes qui lui annoncent un irrévocable refus, elle en compose, par un merveilleux artifice, une tendre et éloquente prière. Car ses paroles signifiaient ceci : « Seigneur, qu'avez-vous laissé sortir de votre bouche ? Tout en paraissant rejeter ma prière, vous vous en constituez le défenseur et vous avouez qu'elle mérite d'être exaucée. Vous m'avez appelée *chienne* ? Eh bien ! je vous prends par vos

(1) Canem me vocas ? Etiam, Domine : sum quod dicis. Confundis me ? sed non recedam a te. Canis sum ; sequar te quocumque ieris (*Expos.*).

(2) Scio me filiorum panem non mereri, nec integros capere posse cibos, nec sedere ad mensam cum Patre ; sed contenta sum reliquiis catulorum (*Comm.*).

propres paroles : si je suis telle, tant mieux ; car je suis de la maison, j'appartiens aussi à la famille comme le chien domestique, ni ne saurais en être chassée. J'ai également droit d'être nourrie et ne peux quitter la maison de mon maître ; donnez-moi donc les miettes des enfants et les vôtres (1). »

Finalement la Cananéenne, selon Victor d'Antioche, montre une profonde intelligence des secrets de Dieu ; car ses paroles peuvent encore admettre ce mode d'explication : « Je sais, Seigneur, combien sont grandes les richesses, abondants et exquis les mets de votre table ; si donc vous ne daignez me donner que les *avances* de la miséricorde que vous accordez à vos saints, j'en aurai en abondance et de reste, et je me croirai bienheureuse (2). »

O femme violente avec Dieu même, s'écrie Origène ! Le Seigneur lui dit : « On ne le peut ; il n'est point permis ; » et elle dépose toute réserve, oublie sa pudeur de matrone et se met hardiment à philosopher et à discuter avec le Sauveur ; elle lui soutient en face le contraire, elle insiste et lui dit : « Mais non, il n'en est point ainsi ; — au contraire, cela con-

(1) Philosophatur alienigena mulier, et ex ipsis Christi verbis deprecatoriam orationem connectit. — O Domine, factus es advocatus petitionis meæ. Si canis sum, non tamen aliena sum. Si licet participare canibus, non omnino prohibeor ; nutri me, ut canem ; non possum relinquere mensam domini mei. Quia canem me vocas, fac mihi quod cani debetur : da mihi micas (*Comm.*).

(2) Tantæ sunt mensæ Domini opes, utabunde mihi satis sit, si juratorum tuorum micis frui liceat (*Expos.*).

vient fort bien. — Il le faut, et, si vous le voulez, vous pouvez me rendre heureuse (1). »

Quelle prière et quel exemple, mes frères ! Oh ! non, il n'était pas possible de prier avec une plus grande foi, ni avec une confiance plus ferme, ni avec une plus profonde humilité, ni avec une persévérance plus constante, ni avec une plus sublime perfection ! Seigneur, puisque cette heureuse fille d'Adam a rempli toutes les conditions de l'esprit de prière, hâtez-vous de remplir vous-même à son égard toutes les promesses de l'esprit de grâce. Dégagez votre parole par laquelle vous avez solennellement juré que celui qui demande comme il doit, obtient ; que celui qui cherche, trouve ; que celui qui frappe sans cesse à la porte du ciel, la verra un jour s'ouvrir devant lui (2). Faites connaître et faites triompher enfin votre miséricorde ! Or, c'est ce qui arriva.

Voyez donc, dit saint Augustin, combien l'humilité est recommandable et combien grande est son efficacité ! Si la Cananéenne, en s'entendant appeler d'un tel nom, se fût à l'instant retirée, elle serait réellement demeurée telle qu'elle s'était présentée au Sauveur, c'est-à-dire ce que signifie la réponse qu'elle en reçut. Mais, par son insistance, elle changea entièrement et devint une femme forte et admirable (3).

(1) *O mulier violenta ! — Oblita verecundiæ, intermisso pudore, Dominum conatur vincere. Dominus dicit : Non licet ; et illa : Potes, si velis.*

(2) *Quia omnis qui petit, accipit ; qui quærit, invenit ; et pulsant aperietur.*

(3) *Vide quemadmodum humilitas commendata est. — Si recederet*

Mais quel changement prodigieux s'opère alors dans l'extérieur et les paroles du Sauveur! Dépouillant l'austérité de son maintien et laissant libre le frein à sa tendresse et à sa bonté qu'il avait jusqu'à ce moment comprimée dans son cœur, pour la plus grande gloire de la Cananéenne et pour notre instruction, il se tourna, d'un air, d'une amabilité parfaite et d'une douceur infinie, vers la Cananéenne, et, la contemplant avec toute la tendre affection d'un père envers sa fille, il lui dit : « O femme, que votre foi est donc grande ! Vous êtes privilégiée d'avoir su trouver la voie qui conduit à mon cœur : rien ne peut être refusé à une si grande humilité. Apprenez qu'à cet instant même le démon a, pour toujours, abandonné votre fille, à cause du mérite de votre prière. Retournez-vous-en donc joyeuse et contente ; ce que vous désirez est fait : votre fille est guérie, et vous êtes heureuse (1). »

O femme mille fois fortunée ! s'écrie Origène, voilà donc la récompense et la gloire de ton humilité ! Te voilà devenue plus sainte que les saints et plus aimée que les élus (2). Oh ! amour sage, et tendre sagesse du Sauveur ! C'est ainsi que l'apparente dureté dont il a usé jusqu'ici à l'égard de la

post hæc verba, canis accesserat, canis abscesserat. — Sed pulsando homo facta est ex cane, misericordiam impetravit (*Expos.*).

(1) Tunc respondens Jesus, ait illi : O mulier, magna est fides tua (*Matth. xv*). — Propter hunc sermonem abi; exivit dæmonium a filia tua. Fiat tibi sicut vis; et sanata est filia ejus ex illa hora (*Marc. vii; Matth. xv*).

(2) O mulier, accepisti subito laudem, et inventa es electis electior.

I.

18.

Cananéenne, n'était au fond qu'un artifice ingénieux de son ardente charité. Il ne lui a donné un titre si vil, que pour lui procurer le mérite d'être une femme humble et patiente selon son cœur divin : *Mulier*. Il n'a méprisé sa condition qu'afin de pouvoir faire le plus bel éloge de sa foi : *Magna est fides tua*. Il n'a différé le bienfait que pour le lui accorder plus complet et plus efficace : *Sanata est filia ejus in illa hora*. Il ne l'a traitée comme étrangère que pour l'élever au rang des enfants à qui rien n'est refusé : *Fiat tibi sicut vis*. Il ne lui a témoigné du dédain, comme païenne, que pour la proposer comme modèle à tous les chrétiens : *Magna est fides tua*. En un mot, dit saint Pierre Chrysologue, il ne l'a humiliée que pour l'exalter, et il ne s'est montré sourd à sa prière qu'afin de pouvoir placer une glorieuse couronne sur son front. La voilà donc celle qui s'était, par humilité, reléguée au rang d'un vil animal, la voilà adoptée par Jésus-Christ dans son amour et proclamée sa fille ! La voilà, celle qui se croyait à peine digne de se tenir sous la table, élevée tout-à-coup par Jésus-Christ et jugée digne de s'asseoir avec lui à son banquet, pour être nourrie comme une fille et comme une épouse (1). Oh ! gloire de l'homme qui s'humilie ! Oh ! générosité, oh ! amour de Dieu qui récompense !

(1) *Distulit preces, ut fulgente corona mulierem coronaret (Expos.)*. — Merito quæ se canem confessa est, adoptatur in filiam ; levatur ad mensam, quæ se sub mensa laudabili humilitate dejecerat.

SECONDE PARTIE.

L'exaltation glorieuse de la Cananéenne, dans sa vérité historique, a été la figure et la prophétie de la nôtre. Il avait paru dans le commencement que nous, qui formons à présent la vraie Église, avions été répudiés et rejetés; mais enfin nous avons été, par notre foi et par notre humilité, inscrits au rang des enfants, et, comme tels, admis à nous nourrir du pain sacramentel du corps de Jésus-Christ (1).

Les miettes dont la Cananéenne fait mention ne sont pas non plus sans mystère. Elles signifient les préceptes plus minutieux et plus parfaits, les mystères plus intimes et plus précieux de l'Évangile, qui forment comme l'aliment de l'Église. Et comme les vrais enfants de l'Église ne parviennent à l'accomplissement de ces préceptes et à l'intelligence de ces mystères que par le moyen de l'humilité, il est dit que les miettes du pain ne se ramassent et ne sont mangées que sous la table (2). Écoutons encore saint Jérôme : On ne peut le nier, c'est une vérité trop manifeste ; nous autres Gentils, nous étions au rang des vils animaux, et les Juifs, les seuls adorateurs du vrai Dieu, étaient ses enfants. Mais que

(1) Est autem Cananæa symbolum Ecclesiæ ex Gentibus collectæ. Nam et Gentes prius repulsæ fuerunt ; et postea, in filiorum ordinem adlectæ, obtinuerunt panem corporis Domini (*Expos.*).

(2) Per micæ, minima præcepta vel interna mysteria quibus sancta Ecclesia pascitur. Micæ sub mensa comedi dicuntur, quia Ecclesia, ad implenda divina præcepta, humiliter se submittit (*Caten.*).

admirable changement ! Ces titres de *chiens* et d'*enfants* changèrent de peuple, comme la foi changea de lieu. Les Juifs, qui autrefois étaient les enfants, ayant porté des mains sacrilèges et coupables sur le Fils de Dieu, lui firent subir un horrible supplice, et ils sont devenus, à cause de cela, de vrais chiens. C'est d'eux que saint Paul a dit : « Gardez-vous de ces chiens, de ces meurtriers de Jésus-Christ (1). » Au contraire, nous Gentils, qui étions chiens, nous avons obtenu par notre foi la grande faveur d'être appelés *enfants* ; car saint Jean a dit : « Il leur a donné la puissance de devenir les enfants de Dieu (2). »

Les saints Pères ont encore découvert un autre mystère dans cette admirable histoire. La fille de la Cananéenne en proie à l'agitation du démon, c'est l'âme de chaque chrétien sous l'empire des passions, qui sont les armes, les liens et les titres de la tyrannie (3). Bède ajoute que la conscience de l'homme est comme sa fille chérie. Celui donc qui a la conscience souillée par la corruption du vice, a réellement sa fille sous la tyrannie du démon (4). Or,

(1) Israel quondam filius, nos canes. — Pro diversitate fidei, ordo nominum commutatur (*Comm.*). — Israel quondam filius, postquam manus suas in Filium Dei immisit, facti sunt canes ; de quibus Paulus . Videte canes ; videte interfectores (Origen.).

(2) Nos autem qui canes eramus, per Dei misericordiam nuncupamur filii, quia dedit eis potestatem filios Dei fieri (Hier.).

(3) Filiam Cananææ puto esse animas credentium, quæ male a dæmonio vexantur.

(4) Si quis conscientiam alicujus vitii sorde pollutam, filiam habet a dæmonio vexatam (Hieron.).

quel est le moyen de retirer cette fille unique et chérie de son esclavage, pour la rendre libre des infirmités qui l'ont si maltraitée et réduite à une si grande misère? Ce remède unique, certain, assuré et infaillible, c'est de recourir avec confiance à Dieu par la prière (1).

En effet, nous venons de voir d'une manière sensible et comme à l'œuvre le grand mystère de l'esprit de grâce et de prière. La Cananéenne nous a montré comment parle le véritable esprit de prière, et Jésus-Christ nous a enseigné comment le vrai esprit de prière obtient infailliblement la grâce. La Cananéenne nous a appris que le vrai esprit de prière commence par se retirer de la terre, des idoles ou des erreurs, du tumulte du monde et des passions ; qu'il suit Jésus-Christ dans la maison où il s'est caché et se repose, c'est-à-dire dans l'Eglise ; que là il se prosterne devant lui et l'adore, parce qu'il ne tient pour agréables que les seules adorations qu'on lui adresse dans la vraie Eglise ; et que cet esprit de prière, placé dans cette Eglise comme sur la pierre de la vraie foi, de laquelle il s'élève sur les ailes de l'humilité et de la confiance, poussé par le vent de la ferveur, prend son essor et va se poser intrépide devant le trône de Dieu, attendant, avec une patience invincible et une constante fermeté, le moment où il plaira à Dieu d'user de miséricorde. Jésus-Christ, de son côté, nous a fait voir comment l'esprit de grâce, qui d'abord feint d'être sourd à nos cris,

(1) Pro cuius sanatione supplex recurrat ad Dominum (*Calen.*).

insensible à nos peines et semble se jouer de notre misère et insulter à nos humiliations et à nos douleurs, se déclare enfin en notre faveur, quand il a éprouvé notre patience et notre fidélité, et se manifeste par tous les transports de sa tendresse et accorde plus qu'on ne lui demande.

Aujourd'hui donc, le Sauveur n'a pris d'abord une attitude si sévère et si dure, et ne s'est montré si inflexible et si peu disposé à accorder la grâce sollicitée, qu'afin de nous apprendre que, s'il l'accorde, jamais l'esprit de grâce ne manque au vrai esprit de prière qui parle et qui opère comme dans la Cananéenne; que cette prière nous rapproche de Dieu, si grande que soit la distance qui nous en sépare; qu'elle l'apaise, si irrité qu'il soit contre nous; qu'elle le touche, l'attendrit et l'entraîne, si éloigné qu'il paraisse être d'exaucer nos demandes. En ce jour donc, pardonnez-moi, mes frères, cette expression, il nous a découvert son côté faible, la voie secrète pour aller à lui, pour arracher ses dons de ses mains bénies et pour nous rendre maîtres de lui-même. Il est écrit de Jacob qu'il fut fort contre Dieu même(1), et que, pour cette raison, son nom de *Jacob* lui fut changé en celui d'*Israël*, qui signifie *vainqueur de Dieu*. Or, le prophète Osée nous a clairement révélé de quelle manière Jacob a été si puissant, qu'il a pu triompher de Dieu : c'est par l'humilité, par la confiance, par la ferveur, par les gémissements et par les pleurs de sa prière (2).

(1) Contra Deum fortis fuisti (*Gen.* xxxii).

(2) Flevit, rogavit, potens fuit (*Ose.* xii).

Les anciens philosophes disaient que la divinité est inaccessible à l'homme. Eh oui ! mes frères, c'est la vérité ! Ce Dieu infini, immense, éternel, habite une lumière inaccessible. Des millions d'anges, qui entourent son trône, en rendent l'accès impossible à toutes les autres créatures. Or, Jésus-Christ nous a montré aujourd'hui par le fait que la divinité n'est pas seulement accessible, mais qu'elle n'est pas invincible ; il nous a dévoilé un grand secret et découvert un chemin caché à l'orgueil, mais connu de l'humilité, facile, certain et sûr pour aller à Dieu : le *chemin de la prière*. L'homme peut, par cette voie, dit saint Augustin, monter au ciel, s'ouvrir un chemin parmi les saints, fendre la foule des anges, forcer les gardes d'un si grand Monarque, s'élever jusqu'à son trône, enlever la foudre de ses mains puissantes, le faire descendre des hauteurs de sa majesté et de sa gloire infinie jusqu'à nos misères, à notre bassesse, et l'obliger à nous faire miséricorde : *Ascendit oratio, et descendit Dei miseratio*. Il y a même plus, ajoute le même docteur : c'est du fond d'un cœur qui prie Dieu avec une ferveur sincère et un humble désir que s'échappent des gémissements et des soupirs dont il est impossible d'expliquer la force et l'enchantement ; semblables à une harmonie mélodieuse et suave, ils charment les oreilles et le cœur de Jésus-Christ, l'attendrissent et l'obligent à s'ouvrir sur nous avec toutes les richesses de sa bonté (1).

(1) *Ascendit oratio, et descendit Dei miseratio. — Ex corde deside-*

Il est donc vrai : nous sommes tous, non-seulement malheureux, mais la misère et la pauvreté même, comme Dieu est la richesse, la grandeur et la majesté même. Il est vrai : notre esprit est aveugle, notre imagination inconstante, notre volonté infirme, notre chair rebelle, notre cœur incliné au vice et facile à nous échapper en un clin d'œil. Il est vrai : les dangers sont grands, les occasions nombreuses, les tentations fortes, les passions puissantes, nos forces faibles et notre courage petit. Il n'est que trop vrai encore que nous avons nous-mêmes, par nos désordres et par notre faute, augmenté mille fois ces misères de notre nature et de notre origine ; si bien que, nouveaux Job, nous sommes devenus, après avoir tout perdu, tout couverts de plaies des pieds à la tête. Mais tant de misères et une si grande faiblesse ne nous excuseront point au tribunal de Dieu, et sa justice ne punira pas moins sévèrement pour cela nos fautes. Pourquoi ? parce que, de même qu'au saint homme Job ses lèvres furent laissées intactes ; ainsi, au milieu des ruines de notre condition morale, la divine Providence nous a laissé la grâce de la prière, par laquelle nous pouvons réparer toutes nos pertes, recouvrer toutes nos forces et retrouver une santé parfaite (1).

En effet, mes frères, donnez-moi l'homme le plus perdu de vices : s'il se décide à prier avec sincérité

rante atque fervente gemitus inenarrabiles emittuntur, quibus, veluti musica, demulcetur Christus (*Serm. 74 de Temp.*).

(1) Relicta sunt tantummodo labia circa dentes meos (*Job. xix*).

de cœur, avec humilité d'esprit et avec constance de volonté, il commence par cela seul à détester le péché ; car l'homme de prière ne peut être l'homme de péché. Il obtient partant la contrition, le pardon, la force et la ferveur. Il est donc déjà converti, changé et sauvé. Ainsi la prière obtient tout et triomphe de tout.

Il est vrai que nous prions quelquefois longtemps sans rien obtenir ; mais cela arrive par rapport aux grâces de l'ordre temporel, qui très-souvent seraient préjudiciables à notre bien spirituel. C'est pourquoi, dit saint Augustin, en nous refusant de telles grâces, Dieu nous accorde la plus grande de toutes et se montre ainsi Sauveur amoureux de nos âmes (1). Mais, quant aux grâces de l'ordre spirituel, si nous les demandons avec les conditions du véritable esprit de prière, nous les obtiendrons toujours toutes ; car Jésus-Christ nous en a donné sa parole, quand il a dit : « Tout ce que vous demanderez à Dieu en *mon nom*, c'est-à-dire au nom du *Sauveur*, et partant dans l'ordre du salut éternel, vous sera infailliblement accordé (2). »

Ainsi la persévérance finale, ce don de Dieu qui couronne tous ses autres dons, ce don qui nous ouvre la porte du ciel et sur lequel les âmes chrétiennes sont toujours en crainte, parce que Dieu ne le doit à aucun mérite, n'est point dénié, ni ne peut l'être

(1) Non concedendo Salvatorem se exhibet.

(2) Quodcunque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis (Joan. xiv).

au mérite de la prière, selon la promesse de Jésus-Christ. L'homme qui pèche, qui s'abandonne aux vices, qui se perd et qui se damne, est donc l'homme qui ne prie pas ; c'est l'homme qui néglige ce moyen unique, facile et certain de ne point pécher et de se sauver ; conséquemment, c'est l'homme qui est volontairement faible, qui pèche volontairement et qui volontairement se damne (1).

Ah ! ranimons en nous, mes frères, l'esprit de prière, la première et la plus gratuite des grâces de Dieu, qu'il ne refuse à personne. Plaçons à profit pour la vie éternelle ce grand capital, ce précieux trésor qui nous a été acquis par le sang de Jésus-Christ. Prions avec humilité, avec confiance, avec ferveur ; prions toujours, sans jamais nous lasser, comme Jésus-Christ nous l'ordonne ; car de même que le corps a sans cesse besoin d'aliments, ainsi la prière est toujours nécessaire à notre âme (2). Nous trouverons dans la prière le remède à toutes les infirmités de l'âme, un baume pour toutes les plaies, un soulagement dans toutes les afflictions, l'antidote contre tous les vices, l'appui de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, la clef enfin qui ferme l'enfer et qui ouvre le ciel. Ainsi soit-il.

(1) *Perditio tua ex te Israel ; tantummodo in me auxilium tuum (Ose. xiii).*

(2) *Oportet semper orare et nunquam deficere (Luc. xviii).* — *Quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit (Act. ii).*

NEUVIÈME HOMÉLIE.

Le Paralytique de la Piscine.

S. Jean, v, 1-15 (1).

Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere ; Deus ipse veniet, et salvabit vos (Is. xxxv).

Saint Augustin ose affirmer que le Sauveur, en ne guérissant en ce jour qu'un seul malade, ne fit point une chose bien grande, eu égard à sa puissance ; car, dit le saint docteur, Jésus-Christ pouvait d'une seule parole guérir tous les infirmes qui se trouvaient dans la piscine. Ce fut réellement peu pour sa bonté infinie, parmi tant de malheureux, de n'en avoir secouru qu'un seul (2). Que devons-nous conclure de

(1) Ce prodige éclatant, rapporté seulement par saint Jean, arriva à Jérusalem, où le Sauveur s'était rendu de la Galilée pour y célébrer la Pâque, la deuxième fois depuis qu'il avait reçu le baptême ; c'était dans le courant de mars, l'année trente-deuxième du Christ, la deuxième de sa prédication.

(2) Quod ad potestatem pertinet, non magnum aliquid fecit ; et quod ad benignitatem, parum fecit. — Tot jacebant, et unus sanatus est, cum posset uno verbo omnes erigere. — Quid ergo est intelligendum ? nisi quia potestas illa et illa benignitas magis agebat quid animæ, in factis ejus, pro æterna salute intelligerent, quam quid corpora, pro tem-

là, continue ce Père? Le voici, c'est que ce Dieu Sauveur avait pour but, dans son infinie puissance et sa souveraine bonté, d'instruire les âmes des mystères du salut éternel plutôt que de délivrer les corps des maux temporels. Or, cela est infiniment plus grand et plus avantageux; car il est plus grand et plus digne de Dieu de détruire les vices de l'âme immortelle, que d'avoir guéri les infirmités des corps, qui devaient mourir tôt ou tard.

Si donc le Messie se fût particulièrement appliqué à améliorer la condition matérielle et physique des hommes, il eût été un Sauveur comme les Juifs insensés se le figuraient et l'attendent encore, c'est-à-dire un Sauveur terrestre et mortel; mais, ayant principalement donné ses soins au salut des âmes, il s'est montré à la malheureuse humanité tel qu'il s'était lui-même fait annoncer par son prophète : un Sauveur éternel, un Sauveur Dieu tel qu'il était promis (1).

Or, il nous a donné, conclut ce grand docteur, dans le paralytique qu'il a miraculeusement guéri en ce jour, un bel essai, un magnifique prélude et un précieux gage de la sublime mission d'un Dieu Sauveur, qui est de guérir les infirmités des âmes qui croient en lui. C'est précisément ce que

porali salute mererentur. — Plus est quod sanaverit vitia animorum, quam quod sanavit languores corporum moriturorum (*Tr. 17 in Joan.*).

(1) Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere ; ecce Deus ipse veniet, et salvabit vos. — Animæ ergo credituræ, cujus peccata dimittere venerat et sanare languores, de hoc languido sanato magnum signum dedit.

nous allons voir dans l'exposition d'un si beau prodige ; commençons sans plus tarder.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui se passait du temps de Jésus-Christ parmi les Juifs arrive encore de nos jours parmi les chrétiens : beaucoup de grands, de riches, de savants et d'hommes politiques n'assistaient point aux solennités publiques ; ils craignaient d'avilir leur dignité en se montrant parmi la multitude adorant Dieu dans son temple. Afin de confondre l'orgueil démesuré de ceux qui, parce qu'ils sont distingués entre les hommes, oublient qu'ils ne sont que d'abjects vers de terre souvent indignes du regard de Dieu, le Fils de l'Eternel venait tout exprès à Jérusalem et se faisait voir toujours le premier aux jours de fêtes, pratiquant la religion en public et mêlé au peuple. Voici donc la belle instruction que le saint évangéliste a voulu nous donner, en commençant son récit par la circonstance qu'on *était aux environs de la fête de Pâques* (1) et que Jésus-Christ s'était rendu tout exprès à Jérusalem pour la célébrer (2).

(1) Frequenter in solemnitatibus civitatem petiit, ut videretur ipse quoque cum reliquis dies festos celebrare (*Hom. 35 in Joan.*).

(2) Erat dies festus Judæorum, et ascendit Jesus Hierosolymam (*Joan. v.*).

La Pâque était, chez les Juifs, la fête des fêtes, la fête par excellence. Ainsi, quand il est dit dans l'Évangile la *fête des Juifs*, on entend la Pâque; voilà pourquoi nous traduisons par la *Pâque* ce passage de saint Jean : « Le jour de la fête des Juifs : *Dies festus Judæorum.* »

Or, il y avait dans cette ville, continue l'historien sacré, une piscine Probatique surnommée en hébreu Bethesda (1). C'était un grand vivier ou réservoir d'eau appelé *Bethsaïde*, c'est-à-dire *lieu de la chasse*, parce qu'on y chassait, ou bien l'on y prenait du poisson. On l'appelait Probatique, ou piscine à *brebis* (2), parce que les prêtres avaient coutume de laver dans ses eaux les brebis qui servaient aux sacrifices (3). Cinq magnifiques portiques, de forme concentrique, l'entouraient entièrement, et sous ces vastes galeries gisait une multitude immense de paralytiques, d'aveugles, d'estropiés et de fiévreux (4). Que faisaient donc en ce lieu tous ces pauvres ma-

(1) De la parole hébraïque *Beth*, maison, et *Tsaïd*, chasse, parce que les Hébreux donnent le nom de maison non-seulement aux habitations des hommes, mais encore aux lieux où l'on loge les animaux et où l'on conserve les denrées.

(2) Est autem Hierosolymis Probatica piscina, quæ cognominatur hebraice Bethesda (*Joan. v*).

Du grec *προβατόν*, brebis. Ce grand réservoir était près du temple, à l'usage duquel Salomon l'avait fait construire; c'est pour cela que Josèphe l'appelle l'*Etang de Salomon*. Le Vénérable Bède pense que c'est précisément dans ce lieu que Néhémie avait caché le feu sacré du temple, lequel, après le retour de la servitude de Babylone, fut trouvé changé en eau grasse; Néhémie l'ayant exposé sur les pierres du temple, il se changea de nouveau en feu (*II Machab. i*).

(3) Probatica, id est pascuaria appellata est, quod in ea sacerdotes hostias lavare consueverant (*Bed., Comm. in Joan.*).

(4) Quinque porticus habens. — In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum.—Expectantium aquæ motum. Angelus autem Domini, secundum tempus, descendebat in piscina. Et qui prior descendisset in piscinam, sanus fiebat a quacunque detinebatur infirmitate (*Joan. v*)

lades? Ils attendaient l'ange du Seigneur qui, de temps en temps, descendait dans la piscine et en agitait les eaux : heureux celui qui s'y plongeait le premier, car il était à l'instant guéri, de quelque infirmité qu'il fût atteint.

Or, tous les Pères de l'Eglise, tous les interprètes catholiques voient dans ce grand miracle que Dieu opéra à Jérusalem la figure d'un grand mystère. Cette piscine, ceinte de cinq portiques, représentait, selon Bède, le peuple juif renfermé dans le cercle des cinq livres de la loi mosaïque pour le préserver du péché (1). Les cinq livres de la loi mosaïque faisaient des Juifs qui la professaient un peuple à part, séparé des autres nations et comme renfermé dans cinq portiques; ainsi s'était exprimé, avant Bède, saint Augustin.

Remarquez, ajoute ce Père, que les portiques de la piscine contenaient, sans les guérir, une foule très-grande d'infirmes. Cette circonstance rendait sensible l'esprit de la loi : elle accusait, convainquait les pécheurs; mais elle ne pouvait point, par elle-même, les sauver de leurs péchés. Ensuite, citant et commentant le fameux passage de saint Paul sur la stérilité de la loi mosaïque, il dit : Ce passage est l'explication la plus claire et la plus évidente du mystère des cinq portiques et de la multitude des infirmes qui gi-

(1) *Probatica piscina, quæ quinque porticibus cingebatur, populus est Judæorum; ne peccare debeat, legis undique custodia munitus (Comm. in Joan.). — Populus ille quinque libris Moysi, tanquam quinque porticibus, claudebatur (Loco citato).*

saient dedans. Les cinq portiques sont donc la loi. Or, pourquoi les malades n'étaient-ils pas guéris sous ces portiques (1)? Saint Paul nous l'apprend : c'est parce que la loi donnée aux Juifs ne pouvait pas justifier; car autrement on aurait cru que la justification était le fruit de la lettre muette de la loi, tandis qu'elle n'était bonne, selon l'Écriture, qu'à indiquer toutes les espèces de péché (2). Mais pourquoi ces portiques contenaient-ils les malades, puisqu'ils ne pouvaient les guérir? Parce que comme les malades, en se tenant sous les portiques sans être guéris, étaient toujours tout près de la piscine qui pouvait leur rendre la santé, de même la loi, quoique ne pouvant guérir du péché, contenait néanmoins la promesse du Rédempteur; elle l'indiquait aux croyants comme la vraie source de la grâce et recommandait d'avoir la foi en lui comme la seule qui pût justifier (3).

Si le malade ne pouvait donc être guéri sous les portiques, il pouvait toutefois considérer de là toujours la piscine (4). Or, cette foule immense d'in-

(1) Porticus prodebant languidos, nec sanabant; lex enim peccatorem convincebat, nec salvabat. — Quid evidentius? Nonne verba hæc exposuerunt nobis quinque porticus, et multitudinem languentium? — Quinque porticus, lex sunt. — Quare quinque porticus non sanabant languentes?

(2) Apostolus dicit : Quia si data esset lex, quæ posset justificare, ex lege esset justitia (*Galat. III*). — Scriptura autem omnia conclusit sub peccato.

(3) Quare continebant quos non sanabant? — Ut promissio ex fide Christi daretur credentibus (*Comm. in Joan.*).

(4) Nemo in porticibus sanabatur; inde tamen videbant piscinam (*Expos.*). — A longe sic aspicientes et salutantes (*Heb. XI*).

firmes, livrés à toutes sortes de maux, se tenaient sous les portiques, les yeux remplis de larmes, le cœur gros, les regards toujours fixés sur cette eau miraculeuse qui pouvait leur rendre la santé, combien elle représente admirablement la foule des Juifs fidèles qui, selon le langage de saint Paul, étaient toujours occupés à contempler des yeux de l'esprit et de la foi du cœur le futur Messie, qu'ils saluaient de loin comme un symbole de miséricorde et de pardon! Affligés de ne pouvoir, par leurs propres forces, accomplir une loi dont ils entendaient chaque jour réciter les paroles, ces Juifs fidèles s'efforçaient de hâter la venue du Rédempteur, le cherchant dans tous leurs sacrifices et demandant de tout leur cœur le secours de sa grâce (1). Quelle ressemblance frappante avec ces malades des portiques de la piscine! Mais cette multitude d'aveugles, d'estropiés et de fiévreux représentaient bien plus parfaitement encore les peuples des Gentils, *aveugles* encore plus que les Juifs, parce qu'ils ignoraient jusqu'aux premières vérités fondamentales; *difformes*, parce qu'ils s'étaient rendus par eux-mêmes impuissants à pratiquer même la loi naturelle. dont il ne leur restait plus que quelques notions confuses; *fiévreux*, parce que le feu de l'amour profane avait desséché en eux et entièrement éteint toute onction, tout sentiment d'amour divin : il n'y avait que Jésus-

(1) Multitudo languentium bene significat eorum catervas, qui, legis verba audientes, suis se hanc viribus implere non posse dolebant, atque adeo Dominicæ auxiliū gratiæ implorabant (Beda, loco cit.).

Christ, et Jésus-Christ seul qui pût les guérir. Ce grand Médecin est donc descendu du ciel, parce que l'humanité entière gisait comme un malade désespéré et abandonné, que nul autre médecin sur la terre ne pouvait guérir (1).

Par tout cela, on comprend facilement que l'ange, dont il est parlé dans l'évangile de ce jour, figurait le Sauveur, appelé par le Prophète l'ange envoyé de Dieu, l'ange du Testament après lequel l'humanité soupirait (2), le messenger fidèle des volontés divines, qui a dit lui-même : « Je vous ai manifesté tout ce que j'ai entendu de mon Père divin (3). »

L'ange descendait invisiblement dans la piscine pour indiquer que le Verbe éternel, couvrant sa divinité du voile de l'humanité, devait apparaître chez le peuple juif (4). L'ange agitait l'eau, et cela signifiait que Jésus-Christ, par les prodiges qu'il opérerait, par les doctrines célestes qu'il devait enseigner, troublerait, comme il arriva de fait, les pécheurs juifs, qui prirent de là occasion de le persécuter et de le crucifier (5). En effet, il est dit dans l'Évangile que la seule nouvelle de sa naissance jeta dans le trouble

(1) Magnus de cœlo descendit Medicus, quia magnus in terra jacebat ægrotus (*Comm. in Joan.*).

(2) Ecce ego mitto Angelum. Et Angelus testamenti quem vos vultis (*Malac. III*).

(3) Omnia quæcunque audiavi a Patre meo, nota feci vobis (*Joan. XV*).

(4) Christum designat carne indutum in populo Judæorum (Beda).

(5) Quia venit unus Christus ad populum Judæorum; et faciendo magna, et docendo utilia, turbavit peccatores et excitavit ad passionem (*Aug., Comm. in Joan.*).

Hérode et toute la ville de Jérusalem, capitale des Juifs (1).

Le mouvement de l'eau figurait la passion du Sauveur, qui devait avoir lieu dans le trouble diabolique auquel son peuple s'abandonnait (2); c'est pourquoi l'action de se plonger dans les eaux de la piscine exprimait à l'avance la foi en la passion de Jésus-Christ (3). Telle est l'explication de Bède et de saint Augustin, dont nous venons de rapporter les paroles.

Le mouvement ou l'agitation que l'ange imprimait à l'eau lui donnait la vertu prodigieuse de guérir celui qui s'y plongeait, de quelques maladies mortelles ou invétérées qu'il fût atteint : *A quacunque detinebatur infirmitate*. Or, comment pourrait-on lire ces paroles sans penser aux eaux du baptême, qui tirent du trouble excité par Jésus-Christ, ou de sa passion, la vertu bien autrement merveilleuse de purifier les âmes de tous péchés? C'est pour cette raison que les Pères reconnaissent unanimement dans cette miraculeuse piscine une admirable figure du baptême. Remarquez, mes frères, que l'eau de la piscine n'avait par elle-même aucune vertu de rendre la santé, car elle aurait guéri tous les malades, et tous jours. Elle tirait toute son efficacité de la descente de

(1) Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Hierosolyma cum illo (*Matth.* II).

(2) Motus ergo aquæ passionem Domini insinuat, quæ, mota turbataque Judæorum gente, facta est (Beda).

(3) Descendere in aquam turbatam, est in Domini passionem humiliter credere (Aug.).

l'ange et du mouvement mystérieux qu'il y excitait. De même, l'eau du baptême est une eau qui n'a par elle-même nulle vertu surnaturelle ; mais, administrée avec l'invocation et au nom de la très-sainte Trinité, la grâce de l'Esprit-Saint s'y unissant, elle acquiert la merveilleuse efficacité d'effacer le péché (1).

Finalement, l'ange ne donnait à l'eau la vertu curative de guérir les corps qu'en y descendant lui-même : *Angelus autem Domini descendebat*. Jésus-Christ, par sa descente dans les eaux du Jourdain (ainsi que nous l'avons vu, lorsque nous avons parlé de ce mystère), les sanctifia par le contact de sa chair immaculée ; il leur donna la vertu de guérir les âmes, et il institua le sacrement de baptême.

La piscine, comme nous l'avons observé, était appelée Probatique ou à brebis, parce qu'on y lavait les brebis qui devaient être offertes à Dieu en sacrifice. C'est encore une charmante figure du baptême que Jésus-Christ voulut recevoir avant de mourir ; c'est dans ce baptême de son sang que l'Agneau pur et sans tache, la vraie victime agréable à Dieu, comme il l'était en effet, a voulu être lavé pour nous, avant d'être immolé pour notre amour (2). Ce n'est point

(1) Nunquam ista natura aquæ est, ut per se sanet, alioquin hoc perpetuo fieret ; sed totum in angelo situm erat quidquid efficacæ habebat. — Ita apud nos, aqua baptismi, aqua est simpliciter. Cum autem accesserit Spiritus sancti gratia, propter invocationem Dei, morbos solvit animorum (Theoph., *Expos.*).

(2) Angelus autem Domini descendebat. — Probaticam piscinam baptismum intellige, in quo Dominus noster Jesus, ovis pro nobis immolanda, lotus est, et baptizatus pro nobis (*Expos.*).

sans une grande raison qu'on appelait ce réservoir *piscine à brebis*; car elle figurait les eaux du baptême dans lesquelles nous nous lavons et devenons par là les ouailles de Dieu et ses victimes (1). En effet, David appelle les vrais fidèles les *brebis de la pâture de Dieu* (2); et, dans les Cantiques, les fils de l'Eglise sont appelés les brebis qui sont sorties, tondues et blanchies, du bain mystérieux (3).

Mais comment cette piscine, qui ne guérissait qu'un seul malade, pouvait-elle figurer le baptême qui rend la santé à tous? Un seul était guéri, dit saint Augustin, pour signifier l'unité hors de laquelle nul ne peut être radicalement guéri (4). Le Vénérable Bède, expliquant plus clairement cette belle pensée du savant Père, dit : « Comme il n'y a qu'un seul Dieu, de même il n'y a qu'une foi, qu'un baptême. » Celui-là reste donc purifié de toute infirmité spirituelle, qui participe, dans l'unité de l'Eglise catholique, aux mystères de Jésus-Christ. Non point que le baptême des hérétiques, quand il est conféré avec les conditions requises, ne soit aussi un véritable baptême; mais il ne peut néanmoins sauver ceux qui vivent sciemment et volontairement hors de l'unité de l'Eglise et qui lui font la guerre; car ce n'est qu'en elle seule qu'on peut parvenir au salut éternel, qui nous

(1) Baptismi aquas significat; unde non immerito Ovina dicebatur, quoniam oves Dei fiunt, qui in baptismo lavantur (*Expos.*, Emis.).

(2) Et oves pascuæ ejus (*Ps. LXXXIV*).

(3) Sicut greges tonsarum ovium, quæ ascenderunt de lavacro.

(4) Sanabatur unus, significans unitatem, quia, qui præter unitatem fuerit, sanari non poterit.

est venu d'un *seul* (1). Cet unique malade, qui recouvrait seul une santé parfaite, en se plongeant dans les eaux agitées de la piscine, était une figure sensible de tous les vrais chrétiens qui, lavés et purifiés par les eaux du baptême, ne forment qu'un seul et unique peuple chrétien, premier et dernier, un, inséparable et même corps mystique de Jésus-Christ. Ceux qui, dans l'unité de l'Eglise, reçoivent le baptême, quoiqu'en temps divers et en des lieux différents, descendent cependant, en qualité de membres d'un même corps divin, dans le bain sacré comme un seul homme. Ceux qui n'appartiennent point au corps de l'Eglise sont semblables à ceux des malheureux infirmes de la piscine qui se plongeaient dans les eaux seulement après le premier, et n'en recueillaient aucun avantage ; de même les hérétiques qui sont baptisés hors de l'unité arrivent trop tard au bain salutaire ; ils reçoivent un baptême qui, à cause de leur apostasie, ne leur servira à rien (2).

Oh ! cependant, admirable économie de la sagesse de Dieu ! Oh ! spectacle merveilleux, digne de votre étonnement ; ô vous tous, mes frères, esprits intelli-

(1) Quia unus Dominus, una fides, unum Baptisma. — Et qui in unitate catholica Christi mysteriis imbuitur, sanus fit a quacunque detineatur infirmitate. — Qui autem ab unitate discrepat, salutem quam ab uno est, consequi non potest (*Comm. in Joan.*).

(2) Per quem totus populus christianus intelligitur, qui solus et unicus, primus et ultimus, unus et inseparabilis in aquis baptismi lavatur et sanatur. — Si hujus corpori inesset ; non postea, sed in eo descendere diceretur. — Post eum descendit qui huic corpori ecclesiastico non inhaeret. Post eum hæretici descendunt, et descendentes nihil proficiunt (*Expos., Emis.*).

gents et fidèles, si capables d'entrer dans la profondeur des mystères de notre sainte religion ! Par ce miracle magnifique, certain, visible, permanent, renouvelé chaque année et durant plusieurs siècles dans la piscine de Jérusalem, Dieu non-seulement rendait sensible sa puissance et sa présence continue au milieu de son peuple ; mais il rappelait aux Juifs, sous une forme frappante, l'inefficacité de la loi pour purifier du péché, et la puissance de l'ange ou du Messie, sauveur des hommes, pour donner la grâce ; et ces mystères, qui comprennent toute la religion et qui, dans les prophètes dont on faisait publiquement la lecture dans le temple, étaient annoncés au peuple par les paroles, la piscine les représentait à ce même peuple d'une manière ostensible et comme en action ; elle semblait répéter la prophétie d'Isaïe : *Dieu lui-même viendra, et il vous sauvera*. Et ce spectacle offert à l'œil servait comme de complément à l'instruction verbale ; il entretenait toujours vivace dans ce peuple l'idée du futur Messie ; il excitait sa foi, il animait sa prière ; et, tandis que la divine providence soutenait ainsi la foi des Juifs, elle fortifiait encore la nôtre et lui donnait le fondement et la colonne du témoignage figuratif et prophétique, en attendant qu'elle lui donnât le fondement et la colonne du témoignage apostolique, par où se fonde et s'élève sur la pierre angulaire, qui est le Christ, le magnifique édifice de la religion chrétienne (1).

(1) Super fundamentum Apostolorum et Prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu (*Eph.* 11).

Maintenant l'on comprend facilement que le paralytique qui, depuis trente-huit ans, se trouvait sous les portiques de la piscine, signifiait l'humanité coupable ou le pécheur, couvert d'une multitude de grands et d'énormes péchés. Le nombre même des années de son infirmité, qui n'est pas indiqué (1) sans dessein de la part de l'évangéliste, confirme cette interprétation, savoir : qu'il représentait chaque grand pécheur. En effet, le numéro quarante, dit saint Augustin, marque la perfection de la loi dans toutes ses œuvres (2). Car, reprend Bède, le nombre quarante n'est que le nombre dix pris quatre fois. C'est donc avec raison que, dans les saintes Ecritures, on le prend pour la vie juste, sainte et parfaite, parce que celui qui vit dans la justice et la sainteté observe exactement les dix commandements de Dieu répétés et contenus dans les quatre livres de l'Evangile (3).

Or, on ne peut observer ni peu ni beaucoup la loi divine sans la charité envers Dieu et envers le prochain, et c'est pourquoi Jésus-Christ a dit que dans les deux préceptes de ce double amour consistent toute la loi et les prophètes. Celui donc qui n'a pas l'a-

(1) Homo iste, multorum annorum infirmitate detentus, significat quemlibet peccatorem enormissimorum scelerum magnitudine et numerositate depressum. — Cujus significando reatus etiam tempus quo ipse languebat, congruit.

(2) Ad plenitudinem legis, in omnibus, pertinet quadragenarius numerus.

(3) Quadragenarius numerus, qui denario quater ducto conficitur, pro perfectione rectæ conversationis in Scripturis solet accipi, quia quisquis perfecta conversatione se gerit, legis profecto Decalogum, per quatuor sancti Evangelii libros implet.

amour de Dieu et du prochain est au rang du nombre quarante moins deux : il n'observe point la perfection de la loi, dont il possède cependant l'entière connaissance et la foi (1).

Si donc le nombre quarante emporte la perfection de la loi, et si la loi n'est remplie que par les deux préceptes de la charité, ce paralytique, qui avait le nombre quarante moins deux, est l'image de l'humanité coupable, qui avait la connaissance de la loi de Dieu gravée par lui-même dans le cœur de tous les hommes ; mais il n'avait point le double amour par lequel seulement cette loi s'accomplit. Et, partant, qu'y a-t-il d'étonnant que cet infirme fût faible et incapable de faire un seul pas et que l'humanité, qu'il représentait, fût avilie et gisante dans la misère de ses vices, impuissante à se relever pour marcher dans les voies du salut éternel (2) !

Mais que la constance de ce paralytique est admirable ! Il avait inutilement séjourné là trente-huit ans. Le passé devait donc le faire désespérer de l'avenir et lui faire quitter les portiques de la piscine. Eh bien ! non, cependant ; après tant d'espérances trompées, après tant d'efforts inutiles et de temps vainement perdu pour parvenir au bain salulaire qui

(1) In charitate autem duo præcepta nobis commendantur : Diliges Dominum Deum tuum , et proximum tuum sicut teipsum : in his duobus mandatis universa Lux pendet et Prophetæ. — A qua nimirum perfectione duo minus habet, qui Dei et proximi dilectione vacuus incedit (Beda).

(2) Quid miraris, quia languebat, qui quadraginta, duo minus habebat (Comm. in Joann.).

pouvait le guérir, quoique toujours frustré dans son attente, il ne cesse néanmoins pas d'espérer. Oh ! honte pour nous chrétiens, s'écrie saint Chrysostome ! Il attend durant trente-huit ans sa guérison, sans jamais en désespérer ! et nous, quand nous avons prié fort peu de temps, si nous ne sommes pas tout de suite exaucés, nous nous refroidissons, nous nous fatiguons et nous perdons toute espérance (1). Ne nous étonnons donc pas que, parmi la multitude innombrable des infirmes de la piscine, ce seul paralytique ait attiré sur lui les regards et la compassion du Sauveur ; il avait été si constant ! Conséquemment, ne soyons pas non plus surpris si, parmi ceux qui ont besoin des secours célestes (et tous nous sommes en cet état), ceux-là seuls les obtiennent qui les sollicitent avec constance (2).

De plus, par ces belles dispositions, le paralytique a figuré, ce me semble, celles dans lesquelles était le peuple gentil par rapport au Messie. Les Juifs étaient aussi dignes de compassion ; mais ils ne sentaient point leurs infirmités, et, à l'exception de quelques âmes justes, ils n'avaient plus les regards de la foi fixés sur la mystérieuse piscine, ni ne soupiraient plus après

(1) Admirabilis paralytici tolerantia ! triginta et octo annos, ut sanaretur, nunquam discedens, expectavit. Quod nisi patientissimus fuisset, si non præterita, ast futura saltem inde eum abducere debuissent. — Pudeat ergo nos, dilectissimi. — Triginta et octo annos hic expectaverat, neque desperavit. — Nos autem, si vel decem dies orationibus invigilemus, nec exaudimus ; jam tepescimus, et frequenter spem omnem amittimus (*Hom. 33 in Joan.*).

(2) Decens quod inter eos qui superno indigent medicamine, Deum magis flectunt, qui sunt constantissimi (*Expos.*, Eutim.).

l'avènement du Rédempteur pour obtenir le salut. Au contraire, la gentilité, quoique doublement poussée à désespérer du secours divin, et par la superstition du paganisme, et par les doctrines détestables de la philosophie, ne cessait néanmoins d'espérer dans le Seigneur à venir, dont elle avait, bien que confuse, l'idée dans l'esprit et l'instinct dans le cœur; et, du fond de son oppression spirituelle (dont l'esclavage politique, par lequel ses tyrans l'opprimaient, était la conséquence et la figure), elle élevait un cri de douleur, un gémissement de pitié vers Dieu, sollicitant un rédempteur (1). Quelle merveille donc que le Rédempteur, venu au milieu des Juifs, qui assurément l'attendaient et qui, au fond, en redoutaient la venue, puisqu'ils se troublèrent à la nouvelle de sa naissance, les ait laissés dans leur corruption et dans leur orgueil, et se soit présenté aux Gentils, par l'intermédiaire de ses apôtres, pour leur offrir le salut!

Et c'est là, mes frères, le mystère de miséricorde figuré dans la bonté avec laquelle, comme nous l'apprend notre évangile, le Sauveur se présenta au pauvre paralytique, malade depuis un si grand nombre d'années, dont personne n'avait pitié et que tous abandonnaient (2). Quelle bonté de la part du Sauveur, dit saint Cyrille, et quelle miséricorde! Il se présente au paralytique qui gisait sur sa couche de douleur; il le prévient avec bienveillance, sa miséri-

(1) De profundis clamavi ad te (*Ps.* cxxix).

(2) Hunc cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet (*Joan.* v).

corde se sent disposée à lui accorder la grâce avant même que d'en être prié (1); puis, d'un air où tout respirait la douceur et la compassion, il lui dit : « Pauvre affligé, veux-tu que je te guérisse ? *Et dicit ei : vis sanus fieri ?* » Quelle mystérieuse question, mes frères ! Le lieu et l'état où il se trouve, les peines qu'il souffre, les paroles qu'il prononce, ses plaintes et ses soupirs ne disent-ils pas assez qu'il ne désire rien plus ardemment que d'être guéri ? Oui, le Sauveur voit et sait fort bien tout cela ; mais sa miséricorde, qui vient la première nous chercher, exige la foi et la prière, pour se donner à nous ; c'est pourquoi le Seigneur, par cette demande, voulut porter le paralytique à la prière et l'exciter à la foi, selon la pensée du Père que nous venons de citer et de Fulgence.

Par cette question, qui semble extraordinaire, notre bien tendre Sauveur a sans doute voulu nous faire encore mieux comprendre que cette paralysie corporelle est la figure de la paralysie spirituelle. Quant à celle-ci, il convient très-bien de demander à quiconque en est affligé s'il veut être guéri : *Vis sanus fieri ?* Car, s'il n'y a personne qui ne désire sincèrement d'être guéri de la maladie du corps, un grand nombre cependant ne se soucient nullement de recevoir la guérison des infirmités de l'âme. Nous

(1) *Magnum misericordiae Christi est argumentum. — Præcucurrit, ut vides ; venit ad jacentem ; misericordia flectitur, antequam ei supplicetur (Cyril. Alex., Expos.). — Et dicit ei : vis sanus fieri (Joan. v) ? — Incitat eum ad fidem (Glos.). — Interrogat si sanari vellet, ut cupiditate valetudinis ad petendum incenderet (Cyril.).*

entendons, il est vrai, les pécheurs soupirer ; mais qui est-ce qui les retient donc enracinés à leurs péchés ? Est-ce peut-être une chaîne extérieure ? Est-ce une nécessité intérieure ? Non, dit saint Augustin, parlant de lui-même et du temps où il était tombé dans une telle misère : ils ne sont retenus dans les honteuses infirmités qu'ils déplorent que par leur volonté devenue obstinée et aussi dure que le fer. Ils se plaignent de leurs maux, ils désirent et quelquefois ils prient le Seigneur de les guérir ; mais leurs soupirs sont hypocrites et leurs désirs ne sont point sincères. Leurs prières ne sont que mensonges : la bouche les prononce, et le cœur les dément ; et il leur arrive ce qui avait lieu pour Augustin quand il priait comme eux-mêmes prient : ils ne craignent rien tant que Dieu ne les exauce trop tôt et ne les guérisse des infirmités sur lesquelles ils gémissent avec le sentiment d'une douleur feinte (1). Ils sont fatigués de ces infirmités, et cependant ils les aiment ; ils en ressentent le poids, et toutefois ils craignent d'en être déchargés ; ils voient des plaies de leur cœur couler le sang et la pourriture, et néanmoins ils s'y complaisent ; ils s'en sentent dégradés et avilis, et pourtant ils s'en glorifient. De même que les âmes saintes se trouveraient souverainement malheureuses éloignées de Dieu et ne pourraient vivre un seul instant en compagnie du péché ; ainsi ces pécheurs, par un

(1) *Suspirabam ligatus, non aliena catena, sed ferrea voluntate. — Timebam, ne cito exaudires me, et sanares me ab infirmitate mea (Confess.). — Sicut sus lota in volutabro luti (II Pet. II).*

contraste déplorable, semblent n'être heureux qu'avec le péché et ne pouvoir vivre sans lui. Et l'animal immonde, dit l'Écriture, trouve, lui aussi, sa félicité et ses délices à se rouler dans la fange.

Voulez-vous, mes frères, me permettre de vous donner la preuve de leur coupable volonté? Ecoutez, je vous prie : Qui désire sincèrement guérir, commence premièrement par se priver de tout ce qui a été la cause de sa maladie. Pourquoi donc ces pécheurs ne s'interdisent-ils pas ces lectures mauvaises, ces spectacles corrupteurs, ces amitiés licencieuses, ces entretiens lascifs, où leur cœur se corrompt et où leur chair est devenue si insolente et si rebelle? Pourquoi ne s'éloignent-ils pas des bals, des conversations, des jeux, de tous ces climats pestiférés, de ces régions corrompues, où l'on respire un air contagieux, pestilentiel, soufflant l'irrégion et le libertinage, où ils sont tombés mille et mille fois, où ils ne peuvent que se perdre, et où, comme Daniel l'a dit de lui-même, leurs plaies ne peuvent pas manquer de dégénérer en une épouvantable et affreuse pourriture (1)? Quelle obligation les y conduit? Quel lien les y attache? Quelle chaîne les y tient captifs? Nulle autre que celle de leur mauvaise volonté, qui leur fait aimer même les infirmités qu'ils déplorent.

Qui veut guérir, en second lieu, appelle des médecins, emploie des remèdes, use de précautions, s'assujettit à des traitements longs, difficiles et souvent bien plus douloureux et bien plus incommodes

(1) *Putruerunt cicatrices meæ a facie insipientiæ meæ (Ps. xxxvii).*

que la maladie même. Pourquoi donc les pécheurs ne font-ils pas de même ? Pourquoi, au contraire, méprisent-ils la parole divine ? Pourquoi détestent-ils les lectures pieuses, haïssent-ils la compagnie des saints, abandonnent-ils la prière et vivent-ils loin des sacrements, ces vrais réservoirs, ces véritables piscines remplies des fontaines du Sauveur, dans lesquelles sa miséricorde a répandu la vertu curative de sa grâce ; ces remèdes puissants, certains, infaillibles, au moyen desquels on est délivré de quelque mauvaise habitude que ce soit, des passions invétérées et de toute infirmité spirituelle ? Or, pourquoi n'y vont-ils point ? Pourquoi n'y accourent-ils pas ? Qui leur ferme l'entrée du saint lieu ? Qui leur barre le chemin et les maintient dans ce déplorable état de faiblesse dont ils se plaignent ? Leur volonté, et rien que leur volonté, plus endurcie que le fer même. Ce sont donc des malades volontaires ; ils sont faibles, languissants, tout couverts de plaies, parce qu'ils le veulent. C'est donc à eux que le Seigneur adresse cette question : « Voulez-vous être guéris ? *Vis sanus fieri* ? »

A cette question, le paralytique répondit aussitôt : « Ah ! Seigneur, si je le veux ? Si je ne suis pas encore guéri, c'est parce que je n'ai pas pu. Je suis seul et n'ai pas l'*homme* pour m'aider à me plonger dans l'eau salutaire lorsque l'ange l'agite ! Et, tandis que je m'efforce de m'y traîner de moi-même, un autre plus agile s'y jette avant moi, occupe le poste et me prive de la guérison (1). » Alors le Sauveur lui dit : « Lève-

(1) Domine, hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam. — Dum venio enim ego, alius ante me descendit.

toi, je l'ordonne ; prends ton lit sur tes épaules, et marche (1). » C'était dire : « Homme infortuné, prends courage ; si tu n'as pas avec toi l'homme, tu as Dieu pour toi. Tu vois auprès de toi l'homme après lequel tu soupirais en vain depuis tant d'années. Mais c'est l'homme qui est aussi Dieu et qui, par un acte de sa volonté, te guérit encore mieux que si tu étais descendu dans la piscine ; car c'est Dieu lui-même qui a donné à ces eaux tant de vertu et qui, en ce moment, la communique à sa parole, et cette parole remplace l'eau. Par elle tu es guéri ; sors donc et marche. » Oh ! parole de vertu et de puissance, s'écrie saint Cyrille ! Comme elle nous découvre bien Dieu dans celui qui la prononce ; car ce n'est point le propre de l'homme, mais de Dieu, de parler ainsi (2).

Par là, ajoute saint Augustin, Jésus-Christ ne fit point un commandement au paralytique, mais il opéra en lui un prodige (3) ; et à l'instant cet homme fut guéri (4) !

Or, c'est à l'humanité tout entière que le divin Sauveur adressait ce discours dans la personne du paralytique, qui la représentait. Depuis environ quarante siècles qu'elle était languissante et malade, elle demandait l'homme pour l'aider à recouvrer la santé, mais c'était l'Homme-Dieu ; car le simple homme, ou la loi judaïque et la philosophie païenne, avait

(1) Dicit ei Jesus : Surge ; tolle grabatum tuum, et ambula (*Joan. v.*).

(2) Non est hominis tanta potestas et virtus ; solius Dei proprium est, ut sic imperare possit.

(3) Non operis imperium fuit, sed operatio sanitatis.

(4) Et statim sanus factus est homo ille (*Joan. v.*).

donné sa guérison comme désespérée (1). Sion, ou l'Eglise judaïque, avait depuis un si grand nombre d'années imploré cet Homme-Dieu sauveur; elle avait son nom toujours dans la bouche comme dans son cœur et dans ses désirs (2); elle obtint enfin de le voir naître dans son sein (3). Mais il naquit pour toute l'humanité, et non point pour elle seule. En effet, lorsque les Juifs orgueilleux et incrédules le rejetèrent, ils le consignèrent, dans la personne de Pilate, entre les mains des Gentils; et Pilate, comme le représentant d'un maître du monde, le reçut au nom du monde entier. Ce n'est pas aux seuls Juifs qu'il le montra, mais à tout l'univers, quand il prononça ces mystérieuses paroles : « Voilà l'homme : *Ecce homo*. » Paroles magnifiques, que l'Eternel plaça certainement dans sa bouche et par lesquelles il voulut dire à l'humanité : « Voilà l'homme que tu as si vivement demandé depuis tant de siècles, l'homme dont tu avais besoin, l'homme parfait, l'homme Sauveur, l'Homme-Dieu. Regarde comme il est humble, doux et miséricordieux. Ne te scandalise point de le voir couronné d'épines, déchiré de coups de verges, couvert d'opprobres. Il se trouve réduit à cet état, parce qu'il l'a voulu. Ces humiliations et ces peines ne prouvent point sa faiblesse, mais son amour : ses plaies sont ton salut. Il est dans cet état le médecin

(1) Vere necessarius erat homo ad salutem, sed homo ille qui Deus est (*Tr. 17 in Joan.*).

(2) Numquid Sion dicat : Homo (*Ps. LXXXVI*)?

3) Et homo natus est in ea (*Ps. LXXXVI*). — Ecce homo (*Joan. XIX*).

charitable qui efface, dans sa miséricorde, tes péchés et te guérit de toutes tes infirmités spirituelles. Par sa mort, il te délivre d'une mort inévitable et prochaine, et, par sa couronne d'épines, il t'en procure une de grâce et de gloire (1). »

Si donc nous ne sommes pas spirituellement guéris, et si toutefois nous ne guérissons pas, nous ne pouvons pas, dit saint Chrysostome, alléguer la raison qu'apporta le paralytique, de n'avoir pas avec nous l'*homme*. Chrétiens catholiques, nous l'avons toujours avec nous cet Homme-Dieu; car il est toujours avec l'Eglise et dans l'Eglise à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. La piscine miraculeuse de ses sacrements est toujours ouverte à tous, accessible à tous, efficace pour tous; car ce n'est plus un ange qui agite ses eaux mystérieuses, mais c'est Dieu lui-même qui en accomplit tous les mystères. Il ne s'agit plus d'une purification qui devient inutile à tous, dès qu'un seul en a profité. Quelle est donc grande la bonté de Dieu et comme elle communique à profusion ses bienfaits! Lors même que tous les hommes de la terre viendraient tous en même temps à ces sources chrétiennes de la grâce, tous, sans exception, y trouveraient leur guérison. Semblable à la lumière du soleil qui, depuis six mille ans, éclaire chaque jour le monde sans avoir perdu en rien de son abondance ou de son activité, l'opération de l'Esprit, la grâce que Jésus-

(1) Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis; qui sanat omnes infirmitates tuas. — Qui redimit de interitu vitam tuam; qui coronat te in misericordia et in miserationibus (*Ps. cii*).

Christ a laissée dans les sacrements ne perdent rien de leurs richesses ni de leur vertu, quel que soit le nombre d'hommes qui y participent (1). Il ne s'agit que de *vouloir*, et vouloir sincèrement est la seule condition qui est exigée pour guérir : vouloir la guérison est la même chose que l'obtenir. C'est ce dont le Sauveur a voulu que nous fussions assurés, en ne demandant au paralytique, pour le guérir, d'autres conditions que *sa volonté sincère* : *Vis sanus fieri*? Il voulut nous dire aussi que, de son côté, il ne manque jamais, qu'en lui se trouve tout prêt l'*homme* qui doit soutenir nos pas mal assurés, faiblesse qui nous empêche de nous tenir debout : le secours est prompt, l'appui tout prêt ; il ne manque que notre désir sincère et notre volonté décisive : *Vis sanus fieri*?

Vous avez vu en effet, mes frères, ce qui est arrivé au paralytique. Sa réponse au Sauveur fut un désir sincère et une humble prière d'être guéri. Or, il avait à peine achevé de manifester ce désir et de prononcer cette prière, que la grâce de la guérison lui fut accordée. « Sors, lui dit le Sauveur, tu es guéri : *Dicit illi Jesus : Surge.* » Or, cette impérieuse parole qui retentit aujourd'hui sous les portiques étonnés de la piscine, une fois sortie de la bouche auguste du

(1) Non habet excusationis locum infirmus : non habere se hominem qui se opituletur. — Nunc unusquisque potestatem habet accedendi ; non enim angelus aquam movet, sed angelorum Dominus totum perficit. — Licet universus mundus accedat, non consumitur gratia ; non deficit virtus. Ut enim solares radii singulis diebus illuminant, neque, ex nimia copia, vis eorum imminuitur ; ita, imo longe minus, sancti Spiritus operatio ob accipientium multitudinem remittitur (*Tr. 35 in Joan.*).

Fils de Dieu, n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'avoir dans l'Eglise un écho tout-puissant. Quiconque veut être guéri de ses vices, dès qu'il s'adresse de toute son âme à l'Homme-Dieu, entend et sent en lui-même la force divine qui le fait ressusciter : *Dicit illi Jesus : Surge.*

Le Sauveur, après avoir, par la puissance de sa parole, guéri le paralytique, ne lui imposa que deux choses pour preuve de la guérison qu'il venait d'obtenir, ce fut de prendre son lit sur ses épaules et de marcher : *Tolle grabatum tuum, et ambula.*

Or, ces deux commandements ne furent faits à ce malade qu'en vue du pécheur qu'il représentait. Après avoir reçu la guérison de ses péchés, il faut qu'il prenne aussi son lit et qu'il marche. En effet, le lit de l'âme, c'est le corps (1). Ainsi, quand le corps est vicieux et corrompu, l'âme gît en lui comme dans un lit de douleur, souffrante et infirme ; c'est pourquoi l'Ecriture dit que le corps corruptible aggrave l'âme (2). Enlever son propre lit signifie donc enlever de terre, de la corruption, son propre corps, le réduire en servitude et le tenir captif sous le poids de la mortification chrétienne (3).

Le Sauveur ajouta au paralytique : « et marche ; *et ambula.* » Or, ce second ordre, comme l'observe saint

(1) *Tolle grabatum tuum, et ambula. — Lectus animæ corpus est (Expos.).*

(2) *In quo, si vitiosum fuerit, tota infirma et languida jacet anima, unde dicitur : Corpus quod corrumpitur aggravat animam (Expos.).*

(3) *Tolle grabatum tuum, id est porta, contine carnem tuam et in servitutem redige.*

Augustin, pouvait paraître inutile au paralytique ; car, assurément, après avoir reçu la guérison, il n'était point nécessaire qu'il reçût l'ordre de quitter la piscine (1). C'est donc au pécheur qu'il s'adresse quand son âme a été purifiée du péché. C'est donc à toi, pécheur mon frère, déjà ressuscité à la grâce, que le Sauveur dit : *Marche : Ambula. Marche*, éloigne-toi des lieux funestes, des occasions dangereuses, des compagnies de scandale, cause de ta maladie depuis tant d'années ! *Ambula, marche*, ne t'arrête jamais dans le nouveau chemin du salut éternel que tu as commencé à parcourir, mais étudie-toi à te corriger successivement de tes habitudes vicieuses ; *ambula, marche* : ne crois point que c'est avoir tout fait, que d'avoir renoncé au péché et à tes vices ; mais tâche de croître et d'avancer dans la vertu de jour en jour (2).

Comme le paralytique avait pris au sérieux la demande que lui avait adressée le Sauveur : s'il voulait être guéri, de même il ne mit pas en doute l'efficacité de sa parole ; comme il avait été humble et modeste dans sa réponse, il fut pareillement prompt à obéir. Se levant donc aussitôt, parfaitement fortifié et guéri, il prit son grabat sur ses épaules et il se mit à parcourir la cité : *Et sustulit grabatum, et ambulabat*.

C'est en vain que les Juifs, qui ne pouvaient nier ce miracle opéré par le Sauveur, cherchent à le cacher et à en obscurcir la gloire, en disant au para-

(1) Neque enim ille, cum resurrexisset, remansisset in loco (*Expos.*).

(2) Surge a vitiis, et ambula de virtute in virtutem (*Glos.*).

lytique guéri : « Souviens-toi que c'est aujourd'hui le jour du sabbat (1), et qu'il ne t'est point permis de parcourir la ville avec ton lit sur tes épaules (2). » Mais il ne daigne pas les écouter, et il se contente de leur dire : « Celui qui m'a guéri m'a ordonné d'emporter mon lit. » Belle réponse ! dit saint Gaudens. Grossier dans sa foi, puisqu'il était Juif, mais reconnaissant de la guérison qu'il avait reçue, il commence à publier ce miracle, parce qu'il se voyait incapable de disputer avec ces méchants calomniateurs et de leur rendre raison du commandement de Jésus-Christ (3). C'était leur dire : « Celui qui a fait en ma faveur un si grand miracle a plus d'autorité que vous sur moi. Celui qui m'a donné la vie a droit plus que vous à mon obéissance ; c'est pourquoi j'ai dû lui obéir plutôt qu'à vous (4). »

Nous aussi, mes frères, dans la pratique de la mortification et de la pénitence, dans l'exercice des

(1) Au livre de l'Exode, chapitre xx, v. 8, toutes espèces d'œuvres serviles en général sont défendues le jour du Sabbat. Mais, dans Jérémie, Dieu défend particulièrement de porter sur les épaules des fardeaux par la ville, ou de les y introduire du dehors durant ce saint jour : *Nolite portare pondera in die Sabbati; nec inferatis per portas Jerusalem* (Jerem. xvii).

(2) Et sustulit grabatum suum, et ambulabat. — Sabbatum est; non licet tibi tollere grabatum tuum. — Ille qui me sanum fecit, dixit mihi : Tolle grabatum tuum (Joan. v).

(3) Rudis adhuc ex infirmitate Judaica ; sed jam gratus de salubritate recepta. — Quoniam non prævalet calumniantibus præstare rationem præcepti, operis demonstrat auctorem (Tr. de Paralyt.).

(4) Majoris auctoritatis est ille, quam vos. Illi igitur, et non vobis, me oportuit obedire (Expos.).

vertus chrétiennes, dans la fuite des assemblées du monde, dans l'amour de la solitude et de la prière que nous avons entrepris après notre guérison spirituelle, nous ne devons pas nous laisser arrêter par les causeries ni par les prétendues coutumes du monde, ni par les accusations, les sarcasmes des compagnons de nos anciens désordres, ni par aucune considération d'honneur ou d'intérêt. La vraie convenue, le véritable honneur et l'intérêt réel, c'est d'obéir à Jésus-Christ, d'accomplir la volonté de Dieu, qui a usé de miséricorde à notre égard; c'est de ne se soucier aucunement des censures des hommes, et de répéter avec la courageuse hardiesse des apôtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (1). »

Les Juifs ayant demandé au paralytique qui l'avait guéri, il répondit : « Je ne le connais pas. » Le Sauveur, aussitôt qu'il eut opéré ce miracle, s'était tout de suite soustrait à la foule des infirmes qui encombraient la piscine (2). Son intention était de nous apprendre que, parmi la foule des infirmes de l'âme, figurés dans ces infirmes de corps, c'est-à-dire parmi les pécheurs et dans le commerce des méchants et des impies, l'homme ne peut s'élever à la connaissance de Dieu. Ce Dieu est partout; mais, comme il arriva au paralytique, on ne peut le voir, ce Dieu, ni goûter de sa présence, ni s'unir vraiment à lui que dans son

(1) Obedire oportet Deo magis quam hominibus (*Act. v*).

(2) Nesciebat quis esset; Jesus autem declinaverat a turba constituta in loco (*Joan. v*).

temple (1). Et c'est précisément dans le temple que Jésus-Christ retrouva peu après celui à qui il avait rendu la santé : *Postea invenit eum Jesus in templo*. Voyez, dit saint Chrysostome, le bel exemple de reconnaissance et de piété que nous donne cet homme de bien : ayant recouvré la santé, il ne retourne déjà pas à ses vices, il ne s'abandonne pas à la dissipation et aux plaisirs, il ne promène pas son oisiveté dans les rues et sur les places de la ville ; mais il va tout droit remercier Dieu dans son temple de la grâce reçue. Or Jésus, qui retrouve le paralytique dans le temple, se découvre et se manifeste à lui, si bien que dans le temple il reconnaît Jésus-Christ pour vrai Dieu et pour le Sauveur. Et le voilà qui, sans perdre de temps, s'en va auprès des Juifs leur dire : « Savez-vous? Celui qui m'a guéri, c'est Jésus (2)! »

Quel beau trait de reconnaissance et d'amour ! Aussitôt qu'il a reconnu Jésus-Christ, il ne peut plus se contenir ; il sent un besoin impérieux d'aller l'annoncer à tous (3). Comme sont belles ces paroles : « Jésus est celui qui m'a guéri ! » Puisqu'il était Hébreu, parlant cette langue, il savait bien que Jésus veut dire *Sauveur*. C'était donc la même chose que

(1) Ubique est, et non cognoscitur in turba, sed in templo, ut nos et vitiorum turba discedere doceat (*Expos.*).

(2) Postea invenit eum Jesus in templo. — Magnum profecto reverentiæ et pietatis signum : non errat in forum, non in porticus concessit ; non voluptati, non otio indulsit ; sed in templo versatur (*Hom. 37 in Joan.*). — Abiit ille homo, et nuntiavit Judæis, quia Jesus est qui fecit eum sanum (*Joan. v.*).

(3) Noto Jesu, non est piger in annuntiando.

s'il eût dit : « *Le Sauveur m'a sauvé. J'ai reçu la santé de celui qui est le salut personnifié, qui a la puissance du salut comme il en a le nom* (1). » Par cette prédication, le paralytique voulut non-seulement glorifier Jésus-Christ, mais encore se rendre utile aux Juifs, leur indiquant dans le Sauveur le vrai médecin des âmes non moins que des corps, et les exhortant à en profiter (2).

Mais quelle coupable obstination de la part des Juifs ! Tandis que leur frère leur annonce un Sauveur dans la personne du Christ, ils ne pensent qu'à le calomnier et à le persécuter comme un ennemi (3). Cependant, c'était un beau spectacle de voir ce paralytique portant son lit sur ses épaules en signe du miracle opéré en sa faveur ; supérieur à la crainte d'être persécuté des Juifs, ne redoutant ni leur haine, ni leur rage, il s'en va par Jérusalem, annonçant la puissance et la gloire de Jésus-Christ, disant à tous ceux qu'il rencontre, dans le plus vif transport de reconnaissance et de joie : « Il y a trente-huit ans que j'étais paralytique, et Jésus m'a guéri en un seul instant : *Et Jesus fecit eum sanum.* » De même plus tard, saint Paul, ressuscité à la grâce par un miracle encore plus grand du Seigneur, le corps réduit à la

(1) Utpote Hebræus, sciebat nomen Jesu ex sanitatis virtute descendere. Ille, inquit, me fecit sanum, cujus nomen salus est.

(2) Ut non ignorarent medicum, si quis eorum etiam curari desideraret (*Glos.*).

(3) Iste nuntiât salutem, ut sequantur; sed illi, e contra, persequuntur (*Glos., Inter.*).—Jesus est qui fecit eum sanum.

la parfaite servitude de l'esprit (1), portant sur sa chair les stygmates de la passion et de la croix de Jésus-Christ, allait annoncer sa gloire et ses grandeurs dans le monde, répétant à tous : « La grâce de Jésus-Christ m'a guéri ; je suis un miracle vivant de sa puissance et de son amour : *Gratia Dei sum id quod sum.* » Heureux, mes frères, si, nous aussi, nous portons toujours de même, comme le veut ce grand apôtre, la mortification de Jésus-Christ dans notre corps, retraçant sa vie en nous-mêmes et dans toutes nos bonnes œuvres (2)! Supérieurs alors aux doctrines du monde, à la tyrannie du respect humain, nous serons empressés et zélés pour parler de Jésus-Christ, pour l'annoncer, pour l'exalter, pour le faire connaître et aimer, plus encore par nos œuvres que par nos paroles ; c'est ainsi que nous nous assurerons la vie éternelle : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.*

SECONDE PARTIE.

Quand le Sauveur eut rencontré dans le temple le paralytique qu'il avait guéri, il lui dit ces paroles graves et terribles : « Fais attention, maintenant que tu es guéri ; fais en sorte de ne plus pécher, afin

(1) *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo. — Ego autem stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. — Gratia Dei sum id quod sum.*

(2) *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. — Qui elucidant me, vitam æternam habebunt (Eccl. xiv).*

qu'à l'avenir il ne t'arrive rien de plus fâcheux (1). » Or, ces quelques paroles renferment deux importantes leçons. Elles nous indiquent clairement que la longue infirmité du paralytique était la conséquence et la punition de ses péchés (2). Puisqu'il ne pouvait donc recouvrer la santé du corps sans détester les vices de son âme, le Sauveur toucha son cœur par la grâce, comme il le fit plus tard pour Madeleine; il l'amena secrètement à se repentir, et tandis qu'il guérissait extérieurement son corps de la paralysie, il purifiait intérieurement son âme du péché. Mais quoi! toutes les maladies arrivent donc à cause du péché? Non pas toutes absolument, dit saint Chrysostome, mais la plus grande partie (3).

Apprenons donc de là, continue le même Père, que, s'il est vrai, et c'est une chose très-certaine, en effet, que Dieu envoie des infirmités corporelles, ou dans un but d'humilité, comme à saint Paul; ou pour exercer la patience et la vertu, comme à Job; ou pour servir de correction, comme à Ezéchiel; ou pour la manifestation de sa gloire, ainsi qu'à l'aveugle-né, le plus souvent c'est un châtiment du péché (4). Mais, dans ces maladies, aussitôt qu'on se sent légère-

(1) *Ecce sanus factus es; jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat (Joan. xiv).*

(2) *Quibus verbis aperte monstratur, quia propter peccata languebat. — Nec, nisi peccatis dimissis, poterat sanari. Sed qui foris ab infirmitate etiam intus a scelere sanavit (Com. in Joan.).*

(3) *Quid ergo, omnes morbi propter peccata? Non omnes, sed plerique.*

(4) *Admonemur, quod ex peccatis morbi generantur.*

ment indisposé dans le corps, on a recours aux hommes de l'art; au contraire, lors même qu'on a l'âme mortellement blessée par le péché, on n'en ressent aucun déplaisir, et c'est à peine si l'on daigne y penser. C'est pourquoi Dieu, en punition du péché de l'âme, frappe et punit par la maladie du corps, afin que cette maladie corporelle nous rappelle à penser à celle de l'âme et à en chercher le remède et la guérison, faisant ainsi tourner l'affliction de notre chair à l'avantage de notre esprit (1). Ce qu'il y a de certain, dit Bède, c'est que nous ne tombons malades que par une économie particulière de la Providence, toujours utile, souvent cachée, mais jamais injuste (2). Ce qu'il y a encore de certain, c'est que servir Dieu et accomplir sa loi est utile au corps comme cela est avantageux pour l'âme, et que la conduite chrétienne, bonne pour nous conserver la grâce, est utile aussi pour nous conserver la santé et nous prolonger la vie (3).

Ces paroles : « Fais bien attention de ne plus retourner à pécher, car il pourrait t'arriver quelque chose de plus fâcheux, » renferment un second avertissement encore plus grave. En effet, que peut être ce quelque chose de pire dont le Sauveur menace

(1) Cum graviter ægotante anima nullo dolore afficiamur, parvo corporis morbo summa diligentia medicinam requirimus. — Ideo Deus, ob animi peccatum, corpus flagellat, ut deterioris partis supplicio, melius ad quærendum remedium convertamur.

(2) Novit Dominus pro quo quemlibet jubeat infirmari, sæpe occulto homini judicio, sed nunquam injusto (*Hom. 37 in Joan.*).

(3) Qui abstinens est, adjiciet vitam (*Eccl. vii*).

le paralytique, s'il retourne à pécher? Un pécheur peut-il donc éprouver ici-bas une plus grande punition de ses péchés, que de passer trente-huit ans, à peu près toute la vie, dans les divers tourments d'une maladie très-douloureuse? Non certainement; mais, s'il ne peut être puni plus sévèrement dans ce monde, il peut l'être dans l'autre. Et c'est précisément de cette punition de l'autre vie, en comparaison de laquelle trente-huit ans de peines et toutes les punitions possibles de la vie présente ne sont rien; c'est de cette punition des punitions, dis-je, de ce châtimement des châtimements, de ce tourment des tourments, que le Sauveur menaçait, dans la personne du paralytique, le pécheur rebelle et obstiné qui ne finit de pécher qu'en finissant de vivre. Il voulait aussi confirmer cette terrible vérité, que le supplice de l'autre vie est le plus grand et qu'il est éternel (1).

Or, qu'ils se montrent maintenant, dit saint Chrysostome, ceux qui osent plaisanter sur les supplices de l'autre vie, qui croient raisonner très-spirituellement quand ils disent : Quelle est donc cette justice de Dieu qui punit un péché d'un instant par une éternité de tourments? où est la proportion entre la peine et le châtimement? Qu'ils écoutent, dans l'histoire de ce jour, la réfutation éclatante de leurs sophismes : est-ce donc que le paralytique avait péché durant trente-huit ans, puisqu'il a été puni aussi

(1) *Admonemur inde, quod verum est apud gehennam maximum atque perpetuum esse supplicium.*

durant trente-huit ans? Non, certainement. Cependant il avait commis des péchés d'un instant; et, toutefois, il en a été si longuement puni sur la terre! Qu'ils comprennent donc par là qu'au jugement de Dieu on ne calcule point le temps que l'homme emploie à pécher, mais on juge d'après l'esprit désordonné et pervers avec lequel il pèche (1).

Mais ce n'est pas seulement au jugement de Dieu que les choses se passent ainsi; c'est encore au jugement même des hommes. L'homicide, en effet, se commet en un seul instant; cependant la justice humaine condamne celui qui s'en est rendu coupable à une peine éternelle; car, par l'exil, par la prison perpétuelle, par la mort même, la justice humaine condamne pour toujours, condamne irrévocablement le coupable, et, autant qu'il dépend d'elle, le prive pour toujours du commerce de ses semblables et de la société.

Mais tant s'en faut, dit saint Grégoire, que le péché soit l'affaire d'un moment : l'action du péché est momentanée; mais son intention est éternelle. Et quel est celui des pécheurs qui ne désirerait, dans son cœur, de vivre toujours pour pécher toujours (2)? Saint Augustin dit aussi : Si les pécheurs ne pèchent pas toujours, ce n'est point la volonté qui leur man-

(1) Ubi sunt qui dicunt : brevi spatio hominem interfeci, adulterium admisi, et ob admissum brevi tempore peccatum perpetuas pœnas daturus sum. — Ecce hic non tot annis peccavit, quot pœnas dedit. Brevi peccatum patrat; morbi autem tormenta diuturna sunt. — Non enim tempora peccati, sed peccantium animus judicatur (*Hom. 37 in Joan.*).

(2) Vellent sine fine vivere, ut possent sine fine peccare.

que, mais les moyens, la force, le temps, la vie ; et, s'ils cessent de pécher, ce n'est point parce qu'ils abandonnent le péché, mais parce que le péché les abandonne (1). Or, quelle sentence plus juste, reprend saint Grégoire, que celle qui condamne à souffrir toujours celui qui voulut pécher toujours (2)?

Que parlons-nous d'une volonté qui est passée, quand en enfer la volonté de pécher reste dans le pécheur toujours présente et vivante? Il y a une différence immense entre haïr le péché et s'en repentir pour le salut. Pour haïr le péché, il suffit souvent de sa monstruosité seule, et toujours de la sévérité du châtiment. Mais, pour un repentir salutaire, il faut la grâce qui le fasse détester comme une offense à Dieu, et cette grâce ne pénètre point dans les abîmes éternels; il faut un commencement d'amour de Dieu, et cet amour, qui forme les pénitents, est impossible à l'homme séparé de Dieu dans l'autre monde. Ce n'est point, dit saint Irénée, que Dieu place arbitrairement le pécheur dans cette funeste situation, de ne plus pouvoir participer à sa grâce et à son amour; mais c'est que l'homme, en péchant, apostasie et se sépare volontairement de Dieu, et volontairement se place hors de sa société. Or, s'il meurt dans un tel état, il y reste toujours; car il lui manque les moyens de réconciliation et de pardon qu'on trouve seulement dans l'Église et par l'Église durant la vie.

(1) *Dimiserunt te peccata tua; non tu illa.*

(2) *Ideo sine fine penas luent, quia voluntatem habuerant sine fine peccandi.*

Il demeure donc dans cet état de perpétuelle apostasie de Dieu, dans lequel il s'est placé lui-même et qu'il s'est librement choisi (1). Ainsi un homme qui s'arracherait de lui-même les yeux en plein midi, resterait aveugle pour toujours, non point parce que la lumière l'aveugle, mais parce qu'il s'est mis de sa propre volonté dans l'impossibilité de jouir du bien-fait de la lumière. De là ce mystère horrible, non moins que certain, du réprouvé, qui fait qu'il hait le péché, et ne s'en repent point; qu'il s'en repent, et ne le déteste point; qu'il le déteste, et qu'en le détestant il en déteste aussi la pénitence; car sa haine du péché n'est point l'amour du repentir, et la haine du repentir n'est point l'amour du péché. Ainsi, en détestant le repentir, il voudrait toujours se repentir; et, en détestant le péché, il voudrait toujours pécher. Si bien que la volonté est toujours immuablement attachée au péché, et toujours en état de péché; il est donc juste qu'elle soit toujours dans un état de peine, et qu'un péché toujours vivant, toujours durable, un péché immortel et éternel soit puni par un châtiment de même nature.

Justice sainte, justice éternelle de mon Dieu, ah! éloignez de nous un si grand mal! Tandis que nous sommes sur la terre, prenez sur nous toutes les satis-

(1) Deus non a semetipso eos principaliter punit; sed persequitur eos poena, et eam separationem inducit quæ electa est ab eis. — Quemadmodum qui in immenso lumine semetipsos excæcaverunt, semper privati sunt jucunditate luminis, non quod lumen poenam eis infera cæcitas, sed quod cæcitas inducat in eos calamitatem. — Ideo sine fine poenas luent, quia voluntatem habent sine fine peccandi.

factions qui vous sont dues. Ne nous épargnez en rien ; faites-nous payer jusqu'à la dernière obole la dette immense que nous avons contractée avec vous par nos péchés. Oui, oui, punissez-nous par les humiliations, par la misère, par les maladies, par la mort : nous acceptons tout avec reconnaissance et avec joie dans ce monde ; mais, ah ! de grâce, épargnez-nous dans l'autre ! Punissez-nous, flagellez-nous, immolez-nous dans le temps à vos justes rigueurs ; mais, Seigneur mon Dieu, par le sang précieux de Jésus-Christ, pardonnez-nous et sauvez-nous dans l'éternité (1) ! Ainsi soit-il.

(1) *Hic ure, hic seca, hic nihil parcas, ut in æternum parcas (Aug.).*

DIXIÈME HOMÉLIE.

La Transfiguration de Jésus-Christ (1).

Matth., XVII, 1; *Marc.*, IX, 1; *Luc.*, IX, 29.

Sunt quidam de hic stantibus, qui non gustabunt mortem, donec videant Filium hominis venientem in regno suo. (MATTH., XVI.)

On approchait déjà des jours de scandale et de crimes que le soleil devait refuser d'éclairer et qui devaient presque abattre la foi des disciples mêmes,

(1) La narration que saint Matthieu fait de ce grand miracle est celle qu'on lit à la messe du deuxième dimanche de Carême et de la fête de la Transfiguration, qu'on célèbre dans l'Eglise le 6 août. Ce prodige arriva la dernière année de la prédication du Sauveur, environ huit mois avant sa mort. Le théâtre de cet événement extraordinaire et surprenant fut le mont Thabor, dans la Galilée, près de Nazareth et de Capharnaüm, éloigné à environ soixante milles de Césarée de Philippe. Le vénérable Bède raconte, dans le livre des *Lieux saints*, que les premiers fidèles avaient bâti sur le Thabor trois petites églises, en mémoire de la transfiguration que le Seigneur y opéra et du désir de saint Pierre, qui voulut y construire trois tabernacles : l'un pour Jésus-Christ, l'autre pour Moïse, et le troisième pour Elie. Plus tard, sainte Hélène, comme le rapporte Nicéphore, y construisit une magnifique église, qu'elle dota richement, et deux monastères : l'un pour les catholiques grecs, et l'autre pour les latins.

à la vue de la passion cruelle et de la mort ignominieuse de leur divin Maître. Que fait donc le Seigneur? Afin d'accroître et de corroborer en eux, d'une part, cette foi, et, pour prévenir et enlever de leur cœur, de l'autre, le scandale prochain de la croix, il opère, en leur présence et sous les yeux de quelques-uns d'entre eux, le grand et ineffable mystère de sa *transfiguration*; il leur révèle la gloire de sa majesté divine cachée sous le voile de la nature humaine : c'est ainsi qu'il les prémunit contre le trouble et le choc qu'ils devaient éprouver du spectacle des opprobres de sa passion volontaire (1). Notre divin Sauveur accomplit ainsi la promesse qu'il avait faite six jours auparavant aux disciples, quand, après leur avoir prédit sa passion et sa mort, il leur dit : « Il y en a parmi vous ici qui, avant de mourir, verront le Fils de l'homme apparaître dans la gloire de son royaume. » Ceux-ci furent Pierre, Jacques et Jean, qui seuls furent admis à contempler la transfiguration de Notre-Seigneur et qui, dans cette transfiguration, virent réellement le Fils de l'homme dans

(1) Ad augendam Apostolorum fidem (*Com.*, Jerom.). — In qua transfiguratione illud principaliter agebatur, ut de cordibus discipulorum scandalum crucis tolleretur, nec conturbaret eorum fidem humilitas voluntariæ passionis, quibus revelata esset excellentia absconditæ majestatis (S. Leo, *Serm.*). — Sunt quidam de hic stantibus, qui non gustabunt mortem, donec videant Filium Dei venientem in regno suo (*Matth.* xvi). — Certe transformatus est in eam gloriam qua venturus est in regno suo (*Com.*, S. Jer.). — Propterea regnum Dei superius hanc transfigurationem dixerat, quod ineffabilis ejus potestas ibi refulserit; quod germanus Filius Dei Patris ostensus sit, et quod dignitas secundi adventus in splendorem faciei claruerit (*Exp.*, Theoph.).

son royaume, parce que, dit saint Jérôme, Jésus-Christ se manifesta à eux avec tout l'appareil de magnificence que sa sainte humanité glorifiée déploiera dans son royaume céleste. Jésus-Christ appela la transfiguration le *mystère de son royaume*, parce qu'alors il fit éclater sa puissance, qu'il fut proclamé par son Père son Fils unique, et que l'on vit briller sur sa face divine la lumière, la dignité et la gloire dont elle sera ornée au jour de son second avènement.

Déposons donc nos chaussures, comme il fut ordonné à Moïse ; c'est-à-dire quittons les affections des intérêts terrestres, des pensées charnelles et des choses profanes ; montons aujourd'hui, guidés par la foi et accompagnés des apôtres, sur les hauteurs du fortuné Thabor, pour contempler la grande vision et le sublime mystère du royaume de Jésus-Christ, que l'Eglise présente à notre considération dans l'évangile de ce jour (1). Tâchons, en le méditant, d'en retirer les mêmes effets que Jésus-Christ voulait obtenir en l'accomplissant : une foi plus fervente, une espérance plus ferme, une charité plus généreuse.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est l'usage des évangélistes, lorsqu'ils traitent des mystères du Sauveur, de fixer le lieu et le temps où ils sont arrivés, et ces circonstances de temps et de lieu renferment aussi des mystères. Savez-vous donc, mes frères, pourquoi les historiens sacrés ont

(1) *Vadam et videbo visionem hanc magnam (Exod. III).*

remarqué que la transfiguration arriva *six* jours (1) après la promesse et la prédiction qui en avait été faite par le Sauveur. C'est parce que, comme ce mystère fut le type et le modèle de la résurrection glorieuse des élus, Jésus-Christ a voulu nous rappeler ainsi que ce grand événement n'aura lieu qu'après les *six* âges du monde (2).

C'est la même raison qui porte le Sauveur à choisir une montagne très-élevée (3) pour le théâtre d'un si grand mystère ; il veut apprendre à ceux qui aspirent à la vraie félicité, dont la figure fut seulement représentée sur le Thabor, à la chercher *en haut*, dans le bonheur du ciel, et non *en bas*, parmi les ignobles plaisirs de la terre (4). Origène, réunissant ensemble ces deux circonstances, dit ceci : Apprenons par là que, s'il nous importe que Notre-Seigneur étende sur nous sa main bienfaisante, qu'il nous élève, même durant cette vie, à la hauteur de son

(1) Saint Matthieu et saint Marc disent : « Après six jours ; » saint Luc : « Huit jours après. » Il n'y a rien de plus facile que de concilier cette discordance. Saint Matthieu et saint Marc ont indiqué seulement les jours intermédiaires qui furent *six*. Saint Luc y ajoute encore le jour où la prophétie fut faite et celui où elle s'accomplit.

(2) Ut significetur, quia post sex mundi ætates futura sit resurrectio, cujus typus et species futura erat transfiguratio (*Comm.*).

(3) Le Thabor est la plus haute montagne de la Syrie. Josephé lui donne quatre milles italiens de hauteur. C'est la montagne d'où Baruch descendit pour dompter Sisara, le grand ennemi d'Israël (*Jud.*, iv), figurant Jésus-Christ qui, de cette montagne, descendit à sa passion, dans laquelle il vainquit le monde, le véritable ennemi du peuple de Dieu.

(4) Ut discant omnes, qui hanc gloriam sitiunt, non eam sibi in huius sæculi profundo, sed in regno supernæ beatitudinis esse quærendam (Beda, *Com. in Mar.*).

intelligence, qu'il nous donne le goût et la dévotion de ses saints mystères et nous fasse jouir des secrètes consolations du Dieu de majesté transfiguré en Dieu de douceur et d'amour, il faut qu'il nous élève au-dessus des œuvres créées en *six jours* ; c'est-à-dire que nous oublions les créatures, en renonçant à l'amour, à l'attachement des choses corporelles qui éloignent l'esprit des choses célestes et divines, l'entraînent et le plongent dans la fange de la matière et des sens (1). Le nom même de la montagne choisie par Jésus-Christ sert à nous indiquer le grand mystère qu'il y opère. Thabor signifie *lit nuptial de lumière*. Or, en ce jour, le Seigneur a déployé sur cette montagne sa splendeur, et il s'est assis dans le lit nuptial de sa gloire (2).

Selon que Jésus-Christ l'avait prédit, tous ses apôtres ne furent pas présents à cette glorieuse manifestation de sa gloire ; il n'y en eut que quelques-uns. En effet, l'évangéliste dit que le Sauveur sépara Pierre, Jacques et Jean des autres, et qu'il les conduisit dans une partie retirée d'une haute montagne (3). Saint Chrysostome s'écrie à ce sujet : Quels

(1) Si quis nostrum, cum assumente se Christo, vult ascendere super montem excelsum et ejus transfigurationem secreto videre (*Hom. 3 in Matth.*). — Transcendat opera sex dierum, non aspiciens quæ in mundo sunt, quæ solent a divinis rebus avellere et ad inferiora deponere (*Ibid.*).

(2) Thabor, *thalamus lucis*, quia in Thabore Christus thalamum suæ gloriæ et splendoris constituit (A Lap.).

(3) Assumpsit Jesus Petrum, Jacobum et Joannem, et duxit illos in montem excelsum seorsum (*Matth. xvii*).

précieux historiens le Fils de Dieu s'est choisis et formés pour raconter sa vie ! Voyez comme saint Matthieu enregistre les noms des trois apôtres qui, dans cette circonstance mémorable, lui furent préférés ainsi qu'à tous les autres, et cela avec la même simplicité, la même modestie, la même humilité et la même candeur qu'il met à raconter sa vocation et sa vile profession de publicain. Or, quelle preuve évidente résulte-t-il de là ? que les évangélistes ont été des historiens sincères et fidèles de la vérité divine, et qu'il n'y eut dans leur cœur ni vanité, ni envie, ni jalousie (1).

Mais pourquoi le Sauveur ne conduisit-il avec lui sur le Thabor que trois, et non pas tous les disciples ? C'est parce que, dit un interprète, Judas, d'une part, étant déjà avare, voleur, impur et indigne, devait être exclu de la vision d'un si grand mystère ; et que, de l'autre, Jésus-Christ ne pouvait l'exclure sans découvrir à tous son crime, qu'il voulait tenir caché jusqu'à la fin, car il avait garde de le rendre odieux aux autres disciples (2). Le Seigneur, en n'admettant

(1) Nec celavit nomina eorum qui præpositi fuerant. Nullus enim in hoc Apostolorum livor, aut inanis gloria locum habuit (*Hom. 57^e in Matth.*).

Eutime fait la même observation et remarque la générosité avec laquelle les évangélistes, et particulièrement saint Jean, ont raconté les louanges et les privilèges de saint Pierre. Oh ! combien cette économie de la Providence est admirable ! Ce n'est point saint Pierre, mais ce sont ses compagnons, supérieurs à tout sentiment de rivalité naturelle, qui nous ont transmis sa glorieuse confession et le grand privilège de la primauté que le Fils de Dieu lui a concédée.

(2) Alios apostolos non duxit secum in montem ; excludendus enim.

à cette vision que trois apôtres sur douze qu'ils étaient, a voulu nous montrer par ce fait la vérité de cette sentence : plusieurs sont appelés à la gloire du ciel, mais peu parviennent à la posséder (1).

Le choix tomba sur Pierre, Jacques et Jean, parce que, pour contempler dans ce mystère un rayon de la divinité du Rédempteur, il choisit les trois apôtres qui comprenaient le mieux un tel mystère et qui l'aimaient davantage. En effet, Pierre avait été le premier à confesser la divinité du Sauveur par ses paroles ; Jean l'a fait mieux connaître que les autres évangélistes par ses écrits, et Jacques a été le premier qui ait donné son sang pour confirmer cette vérité en face des Juifs. Le Seigneur voulut donc, dans cette ineffable vision du Thabor, comme l'observe saint Pierre Damien, récompenser les généreuses dispositions du cœur de ces apôtres et les former à la grande mission pour laquelle il les avait choisis entre tous. A Pierre il voulut faire entendre, par des paroles sensibles, la confirmation, par le Père céleste du beau témoignage que lui, Pierre, avait rendu à Jésus-Christ, en l'appelant *Fils de Dieu* ; il voulut faire voir à Jacques ce Sauveur glorifié pour lequel il devait donner le premier sa vie ; à Jean il voulut, par le spectacle de la gloire du Fils de Dieu, exempter des vicissitudes du temps ; il voulut, dis-je, lui inspi-

erat Judas ab hoc spectaculo, nec solus excludi poterat sine offensione (Duhamel).

(1) Tres solummodo discipulos secum duxit, quia multi sunt vocati, pauci vero electi (*Expos.*).

rer les idées les plus hautes et les plus pures de la théologie divine, afin qu'il fût ensuite retentir dans tout le monde cette grande parole : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu* (1).

Saint Anselme reconnaît dans ces trois apôtres admis à la vision de la gloire de Jésus-Christ sur la terre la figure des trois classes de justes qui seront admis à la vision de la gloire de Jésus-Christ dans le ciel. Ainsi, dans saint Pierre, il voit les confesseurs ; dans saint Jean, les vierges ; dans saint Jacques, les martyrs. Embrassant ces idées, cet enseignement ressort naturellement du choix fait par Jésus-Christ de ces trois apôtres : c'est que l'on ne va pas au ciel sans les vertus qui se trouvent réparties en figure entre eux trois : la foi dans saint Pierre, l'espérance en saint Jacques et la charité dans saint Jean ; ou bien que, pour se sauver, il faut être ferme dans la foi avec saint Pierre, constant dans la souffrance avec saint Jacques, chaste et pieux dans la conduite avec saint Jean.

Cependant le sacré cortège étant parvenu au sommet de la montagne, Jésus-Christ se mit, selon sa coutume, en prière ; les apôtres firent de même, mais les yeux fixés sur lui. Alors ils le virent tout à coup changer d'aspect et se transfigurer, tellement que sa

(1) Petrum assumpsit, volens testimonium, quod ei testatus fuerat, ei ostendere per Patris testimonium confirmari ; Jacobum, tanquam moriturum pro Christo ; Joannem vero tanquam theologiæ purissimum organum, ut visa gloria Filii Dei, quæ non subicitur tempori, insonet illud : In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum (*Orat. de Transfg.*).

face divine apparut brillante comme le soleil ; ses vêtements mêmes parurent rayonnants de lumière et d'une blancheur éclatante, au-dessus de tout art, de toute idée et de toute ressemblance sur la terre, quoiqu'elle fût cependant devenue, en une certaine façon, semblable à la neige (1). Cette description est simple et naturelle; mais combien aussi n'est-elle pas précise et exacte dans sa sublime simplicité !

Il est dit que cette ineffable transformation s'opéra en la présence et sous les yeux des disciples, *ante eos* ; c'est-à-dire qu'eux-mêmes virent de leurs propres yeux ce même Jésus-Christ qui, peu auparavant, se tenait devant eux dans l'attitude la plus humble, prendre subitement un aspect imposant de majesté et de gloire. L'histoire sacrée rapporte que ce fut la face même du Sauveur qui parut tout à coup resplendissante comme le soleil, que ce furent ses mêmes habits qui devinrent d'une blancheur plus éblouissante que la neige (2). Qu'on ne pense donc pas, dit saint Jérôme, que le Seigneur, dans cette transfiguration, ait perdu ou la réalité de son corps humain, ou ses formes naturelles, ou ses traits gracieux et délicats, de manière à ne pouvoir plus être reconnu (3). Cette transfiguration consiste en

(1) Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera (*Luc. ix*). — Et transfiguratus est ante eos. Et resplenduit facies ejus sicut sol (*Matth. xvii*). — Vestimenta autem ejus splendentia et candida nimis velut nix, qualia fullo non potest super terram candida facere (*Marc. ix*).

(2) Resplenduit facies ejus sicut sol; vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix.

(3) Nemo putet eum pristinam formam perdidisse, vel amisisse corporis veritatem (*Com.*).

ce que notre Sauveur, conservant un corps mortel et sa propre figure, fit transpirer au dehors un rayon divin qui découvrit un peu de sa divinité cachée sous le voile de son humanité, qui fit briller d'une lumière immense sa face divine et lui donna un aspect céleste plus semblable à celui de Dieu (1).

Cette transfiguration fut totale et parfaite ; ce que les évangélistes disent de son aimable face, ils entendent le dire également de tout son corps adorable (2). Oui, dit saint Ephrem, la gloire jaillit de tout ce corps admirablement beau et saint ; les rayons les plus brillants s'échappèrent de toute cette chair immaculée : semblable au soleil dans ses feux ardents, le corps du Sauveur apparut alors environné de la gloire de la divinité à laquelle il était uni (3). De là, dit saint Augustin, comme la divinité qui était cachée en lui se répandit au dehors à travers l'enveloppe humaine de son corps glorifié, ainsi cette gloire divine, dont son corps fut extérieurement revêtu, se manifesta en vifs éclats à travers ses vêtements (4), avec cette différence, cependant, que cette clarté se reflétait de sa face adorable comme d'un

(1) Corpus quidem in propria figura permansit ; divinus vero splendor modicum quoddam in eo detexit, et faciem ejus illastravi, et speciem ejus ad majorem Dei similitudinem immutavit (Eutim., *Expos.*).

(2) Evangelistæ sub facie etiam cætera membra intelligunt (A Lap.).

(3) Ex toto ejus corpore gloria scaturivit ; ex tota ejus carne resplenderunt radii. Christus toto suo corpore, tanquam sol radiis suis, resplenduit gloriæ suæ divinitatis (*Orat. de Transf.*).

(4) Ut per carnem divinitas foris illuxit, sic caro illuminata de divinitate per vestimenta radiavit (*De mirab. S. Script.*).

soleil à découvert et en couleur dorée : *Resplenduit facies ejus sicut sol* ; tandis que du reste du corps, comme elle devait traverser ses vêtements ainsi que le soleil pénètre les nuages, elle se reflétait exclusivement candide ou blanche comme la neige, *candida nimis velut nix*, et cette blancheur était elle-même splendide et royoissante (1).

Toutefois, ce n'était point cette lumière du soleil qui affaiblit la vue et l'éblouit en produisant la vision ; la lumière, au contraire, du *vrai soleil de justice* n'altère pas plus la physionomie de la face d'où elle brille, qu'elle ne fatigue les regards des apôtres qui la contemplent ; bien qu'immense, cependant, elle les soulage et les enchante. Jésus-Christ, au milieu d'une atmosphère de splendeur plus que céleste, glorifié comme les corps glorieux, sans avoir cependant rien perdu de ses formes naturelles, apparaît plus beau, plus doux, plus clément et plus gracieux, et en même temps il est majestueux, auguste, sublime, puissant magnifique... Mais comment pourrais-je exprimer ce qui surpasse toute expression?... Ah ! la nature finie n'a ni termes ni images pour exprimer convenablement la gloire de l'Eternel ! Il faudrait avoir le génie de l'éloquence pour donner quelque idée du mystère qui a inspiré le travail le plus exquis et le plus parfait, le chef-d'œuvre de l'art au génie de la peinture (2).

(1) *Vestitus ejus albus et refulgens (Luc. ix).*

(2) Le sublime portrait de la Transfiguration, par Raphaël, réputé avec raison le premier du monde.

Arrêtons-nous un instant, mes frères, à cette particularité remarquée dans l'Évangile, où il est dit que ce grand mystère de la transfiguration arriva pendant que le Sauveur priait : *Dum oraret*. David a dit ceci : Approchez-vous de Dieu, et vous serez illuminé de sa lumière, en sorte que votre regard ne sera ni ébloui, ni déconcerté, ni confus (1). Ce grand oracle du Prophète s'était déjà, par anticipation, accompli à la lettre dans l'Ancien Testament, dans la personne de Moïse, qui apparut le front ceint des rayons divins; dans le Nouveau, cela se voit chaque jour littéralement accompli dans beaucoup de saints. On les a même vus si souvent la tête environnée de lumière, que de là est venu l'usage de les peindre la tête entourée de rayons : ainsi l'auréole est devenue l'insigne de la sainteté. Or, comment cela arrive-t-il ? L'évangéliste, en nous apprenant que le *corps réel* de Jésus-Christ se transfigura *durant la prière*, et qu'il apparut la face resplendissante comme le soleil, nous a découvert pourquoi et comment le même phénomène divin se reproduit dans les saints qui forment le *corps mystique* du Sauveur : c'est par la prière. En effet, c'est durant et après la prière qu'on a vu Moïse et les saints avoir le front environné de lumière. La prière est donc, selon l'interprète, une vraie transfiguration de l'âme en Dieu. Et plus la prière est fervente; plus l'union de l'âme avec Dieu est intime, et plus la transfiguration

(1) *Accedite ad eum, et illuminamini; et facies vestræ non confundentur (Ps. xxxiii).*

est parfaite. L'âme ne pouvant contenir la divine lumière qui se reflète en elle, à cause de ses rapports avec Dieu, la fait, d'une manière sensible, transpirer à l'extérieur. Jésus-Christ qui, dans sa prière, s'est transfiguré et est apparu, la face rayonnante de la lumière de sa divinité, veut nous apprendre que si tous les chrétiens ne peuvent aspirer à s'élever à ce degré si haut d'oraison, que de paraître le corps environné de lumière, tous cependant peuvent parvenir à la pratique de la prière, qui éclaire et illumine l'âme. Chose admirable ! l'âme s'humiliant devant Dieu par la prière, s'élève jusqu'à lui ; elle devient en quelque sorte son égale ; elle en partage la vérité et la grâce, la connaissance et l'amour ; elle se purifie, devient tout autre et se transfigure en Jésus-Christ et en Dieu. Heureux, mes frères, si nous faisons notre occupation et nos délices de la prière ! L'homme de prière est l'homme de vertu, l'homme supérieur aux misères de l'humanité, l'homme Christ, comme parle l'Evangile, parce qu'il se transforme en Jésus-Christ, comme Jésus-Christ se transforme en lui : *in me manet et ego in eo* ; en sorte qu'il peut dire avec l'Apôtre : Je vis, sans vivre plus moi-même, parce que c'est Jésus-Christ qui est en moi par sa doctrine, par sa grâce et par son amour (1).

La similitude du soleil que l'évangéliste emploie pour nous donner une idée de la lumière de la face du Sauveur rappelle à l'esprit un autre mystère, dit

(1) *Oratio est animæ transfiguratio* (A Lap.). — *Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus.*

saint Augustin. Il fit briller sa face comme le soleil pour nous indiquer qu'il est, aux yeux de l'esprit et du cœur, ce que le soleil est aux yeux du corps, la lumière de l'univers qui éclaire tout homme venant dans ce monde (1). Quel admirable mystère, mes frères ! Jésus-Christ, sur la cime d'une montagne, élevé dans les airs, revêtu de gloire, répand une lumière céleste et divine. Voilà donc le *soleil incréé* dont parle David, au lever duquel doivent fuir épouvantés et disparaître les monstres de toutes sortes, ceux du vice et de l'erreur, comme, aux premiers rayons du soleil créé, rentrent dans leurs tanières les bêtes féroces qui, à la faveur de la nuit, parcourent librement les forêts (2). Voilà ce mystérieux *Orient* dont parle Zacharie, qui, du plus haut des cieux, montre sa face et vient visiter la terre, pour faire éprouver aux mortels toutes les tendresses de sa miséricorde et de sa bonté. Voilà cette précieuse *lampe* dont Jésus-Christ lui-même a parlé, qui sort alors de dessous le boisseau, ou bien quitte son obscurité volontaire et se place sur le chandelier, pour éclairer tous ceux qui sont dans la vraie maison, c'est-à-dire dans l'Eglise (4). Voilà le mystérieux

(1) Resplenduit sicut sol, significans lumen esse quod illuminat omnem hominem; et quod est sol oculis carnis, hoc ille oculis cordis (*Serm. 23 de Div.*).

(2) Facta est nox : pertransibunt in ipsa omnes bestię sylvę; ortus est sol, et in cubilibus revertentur (*Ps. ciii*).

(3) Per viscera misericordię Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto (*Luo. i*).

(4) Lucerna super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt (*Matth. v*).

phare, commenté plus tard par saint Pierre, qui dès lors s'élève dans le monde pour dissiper les épaisses ténèbres dont il est couvert (1). Voilà enfin cette sainte face de Jésus-Christ que saint Paul a tant désiré de voir et dans laquelle Dieu, se contemplant comme dans un limpide cristal, fait refléter l'image de sa connaissance et de sa clarté dans l'esprit des hommes (2).

Que dirons-nous à présent des vêtements du Sauveur et de la blancheur éclatante dont ils brillent. Les vêtements de Jésus-Christ signifient, selon Bède, l'Eglise des saints ; en effet, c'est d'eux que l'Eternel, s'adressant à son Fils par la bouche d'Isaïe, a dit : « Tous les peuples viendront à tes pieds, se pressant à tes côtés, et tu t'en revêtiras comme d'un habit et d'un ornement de gloire (3). » Saint Augustin, interprétant dans le même sens cette même prophétie, avait dit aussi : Observez que les vêtements ne se tiennent pas seuls debout, mais qu'ils tombent s'ils ne sont soutenus par la personne qui les porte. Or, de même l'Eglise ne se soutient et ne reste debout qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, qui en est comme la personne vivante et l'âme qui lui donne la forme ou la

(1) Sicut lucerna in caliginoso loco (*II Petr.* 1).

(2) Ipse illuxit in cordibus vestris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu (*II Cor.* iv).

(3) Vestimenta Domini sanctorum Ecclesiam designant, de quibus Isaias ait : « Omnes isti congregati sunt, venerunt tibi ; omnibus his tanquam ornamento vestieris. » — Vestimenta, nisi ab induto contineantur, cadunt ; ita Christus est fulcimen Ecclesiæ. Sol significat Evangelii claritatem ; vestimenta alba, Ecclesiæ mundationem (*Serm.* 23 *de Div.*).

vie. Heureux ceux qui ornent, par leurs vertus, ce vêtement sans couture de Jésus-Christ, je veux dire l'Eglise! Malheur à ceux qui le défigurent par leurs vices! Malheur bien plus encore à ceux qui le déchirent par leurs erreurs! Comme donc la sainte face du Sauveur, continue le même Père, resplendissante au sommet du Thabor comme un soleil, signifie la lumière de l'Evangile, qui de la Judée devait se répandre dans tout le monde; de même les vêtements de Notre Seigneur, blancs comme la neige, signifient l'Eglise que Jésus-Christ devait laver et purifier par son sang. C'est donc de cette neige mystérieuse dont Dieu parlait par son Prophète, lorsqu'il disait : « Si vos péchés vous ont rendus noirs comme les Ethiopiens, je les effacerai et vous ferai devenir blancs comme la neige (1). »

Remarquons que saint Marc décrit cette même circonstance par ces paroles : « Ses vêtements devinrent resplendissants et blancs comme la neige, » mais d'une blancheur telle, qu'il *est impossible que le plus habile (fullone) puisse jamais rien faire de semblable sur la terre* (2). Combien aussi sont mystérieuses ces paroles! Elles signifient qu'une pureté exempte de la plus légère souillure du péché, c'est-à-dire semblable à celle de Jésus-Christ, ne peut exister sur la

(1) Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur (Isa. 1).

(2) Facta sunt splendida et candida nimis sicut nix, qualia fullo super terram non potest candida facere.

terre (1). Mais ce que le plus habile artiste, c'est-à-dire le plus rigide et le plus austère pénitent, ne pourra jamais obtenir sur la terre, Jésus-Christ le fera un jour dans le ciel, où il purifiera son Eglise triomphante des moindres souillures de l'âme et du corps, la rendra aussi splendide et aussi blanche que ses vêtements le parurent sur le Thabor ; car il revêtira le corps et l'âme des élus de la lumière et de la félicité éternelle (2).

Mais quels sont ces deux personnages, élevés aussi dans les airs, entourés de majesté et de gloire, qui apparaissent à l'improviste et s'entretiennent avec le Sauveur ? Ce sont Moïse et Elie. Mais comment pouvons-nous les reconnaître ? Nous le pouvons, nous dit Origène, au signe qui a servi à les faire reconnaître aux apôtres. Ne voyez-vous pas que l'un porte dans ses mains les tables de la loi, et que l'autre se tient sur son char de feu ? Mais que font-ils ici, et pourquoi Jésus-Christ les y a-t-il appelés ? Pour plusieurs raisons. D'abord, considérez-les bien, dit saint Chrysostome. Aussi grande que soit la majesté, la lumière et la gloire qui brillent sur leur front, ils se tiennent en présence du Sauveur dans une attitude de respect, comme des serviteurs prêts à exécuter ses ordres et comme des adorateurs qui lui rendent leurs hom-

(1) Quia nemo est qui sine corruptione possit vivere super terram (Beda).

(2) Sed quod fullo, id est mundator sui corporis eximius, super terram non potest, Dominus faciet in cœlo, emundans Ecclesiam suam ab omnibus inquinamentis carnis et spiritus, et æterna eam carnis et spiritus beatitudine et luce reficiens (*Ibid.*).

mages. Jésus-Christ a donc voulu faire voir, de leurs propres yeux, aux disciples combien se trompe la foule du peuple qui le prend pour Elie ou quelque autre des anciens prophètes ; il voulait leur montrer que les personnages de l'ancienne loi ne sont que ses serviteurs, ses hérauts, qu'une distance infinie sépare de lui ; que Pierre, qui l'avait, six jours auparavant, reconnu et confessé pour vrai Fils de Dieu, avait dit la vérité, et que c'est avec raison qu'il avait été loué et récompensé de cette confession (1).

En second lieu, il faut se rappeler que Moïse avait été législateur et qu'il était mort, tandis qu'Elie avait été prophète, qu'il était vivant et qu'il l'est encore. Le Sauveur, ayant donc appelé un mort et un vivant à lui rendre hommage — le grand législateur et le grand prophète — nous a enseigné ainsi qu'il est le Seigneur de la loi et des prophètes, des vivants et des morts (2). C'était aussi afin que les apôtres, en le voyant mourir plus tard au milieu de deux lar-

(1) Visi in majestate (*Luc. ix.*).—Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum eo loquentes (*Matth. xvii.*). — Moyses cum tabulis legis, Elias cum curru igneo advenit; et inde Apostoli eos agnoverunt (*Hom. 3 in Matth.*).— Primum, quoniam turbæ alii Eliam, alii Jeremiam, aut unum ex prophetis opinabantur; idcirco Moyses et Elias, prophetarum vertices, in medium sunt producti, ut quam magnum sit inter servos et Dominum discrimen oculis cernerent, atque recte laudatum crederent Petrum, qui Filium Dei illum confessus est (*Hom. 3 in Matth.*).

(2) Moyses legislator, et mortuus est; Elias propheta, et vivit, ut ostendatur quod legis et prophetarum, viventium et mortuorum sit Dominus (*Theoph.*). — Ut videntes postea eum morientem, intelligerent quod nequaquam moreretur invitus, qui esset mortis et vitæ Dominus (*Eutim., Expos.*).

rons, comprissent que celui qu'ils avaient vu régner glorieusement au milieu des deux plus grands prophètes comme le maître de la vie et de la mort, ne mourait que parce qu'il le voulait librement.

Oh ! magnificence, oh ! grandeurs du Sauveur, notre Seigneur ! Il règne en Dieu souverain entre Moïse et Elie, représentant tous les saints, entre la loi et les prophètes ! Un tel cortège est digne de Jésus-Christ, et il explique la divinité de sa mission et la gloire de son royaume (1).

L'évangéliste ajoute que ces deux grands personnages parlaient avec Jésus-Christ : *Cum eo loquentes*. Et de quoi parlent-ils ? Saint Luc nous l'apprend : ils parlent de l'excès de sa bonté et de sa miséricorde qu'il devait, avant peu de temps, pousser jusqu'aux dernières limites, à Jérusalem, en mourant sur la croix pour nous (2).

Mais ils ne sont pas les seuls à parler de la croix avec Jésus-Christ ; il en parle lui-même avec eux, et tous les trois s'entretiennent et forment un colloque sur ce grand mystère. Cet entretien et ce colloque des deux prophètes avec Jésus-Christ, et de Jésus-Christ avec les deux prophètes, expliquent admirablement toute l'économie des Écritures. En effet, ce colloque nous fait comprendre que les prophètes et la loi ont rendu témoignage à la grâce de l'Évangile

(1) Quod Moyses et Elias ex omnium sanctorum numero assistant, medius inter legem et prophetas Christus in regno est (S. Hil.).

(2) Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem (Luc. ix).

de Jésus-Christ, et que l'Evangile, à son tour, a rendu témoignage à la loi et aux prophètes. Sans cela les livres de Moïse et des prophètes ne serviraient à rien. Qui de nous se donnerait la peine de les lire, si leurs auteurs n'avaient parlé ensemble avec Jésus-Christ, et si Jésus-Christ n'avait parlé avec eux ? c'est-à-dire si Jésus-Christ ne les avait inspirés et si eux-mêmes n'avaient contenu les figures, les symboles, les oracles de la vie et de la mort de Jésus-Christ (1) ?

Ce jour a donc été un grand jour, mes frères ; parce qu'il s'y est accompli de grands mystères et parce que les vérités fondamentales de la religion nous y ont été révélées. La loi, les prophètes, l'Evangile parlent de la même chose, quoiqu'en des langages différents, et se correspondent avec une merveilleuse harmonie (2). Les deux Testaments, dit saint Léon, se prêtent un mutuel appui et se communiquent l'un à l'autre la grande parole de vérité qui sert à tous deux de témoignages et de preuves. Cette religion, qui avait été annoncée sous le voile des oracles et des figures, apparaît splendidement accomplie dans le mystère de ce jour (3). De plus, la loi

(1) Colloquebantur, quia Evangelii gratia testimonium habet a lege et prophetis. Lex et prophetæ, quid valent nisi cum Domino colloquantur ? Nisi Dominus perhibeat testimonium, quis leget legem ? quis prophetas (Aug.) ?

(2) Lex, prophetæ et Jesus unum loquantur et consonant (Theoph.).

(3) Adstipulantur sibi invicem utriusque fœderis paginæ, et quod sub velamine mysteriorum præcedentia signa promiserant, manifestum atque perspicuum præsentis gloriæ splendor ostendit (*Serm. de Transf.*)..

est personnifiée dans Moïse, la prophétie dans Elie et l'Evangile dans Jésus-Christ. Moïse représente les figures, Elie les oracles, Jésus-Christ le complément. Les deux premiers figurent l'Ancien Testament, Jésus-Christ le Nouveau, et dans ces trois personnages se trouvent réunis les deux alliances, tous les mystères et tous les âges. Nous voyons donc aujourd'hui, mieux des yeux de l'esprit et de la foi que nous ne pourrions l'entendre de nos propres oreilles, comment le Sauveur est la fin de la loi et le but des prophètes. Nous y voyons comment l'ancien temps fut une continuelle préparation du nouveau, et comment le nouveau explique et réalise l'ancien et lui rend témoignage. Nous y voyons enfin toute l'économie, l'unité, la perpétuité, la grandeur et la gloire de la religion !

Il ne faut donc pas s'étonner si saint Pierre, transporté comme hors de lui-même par la grandeur des mystères qu'il considère, par la beauté du spectacle qui l'enchanté, par le bonheur dont il est inondé et par les délices qu'il éprouve de contempler à découvert la gloire de Jésus-Christ, prend en dégoût les biens du monde et les plaisirs de la terre, ne soupire plus que pour les biens éternels et ne demande plus rien que de rester en ce lieu en compagnie de Jésus-Christ (1). Dans la joie ineffable dont son cœur

(1) *His ergo sacramentorum revelationibus Petrus incitatus, mundana spernens et terrena fastidians, in æternorum desiderium quodam mentis rapiebatur excessu; et gaudio visionis impletus, ibi cum Jesu optat habitare, ubi manifesta ejus gloria lætabatur* (S. Leo, *Serm. de Transf.*).

est rempli, il s'écrie : « Seigneur, combien il fait bon ici avec vous ! Si vous le permettez , nous y ferons trois tabernacles : l'un pour vous, et les deux autres pour Moïse et pour Elie (1). » Mais que dit Pierre ? A-t-il donc oublié ce qu'il a appris à l'école du divin Maître, que ce n'est qu'après le temps des souffrances que l'on peut parvenir à la félicité (2) ? Hélas ! il avait sans doute mis en oubli le discours que le Sauveur lui avait fait six jours auparavant, et où il avait promis à ses saints la gloire et un royaume, non point sur la terre, mais dans le ciel (3). C'est pourquoi l'évangéliste dit avec beaucoup de raison que Pierre prononce de bouche des paroles que son cœur n'entend point (4). Cette réflexion est d'autant plus vraie, que Pierre, dans sa demande, prie contre ses propres intérêts. « Non, dit saint Pierre Damien, ce n'est pas un bien pour cet apôtre de rester avec Jésus-Christ sur le Thabor ; » car, dans ce cas, il n'aurait point eu les clefs du ciel qu'il lui avait promises (5). Oh ! combien de chrétiens prient pour que leur félicité terrestre ne soit ni altérée, ni interrompue ! Ils ne savent pas qu'en renonçant aux tribulations, ils vien-

(1) Domine, bonum est nos hic esse (*Matth. xvii*).—Si vis, faciamus hic tria tabernacula : tibi unum, Moysi unum, et Elie unum.

(2) Quia tempora patiendi non potest felicitas prævenire pugnandi. (S. Leo, *Serm. de Transfig.*).

(3) Petrus oblitus fuerat sanctis a Deo in cœlis regnum, non in terra promissum.

(4) Non enim sciebat quid diceret (*Marco. ix*).

(5) Non est tibi bonum, o Petre, quod Christus ibi moretur; non enim haberes claves regni cœlorum (*Orat. de Transf.*). — Non enim sciunt quid dicunt.

nent à se priver du royaume céleste. C'est d'eux que l'on peut dire comme de Pierre, qu'en priant avec trop d'angoisses pour leur félicité temporelle, ils ne savent ce qu'ils disent : *Non enim sciunt quid dicunt*.

Relativement aux trois tabernacles que Pierre voudrait, si on le lui permet, édifier sur le Thabor, saint Jérôme dit qu'il n'y a pas lieu à rechercher trois tabernacles où il ne peut désormais y en avoir qu'un seul : l'Eglise de l'Evangile, où se résument en ce jour la loi et les prophètes (1). En effet, si l'on considère ensemble Jésus-Christ, Moïse et les prophètes, il apparaît un tout merveilleux par lequel, d'une part, la vie de Jésus-Christ prouve la vérité des figures de la loi et des oracles des prophètes; et, de l'autre, les figures de la loi et les oracles des prophètes prouvent la divinité de Jésus-Christ; mais si on les sépare les uns des autres, la divinité de Jésus-Christ manque des preuves offertes par les prophéties, et celles-ci sont privées de celles qui démontrent leur accomplissement dans la vie de Jésus-Christ (2). Or, quand Pierre voulait construire trois demeures, il faisait bien voir qu'il ne connaissait pas encore ce grand mystère de l'unité de la loi, des prophètes et de l'Evangile, qui, liés ensemble avec une admirable harmonie, ne forment qu'une seule religion et qu'un

(1) Noli tria tabernacula quærere, cum unum sit tabernaculum Evangelii, in quo lex et prophetæ recapitulandi sunt (Hier.).

(2) Si in unum sunt Christus, lex et prophetæ, tunc et Christus Dei Filius comprobatur; et lex et prophetæ vera prophetasse inveniuntur (Orig.).

seul culte (1). Réellement, Pierre n'entendait point ce qu'il demandait : *Nesciens quid diceret!*

Pierre n'avait point fini de parler quand un nuage très-brillant couvrit soudainement toute la montagne, enveloppant tous ceux qui étaient là de son ombre lumineuse (2). Or, que signifie ce nuage et quel en est le mystère ? Nous allons le dire : le discours de Pierre était un effet de l'ignorance, de la surprise, de l'étonnement et de la joie ; il était désordonné et imprudent, mais il n'était point fait par un esprit pervers ni mauvais (3). Il méritait une leçon, non point des reproches ; il fallait éclairer cet apôtre, mais non le punir. C'est donc Dieu lui-même qui daigna instruire ce disciple. Ce nuage est brillant : *nubes lucida* ; il ne ressemble pas à celui dont Moïse fut enveloppé sur le Sinaï, qui était ténébreux, afin de nous apprendre, selon la remarque de saint Chrysostome, que le nuage du Sinaï était destiné à porter la terreur, tandis que celui du Thabor a pour but d'instruire (4). Pierre avait demandé trois tabernacles, et Dieu, par un seul nuage qui couvre non-seulement Elie et Moïse, mais encore les apôtres, corrige l'erreur de Pierre et lui fait connaître, par ce nouveau prodige, qu'il n'y a qu'un seul tabernacle, qu'une seule Église de construction divine, qui sert

(1) Tria tabernacula quare quærebat, nisi quia unitatem legis, prophetiæ et Evangelii nondum sciebat (*Comment.*, Aug.)?

(2) Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos (*Matth. xvn*).

(3) Non quidem improbus, sed inordinatus (*Comment.*).

(4) Quando minatur, tenebrosam ostendit nubem, sicut in Sinai. Hic vero, quoniam non terrere, sed docere volebat, lucida nebula videtur.

à réunir à Jésus-Christ les hommes de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui les met à l'abri des tempêtes et les sauve (1).

Toutefois, l'Eternel ajouta, par la magnificence de sa parole, une autre leçon à celle qu'il venait de donner aux trois apôtres par le miracle du nuage ; car en même temps on entendit sortir du milieu de ce même nuage une voix ineffable, majestueuse et solennelle qui rayonna dans les airs, retentissant sur cette montagne dans l'attente d'un écho qui devait se prolonger jusqu'à la fin des siècles dans tout l'univers et qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, objet de mes plus tendres complaisances : écoutez-le (2). » Quelle voix, mes frères ! Que de mystères ces paroles renferment !

Avant tout, mes frères, remarquons que, tandis qu'on entend cette voix de Dieu le Père sortir de ce nuage, on ne voit point sa personne. Voilà donc à découvert ce mystère de l'Ecriture, dans lequel nous écoutons, comme d'un nuage mystérieux, la parole du Dieu tout-puissant ; mais nous ne pouvons le voir encore ni le comprendre comme il est en lui-même. Dans tous les livres de l'Ecriture, dans celui des Prophètes, dans celui des Apôtres, nous écoutons véritablement Dieu qui nous parle ; mais nous ne le voyons qu'en image, qu'en énigme mystérieuse, en-

(1) Denique nube emendatus est : ecce unum tabernaculum nubes fecit (August.).

(2) Et ecce vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite (Matth. xvii).

veloppé des ombres de la foi (1). Et dans ce moment même, mes frères, où nous venons d'entendre la lecture de l'évangile que nous expliquons, la voix du diacre qui l'a fait retentir à nos oreilles a été la voix divine de Jésus-Christ, qui s'est fait sentir à notre cœur. Heureux si notre cœur lui a répondu avec piété et avec amour ! C'est Jésus-Christ lui-même que nous avons entendu parler comme du fond du nuage, mais sans l'apercevoir.

Mais comment ? Pierre n'a adressé la parole qu'à Jésus-Christ ; pourquoi donc est-ce l'Eternel qui lui répond au lieu de son divin Fils ? C'est afin d'accomplir, dit saint Jérôme, la parole du Fils de Dieu, qui avait dit : « C'en'est pas moi qui me rend témoignage à moi-même ; mais c'est mon Père divin qui m'a envoyé ; c'est lui qui me rendra témoignage, qui m'annoncera et me fera connaître (2). » O témoignage précieux pour notre foi ! Nous sommes donc assurés que Jésus-Christ est le Fils consubstantiel de Dieu ; et nous le savons, non point seulement parce que

(1) Per hanc nubem possumus divinas Scripturas significare ; in hac urbe omnipotens Deus audiri quidem potest ; videri autem et intelligi, sicuti est, omnino non potest. Ubique enim eam loquentem audimus ; nunquam autem nisi per speculum et in enigmate eum videmus ; ipse enim in prophetis, ipse in apostolis loquitur (Emis.). — Et modo, in hac nube sacri Evangelii, Christum loquentem audimus, cum tamen non videmus (*Ibid.*).

(2) Pater respondet pro Filio, ut verbum Domini impleretur : Ego testimonium non dico pro me ; sed Pater qui me misit, ipse pro me testimonium dicet. — Erant ibi Moyses et Elias ; et non est dictum : « Isti sunt filii mei dilecti. » Alias est enim unicus, alii adoptivi. Ille commendatur ; unde lex et prophetae gloriabantur.

Jésus-Christ s'est donné pour tel, mais encore parce que son Père céleste l'a déclaré au monde du haut des cieux. En effet, remarquez bien, dit saint Augustin, qu'il y avait là présents Moïse et Elie, Pierre, Jacques et Jean ; mais Dieu le Père ne dit d'aucun d'eux *qu'ils sont ses fils bien-aimés*, parce qu'ils sont tout au plus des fils adoptifs. Jésus-Christ est le seul Fils qui ait la même substance ; seul il lui plaît, le contente et le satisfait par lui-même ; les autres ne lui sont chers que par lui et en lui. Celui-là est donc seul nommé et loué qui a fait la gloire et l'honneur des prophètes.

Non-seulement ce témoignage divin nous instruit de la divinité de Jésus-Christ ; mais, comme l'observe fort bien saint Cyprien, il nous révèle de plus toute la théologie catholique de l'Incarnation ; car le Père céleste ne dit point : « Ici, dans cet homme que vous voyez, réside mon Fils, » comme si la personne du Verbe fût divisée de l'humanité ; mais il dit : « Celui-ci est mon Fils ; » c'est-à-dire Jésus-Christ est une seule personne, une seule hypostase ; et tout ce qu'il est, homme et Dieu, est Fils de Dieu, comme tout ce qu'il est, est fils de Marie. C'est pourquoi Marie, selon le témoignage de Dieu le Père, est la vraie Mère de Dieu. Combien elle est donc profonde, cette parole de Dieu ! C'est que lorsque Dieu parle, il parle en Dieu (1).

(1) Non dixit Pater : « In hoc est Filius meus, » ne divisus intelligatur ; sed, quo secundum dispensatoriam unionem unus idemque simpliciter accipitur, dixit : « Hic est Filius meus » (*De Bapt. Christ.*).

Rappelons encore que David avait dit : « Le Thabor et l'Hermon seront vus tressaillir de joie en entendant, Seigneur, prononcer votre nom (1). » Or, relativement à l'Hermon, montagne située non loin de Gelboé, il s'étend au-dessus de l'endroit du Jourdain où Jésus-Christ reçut le baptême; là s'est accompli une partie de l'oracle de David; car le Père céleste fit aussi entendre ces paroles au baptême de Jésus-Christ : « C'est ici mon Fils bien-aimé, objet de mes complaisances. » Et cette voix divine, qui donna au Sauveur son vrai nom, retentit alors sur le mont Hermon. Or, l'autre partie de la prophétie s'accomplit en ce jour; car la même voix divine, qui prononça les mêmes paroles et le même nom de Jésus-Christ, en l'annonçant réellement pour ce qu'il est, se fait entendre aussi sur le Thabor.

Quel magnifique et précieux témoignage, mes frères ! Aussi saint Pierre, dans sa seconde Epître, insiste tout particulièrement sur ce témoignage, quand il dit : « Ce n'est point sur l'autorité de fables savamment inventées, qui nous seraient racontées, que nous avons prêché la toute-puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa divine présence en tous lieux; mais c'est parce que nous avons été nous-mêmes les témoins oculaires de sa majesté et de sa grandeur (2).

(1) Thabor et Hermon in nomine tuo exultabunt (*Ps. lxxxviii*).

(2) Non doctas fabulas secuti, notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam, sed speculatores facti illius magnitudinis. — Accipiens enim a Deo Patre honorem et gloriam, voce delapsa ad eum hujuscemodî, a magnifica gloria : « Hic est, » etc., et hanc

Car Dieu le Père, dans l'appareil de la plus grande magnificence, lui a rendu l'honneur et la gloire qui lui sont dus, comme à Dieu, quand il fit entendre sur lui cette voix : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu : écoutez-le.* Et cette ineffable voix, tombant des hauteurs des cieux, nous l'avons entendue nous-mêmes de nos oreilles, quand nous étions avec lui sur la montagne sainte. »

Mais il ne suffit pas de croire les mystères de ce divin Fils, il faut de plus écouter avec docilité et mettre avec diligence en pratique et ses doctrines et ses lois ; c'est pourquoi le Père céleste ajouta : « Ecoutez-le : *Ipsam audite.* » Oh ! la grande parole, mes frères ! Elle nous apprend, dit saint Léon, que l'ancienne alliance a cessé, et que la nouvelle est établie ; que Jésus-Christ est venu prendre la place de Moïse et des prophètes, et que l'Evangile a succédé à la loi.

Remarquez encore, mes frères, qu'au baptême du Sauveur, le Père céleste dit seulement : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » tandis que sur le Thabor il ajoute ces autres paroles : « Ecoutez-le ; » c'est qu'à son baptême il fut constitué solennellement notre rédempteur, sur le Thabor il a été constitué notre maître ; c'est qu'à son baptême il fut signalé comme la victime de nos péchés, et sur le Thabor comme docteur et législateur de notre vie. En effet, cette parole : « Ecoutez-le, » signifie clairement que l'E-

vocem e cœlo delatam nos audivimus, cum essemus cum ipso in monte sancto (*II Epist. Petri*).

ternel disait aux hommes : « Vous avez jusqu'ici connus mes désirs et mes volontés par l'organe des patriarches et des prophètes; dorénavant vous devez les connaître par le moyen de mon Fils; il est le seul dont les actions me sont agréables en tout, dont la prédication me fait connaître et dont l'humilité me glorifie. Ecoutez-le donc; car l'écouter, c'est comme si vous m'écoutiez moi-même; il est lui-même ma vertu, ma sagesse, et partant il est encore la voie qui conduit, la vérité qui éclaire et la vie qui rend immortel : Ecoutez-le : *Ipsam audite*.

En entendant une voix si majestueuse, si magnifique et si sonore, les trois apôtres, saisis d'une grande crainte, tombèrent sur le sol la face contre terre (1). La faiblesse humaine ne peut, en effet, supporter en cette vie la vue et le poids de la majesté divine, dit saint Jérôme (2).

Outre cette raison de craindre, commune à tous les autres hommes, les trois apôtres en avaient encore une toute particulière. Comme ils voyaient Moïse et Elie entrer dans le nuage avec le Sauveur : *Intrantibus illis in nubem*, ils crurent que le Maître bien-aimé allait être ravi à leurs regards et à leur amour, comme Elie, qui avait disparu pour toujours sur un char de lumière et de feu, et que, par consé-

(1) Et audientes discipuli, ceciderunt in faciem suam, et timuerunt valde (*Matth.* vi).

(2) Quia humana fragilitas conspectum majoris gloriæ terre non sustinet (*Com.*). — *Intrantibus illis in nubem* (*Luc.* ix). — Timuerunt valde.

quent, ils resteraient seuls, comme des orphelins, sans abri et sans défense en face de la gloire et de la grandeur de Dieu. Et les voilà qui, à cette seule pensée, tremblent et sont saisis d'épouvante : *Timuerunt valde*. Hélas ! l'homme abandonné à lui-même est trop misérable, trop faible et trop petit en face de Dieu, si l'Homme-Dieu ne l'accompagne ! Son humanité, qu'il nous a empruntée, est le nuage mystérieux qui peut seul nous mettre à l'ombre des rayons de la majesté infinie de Dieu, seul nous permettre de tenir élevés nos faibles regards et notre cœur si timide et si vacillant, et est seul capable enfin de nous inspirer une confiance familière et respectueuse envers la divinité (1).

Mais l'aimable Jésus, ajoute l'évangéliste, s'approchant avec la plus grande bonté des trois disciples et étendant sa main sur eux, leur dit : « Levez-vous et ne craignez point (2). » Béni soit-il mille et mille fois, mes frères, ce divin Jésus ! Voilà la charge de ce tendre et miséricordieux Sauveur, dont la mission a été, en venant dans ce monde, de servir de médiateur entre l'homme et Dieu, c'est-à-dire d'élever jusqu'à Dieu, par sa miséricorde et par sa bonté, ceux que la pensée de la grandeur de sa majesté confond, et que la voix terrible de sa justice épouvante et terrifie (3).

(1) *Timuerunt ne Christus raperetur ab eis, sicut Elias, in curru igneo, et soli desererentur (Emis.).*

(2) *Et accessit Jesus et tetigit eos, dixitque eis : Surgite et nolite timere (Matth. xvii).*

(3) *Quos Dei intonantis vox et majestas prostraverat, Christi huma-*

Remarquons toutefois que l'historien sacré, en nous racontant cette circonstance, observe que les apôtres tombèrent, non pas d'une manière quelconque, mais *la face contre terre*, bien différemment des soldats qui, étant allés prendre le Sauveur dans le jardin des Oliviers, tombèrent les épaules contre terre et la face en l'air : *Abierunt retrorsum*. Les choses se passèrent de cette manière, parce que, dit l'interprète sacré, c'est le propre des élus de se prosterner devant Dieu la face contre terre, et des réprouvés d'observer le sens contraire (1). C'est que les impies, les pécheurs, les réprouvés, en effet, lorsqu'ils sont humiliés et punis par la majesté divine, tombent avec un sentiment d'aversion et de haine contre Dieu, en sorte qu'ils blasphèment contre lui comme des désespérés et multiplient leurs délits dans le temps même où ils en sont punis. Mais, quant aux justes et aux pénitents, lorsque Dieu se manifeste à leur esprit par sa lumière et à leur cœur par sa grâce, ils tombent aussi ; ils se prosternent en sa présence dans des sentiments de respect, de résignation, d'humilité et d'amour envers lui. C'est pourquoi cette chute des apôtres fut un acte de profonde adoration de leur part, selon le sentiment d'Origène et de saint Jean Chrysostome, cités par l'Émisène.

nitas erigit, ut erectos rursum sistat Deo ; ad hoc enim venerat ipse, qui est Dei mediator et hominum (A Lap.).

(1) Quia electorum est in faciem cadere, reproborum in dorsum. — Prociderunt, id est adoraverunt. — Beati illi quos tangit Jesus ! Beati quos salus tangit et vita ! Surgunt enim sine timore, et securi sunt !

Cependant, autre chose est de tomber à terre à la voix de Dieu, comme Saul ; autre chose de tomber comme Ananie. Saul tombe persécuteur, pour se relever apôtre ; Ananie tombe chrétien, pour mourir en réprouvé. Il en arrive ainsi parce que, quand c'est la voix du Dieu de miséricorde qui nous réprimande, qui nous menace, qui nous humilie, qui nous frappe et qui nous renverse, elle est toujours suivie de sa grâce et de son secours : ces dons nous font ressusciter à une vie nouvelle, nous convertissent, nous sanctifient, nous consolent et nous couronnent. Or, c'est précisément ce qu'il en résulta pour les disciples sur le Thabor. Renversés par la voix de Dieu, pour leur instruction et non point par châtiment, Jésus s'est trouvé là prompt à les secourir et à les relever. Heureux ceux qui, étant humiliés, mortifiés, affligés par Jésus, ne cessent d'être fidèles, obéissants et résignés à Jésus, et adorent humblement Jésus ! Car Jésus s'approchera d'eux, il les relèvera de son bras puissant de leur découragement ; il les calmera dans leur crainte et leur fera entendre sa parole. Or, y a-t-il un bonheur plus grand que d'être touché par la main toute-puissante de Jésus et d'entendre sa voix ? Oh ! qu'ils sont assurés et sans crainte, et comme ils ressuscitent à la grâce et à l'immortalité, ceux au cœur de qui Jésus parle, que Jésus, vrai salut, guérit, et que Jésus, vie véritable, vivifie !

SECONDE PARTIE.

Revenus de leur extase de joie et de crainte, et après s'être relevés de terre, les apôtres, jetant les regards autour d'eux, virent de nouveau le Sauveur ; mais il était seul (1). Et, d'ailleurs, qu'est-il besoin d'autres personnes où Jésus se trouve ? Sans Jésus la possession de tous les biens ne sert à rien ; sa possession seule suffit abondamment à nous compenser de la perte de tout ; car, dit saint Paul, Jésus est tout : il est la lumière qui nous éclaire, la grâce qui nous soutient, la joie qui nous console, la récompense qui nous est donnée pour tout ; l'on retrouve tout, l'on possède tout, en un mot, quand on retrouve et que l'on possède Jésus : *In ipso omnia*.

Mais ces mêmes paroles de notre évangile, quoique très-simples, renferment encore un grand mystère. Origène l'explique ainsi : Moïse et Elie qui, à la fin de cette vision, disparaissent et laissent le Sauveur seul en compagnie des trois apôtres, signifient que, dès ce jour, la loi représentée par Moïse et par les prophètes personnifiés dans Elie, s'est changée et est allée se perdre dans l'Evangile seul de Jésus-Christ (2). Selon un autre interprète, Moïse et Elie, qu'on ne voit plus, indiquent que la mission de la loi et des pro-

(1) *Levantes autem oculos suos, neminem viderunt, nisi solum Jesum (Matth. xvii).*

(2) *Facti enim fuerant unum, Moyses, id est lex, Elias, id est prophetæ : conversi ambo in Evangelium Christi (Loco cit.).*

phètes est finie aujourd'hui, que Jésus-Christ s'est enfin manifesté dans la gloire de son royaume spirituel et qu'il a été reconnu avec tant de solennité par son Père céleste, à la face du ciel et de la terre, comme le Fils de Dieu, le Messie, le Rédempteur et le Maître du monde. Moïse et Elie se retirent, après avoir rendu ce dernier hommage à Jésus-Christ. Les serviteurs disparaissent, puisque le Maître s'est montré ; les figures s'évanouissent, parce que celui qui était figuré est venu ; les prophéties cessent, parce que celui qui les accomplit est présent ; les ombres font donc place à la réalité ; les images s'effacent devant l'original ; les précurseurs rentrent dans le néant en présence du Messie, et les hommes s'anéantissent en face de Dieu (1).

Remarquons, pour notre plus grande consolation, que de même que les trois apôtres, après la vision, restèrent seuls avec Jésus (2), de même aussi Jésus resta seul en compagnie des disciples. Or, comme Moïse et Elie représentaient la Synagogue ; ainsi les trois apôtres, Pierre à leur tête, représentent l'Eglise, non-seulement avec tous les pasteurs qui la gouvernent, mais de plus avec tous les fidèles qui la composent. Jésus-Christ, que Moïse et Elie laissent aujourd'hui avec les apôtres, est le même que la Synagogue a cédé et transmis à l'Eglise, qui devient la

(1) Cum Patris vox cœpit Filium commendare, servi discesserunt. Postquam Christus apparuit, non fuit necessaria legis umbra, nec vaticinatio prophetalis.

(2) Neminem viderunt nisi solum Jesum.

propriété de l'Eglise et qui commence d'habiter dans l'Eglise, promettant d'y demeurer jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi*. Désormais donc le ministère de faire annoncer au monde le Rédempteur, que la Synagogue était seule chargée de prédire, est passé à l'Eglise ; c'est elle dorénavant qui doit appeler tous les hommes à connaître, à aimer et à posséder ce Rédempteur que la Synagogue n'avait fait que figurer et promettre.

Enfin Jésus-Christ, qui reste seul avec les apôtres, après que se sont retirés Moïse, qui inspire la crainte avec son épée ; Elie, qui épouvante avec son char de feu, est le même qui est resté avec nous et parmi nous sous l'aspect de la plus grande bonté, comme un frère, un époux, un ami ; nous pouvons donc traiter avec lui seul à seul, comme avec un égal, en usant de la plus grande confiance à son égard.

Cependant une vision si extraordinaire, un mystère si grand et si profond, qui en contenait tant d'autres, surpassait à un degré par trop élevé l'intelligence toute charnelle des Juifs. C'est donc en vain que les trois apôtres auraient assuré, même par serment, de l'avoir vu s'accomplir sous leurs propres yeux, ils n'auraient jamais réussi à le persuader aux Juifs ; au contraire, par un fait semblable, il les auraient exaspérés davantage et auraient attiré au Sauveur plus de haine que d'amour, plus de jalousie que de dévotion : aussi voilà pourquoi Jésus-Christ, en descendant de cette montagne avec les trois apôtres,

leur dit : « Gardez-vous de raconter à personne ce que vous avez vu en ce jour de vos yeux (1). » Il ne leur imposa pas de tenir secret, pour toujours, ce mystère, mais seulement jusqu'au jour où il serait ressuscité des morts. Car la seule résurrection d'entre les morts, par laquelle Jésus-Christ devait changer en un clin d'œil la misère et la faiblesse de son corps mortel en la gloire et en la majesté d'un corps immortel ; sa seule résurrection, dis-je, démontrant la divinité de sa personne et la liberté de son sacrifice, pouvait rendre croyable le mystère si glorieux du Thabor. C'est donc seulement alors qu'il devait être annoncé aux hommes (2). Et ce n'est, en effet, qu'après sa résurrection que les apôtres et les évangélistes ont annoncé aux peuples chrétiens ce mystère, le plus grand peut-être et le plus glorieux de la vie mortelle du Sauveur.

Nous autres chrétiens fidèles, nous avons non-seulement la foi en ce mystère et nous le connaissons ; mais nous en avons la grâce et la participation ; car, Jésus-Christ ayant toujours agi en qualité de chef, la grâce et la gloire de tous ses mystères sont par conséquent communs aux membres. Cette transfiguration du corps réel de Jésus-Christ fut donc une fi-

(1) Et descendantibus illis de monte, præcipit eis dicens : Nemini dixeritis visionem (*Matth.* xvii).—Quia neque ipsi persuadere possent, et Judæi magis exasperarentur (*Expos.*).—Donec Filius hominis a mortuis resurgat (*Matth.* xvii).

(1) Conveniens erat, ut hæc tanta ejus gloria tunc primum prædicaretur, quando carnis mortalitate exutus, nova resurrectionis gloria indueretur (*Expos.*).

gure de celle qu'il devait opérer plus tard et qu'il opère chaque jour dans son corps mystique, l'Eglise, en transformant, par sa grâce, les enfants des hommes en vrais enfants de Dieu (1). Ainsi le Père céleste, en disant à Jésus-Christ : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, » a, selon saint Cyprien, prononcé ces paroles aussi pour nous ; il a voulu graver dans notre esprit ces deux dénominations de *filis* et de *bien-aimés*, au-dessus desquels il n'y a rien de plus doux ni de plus suave. Oh ! amour infini de notre Père céleste ! Il a non-seulement voulu, par ces paroles pleines de tant de suavité et de douceur, honorer son Fils consubstantiel, mais de plus attendrir les cœurs de ses enfants adoptifs, et gagner notre confiance et notre amour, en nous faisant entendre que si nous nous unissons à Jésus-Christ par la grâce, et si nous nous incorporons à lui, nous nous transformerons nous-mêmes en fils de Dieu, et qu'en retraçant en nous les privilèges de la personne du Sauveur, nous mériterons de recevoir ses propres noms et d'être traités comme des enfants, et des enfants bien-aimés (2).

Comprenez-donc bien, chrétiens, la noblesse de la condition à laquelle vous êtes appelés : à être enfants de Dieu (3) !.. Pourquoi donc tant de soins, tant d'efforts, tant de soucis, tant de sacrifices et souvent

(1) Dedit eis potestatem filios Dei fieri (*Joan.* 1).

(2) Duo grata vocabula Filius et dilectus nostris sensibus imprimuntur. — Ut communio nominum nos societ collegio numerum ; et tantæ dulcedinis nomina nostrum emolliant animum, et accendant devotionis affectum (*Expos.*).

(3) In spe gloriæ filiorum Dei (*Rom.* v).

tant de bassesses pour obtenir des honneurs terrestres? honneurs vains, qui ne vous donnent point le mérite que vous n'avez pas et qui, bien loin de vous grandir aux yeux de Dieu, vous rendent plutôt méprisables aux yeux des hommes; honneurs trompeurs qui, en flattant votre orgueil, rendent malheureux votre cœur; honneurs fugitifs, qui, au bout d'un petit nombre d'années, de quelques jours peut-être vous seront enlevés par la main de l'inexorable mort, et ne laisseront à votre âme que le dégoût d'en avoir joui et le remords d'en avoir abusé. Pourquoi donc, insensés d'esprit et charnels de cœur que vous êtes, pourquoi tant les rechercher, pourquoi les aimer jusqu'à y sacrifier le corps et l'âme, le temps et l'éternité (1)?

O sainte foi de Jésus-Christ! qu'es-tu donc devenue parmi les chrétiens? Que ne fait-on pas, que ne tente-t-on pas pour devenir serviteur d'un roi de la terre, peu importe le grade? Pourquoi si peu de soin pour devenir, non point serviteur, non pas seulement amis, mais enfants du grand Monarque des cieux? Ah! si le stimulant de la véritable gloire nous pousse, si l'ambition nous transporte, aspirons à des choses plus solides et plus durables. Empressons-nous de rentrer en grâce avec notre Dieu, de reprendre le vêtement de la charité divine, qui nous transformera dès maintenant en vrais enfants de Dieu; si bien que nous pourrions redire en toute vérité :

(1) *Filii hominum, usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium (Ps. iv)?*

« Dieu, le Créateur, le Maître du ciel et de la terre est notre Père, et nous sommes ses enfants (1). » Efforçons-nous de devenir tels dès à présent, quoi qu'il nous en coûte ; car, si nous sommes les enfants de Dieu dans le temps, nous serons avec toute raison ses héritiers dans la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

(1) Si filii et hæredes (*Rom. viii*).

ONZIÈME HOMÉLIE.

La Vision de Dieu dans le Ciel.

Videmus nunc per speculum et in enigmate,
tunc autem facie ad faciem. (I COR., XIII.)

Notre divin Sauveur, dans tous les miracles dont nous avons précédemment parlé, eut pour but de nous montrer en figure les miracles qui vont faire le sujet de nos pieuses considérations. Dans tout ce qu'il fit sur la terre, il eut toujours en vue de nous rappeler et de nous représenter le ciel comme en perspective, afin de nous montrer la vérité de l'oracle contenu dans l'évangile de ce jour et qu'il prononça en présence des Juifs, quand il leur dit : « Vous êtes terrestres, parce que vous venez de la terre ; pour moi, je suis céleste, parce que je suis descendu du ciel (1). »

Une des raisons encore pour laquelle Jésus-Christ voulut se transfigurer et se montrer aux disciples sur le Thabor dans la magnificence de tant de gloire et de tant de beauté, fut afin de nous donner en leur personne un essai, une preuve de fait du miracle

(1) Vos deorsum estis ; ego de supernis sum (*Joan.* VIII).

de la béatitude des saints qu'il nous avait annoncée par les paroles (1). En effet, Jésus-Christ transfiguré et ayant rendu, durant quelques instants, les apôtres heureux sur la terre, est la plus belle figure et la preuve la plus manifeste du grand miracle par lequel Dieu, se dévoilant, comblera éternellement de bonheur les saints dans le séjour de sa gloire. Car, dans le ciel, dit saint Jean, « quand Dieu se découvrira, nous deviendrons semblables à lui, parce que nous le verrons comme il est en lui-même (2). » Et saint Paul a ajouté : « En contemplant dans les cieux, face à face et à découvert, la gloire de Dieu, nous serons transformés en Dieu (3). » Si bien que, selon le témoignage de ces deux apôtres, les plus éclairés dans les mystères de la religion de Jésus-Christ, Dieu seul forme la félicité des saints, en tant qu'ils soient cependant gratifiés de sa vision et de la ressemblance céleste avec lui.

Nous ne nous éloignons donc pas de la doctrine profonde de ces deux apôtres, en parlant encore aujourd'hui du grand miracle de la transfiguration de notre divin Sauveur dans le sens anagogique, c'est-à-dire en tant qu'il a été lui-même le modèle et la figure de la béatitude extérieure pour laquelle nous

(1) Quare Salvator in illam claritatis speciem transfigurare se voluit, nisi ut illius gloriæ, quam prædicabat, nos faceret certiores (*Expos.*, Emis.)?

(2) Cum apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est (*I Joan.* III).

(3) Nos autem revelata facie, gloriam Dei speculantes, in eandem imaginem transformamur (*II Cor.* III).

avons été créés. Et comme un tel sujet est trop important et trop vaste pour que nous puissions le traiter convenablement dans un seul discours, nous nous réservons de vous entretenir demain du miracle de la ressemblance avec Dieu que Jésus-Christ opérera en nous. Pour aujourd'hui, nous tâcherons d'étudier, aussi bien que nous le pourrons, la vision de Dieu que nous obtiendrons aussi par Jésus-Christ : cherchons, mes frères, à connaître quelque peu la gloire et la félicité qui sera un jour notre partage, lorsque nous serons appelés à contempler face à face, dans le ciel, selon le langage de saint Paul, l'essence infinie, la nature parfaite, Dieu lui-même, que nous ne voyons ici-bas que dans le miroir de ses ouvrages et à travers l'énigme de la foi (1). O sainte vision de Dieu ! sujet abstrait et profond, j'espère vous rendre claire et sensible à l'aide de l'Écriture et des Pères ; je compte, mes frères, sur votre intelligence, qui sait si bien s'élever aux plus hautes pensées, malgré l'obscurité de cette parole que je suis si heureux de vous annoncer.

PREMIÈRE PARTIE.

Qui pourrait donc se former une idée juste et concevoir seulement dans son esprit, sinon expliquer par le langage, les secrets du séjour éternel ? Qui peut parler dignement de ce haut mystère de la félicité des saints, en présence duquel recule la péné-

(1) *Videmus nunc per speculum et in enigmate; tunc autem facie ad faciem.*

tration d'un Thomas, reste muette l'éloquence d'un Augustin, s'arrête l'élévation d'un saint Jean et se confond le génie d'un Paul, qui, comme hors de lui-même par la stupeur et l'enchantement dont il est saisi, avoue que tout ce qu'il sait en dire est de n'en rien dire, et se contente de s'écrier seulement : « L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit humain n'a jamais pu comprendre les richesses de la récompense que Dieu, dans sa libéralité infinie, réserve dans le ciel à ceux qui l'aiment (1). »

La terre entière, avec la variété infinie des plaisirs, des joies et des délices qu'elle procure par tant de créatures qui cependant nous enchantent et nous font oublier le Créateur; la terre entière, dis-je, ne peut nous servir de terme de comparaison, de manière à pouvoir nous former aucune idée de la félicité du ciel. En effet, dit saint Augustin, que peut-il y avoir de commun entre le dernier réduit et la résidence royale, entre l'escabeau et le trône, entre le sol de la malédiction et le séjour de la bénédiction éternelle, entre la prison des exilés et l'habitation des compréhenseurs, entre la ration des rebelles et la table des enfants, entre l'assistance que Dieu prête, même dans ce monde, aux réprouvés et la rémunération qu'il réserve aux élus; entre les biens enfin par lesquels Dieu punit souvent ses ennemis et les richesses avec lesquelles il récompense ses amis (2)?

(1) Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus diligentibus se (*I Cor.* II).

(2) Miserorum sunt hæc damnatorumque solatia, non præmia beatorum (*De Civ.* XII, 24).

Puis donc que c'est de Dieu seul que nous peuvent venir les idées de son royaume, nous nous contenterons d'interroger sa parole, l'Écriture, et, avec l'aide des saints Pères, nous expliquerons les principaux passages dans lesquels Dieu nous a dit quelque chose de son bienheureux royaume ; nous verrons qu'ils sont si profonds, si au-dessus des pensées humaines, que l'homme n'a pu les inventer et que, dans leur élévation même, ils démontrent leur divine origine et leur vérité.

Nous avons vu hier que l'évangéliste commence l'histoire de la transfiguration par faire observer qu'elle arriva après six jours : *Post sex dies* ; que ces six jours se rapportent aux six jours de la création, durant lesquels tout ce que Dieu fit, fut souverainement bon, et après lesquels le Seigneur, comme il est encore écrit, cessa d'opérer et se reposa (1). Les apôtres, qui ne sont admis qu'après six jours à jouir du repos et de la joie de Jésus-Christ transfiguré sur la terre, représentent, selon Bède, tous les élus, qui, eux aussi, ne peuvent être admis au repos et à la joie de Jésus-Christ, dans les cieux, qu'après avoir fait des bonnes œuvres pendant les six jours ou les différents âges de la vie (2).

Lors donc que l'âme fidèle a accompli les six jours

(1) *Post sex dies, vidit Deus universa quæ fecerat, et erant valde bona. — Et requievit die septimo ab universo opere quod patrarat (Gen. 1).*

(2) *Quia sex diebus Deus creaturam formavit, septima autem die requievit ; recte per sex dies opera bona exprimuntur, quibus ad requiem pervenire debeamus (Com. in 9 Marc.).*

de son saint travail sur la terre : *Post sex dies*, la voyez-vous, qui, s'endormant de la mort précieuse des justes dans le baiser de paix, s'envole, selon qu'il est prédit, à la recherche de son repos éternel, dans le sein de Dieu (1) ! Et encore le juste, le voyez-vous aussi, qui, avec le signe de la prédestination, plein d'espérance et surabondant de joie, précédé de l'ange fidèle, suivi du cortège de ses vertus, monte le vrai Thabor, la montagne du Seigneur, son saint lieu, où parviennent seuls à mettre le pied ceux qui se présentent avec des mains innocentes et l'âme pure (2) !

Représentez-vous un aveugle-né qui, par un des plus beaux jours du printemps, transporté sur la cime d'une montagne d'où l'on découvre tout autour de soi un immense horizon, un pays charmant, y reçoit tout à coup miraculeusement la vue, dans quelle extase d'étonnement et de délices ne reste-t-il pas plongé en voyant, pour la première fois, la voûte azurée des cieux, la beauté du soleil, le charme de la lumière, l'émail des couleurs, le calme majestueux de la mer, la gracieuse gentillesse des fleurs, la richesse des plantes, la variété des oiseaux, l'abondance infinie des objets qui ornent et qui embellissent la terre ? Il avait entendu mille fois parler de toutes ces choses ; mais il n'avait pu, dans la profonde obscurité de son esprit, s'en former que des idées vagues

(1) *In pace in idipsum dormiam et requiescam (Ps. xxx).*

(2) *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus et mundo corde (Ps. xxiv).* — *Nesciens quid diceret (Marc. ix).*

et imparfaites. Or, ce n'est ici qu'une très-pâle image de la surprise, de l'éblouissement, du plaisir et de l'enchantement que l'âme éprouve à son entrée dans la Jérusalem céleste. Les apôtres nous en donnent quelque idée sur le Thabor, lorsqu'au sortir de leur sommeil, tout à coup la terre disparut, le ciel s'ouvrit, eux-mêmes se virent environnés d'une lumière divine et enlevés au contact des hommes pour entrer en relation avec les saints : ils restèrent alors sans mouvement et sans haleine ; Pierre seul articula quelques paroles, sans même savoir ce qu'il disait : *Nesciens quid diceret*, puisqu'il demandait de construire en ce lieu trois tabernacles. Or Dieu, les ayant tous enveloppés d'un nuage, fit par cela seul comprendre que la Jérusalem céleste n'est point un tabernacle de construction humaine : *non manufactum*, mais d'une architecture divine, et que, pour la vie céleste, il n'est pas nécessaire qu'il y ait ou qu'il n'y ait point d'habitation ou de région particulière. Toutefois, le paradis est appelé la cité de Dieu, non-seulement parce que Dieu y règne, mais parce que c'est lui qui le forme et qu'il se trouve dans l'immensité, dans la toute-puissance, dans la vertu de la nature infinie qui reçoit tous les élus, et dans la compagnie de l'Agneau, selon ces paroles de saint Jean : « Dans la béatitude éternelle il n'y a ni maison, ni temple, parce que le Dieu tout-puissant et l'Agneau divin forment en eux-mêmes un tabernacle pour les saints, et ils sont une maison et un temple (1). »

(1) *Nubes obumbravit illos ; in illa namque coelestis vite gloria domus*

Cependant, afin de se mettre à la portée de notre courte intelligence, le même apôtre nous décrit cette habitation des saints comme une ville, mais d'une forme tout-à-fait singulière et composée de matériaux tout mystérieux et divins. A son entrée donc dans ce bienheureux séjour, quand l'âme sainte, en se voyant dans une région si nouvelle, dans une atmosphère si pure, dans une cité si lumineuse, se sera un peu remise de son premier étonnement, elle s'écriera dans un tout autre transport que celui de Pierre : Oh ! que je suis fortunée, grand Dieu, de me trouver dans un séjour si heureux ! *Domine, bonum est nos hic esse !* O Jérusalem ! ô sainte cité de Dieu ! ah ! que ma foi ne m'a pas trompée ! Tout ce que j'avais entendu raconter de tes merveilles et de tes grandeurs, je le retrouve mille et mille fois plus grand et plus beau que je ne l'avais cru et infiniment supérieur à toutes les idées que je m'en étais formées (1) ! Oh ! comme sont merveilleuses et surprenantes les douze grandes marguerites qui forment ses portes ! Oh ! comme sont délicieuses les eaux du fleuve divin qui la traversent et qui portent partout la douceur et la joie ! Oh ! quelle beauté

necessaria non erit, testante Joanne : Templum non vidi in ea ; Dominus enim omnipotens templum ejus (*Com. 2 Marc.*).

(1) Domine, bonum est nos hic esse. — Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei (*Ps. xxxvi*). — Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini (*Ps. xlvii*). — Duodecim portæ, duodecim margaritæ (*Apoc. xxi*). — Fluminis impetus lætificat civitatem Dei (*Ps. xlvii*). — Non eget sole, neque luna. Claritas Dei illuminavit eam. Lucerna ejus est Agnus (*Apoc. xxi*).

l'entoure ! quelle lumière l'éclaire ! La nuit n'y répand jamais ses ombres ; aucun nuage n'obscurcit son immortelle magnificence. Cependant il n'y a ni lune ni soleil ! Ah ! je le comprends : qu'est-il besoin de soleil et de lune où se trouve l'Agneau divin qui la fait briller de sa splendeur éternelle ?

Mais de qui se composent ces nobles armées, ces troupes joyeuses qui viennent à ma rencontre ? Seraient-ce les élus que la terre, cette vallée de larmes, a envoyés au ciel ? Ce sont eux, oui, je les reconnais. Voilà les patriarches, entourés de leurs antiques figures et des symboles de la foi ; voilà les prophètes, tenant entre leurs mains les livres des oracles, emblèmes de l'espérance ; voilà les apôtres, revêtus de l'or de la charité. Oh ! je vois les martyrs, comme leurs forces se manifestent ! je vois les docteurs, comme leur science s'étale ! je vois les pénitents, comme leur humilité brille ! je vois les vierges, comme leur candeur resplendit ! je vois les justes de toutes conditions et de tout âge des deux testaments, comme leur mérite et leurs vertus éclatent ! Leurs corps, dépouillés de ce qu'ils avaient de grossier et de terrestre, se confondent avec la substance spirituelle, et la lumière céleste, qui les revêt plus qu'elle ne les couvre, les embellit et en fait l'admirable ornement (1).

Oh ! bienheureux séjour, mes frères ; qu'il fait bon rester là ! Un calme profond sert de confins et de murailles à cette cité céleste. Le repos et la paix y règnent. La source des larmes y est tarie pour tou-

(1) *Amictus lumine sicut vestimento (Ps. ciii).*

jours. Aucune plainte, aucun cri de douleur et nul gémissement ne s'élèvent pour troubler la joie de ces lieux enchanteurs. On n'y manque d'aucune consolation ; on n'y souffre aucune peine ; on n'y désire aucun bien ; on n'y craint aucun mal. Immortelle jeunesse, qui ne redoute pas la vieillesse ; santé toujours florissante, sans être sujette à maladie ; repos que ne produit pas la fatigue, joie sans aucun mélange de tristesse, jouissance qui n'éprouve aucun ennui, paix que la discorde n'altère point, vie qui ne craint jamais la mort (1) !

Si le paradis n'était que l'exemption de tous les maux et la jouissance de tous les biens, les plus douloureux sacrifices ne seraient-ils pas bien utilement employés pour l'acquérir, mes frères ? Et cependant tout cela, il est vrai, se trouve en paradis, mais ce n'est pas encore le paradis. Les apôtres auraient-ils été si heureux sur le Thabor, en compagnie de Moïse et d'Elie, s'ils n'avaient point eu Jésus-Christ avec eux ? Et le seul soupçon qu'il pouvait s'éloigner et disparaître à leurs regards, ne les jeta-t-il point dans l'épouvante et la frayeur ? De même, les saints dans le ciel seraient malheureux, s'ils n'avaient d'autre félicité que la compagnie des saints.

En effet, notre âme, créée de Dieu pour Dieu, ne peut être heureuse qu'en Dieu et avec Dieu, dit saint

(1) Bonum est nos hic esse. — Qui posuit fines tuos pacem (*Ps. lx*). — Ut requiescant a laboribus suis (*Apoc. xiv*). — Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. — Mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra : quia prima abierunt (*Apoc. xxi*).

Augustin (1). Sur cette terre même l'âme ne cherche que Dieu. De là vient qu'elle le demande à tout ce qui l'entoure ; qu'elle s'élance à la rencontre de tout ce qui lui offre une étincelle de bien, émanation de la bonté infinie ; qu'elle dédaigne toujours les biens présents et qu'elle soupire après les éloignés ; car les biens éloignés lui apparaissent sous l'image de quelque chose d'infini. Comme elle aspire toujours à l'éternelle vérité en tout ce qu'elle prétend connaître ; de même, en tout ce qu'elle prétend aimer, elle aspire au souverain bien. Dans les plaisirs mêmes qui la dégradent, elle ne cherche, sans s'en apercevoir, que la perfection et l'amabilité infinies, et, en fuyant Dieu, implicitement elle ne cherche et n'aime que Dieu (2).

Or, si telle est la disposition de l'âme, même ici-bas, malgré toutes les illusions qui l'éblouissent, tous les fantômes qui l'aveuglent, tous les objets sensibles qui l'égarent, imaginez alors ce qu'elle sera quand, dépouillée de tout, même de son corps, esprit simple, suivie de ses seules bonnes œuvres, elle entrera dans le monde de la réalité, où tout est vrai, tout est solide, tout est sérieux, tout est important, tout est éternel ; où, rendue à la vivacité de son instinct prodigieux, elle ne voit en Dieu que l'unique objet capable de remplir l'immensité de ses désirs et

(1) *Creasti nos, Domine, ad te ; et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te (Aug.).*

(2) *Cognoscunt in omni cognito, et adamant in omni amato (Ap. de Thom.).*

l'ardeur de ses vœux ! Oh ! le Dieu de mon cœur, s'écriera-t-elle, en s'avancant dans cet heureux séjour, où êtes-vous ? Si je n'ai cherché que vous sur la terre, quel autre que vous puis-je désirer, et en quel autre, si ce n'est en vous, puis-je maintenant me reposer ? N'ayant voulu que Dieu dans le temps, oui, c'est Dieu que je veux dans l'éternité (1). O vous ! grand Dieu ! qui voyez et lisez dans le fond de mon cœur, vous savez ce que ce cœur vous dit, ce qu'il vous demande ; vous savez que mon unique désir est de me rencontrer face à face avec vous ; vous savez que ce cœur palpite pour vous, aspire vers vous, qu'il court tout haletant vers vous, plus empressé que le cerf blessé ne cherche l'eau qui doit adoucir l'ardeur de sa plaie. Oh ! où est-il ce Dieu ? Qu'on me le montre, qu'on me le découvre : je veux le voir ! Bons anges, découvrez-le moi ; saints du ciel, indiquez-le moi ; et vous, ô Marie ! pourquoi tardez-vous encore à me montrer ce Jésus béni, fruit immaculé de votre sein virginal ? L'exil n'est-il point fini ? N'ai-je pas versé assez de larmes ? N'ai-je pas assez soupiré dans la vallée de la douleur ?

Ces désirs de l'âme si fervents et si violents, mais si justes et si légitimes, seront satisfaits. Jésus-Christ a dit dans l'Évangile : « Celui qui m'aime sera aimé

(1) Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. — Tibi dixit cor meum, exquisivit te facies mea ; faciem tuam, Domine, requiram (*Ps. lxxii*). — Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus (*Ps. xxv*). — Jesum benedictum fructum ventris tui, post hoc exilium ostende.

de mon Père comme son fils, et, à plus forte raison, j'aimerai moi-même, et, pour preuve de mon amour, je me montrerai à lui sans voile et sans nuage (1). » Or, il accomplit déjà cette belle promesse sur le Thabor avec les trois apôtres; et, comme il nous la fit encore dans leur personne, il l'accomplira aussi avec nous dans le ciel. C'est pourquoi il se manifesta aux trois disciples sur le Thabor dans la même attitude de splendeur et de gloire que celle où il se montre aux saints et aux élus (2). Nous aussi, mes frères, nous le verrons avec sa face divine éclatante comme un soleil, et avec ses vêtements plus resplendissants que la neige (3).

Mais l'évangéliste ne s'est servi de cette similitude de la neige et du soleil que parce que nous ne connaissons rien de plus resplendissant que cet astre, ni rien de plus blanc que cet élément. Or, ces comparaisons sont bien au-dessous de la réalité; car il est impossible qu'aucune créature représente pleinement la gloire du Créateur. Nous sommes donc assurés et certains que notre divin Sauveur resplendit sur le Thabor, et qu'il resplendira dans le ciel d'une lumière beaucoup plus vive, qui éclipsera celle du soleil, et que sa blancheur et son éclat seront infini

(1) Si quis diligit me, diligetur a Patre meo; et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum (*Joan.* xiv).

(2) Talis tunc apostolis apparuit, qualis post judicium electis omnibus apparebit.

(3) Factus est aspectus ejus sicut sol; vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix (*Matth.* xvii).

ment au-dessus de la neige (1). Or, qui pourrait jamais expliquer ou décrire l'enchantement, la joie de l'âme à la vue de la sainte humanité de Jésus-Christ glorifiée, environnée d'une splendeur divine, assise sur le trône de sa gloire; et cela non en passant et pour un moment, comme Moïse la vit sur le Sinaï et les apôtres sur le Thabor, mais posément et dans un état permanent, en sorte qu'elle pourra à loisir y fixer sa vue et beaucoup plus son cœur, la contempler, l'adorer dans toute la splendeur de sa magnificence et de sa grandeur? Oh! spectacle enchanteur! Oh! vision ravissante! Oui, l'âme répétera dans une extase de merveille et de joie : O doux et amoureux Jésus! le voici ; je vois enfin ce Rédempteur divin, mon Sauveur et mon Époux ; je le vois comme il est en lui-même! Oh! quelle beauté sur sa face! quelle majesté sur son front! quelle grâce dans son regard! quelle amabilité sur ses lèvres! quelle splendeur dans ses plaies! quelle gloire sur son trône! Sa grandeur me ravit; sa bonté m'enflamme; sa douceur m'inonde, m'enivre et me transporte. Je comprends maintenant pourquoi Pierre avait dit que les anges désirent contempler cette face divine; car il semblait que, l'ayant au milieu d'eux, ils ne devaient plus le désirer; mais plus ils le voient, plus ils désirent vivement de le voir encore, et, bien que satisfaits, ils ne sont jamais rassasiés (2).

(1) Nihil Evangelista sole splendidius, nihil candidius nive invenire poterat, cui Christi faciem et vestimenta assimilaret. Nos tamen splendidiorem esse non dubitamus (*Expos.*).

(2) In quem desiderant angeli prospicere (*I Pet. 1*).

Mais quelle est cette auguste matrone, cette reine majestueuse assise auprès de Jésus, qui partage avec lui les hommages de l'univers et qui, par sa beauté, augmente la joie des saints et la gloire de cet heureux séjour? Ah! je la reconnais à son aspect gracieux, à son aimable sourire, à son regard miséricordieux, à son magnifique manteau orné de l'or de la charité et embelli de la riche variété de toutes les vertus. C'est la vraie Bethsabée, que le véritable Salomon a placée à sa droite sur un trône resplendissant comme le sien (1). Oui, c'est ma mère, c'est Marie! O douce, ô divine Marie! ô reine, ô avocate, ô ma tendre mère! enfin je vous vois et je vous contemple; il m'est donné d'être auprès de vous et d'être heureux avec vous pour toujours!

Les apôtres, en voyant la face de Jésus-Christ resplendissante comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige, restèrent hors d'eux-mêmes, stupéfaits et ravis d'enchantement. Et cependant ils ne virent qu'une très-faible partie de sa gloire; car Moïse et Elie seuls lui servaient de cortège.

Or, que sera-ce quand les saints verront ce divin Rédempteur dans toute la gloire de son royaume, sur un trône éclatant de mille feux, entouré par des millions d'esprits bienheureux, qui sont heureux de faire leur cour au Verbe éternel uni à son humanité, de le servir comme leur maître et de l'adorer comme leur Dieu? Quel beau spectacle, mes frères! Voici

(1) *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* (Ps. XLIV).

les anges, les archanges, les principautés, les vertus, les dominations, les puissances des cieux qui, au nom de toute la création, lui offrent les hommages et les adorations de l'univers ! Voici les bons anges gardiens des hommes qui, prosternés en sa présence, lui présentent les vases précieux, les parfums mystérieux des prières des justes. Là sont les anciens du peuple des élus qui, déposant à ses pieds leurs couronnes au nom de tous les saints, lui renvoient les mérites et la gloire de toutes leurs vertus ; ici se trouvent les vierges qui, tout éclatantes de blancheur, de grâces et d'une beauté particulière, les mains chargées des lis de l'intacte candeur, se tiennent à côté de l'Agneau avec la confiance des épouses, exhalent de leur cœur l'odeur suave de la chasteté, et laissent s'échapper de leurs lèvres très-pures le cantique nouveau et mystérieux d'amour que nulle autre bouche ne peut répéter. Et tous ces chœurs divers des esprits bienheureux ne se lassent jamais de réunir leur voix en un harmonieux concert et de redire à l'Agneau : « Seigneur, vous nous avez tous rachetés par votre sang précieux, sans distinction ni de langage, ni de tribu, ni de peuple, ni de nation, et vous avez fait de nous tous un seul royaume à notre Dieu (1). Bénédiction, louanges, reconnaissance, sagesse, splendeur, gloire, honneur, vertus et forces

(1) Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo, ex omni tribu et lingua, et populo, et natione ; et fecisti nos Deo nostro regnum. — Benedictio et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor et virtus, et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum (*Apoc. x*). — Et cantabant quasi canticum novum.

soient à jamais rendus à notre Dieu, dans les siècles des siècles. Et ils font sans cesse retentir les voûtes célestes de la divine Sion de ces hymnes d'un enthousiasme et d'un enchantement toujours nouveaux. Oh! qu'il est beau de voir qu'au seul nom du divin Rédempteur, dans le ciel comme sur la terre et dans les enfers, tout genou fléchit, tous les fronts se courbent, toutes les sphères s'abaissent, toutes les intelligences s'humilient, tous les cœurs tressaillent et toutes les langues célèbrent ses grandeurs.

Mais rappelons-nous, dit le Docteur de la grâce, que saint Jean a écrit que la cité éternelle est doublement éclairée, et par la sagesse de Dieu, et par la splendeur de l'Agneau (1), afin de nous apprendre que, tandis que l'œil des bienheureux se récrée dans les splendeurs de l'humanité glorieuse de Jésus-Christ, les yeux de l'esprit trouvent leur bonheur dans les mystères de la divinité qui se manifeste. C'est ce que nous enseigne aussi le Thabor. Car, dit un interprète, l'on doit tenir pour certain que la très-sainte Trinité se montra aux apôtres, dans le mystère de la transfiguration sur le Thabor, comme elle s'était déjà manifestée sur les bords du Jourdain (2). En effet, le Père se fit connaître par sa voix, et le Saint-Esprit par son nuage, en même temps que le

(1) *Claritas Dei illuminavit eam; et lucerna ejus est Agnus.* — *Uterque sensus beatificatur et reficitur: oculus cordis in ejus divinitate; et oculus corporis in ejus humanitate.*

(2) *Hoc retinendum: quod sicut in baptismo Trinitas, sic etiam in monte ostensa est.* — *In nube Deus apparuit, quia in sua majestate ab hominibus Deus videri non potest.*

Fils se donnait à la contemplation dans la gloire de son humanité. Mais alors les trois apôtres sentirent, sans la voir, la présence de cette auguste Trinité; ils y crurent sans la connaître et sans l'entendre; et, parce qu'étant encore au nombre des pèlerins sur cette terre, ils ne pouvaient voir le mystère de la divinité dans sa majestueuse clarté, Dieu se montra à eux dans son nuage. Or, cette vision obscure des mystères de Dieu, que les trois disciples eurent sur la montagne, fut la figure et le gage de la vision sans ombre que les saints ont de ce mystère dans le ciel. C'est pourquoi l'Esprit divin, au jour du baptême de Jésus-Christ, apparut sous la figure d'une colombe et se montra sous la forme d'un nuage resplendissant au jour de la transfiguration. La colombe est le symbole de la simplicité, le nuage l'emblème de la vision. Et, par ces signes sensibles, il nous est clairement enseigné que dans le ciel nous aurons la vision claire des mystères de la foi que nous aurons crus avec la simplicité du cœur, et que de cette simplicité de la foi on parvient à l'intelligence claire dans la contemplation (1).

Que ces pensées sont belles et consolantes à la fois, mes frères ! On verra donc clairement alors tout ce que l'on croit humblement à présent. Or, nous croyons à présent en Dieu, un dans sa nature, triple dans les personnes, éternel dans son principe, immortel dans

(1) *Hic Spiritus sanctus in nube lucida, illic in columba, quia qui nunc simplici corde servat fidem quam recepit, tunc aperta luce contemplabitur quod crediderat (Beda).*

sa durée, immense dans sa grandeur, infiniment sage dans ses connaissances, tout-puissant dans ses forces, inépuisable dans ses richesses, infini dans sa gloire et dans sa majesté. Mais, chargés que nous sommes du poids des sens, tout remplis des fantômes des objets corporels, nous ne connaissons actuellement pas mieux ce Dieu si grand et si incompréhensible, que nous ne pouvons contempler le soleil lorsque, dans la saison d'hiver, d'obscurs nuages le voilent à nos regards : nous ne le connaissons qu'en énigme et que par reflet, dont les œuvres de ses mains sont autant de miroirs fidèles. Il n'en sera pas ainsi dans le ciel, où, les ombres ayant disparu, toute énigme étant expliquée et le voile déchiré, nous le verrons face à face, et non plus par l'intermédiaire de l'autorité ou à travers l'obscurité du mystère ou de la foi. Nous le connaissons, dit saint Paul, avec la même clarté dont nous sommes nous-mêmes connus de lui. Et saint Jean dit que nous le connaissons précisément comme il est, dans la splendeur de sa substance et dans l'abîme de ses perfections infinies (1).

Comment sera-t-il possible que notre entendement fini puisse fixer son faible regard sur l'entendement infini et en contempler l'inaccessible lumière sans en devenir ébloui et accablé ? Cela, mes frères, sera rendu possible par l'effet d'un grand miracle que Jésus-Christ opérera dans le ciel ; car le Prophète

(1) Videmus nunc per speculum et in enigmate ; tunc autem facie ad faciem. — Nunc cognosco ex parte, tunc cognoscam sicut et cognitus sum (I Cor. xiii). — Cum apparuerit, videbimus eum sicutiset.

dit : « Vous êtes, ô Seigneur, la source de la vie ; et, dans la lumière de votre gloire, nous verrons la lumière de votre divinité ; » en ce que, mes frères, comme Jésus-Christ, uni à notre volonté, nous fera aimer Dieu de l'amour même de Dieu, ainsi, uni à notre intelligence, il nous fera connaître Dieu avec la même science que celle qu'il nous a communiquée de sa gloire, si bien que nous verrons Dieu en Dieu lui-même (1).

Dans la transfiguration, la face de Jésus-Christ brilla comme un soleil, parce que, comme la lumière qui émane de cet astre et qui se reflète de tous les corps, soutient notre œil, en sorte que, malgré la petitesse de son orbite, il devient capable d'embrasser très-loin et en même temps de saisir une très-grande variété d'objets ; ainsi la lumière qui vient du soleil de justice, de Jésus-Christ glorifié, fortifie notre vue spirituelle, notre entendement, l'agrandit et l'élève au point qu'il peut, malgré sa faiblesse, contempler la majesté infinie de Dieu et les profonds secrets de l'Être infini. Cette divine lumière, par laquelle nous pouvons voir Dieu lui-même, s'appelle, dans le langage de la THÉOLOGIE, la *lumière de la gloire*, qui vient du Verbe. C'est ce qui a fait dire à saint Thomas que les bienheureux, qui voient tout dans le Verbe, voient et entendent d'autant mieux toutes les grandeurs de Dieu, que la perfection dans laquelle ils contemplent le Verbe est plus grande. C'est ainsi que le Verbe

(1) Apud te fons vitæ ; et in lumine tuo videbimus lumen (Ps. xxxv).
— Factus est aspectus ejus sicut sol.

incarné est la « lumière qui éclaire non-seulement chaque homme venant dans ce monde, » mais l'âme qui entre dans le ciel. Il est pour nous la source de toute vie : de celle de la grâce qui nous sanctifie, et de celle de la gloire qui nous rendra heureux. Comme il nous a rachetés par son sang, il nous éclairera par sa lumière ; comme c'est par ses mérites que nous sommes arrivés à posséder Dieu, c'est aussi de sa gloire que nous viendra la splendeur qui nous fera voir Dieu et qui nous apprendra à le connaître (1).

Notre intelligence, une fois revêtue de cette lumière supérieure, non-seulement s'arrêtera sans vaciller ou se confondre en la présence de l'Être infini ; mais, selon l'expression du Prophète, elle entrera dans les puissances mêmes de Dieu, et fixera intrépidement son regard à la contemplation de la vérité et de la nature de ses perfections et de leur gloire ; car, d'après saint Augustin, c'est ce que signifie voir à découvert la face de Dieu (2). Oh ! qui peut donc, dit saint Bernard, entendre, sinon expliquer le bonheur de considérer Dieu en lui-même, de le considérer en nous et nous en lui (3) !

Ravie et comme hors d'elle par l'étonnement et par la joie d'une si grande vision, l'âme s'écriera : « Mon Dieu m'est donc présent ; je le vois enfin comme il

(1) *Beati tanto plura cognoscunt in Verbo, quanto perfectius intuentur Verbum (Divus Thom.).*

(2) *Introibo in potentias Domini (Ps. LXX). — Cognoscere veritatem tuam et gloriam tuam, hoc est cognoscere faciem tuam (S. Aug.).*

(3) *O pulchra visio ! videre Deum in seipso, videre in nobis, et nos in illo (S. Bern.)!*

est en lui-même, cet Être infiniment grand, incompréhensible, qui existe, par la nécessité de son existence, par la perfection de sa nature ; Être parfait, dont chaque idée est une réalité, chaque pensée une loi, chaque acte de sa volonté un prodige ; Être principe et fin de tous les êtres, et lui seul principe et fin de lui-même ! Je comprends enfin les mystères de la nature divine, dont l'univers me parla si souvent, dont les écoles discoururent tant et dont la foi, à laquelle je soumis mon entendement sans les comprendre, eut soin de m'instruire.

« Combien maintenant je vois clairement que ce qui paraissait alors à ma faible raison contradictoire en Dieu, se concilie par le moyen de relations secrètes et de sublimes harmonies ! Enfin, je comprends comment et pourquoi cet Être, parfaitement infini et infiniment parfait, est antique, et ne compte point d'âge ; nouveau, et n'a point de commencement ; libre, et ne varie jamais ; immuable, et n'est jamais le même ; je vois comment et pourquoi il s'attendrit sans faiblesse, punit sans courroux, se repent sans regret, se plaint sans tristesse ; je vois comment et pourquoi ce Dieu grand subsiste toujours, sans que nul temps le limite ; est présent partout, sans que nul lieu le comprenne ; meut tout, sans que nul mouvement l'altère ; change tout, sans qu'aucune mutation le change ; prévoit tout, sans qu'aucune prévision le trouble ; gouverne tout, sans que nulle entreprise l'occupe ; connaît tout, sans que nulle connaissance le confonde ; opère tout, sans que nulle opération le fa-

tigue. Je vois enfin comment et pourquoi il se communique à tous, et aucune communication ne l'amoin-drit; il donne à tous, et aucun don ne l'appauvrit. O Dieu grand, admirable, majestueux, magnifique, très-haut, très-heureux! Bien souverain, réalité sans bornes, essence infiniment parfaite : vous vous suffi-sez à vous-même, vous êtes toujours riche de vous-même, et toujours souverainement heureux en vous-même! »

Voir Dieu face à face, dit saint Augustin, c'est connaître non-seulement les perfections et les attributs de son essence, mais encore la souveraine, auguste et éternelle Trinité des personnes en une seule et indivisible nature; c'est comprendre l'efficacité du pouvoir du Père, les abîmes de la sagesse du Fils, les richesses de la bonté du Saint-Esprit (1).

L'âme dira donc : « Je suis devenue, par la lumière de la gloire que Jésus-Christ répand en moi, capable d'atteindre, par mon entendement, ce que, dans mon saisissement, je pouvais à peine contempler, éclairée des lumières de la foi. Voici donc que je vois le grand secret de la nature divine, l'incontestable et très-haut mystère de la trinité des personnes dans l'unité de substance, le grand écueil de la raison humaine; je vois ce mystère dans ses relations les plus cachées, et je l'entends sans effort et sans fatigue. J'entends comment l'Intelligence éternelle, en se contemplant

(1) Quid est cognoscere faciem? nisi cognoscere Patris potentiam, Filii sapientiam, Spiritus sancti clementiam, ipsius summæ Trinitatis unam et individuum essentiam!

soi-même, engendra éternellement son Verbe, la grande parole de la nature divine, et comment cette Intelligence et ce Verbe, en se complaisant l'un dans l'autre, produisent éternellement le Saint-Esprit, ou l'amour éternel qui les unit ensemble. J'entends comment, dans cette trinité, un seul Fils épuise une fécondité infinie, un seul Esprit-Saint termine un amour infini. J'entends comment l'infinie sagesse du Père se comprend tout entière et s'exprime par un seul Verbe, son vrai Fils, sa vraie image, mais son image consubstantielle, vivante, parfaite, vrai Dieu avec lui-même; et comment le Père et le Fils, par un acte unique de volonté, non distinct l'un et l'autre, produisent sans cesse ce divin amour, vrai Dieu avec eux; si bien que les trois personnes n'ont qu'une seule et même nature, sans que l'unité de nature confonde les personnes, ni que la trinité des personnes divise la nature. J'entends enfin comment, dans cette auguste Trinité, la génération est toujours parfaite et se répète sans cesse; la procession est toujours complète et se renouvelle incessamment. L'action d'envoyer s'y produit, mais il n'y a point de sortie; il y a des relations, mais qui n'entraînent point de dépendance; il y a des oppositions, mais qui n'amènent aucune contrariété; car le Fils est engendré par le Père, mais il n'est point postérieur au Père dans le temps; le Saint-Esprit est produit du Père et du Fils, mais il n'est point inférieur de condition au Père ni au Fils. Chaque personne est toute-puissante, éternelle, immense; en un mot, chacune est Dieu; et ce-

pendant, comme la nature, qui en toutes se répète entière sans se diminuer, sans se détruire, est une, elles ne sont point trois dieux tout-puissants, éternels, immenses, mais un seul Dieu tout-puissant, immense, incréé, un seul et même Dieu infiniment parfait.

« Mais où suis-je donc? Tandis que ce grand mystère de l'ineffable Trinité (qui n'est plus un mystère pour moi) fixe toute mon admiration par sa sublimité, un autre mystère, devenu pour moi une vision claire et distincte, celui de l'Incarnation du Verbe, m'attire à lui par ses beautés toujours nouvelles. Malheureux Juifs, qui en prirent motif de scandale! Insensés Gentils, qui le méprisèrent! Comme ce mystère est grand, magnifique, admirable et digne de la majesté infinie de Dieu! Voilà les profondeurs, les abîmes, le sanctuaire inaccessible de la sagesse infinie qui en conçut l'idée, de l'amour infini qui en fut le motif, et de la puissance infinie qui l'accomplit! Oh! combien est belle cette œuvre de Dieu par excellence, *opus tuum*, qui, accomplie au milieu des temps, dans un coin de la terre, réunit le passé et l'avenir, le ciel et la terre, le temps et l'éternité, le créateur et la créature, et qui élève tout, ennoblit tout, divinise tout dans le seul et unique médiateur et restaurateur de tout, Jésus-Christ: *Instaurare omnia in Christo!*

« Mais de même que, dans la Trinité, je vois clairement trois personnes en une seule nature; ainsi, dans l'Incarnation, je découvre manifestement aussi deux volontés, deux natures en une seule personne,

et je pénètre jusqu'au nœud secret et indissoluble formé par l'Esprit-Saint, à l'aide duquel la divinité et l'humanité, deux natures infiniment éloignées l'une de l'autre, sont jointes en une seule hypostase merveilleuse et unique, et ne forment qu'un seul supposé, un seul et même Jésus-Christ, dans lequel ni l'humanité n'abaisse la divinité, ni la divinité n'absorbe et ne détruit l'humanité. J'entends enfin les contradictions apparentes de cette énigme de la sagesse et de l'amour de Dieu, et j'en fais mes délices ; car je vois que ce qui me semblait des oppositions inconciliables, ce sont des grâces, des beautés nouvelles et de nouveaux mystères d'un même mystère. Je vois comment le Verbe est devenu vrai homme sans cesser d'être Dieu ; comment cette incomparable Vierge, qui l'enfanta, devint mère sans cesser d'être vierge. Je vois comment ce Christ, Fils de Dieu, a été victime de Dieu, et comment ce fils de l'homme a été le rédempteur de l'homme ; comment, sujet aux peines du péché, il a triomphé du péché ; comment il mourut réellement sur la croix sans cesser d'être immortel ; comment il a été immolé pour le salut des hommes et a mérité même aux anges la vision béatifique, et comment enfin, en accomplissant son sacrifice sur la terre, il en a étendu l'influence et les effets jusque dans les cieux (1).

« Et, puisque toute la religion chrétienne n'est que le reflet de la sagesse infinie de Jésus-Christ, en considérant maintenant ouvertement cette sagesse dans

(1) *Pacificans sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt (Colos. 1).*

la face de ce Dieu fait homme, resplendissante d'une lumière divine, j'atteinds comme à sa source et je saisis comme dans sa première idée, sans voile, sans énigme, toute la profondeur, l'excellence, l'importance, l'étendue et la beauté de cette religion, des mystères qu'elle contient et de la loi qu'elle impose. Combien ne suis-je pas heureux, moi qui, pour récompense d'avoir cru comme si j'eusse contemplé, vois vraiment tout ce que j'ai cru ! Voilà comment la sagesse de Dieu gouverne l'univers dans l'ordre de la nature, mais en vue de l'ordre de la grâce ! Voilà comment elle prépare et dispense la grâce, mais en vue de la gloire ! Oh ! combien elle est puissante et suave l'action de la grâce ! Comme elle change le cœur sans lui faire violence, le conduit doucement des limites du mal aux limites du bien, dont un chaos infini pourtant les sépare, et sans le dépouiller de sa liberté ! Par quelles voies cachées et incompréhensibles cette grâce procède au salut des hommes ! Je vois donc comment la prédestination des élus n'a rien de partial, et la damnation des réprouvés rien d'injuste, et je découvre comment ma prédestination s'est fixée dans le tabernacle de l'amour éternel. O Dieu plein de miséricorde ! je reconnais vos voies secrètes, vos affectueuses industries, qui m'ont fait échapper aux écueils, m'ont sauvé des périls, éloigné des occasions, éclairé l'esprit et touché le cœur ; je reconnais, ô mon Dieu ! comment vous avez fait servir les événements les plus fortuits et la malice même des hommes à me ramener de loin sur les

voies de votre amour, et c'est ainsi que vous avez accompli l'œuvre de mon salut éternel.

« Mais quelles flammes d'amour infini brûlent dans ce cœur sacré du Sauveur Jésus! Ah! c'est de ce brûlant foyer que sortit l'idée du mystère des mystères, du prodige des prodiges, de l'Eucharistie; c'est là qu'il s'accomplit! Je comprends maintenant, parce que je le vois, comment le Verbe même du Dieu incarné demeure en même temps dans le sein du Père qui l'engendre éternellement, et dans l'humanité glorifiée à laquelle il est inséparablement uni, et dans son sacrement, pour sanctifier les âmes, et, d'une manière moins réelle, mais non moins divine, dans la doctrine de l'Eglise catholique, pour éclairer l'univers!

« Oh! combien de choses je vois réunies en une seule! Que de mystères dans un seul mystère! Je découvre le péché originel et sa contagion; l'économie des sacrements et leur efficacité; l'excellence de la loi et ses motifs; la force de la parole évangélique et ses conquêtes; les grands secrets de la vocation des Gentils et de la réprobation des Juifs; celui de la permission de l'erreur et de la propagation successive de la vérité; celui de l'expiation du purgatoire et de la puissance de la prière, de l'éternité des peines et de l'immortalité des récompenses célestes!

« Ce ne sont pas encore là toutes les merveilles que je saisis en Jésus-Christ, dans lequel je reconnais le monde de la gloire et de la grâce: j'y découvre en outre le monde de la nature. Combien est frappant

de vérité ce que saint Bernard avait dit que, dans cette patrie de la vision, je verrais dans le Verbe tous les actes qu'il a accomplis, parce que, dans le Verbe, où se trouve l'idée archétype de tout, toutes les choses subsistent mieux qu'elles ne sont en elles-mêmes (1). Saint Anselme avait dit aussi qu'une fois que je serais placé face à face de la sagesse parfaite, qui est le Fils de Dieu, j'en serais, en la considérant, tout rempli, et qu'en elle je connaîtrais et je verrais, comme dans un miroir, toute la nature créée (2).

« Or, ces pensées prophétiques et profondes des docteurs chrétiens, des sages de Dieu, je les vois littéralement accomplies. Quelle joie, quel bonheur, quel enchantement ! L'intelligence infinie ne me dissimule rien de ses connaissances, tout comme la bonté infinie ne me cache rien de son amour. Toutes les œuvres de mon Dieu me sont découvertes et manifestées comme à Dieu même. La création entière est un livre ouvert à mon regard où je puis lire tout ce qu'elle a de plus caché, de plus mystérieux et de plus obscur. Je saisis comment l'entendement éternel conçoit l'idée de toutes les choses, comment le Verbe éternel leur donne la forme, et comment l'éternel amour, appelé pour cela le doigt de Dieu, les réalise et les accomplit ! Oh ! combien sont profonds et inépuisables les abîmes de la puissance infinie, d'où toutes les créatures tirent leur existence ! Je la vois, cette

(1) Videbit in Verbo facta per Verbum ; ibique illa videbit, ubi melius sunt quam in seipsis (*De Consid.* v, 4, Bern.).

(2) Replebitur perfecta sapientia quæ Deus est, eumque facie ad faciem intuebitur ; quem dum aspexerit, creaturæ totius naturam videbit

Parole de vertu et de puissance qui parle au néant, et le néant lui répond avec promptitude ; elle remplit à son gré et à sa volonté le ciel et la terre de prodiges toujours surprenants et toujours nouveaux ! Et ces créatures, ces pensées et ces paroles de Dieu une fois réalisées, combien, sans qu'elles soient la plus légère particule de sa nature, lui ressemblent, selon l'expression de saint Thomas, dans leur essence et dans leur action ! Oh ! comme au sortir de leur néant elles tressaillent et sourient à leur auteur ! Oh ! comme elles s'empressent et sont heureuses d'annoncer sa grandeur dans tous les points du temps et de l'espace, et de là elles reviennent, quand il lui plaît, déposer à ses pieds tout ce qu'elles ont reçu de sa libéralité !

« O entendement des humains, combien tu es faible et borné ! Tu ignores absolument la plus grande partie des œuvres de Dieu, et cependant cette portion de la création, qui est soustraite tout entière à ta connaissance, est incomparablement plus grande et plus étonnante que celle que tu connais et qui pourtant te cause tant de surprise et tant de ravissement (1). Mais, dans ce lieu de bonheur, cette grande énigme de l'univers, sur laquelle Dieu a laissé la liberté aux hommes de disputer, sans qu'ils puissent cependant en découvrir jamais les causes dernières et l'entière solution ; cette grande et imperceptible

(1) *Multa abscondita sunt majora his ; pauca enim videmus opera deus (Ecccl. xlviii). — Mundum tradidit disputationi eorum, ut non cognoscat homo opus, quod operatus est Deus ab initio (Ecccl. iiii).*

énigme, dis-je, en face de laquelle ont vainement pâli le génie de tous les hommes et les savants de tous les siècles, je la vois devant moi comprise et expliquée. En effet, je pénètre toutes les causes des phénomènes naturels ; je connais toutes les lois que Dieu a imprimées à la nature ; je saisis toutes les natures intimes des choses ; j'en comprends les causes les plus cachées, les propriétés, la vertu, les forces, les effets, les relations, les fins, d'où les uns dépendent des autres, se rapportent, se lient ensemble en un seul tout et forment ainsi la merveilleuse harmonie de l'univers !

« Je comprends d'une manière particulière le *petit monde*, l'abrégé étonnant du *grand monde*, l'homme, qui est aussi sur la terre un mystère pour l'homme même, après qu'il a, durant tant de siècles, épuisé la science et les profondes méditations d'une foule de génies ! Comme le portrait ne se reconnaît que quand on connaît le prototype sur lequel il est fait ; ainsi, connaissant moi-même ici l'Homme-Dieu, à la ressemblance duquel l'homme a été créé, je saisis dans ce sublime original l'image et l'union substantielle de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ ; c'est pour moi une lumière divine qui sert à m'expliquer le mystère de l'esprit et de la matière unis aussi substantiellement dans l'homme. A l'aide de cette lumière, je vois l'infini et le fini réunis harmonieusement dans ce petit monde ; je vois comment l'homme, pourtant si petit, embrasse néanmoins par son intelligence toutes connaissances, se rappelle

toutes choses par sa mémoire et désire tout bien par sa volonté; je vois comment il se fait que, par le son de sa parole, il transmet hors de lui et reproduit dans l'esprit et dans le cœur des autres la pensée tout intellectuelle de son esprit, le sentiment tout spirituel de son cœur; comment l'âme est unie intimement au corps sans être corporelle, et cette substance incorporelle est aussi la forme d'où le corps tire sa substance, son aliment, sa croissance et sa reproduction; comment l'homme croît dans sa propre personne, sans changer sa nature; se nourrit de substances extérieures, sans altération de la sienne; comment enfin l'âme, créée après le corps et vivant dans le corps, peut et doit survivre au corps. En pénétrant ce mystère de l'homme, je connais et j'entends complètement en lui et dans toute l'humanité l'histoire de tous les temps, les événements de tous les empires, le langage de tous les peuples, les coutumes de tous les hommes, les découvertes de tous les génies et les sciences de tous les siècles. Saint Grégoire l'avait déjà dit en deux mots : « Rien ici ne peut être ignoré de nous, parce que nous connaissons clairement Celui qui connaît toutes choses (1). »

« Quelle gloire ! quel bonheur ! Connaître en un seul instant plus que tous les hommes, pris ensemble, n'ont jamais connu dans tous les temps ! Etre instruit de tout sans maître, tout apprendre sans application, tout entendre sans peine ! Découvrir sans déduction de raisonnement toutes les conséquences les plus

(1) *Quid nesciunt, qui scientem omnia sciunt ?*

éloignées des principes les plus élevés ! lire sans livre, ou plutôt tout lire dans le grand livre de la sagesse de Dieu, qui contient toutes choses, et dont l'Agneau divin a brisé les sceaux mystérieux par son sang précieux et l'a présenté ouvert à mon regard, si bien que, dans une seule connaissance claire, intuitive, sans confusion et sans nuage, j'y lis, j'y vois et j'y comprends toutes les vérités ! »

O vous ! qui passez la nuit et le jour dans les veilles et les plus pénibles labeurs pour acquérir les sciences humaines, si vous désirez vraiment comprendre et connaître toutes choses, méditez plutôt sur la folie de la croix ; ne rougissez point de paraître insensés aux yeux du monde ; servez Dieu, aimez-le ; assurez-vous sa possession et sa vision ; car, en Dieu et avec Dieu, vous connaîtrez en un instant toutes choses, toutes les vérités (1).

SECONDE PARTIE.

Mais cette gloire de voir Dieu et de le connaître, qui est réservée aux compréhenseurs dans le ciel, commence à être le partage des justes même sur la terre. En effet, saint Paul, après avoir dit qu'au ciel nous verrons Dieu face à face, ajoute que sur la terre même nous le voyons en énigme et comme dans un miroir, il est vrai.

Il arrive à l'égard de Dieu ce qui a lieu par rap-

(1) Si quis vult inter vos sapiens esse, stultus fiat ut sit sapiens (I Cor. III).

port à Jésus-Christ, dans lequel, et non ailleurs, l'on connaît Dieu. Jésus-Christ, dit Origène, se transfigure, mais non point pour tous ; il se fait connaître, non pas à tous ; car il est dans le même temps, pour les vrais enfants de l'Église, véritablement Fils de Dieu, tandis que pour les Juifs, pour les impies et pour quelques hérétiques, il n'est que le Fils de l'homme. Pour les bons chrétiens, il est le tendre Époux des âmes, et pour les mauvais ce n'est qu'un personnage abstrait, lointain, étranger, qui ne leur inspire que la répugnance ou l'indifférence (1). En effet, on lit dans l'évangile de ce jour que les Juifs demandent à Jésus-Christ : « Qui êtes-vous ? » Jésus-Christ répond : « Je suis le principe de toutes les choses ; je suis Dieu, quoique je parle avec vous comme homme. » Ensuite il continue à parler de la divinité de sa mission, de la vérité de sa doctrine, de la sévérité de ses châtiments ; et les Juifs, à ce langage et à cette manifestation, ne le reconnaissent pas pour Fils de Dieu (2). C'est ainsi que Dieu n'est point vu de tous dans le même miroir ni dans la même énigme, dont parle saint Paul et par lesquels, en une certaine façon, il se transforme et se rend visible pour tous.

Ce grand et profond mystère se renouvelle chaque

(1) *Christus coram quibusdam transfiguratur, et est in forma Dei; coram aliis in ipso tempore non transfiguratur, sed est in forma servi (Hom. 3 in Matth.).*

(2) *Dicebant ei : Tu quis es (Joan. viii). — Dicit eis Jesus : Principium; qui et loquor vobis. — Et non cognoverunt quia Patrem ejus dicebat Deum.*

jour sous nos yeux. L'homme de péché, dit saint Jean, ne voit pas Dieu et ne le connaît point (1). Et saint Paul ajoute que l'homme sensuel, l'homme animal, *animalis homo*, n'entend rien dans les choses de l'esprit, c'est-à-dire qui ont Dieu pour objet. Ainsi, parler à ces hommes de la grandeur, de l'importance, de la beauté, de la vérité de la religion et des œuvres de piété, est comme si on leur parlait un langage étranger, un idiome inconnu, tant ils goûtent et comprennent peu de semblables choses! Pour eux, il n'y a de vrai que ce qui tombe sous les sens; de grand que ce qui inspire l'orgueil; de beau que ce qui plaît; d'important que ce qui fait du bien. Dans la religion, au contraire, si tout n'est pas pour eux incertain, tout est pour le moins indifférent. Et, quant à la pratique, tout est pour eux abstrait et incompréhensible; tout est difficile et fâcheux; tout est pénible et mélancolique; tout est pesant et incommode, non moins les vérités à croire que les devoirs à remplir; et, tandis que leur raison se révolte en tout contre la sublimité des mystères, leur cœur frémit pareillement contre la sévérité des préceptes. Ah! il n'est donc que trop vrai qu'ils ne voient ni ne connaissent Dieu, pas même en énigme, qui est la seule manière possible de le voir en ce monde (2).

Considérez, dit Origène, les âmes vraiment chrétiennes et fidèles, les âmes pieuses et chastes, devenues, ainsi que saint Paul le veut, les vraies filles de

(1) *Omnis qui peccat non vidit Deum, et non novit eum (I Joan. 1).*

(2) *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei (I Cor.).* 11

lumière, dépouillées de l'obscurité des œuvres de ténèbres et revêtues des armes de la splendeur divine ; elles marchent, comme en plein jour, dans les sentiers du salut éternel. Jésus-Christ se transfigure pour elles, et, dans l'énigme de la foi et dans le miroir de la doctrine évangélique, elles le voient clairement et elles voient Dieu en lui (1). De là vient qu'il leur semble voir clair et présent ce qu'elles croient mystérieux et éloigné, et avoir la possession de ce qu'elles espèrent. Ecoutez-les s'entretenir avec Dieu, comme si elles l'avaient présent, de la même manière que l'on parle avec une personne cachée derrière un voile : si on ne la voit pas, du moins on l'entend ; on reconnaît sa voix et on ne doute point de sa présence. Tout, dans la religion, leur paraît clair, facile, raisonnable, grand, beau, sublime, magnifique, et dans ses mystères et dans ses lois : alors elles la considèrent, elles l'aiment comme les délices de leur cœur et la source de toutes grâces, de tout secours. Sans doute, l'énigme entre Dieu et elles subsiste encore ; mais cependant elles le voient, elles entendent, pratiquent et goûtent les choses de Dieu.

Comprenons donc bien, mes frères, cette importante doctrine. Du fond d'un cœur corrompu par les passions, et principalement de la chair et des sens, s'élèvent d'épaisses vapeurs qui enfantent une nuit profonde dans l'intelligence et qui, obscurcissant la

(1) Transfiguratur, et clarus invenitur filiis lucis, qui spoliaverunt se operibus tenebrarum et induerunt se arma lucis ; et, sicut in die, honeste ambulans.

lumière des vérités divines, finissent souvent par l'étouffer entièrement et rendent ainsi impossible la vision énigmatique de Dieu, la seule qu'on puisse avoir sur la terre. Que notre étude principale soit donc la pudeur de la chair, la candeur de l'esprit et la pureté du cœur ; car, ainsi que Jésus-Christ l'a dit dans l'Evangile, c'est là l'unique moyen, en ce monde, de voir, de goûter Dieu dans les mystères de la foi et de le contempler ensuite à découvert, face à face, dans l'autre (1). Ainsi soit-il.

(1) Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt (*Matth. v*).

DOUZIÈME HOMÉLIE.

La Ressemblance avec Dieu dans le Ciel.

Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.

(PHILIPP., III, 21.)

Créé de Dieu pour Dieu, l'homme ne peut être parfait qu'en Dieu; et comme la perfection est l'état naturel, la fin à laquelle tendent tous les êtres, il a une inclination innée, nécessaire, indestructible de s'unir à Dieu et de devenir une même chose avec lui. Lorsque Satan poussa le premier homme à l'acte coupable de vouloir tenter de se rendre semblable à Dieu, il ne lui proposa déjà pas un sacrilège, une folie, une absurdité : profondément intelligent et rusé, il lut dans son cœur et en devina l'inclination la plus légitime, la plus naturelle, le besoin le plus impérieux, l'instinct le plus violent, celui que l'homme a de chercher à s'unir à Dieu; et il lui offrit le moyen de le satisfaire.

Mais ce en quoi se manifestèrent le mensonge et la fourberie du démon vis-à-vis d'Adam, ce fut

de lui avoir représenté la ressemblance avec Dieu comme une conséquence heureuse de son apostasie à son égard, tandis qu'elle ne devait être que la récompense de sa fidélité. Il le trompa aussi en lui persuadant de chercher ici-bas cette ressemblance ineffable que l'homme ne devait attendre parfaite que dans le ciel.

Mais, admirable économie des mystères de la religion ! cette ressemblance avec Dieu, que l'homme chercha en vain dans cette vie, devait, dit saint Jean, se réaliser dans l'autre ; et cette grande parole : « Vous serez semblables à des dieux : *Eritis sicut dii*, » qui fut un mensonge et un blasphème dans le paradis terrestre, sera un privilège et une vérité dans le ciel (1). Car, ajoute saint Paul, Jésus-Christ y opérera réellement avec nous ce que le démon ne put que faussement promettre : il nous donnera, dans sa miséricorde et par faveur, ce à quoi nous avons osé prétendre par notre révolte contre Dieu ; il nous fera les images vivantes de sa personne même, achevant, par un effet de sa gloire dans le ciel, ce qu'il a commencé sur la terre par sa grâce. Jésus-Christ est donc et doit être l'objet de notre espérance et de notre amour (2).

C'est là, peut-être, le plus grand et le plus étonnant des miracles que Jésus-Christ opérera en nous

(1) *Eritis sicut dii* (*Gen. ii*).

(2) *Cum apparuerit, similes ei erimus* (*I Joan. iii*). — *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ*.

et pour nous : nous rendre semblables à Dieu, après nous avoir rendus capables de sa divine vision ! Il accomplira ainsi le mystère qu'il nous a annoncé dans l'évangile de ce jour, c'est-à-dire celui d'avoir voulu former de tous les fidèles, non-seulement une seule école dont il est lui-même l'unique et véritable maître par l'unité de sa doctrine, mais encore une seule famille, dont l'unique et véritable père est Dieu lui-même, par la ressemblance et la société de sa nature (1). Considérons donc aujourd'hui, mes frères, ce grand miracle dont Jésus-Christ nous a donné le gage et la figure dans sa transfiguration, et par lequel nous obtiendrons en lui, dans le ciel, une parfaite ressemblance avec Dieu. Fasse le Seigneur que, par l'espérance de cette gloire nouvelle et de cette félicité que nous devons attendre de Jésus-Christ, si nous lui sommes fidèles et obéissants, nous nous encourageons, à l'exemple de saint Paul, à supporter la dureté de notre exil et les peines de notre vie !

L'Eglise, selon saint Léon, a appris des trois apôtres privilégiés tout ce qu'ils virent et entendirent sur le Thabor. Jésus-Christ, qui, dans la transfiguration, a rendu son corps réel si glorieux aux yeux des trois disciples, a, par une admirable providence, révélé à son corps mystique, à l'Eglise, quelle heureuse transformation lui est réservée dans les cieux ; il en a

(1) Ne vocemini magistri, quia magister vester unus est Christus. Vos autem fratres estis. Et patrem nolite vobis vocare super terram; unus est enim Pater vester, qui in cœlis est (*Matth. xxiii*).

tellement raffermi et rendu vive l'espérance, que tous les fidèles, qui sont les membres mystiques de ce corps, peuvent espérer de se voir un jour environnés de la même gloire qu'ils voient aujourd'hui rayonner sur leur chef (1). En effet, dit saint Paul, notre gloire dans le ciel ne sera pas une gloire réservée à des étrangers ou à des serviteurs, mais ce sera celle des amis et des commensaux de Dieu, celle des enfants, des héritiers et des cohéritiers de notre frère aîné, de notre chef, Jésus-Christ ; nous serons les coassociés de sa félicité, de la même manière que nous aurons partagé sur la terre ses ignominies et ses peines : nous régnerons avec lui. Le Sauveur lui-même s'est servi d'expressions encore plus tendres, puisqu'il a dit : « Je ferai asseoir à côté de moi, sur mon trône, celui qui aura su se vaincre soi-même. » Ailleurs, il a dit aux apôtres : « Dans mon royaume, je vous ferai asseoir à ma table, et je vous nourrirai de ma nourriture et de ma propre boisson (2). »

Mais ce qui suffirait à notre félicité ne suffit point à l'amour du Sauveur : il nous admettra non-seulement

(1) In illis tribus Apostolis universa didicit Ecclesia quidquid eorum et aspectus vidit, et auditus accepit. — Nec minori providentia spes sanctæ fundebatur Ecclesiæ, ut totum Christi corpus agnosceret, quali esset commutatione donandum ; ut ejus sibi honoris consortium membra promitterent, qui in capite præfulsisset (*Serm. de Transf.*).

(2) Non estis hospites et advenæ (*Eph. 11*). — Domestici Dei (*Eph. 11*). — Hæredes Dei, cohæredes autem Christi (*Rom. 1111*). — Sicut socii passionum estis, eritis et consolationis (*II Cor. 1*). — Conregnabimus (*II Tim. 11*). — Qui vicerit, dabo sedere mecum in throno meo (*Apoc. 11*). — Ut edatis et bibatis super mensa mea, in regno meo (*Luc. 1111*).

à la jouissance des biens de son royaume, mais encore à la participation des privilèges et de la gloire de sa personne. En effet, saint Paul nous dit : « Vous qui êtes maintenant comme morts, puisque votre vie est cachée avec Jésus-Christ dans le sein de Dieu, vous aurez la même vie quand il se découvrira à vos regards, et vous apparaîtrez dans le ciel environnés de sa propre gloire (1). »

Cette vie ineffable de Jésus-Christ en nous, qui nous rendra semblables à lui et qui nous fera vivre de sa vie, commencera à se réaliser dans notre corps, que notre Sauveur, selon saint Paul, reformera sur le modèle de la gloire du sien. Ainsi s'accomplira cette grande prophétie de David, par laquelle il nous apprend que nos os, si humiliés sur la terre, tressailliront en nous de joie dans les cieux en la présence du Seigneur. Quelle gloire ! continue le grand Apôtre : ce corps, laissant dans le sépulcre tout ce qu'il avait de grossier et de périssable, déposant toutes les difformités et tous les défauts de sa première création, s'élèvera dans sa nouvelle ; il apparaîtra dans l'âge de l'homme parfait, dans sa stature dégagée, dans le majestueux personnage de Jésus-Christ (2).

(1) Mortui enim estis, et vita vestra abscondita cum Christo in Deo. Cum autem apparuerit Christus, vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria (*Colos.* II).

(2) Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ. — Exultabunt Domino ossa humiliata (*Ps.* I.). — Nova creatura (*Galat.* VI). — In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi (*Eph.* IV).

Ce n'est pas que, dépouillés de ce corps, nous devions en reprendre un autre ; mais nous subirons une vraie transformation, semblable à celle de Jésus-Christ ; et par là, conservant aussi, comme lui, l'identité de notre chair, nous participerons à tous les privilèges de la sienne ; en sorte que cette chair, à présent si vile, si pesante, si grossière, si obscure, si infirme, si fragile, sujette à la mort, acquerra, spiritualisée en Jésus-Christ, les quatre qualités de la gloire : la subtilité, l'agilité, la clarté et l'impassibilité ; elle sera incorruptible de la même incorruptibilité, belle de la même beauté, lumineuse de la même lumière, glorieuse de la même gloire, immortelle de la même immortalité de la chair glorifiée de Jésus-Christ (1).

Indépendamment de ce privilège de la ressemblance avec l'humanité de Jésus-Christ, nous aurons aussi celui de notre conformité avec sa divinité, car il nous a promis lui-même de nous la faire partager : en sorte qu'étant semblables à Jésus-Christ, nous serons aussi semblables à Dieu ; et cette ressemblance avec Dieu sera, dit saint Jean, la conséquence nécessaire de la claire vision qui nous en sera faite (2).

Pour comprendre ce mystère, étudions la doctrine sublime de saint Thomas. Selon ce grand génie, telle est la nature de l'entendement, qu'il prend la

(1) *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem ; et mortale hoc induere immortalitatem (I Cor. xv).* — *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.*

(2) *Ego claritatem, quam dedisti mihi, dedi eis (Joan. xvii).* — *Cum apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est (I Joan. xii).*

ressemblance de tout ce qu'il connaît : plus la connaissance est parfaite, plus aussi la ressemblance est parfaite ; en sorte qu'il arrive, même dans ce monde, que la chose connue se répète par l'acte même de la connaissance et se reproduit en un mode intentionnel dans l'esprit qui la connaît (1). Or, comme le bienheureux connaît Dieu clairement, non-seulement dans ses œuvres, mais dans sa nature, tel qu'il est en soi-même, *sicuti est*, et qu'il le connaît d'une connaissance non point extérieure, accidentelle, superficielle et passagère, mais intérieure, essentielle, profonde, permanente ; ainsi, par l'acte même d'une connaissance si parfaite, Dieu, sa nature, ses attributs, ses perfections se peignent, s'impriment, se reproduisent, se répètent dans l'esprit du bienheureux, qui, absorbé dans la contemplation de la beauté infinie, se transforme et devient semblable au grand objet qu'il voit.

Déjà, avant saint Thomas, l'Apôtre des nations nous avait expliqué ce mystère par une belle comparaison. Comme un miroir, dit-il, placé en face d'une figure, copie en lui-même son image ; de même nous, semblables à ces brillants miroirs, purifiés, embellis et illuminés par la grâce, nous serons placés en face de Dieu pour le contempler à découvert dans sa majesté, nous retracerons en nous ce sublime original, par la vertu de son divin esprit, et nous deviendrons une image claire et parfaite de lui-même.

(1) *Intellectus intelligendo fit omnia. — Omne cognitum est in cognoscente. — Id fiunt quod vident.*

Nous ne comprenons point comment cela arrivera ; mais nous savons que cela aura lieu très-certainement.

Et ne voyez-vous point, mes frères, que, dans ce moment où je vous parle, la même vérité que je vous annonce se répète et se reproduit, sans se diviser et sans s'altérer, mais tout entière, dans chacune des intelligences de mes bienveillants et nobles auditeurs ? Ne voyons-nous pas que la figure d'un homme qui se considère dans un miroir brisé en mille morceaux, se réfléchit et se répète dans chacun de ceux-ci ? Or, la figure ou l'image de Dieu, dit saint Thomas, sans se diviser et sans s'altérer, se répète entière et parfaite dans l'esprit des bienheureux qui le contemplent dans le ciel (1).

Mais cette ressemblance entre Dieu et les saints ne consiste pas seulement, dit saint Augustin, dans la connaissance, mais encore dans l'amour. Dieu, dans le ciel, est tout ou entièrement dans tous ; il se communique et se répète non-seulement dans l'esprit, mais aussi dans le cœur de tous, et tous sont attirés à son amour : ainsi tous sont toujours enflammés de son amour, parce qu'ils le contemplent incessamment (2) ; c'est-à-dire que de la félicité de connaître Dieu sans voile et à découvert, découle la

(1) *Nos autem revelata facie gloriam Dei speculantes, in eandem imaginem transformamur, tanquam a Domini Spiritu (II Cor. III).—Sicuti apparent diversæ facies in speculo fracto.*

(2) *Deus est ibi omnia in omnibus : quem sine fine vident, et videndo in ejus amore ardent. — Videbimus et amabimus.*

nécessité de l'aimer librement. Comment serait-il possible de voir une beauté infinie dans toute la magnificence de ses amabilités, de ses perfections et de ses charmes sans l'aimer? Nous verrons et nous aimerons, continue ce grand docteur. La vision des saints n'est point une vision abstraite, sans intérêt, sans sentiment; mais elle est, selon l'admirable pensée de l'Ecclésiastique, une profonde actualité de l'intelligence unie à une parfaite adhésion du cœur, et partant l'âme se fixe dans cette infinie beauté qui l'attire à elle avec toutes ses puissances, avec toutes ses affections, avec toute l'avidité, l'impétuosité, l'ardeur et le transport dont elle est capable (1). Or, les flammes de l'amour divin qui, par un flux et reflux, par une circulation éternelle, sont reçues et renvoyées de Dieu à l'âme et de l'âme à Dieu, accomplissent ce mystère par lequel l'âme, en recevant et rendant à Dieu un même amour, et, si je puis m'exprimer ainsi, en se greffant sur lui ou s'unissant à lui de la manière la plus intime et la plus parfaite, est tout en Dieu, et Dieu tout en elle : comme l'objet connu est dans l'intelligence, de même l'objet aimé, par la nature de l'amour, est reproduit dans le cœur aimant (2). Or, serait-il possible que le cœur rempli de Dieu et environné des flammes de la charité infinie de Dieu, ne retraçât pas en lui la ressemblance de Dieu? Non, dit saint Paul, celui qui s'unit à Dieu

(1) *Dilectio Dei, honorabilis sapientia : quibus autem apparuerit in visu, diligunt eam in visione, et in agnitione magnalium suorum (Eccl. 1)*

(2) *Omne amatum est in amante, sicut cognitum est in cognoscente.*

par la charité, devient un même esprit et une même chose avec Dieu (1). Ainsi un fer, dans la fournaise, prend en quelque sorte l'éclat, la couleur et la nature du feu, au point qu'il n'en reste plus distinct; de même le bienheureux, perdu dans la fournaise de l'amour infini de Dieu, revêt la ressemblance de cet amour et devient semblable à Dieu, selon le langage de saint Augustin.

Oh! heureuse condition de l'homme dans le ciel, s'écrie pour cela saint Bonaventure! Les misères et les faiblesses humaines ne s'y trouvent plus; le feu de l'amour infini les a absorbées, détruites et les a changées en des qualités célestes: là, ce n'est pas le fer qui s'est changé en feu, mais la terre qui s'est transformée en Dieu (2)! Et qu'y a-t-il d'étonnant si l'amour divin, répandu en une certaine mesure dans le cœur des justes ici-bas, les rend, selon saint Pierre, participants et associés à la nature divine? Combien cette participation et cette association à la nature divine seront plus intimes et plus parfaites pour le compréhenseur dans l'état de la gloire, où l'amour divin n'est pas seulement répandu dans son cœur, mais où il l'entoure, le pénètre et le remplit tout entier de ses feux! Il ne s'agit point dans le ciel, dit saint Grégoire de Nysse, d'une participation imparfaite, ni de rapports éloignés, comme il peut arriver sur

(1) Qui adhæret Deo, unus spiritus est (*I Cor. vi*). — Coniuncti lu-
mini facti sumus sicut lux.

(2) O amor qui me fecisti divinum; qui me luteum in Deum transfi-
guras (S. Bonavent.)!

la terre ; mais il s'agit d'une élévation ineffable de la nature humaine et d'une transformation complète de l'homme en Dieu (1).

C'est pourquoi le Prophète nous représente Dieu comme assis dans le ciel au milieu d'un magnifique et auguste sénat de dieux, parce que, dit-il, les bienheureux sont, par une immense effusion de l'amour divin dans leur cœur, tous autant de vrais fils du Très-Haut, dont la nature se retrace en eux : ils sont dieux eux-mêmes. Toutes différences y sont abolies, toutes distinctions détruites. Il n'y en a d'autres que celles de Créateur à créature, mais de créature élevée par le Créateur à une parfaite ressemblance avec lui, pour devenir par grâce ce qu'il est par nature ; car, en recevant la créature dans son sein, son souffle l'anime, sa substance la vivifie, son être la soutient, sa divinité la déifie, sans toutefois la détruire ; il lui donne une nouvelle forme sans lui enlever sa nature ; il la rend semblable à Dieu par participation, sans qu'elle cesse d'être créature par nature (2).

Afin que rien ne manque à la perfection de cette ressemblance de l'âme avec Dieu, en retraçant en elle l'image de l'unité de la nature divine, elle représente en même temps la trinité des personnes divines. Souvenons-nous, mes frères, que les trois personnes divines concoururent à la création de

(1) *Divinæ consortes naturæ (II Pet. 1).* — *Excedet homo suam ipsius naturam, Deum de homine evadens (De Beatit. Beat. Pacif.).*

(2) *Stetit Deus in Synagoga deorum. Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes (Ps. LXXXI).*

l'homme : le Père lui donna l'entendement, le Fils la pensée, l'Esprit-Saint la volonté. Ainsi, comme Dieu, dans l'unité de sa nature, est Père, Fils et Saint-Esprit; de même l'homme, dans l'unité de sa substance spirituelle, est entendement, sagesse et amour; il porte, dès son origine, l'empreinte glorieuse de l'unité et de la trinité de Dieu; il en est l'image fidèle et parfaite. Mais cette auguste image de Dieu dans l'homme n'est, hélas! que trop souvent, dans cette vie mortelle, défigurée par les vices, obscurcie par le souffle pestilentiel des désirs charnels et des affections profanes. Que fait donc l'auguste Trinité? Elle restaure, avec le secours de la grâce, dit saint Paul, l'image de Dieu dans l'homme; elle reforme l'homme nouveau sur les ruines du vieil homme, l'homme de la création primitive formé dans la justice et la vérité de Dieu (1).

Or, comme les trois personnes divines eurent part à notre création et à notre sanctification, toutes les trois auront aussi part à notre béatitude. Comme les trois ont opéré en nous le mystère de la nature et celui de la grâce, toutes les trois aussi consommeront en nous celui de la gloire; elles nous communiqueront, en plus grande abondance et d'une manière plus admirable et plus parfaite: le Père, la puissance de l'entendement; le Verbe, les trésors de sa sagesse; le Saint-Esprit, les délices de sa bonté; si

(1) *Faciamus hominem. — Ad imaginem Dei quippe factus est homo Gen. 1).* — *Expoliantes veterem hominem et induentes novum, qui secundum Deum creatus est in iustitia et sanctitate veritatis (Colos. 3).*

bien que, selon l'expression si énergique de saint Paul, les bienheureux seront comblés de toute la plénitude de Dieu. Plénitude donc de puissance, plénitude de sagesse, plénitude de bonté : ainsi l'entendement créé, revêtu de l'énergie de l'entendement incréé, engendrera également en lui-même un Verbe ineffable, une parole intérieure qui sera comme l'écho du Verbe, de la Parole incréée, et cet entendement, cette parole se reposeront l'un dans l'autre avec une complaisance semblable à l'amour incréé. C'est dire que les puissances de l'âme correspondront entre elles, en une certaine façon, avec les relations ineffables qui unissent les personnes divines entre elles, et que le mystère de la très-auguste Trinité, qui s'opère éternellement dans les abîmes de la nature infinie, se répète, se reproduit également dans la nature finie, non-seulement par voie d'empreinte et de *vestige*, comme saint Thomas enseigne qu'il se retrouve dans toutes les créatures, même inanimées, mais par voie de *similitude* et par voie d'une opération continuelle, permanente et perpétuelle. L'âme au ciel n'est donc point une image morte, portant seulement l'empreinte des traits divins ; mais c'est une image animée, dans laquelle les personnes divines sont comme vivantes ; c'est une imitation, une répétition en petit du Dieu Un et Trois ; c'est une image puissante de la puissance même de Dieu, sage de sa sagesse, aimante de son amour ; elle vit de sa vie, resplendit de sa lumière ; elle est embellie de sa propre beauté, grande de sa grandeur même, glorieuse de sa même gloire, heu-

reuse de sa même félicité (1). Telle sera, mes frères, la perfection de la ressemblance de l'âme avec Dieu dans le ciel. Il nous reste maintenant à en considérer les effets.

Et premièrement qu'est-ce, pour les bienheureux, que de devenir semblables à Dieu d'une manière si intime et si parfaite, sinon le posséder comme ils en sont possédés? Le mystère de la gloire est donc tout entier dans ce passage des Cantiques, où l'Épouse dit à l'Époux divin : « Comme mon bien-aimé est à moi, je suis aussi à lui (2). »

Or Dieu, comme étant le bien souverain par excellence, réunit partant tout bien en lui-même. En communiquant donc à l'âme aimante tout lui-même, il lui transmet, dit saint Irénée (3), sa propre lumière, sa vie même ; en un mot, il la rend maîtresse de tous les biens dont il est la source. Dans l'Évangile, Jésus-Christ compare le royaume des cieux à un trésor (4), parce que, si quelqu'un vient à découvrir un trésor, il trouve tout bien, puisqu'avec l'or on se procure toutes choses ; de même, dans le ciel, l'âme, trouvant Dieu, se rencontrant avec Dieu et le possédant, possède tout bien, puisque tous les biens ont leur source en Dieu. Comme l'âme réprouvée, qui a perdu Dieu pour toujours, est privée pour ja-

(1) Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes. — Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei (*Eph.* II).

(2) Dilectus meus mihi, et ego illi (*Cantic.* II).

(3) Qui custodiunt dilectionem suam, his præstat communionem. — Communio autem Dei vita et lumen; et fruitio eorum bonorum quæ sunt apud Deum.

(4) Simile est regnum cælorum thesauro.

mais de tout bien, et par cela même est la victime de tous les maux, attendu que le mal n'est que la privation du bien; de même l'âme sainte, en possédant Dieu, par sa ressemblance avec lui, possède en lui tous les biens. L'Enfer est le lugubre état dans lequel tous les maux sont réunis; le Paradis est l'état heureux par la possession, par la jouissance simultanée, pleine et parfaite de tous les biens, selon le langage de la théologie catholique (1). Mais quels sont ces biens et combien sont-ils grands? Pour moi, mes frères, je ne saurais le dire, et vous, vous ne sauriez en aucune manière le comprendre. Il faut donc nous contenter d'en indiquer seulement deux : la paix et la joie dont il est si souvent fait mention dans l'Écriture et dont il nous est, en quelque sorte, possible de nous former une idée.

L'un des plus grands biens que l'âme en grâce avec Dieu goûte dans cette misérable vie, c'est la paix de Dieu, ou ce repos intérieur des affections, ce calme du cœur si suave, si doux, si ineffable qui, ainsi que toutes les âmes saintes et parfaites l'éprouvent en elles-mêmes, surpasse, selon le langage de l'Apôtre, toutes les délices les plus vives et les plus intenses, et fait prendre en dégoût tout plaisir sensuel et tout divertissement mondain (2). Mais que dis-je, les âmes saintes et parfaites? Les pécheurs eux-mêmes, à peine ont-ils confessé sincèrement leurs péchés, qu'ils

(1) *Congregabo super eos mala (Deut. xxii).* — *Status bonorum omnium aggregatione perfectus (Hug. Cardin.).*

(2) *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum (Philip. iv).*

participent à cette paix divine ; en sorte que, comme l'affirme saint Augustin d'après sa propre expérience, les larmes que la vraie contrition fait couler d'un cœur humilié et contrit aux pieds de Jésus crucifié, sont infiniment plus délicieuses et plus douces que toutes les folles joies du siècle (1).

Or, cette paix, cette joie de l'âme en grâce avec Dieu, qui la dédommage de la privation de tous les biens sensibles et sans laquelle tous ceux-ci sont impuissants à rendre un cœur tranquille et heureux ; cette paix si sainte, si pure, si douce, si précieuse que l'âme fidèle ressent sur la terre, est à peine le principe, le germe, l'avant-goût de la paix ineffable que la ressemblance et la possession de Dieu font éprouver dans les cieux ; car celle-ci est la participation à la paix, à la tranquillité infinie qui fait le calme et la félicité suprême de la nature divine.

Aussitôt que l'âme du juste entrera dans le céleste séjour, elle sentira comme un fleuve de paix couler dans son sein du trône de Dieu qu'elle contemple, qu'elle possède et dans lequel elle se transforme ; elle éprouvera un repos, un calme si nouveau, si doux et si parfait, que, pour cela seul, elle se dira mille fois bienheureuse ; car la vraie béatitude, dit saint Augustin, consiste avant tout dans la tranquillité des appétits (2). Ravie hors d'elle-même, dans l'extase d'une satisfaction parfaite, elle s'écriera : Oh ! que je suis heureuse ! Voici que s'accomplit en moi la

(1) *Dulciores sunt lacrymæ poenitentium, quam gaudia theatrorum.*

(2) *Beatitudo est in quietatione appetitus.*

promesse que Dieu m'avait faite par son Prophète, en disant que, dans cette sainte région de la confiance, il me mettrait en possession des beautés de la paix et qu'il me ferait asseoir au sein d'un riche et abondant repos (1).

L'Église, en me faisant son dernier adieu au moment où j'abandonnais la terre, n'a demandé au ciel pour moi que le repos et la paix. Or, ces vœux si doux et cette affectueuse prière de ma tendre mère l'Église, qui retentissent encore à mes oreilles et se répètent dans mon cœur, je les vois s'accomplir dans cet heureux séjour. O repos de l'âme, paix sainte et solide, paix sincère et parfaite que le monde cherche sans la trouver et promet sans pouvoir la donner, enfin je t'ai trouvée! D'ici sont bannis les souvenirs importuns, les secrètes mélancolies, les réflexions fâcheuses, les craintes inquiètes, les remords cuisants, les funestes appréhensions qui, dans le monde, empoisonnent les plus bruyants plaisirs et font des malheureux au sein même de la félicité. Oh! comme mes passions sont en silence, mes désirs en repos, et mes affections satisfaites! Sans regret du passé, sans angoisses pour le présent, comme sans inquiétude pour l'avenir, je sens que mon cœur goûte à pleins bords la paix de Dieu, qu'il en possède la plénitude et tous les charmes, et qu'il s'y abandonne et s'y repose avec une entière confiance. Quand j'entrerai en grâce avec mon Sauveur sur la

(1) *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, in tabernaculis fiducia in, requie opulenta (Isa. xxxiii).*

terre, j'y éprouvai déjà les délices du repos et de la paix de Dieu ; mais ce repos n'était point sans appréhension, ni cette paix sans contraste. Comme Esaü et Jacob dans le sein de Rébecca, la raison et la concupiscence, l'esprit et la chair, la grâce et la nature, Dieu et le monde, l'amour du plaisir et l'inclination à la vertu luttaient continuellement dans mon cœur et s'en disputaient l'empire. Hélas ! combien il me fallait essuyer de privations, de luttes et de sacrifices pour me conserver fidèle au devoir ! J'étais toujours aux prises, toujours en guerre avec mon propre corps et avec mon cœur, qui faisait de continuels efforts pour fuir de mes mains ! Tout cela est enfin passé : *Prima abierunt*. Le vieil homme est resté dans le sépulcre ; je sens aujourd'hui, pour la première fois, que la paix et la justice, le plaisir et la vertu s'accordent au dedans de moi. Je n'ai plus besoin de rester en garde sur toutes mes pensées, sur tous mes désirs, sur toutes mes affections ; je n'ai plus besoin de m'épier, de me surveiller, de m'examiner, ni de me contredire et de me condamner moi-même : le péché n'est plus possible pour moi. Il ne transpire ni ne pénètre ici aucun souffle empoisonné qui enivre mon esprit et amollit mon cœur. Je peux sans crainte seconder tous mes désirs, car ils seront toujours purs ; toutes mes pensées, car elles seront toujours saintes ; toutes mes affections, car elles seront toujours divines. Je peux ne rien me refuser, m'aider en tout, m'abandonner sans souci à moi-même, sans aucun risque de chute ni de péril. Je peux me laisser

aveuglément entraîner par mon cœur, assuré qu'il suivra invariablement les voies saintes et parfaites; car je sens que ce cœur, changé en un autre cœur, reformé sur celui de Dieu, n'a d'autres lois, d'autres impressions, d'autre mobile que celui de l'amour de Dieu, qui l'attire invinciblement vers lui. O amour dominateur, amour puissant, amour souverain! voici que je viens déposer à tes pieds le glaive de la mortification, les instruments de la pénitence, les précautions de la vigilance et les pratiques de la prière, comme des trophées de la victoire éternelle que tu as déjà remportée sur moi. Après tant de luttes, me voici en paix, et, après tant de fatigues, je jouis du repos; après tant de tempêtes, je suis au port. Enfin, je respire, je ne crains plus, mon cœur ne tremble plus au danger d'offenser Dieu et de le perdre. Toutes mes heures sont tranquilles, tous mes jours sont sereins; la vertu est sans obstacle, la grâce sans efforts, la félicité sans remords. O règne inaltérable de la paix, de l'innocence et de la grâce, je ne puis plus te perdre! O repos du cœur, ô paix de l'âme, enfin je vous ai acquis, je vous possède! Laissez donc que je m'asseoie, parfaitement tranquille et joyeuse, dans votre sein pour goûter toutes vos beautés et tous vos charmes (1).

(1) *Requiem æternam dona ei, Domine. Cum Lazaro quondam paupere æternam habeas requiem. Sit in pace locus ejus. Requiescat in pace. — Quam mundus dare non potest pacem. — Sedebit in pulchritudine pacis, in tabernaculis fiducie. — Prima abierunt. — Justitia et pax osculatæ sunt. — Amor meus pondus meum; eo feror quocunque feror Aug.). — Sedebit in pulchritudine pacis, in requie opulenta.*

Mais cette paix et ce repos me sont communs avec tous les heureux habitants de ces lieux enchanteurs. O sainte Sion ! combien il est vrai que le travail et la lutte commencent où tes murs finissent, et que la paix forme les barrières et les confins de ton bienheureux empire ! Il n'y a ici ni motif de désunion, ni prétexte de rivalité. On n'y entend point ces froides paroles du *mien* et du *tien*, qui détruisent les amitiés les plus vives, brisent les liens les plus naturels et qui sont la cause de tant de guerres et de discordes. Ici l'opulence du riche ne consiste pas dans les dépouilles du pauvre ; la fortune d'un seul n'est point la destruction ou l'absorption des substances d'un grand nombre. Ici les richesses sont divisées sans être diminuées, et nul n'est heureux au détriment des autres. Ce peuple fortuné ne connaît ni la défiance qui pâlit à la vue d'un émule, ni la jalousie qui guette d'un œil triste et inquiet la prospérité d'autrui. Chacun est content de ce qu'il a : c'est avec amour que l'on considère ce que d'autres possèdent ; et on y est heureux non-seulement de sa propre félicité, mais encore de celle de ses frères. L'amour-propre en est banni pour toujours, absorbé et détruit qu'il est par l'amour de Dieu. L'intérêt personnel ne peut plus diviser des âmes transformées en Dieu, même défilées, qu'une égale charité et qu'un seul intérêt saint et divin ont réunies comme en une seule âme ; que les torrents des inspirations et des douceurs de l'amour de Dieu ont remplies, qui ne sont occupées que du bonheur de lui renvoyer l'hom-

mage de leurs pieuses adorations, dont l'esprit est continuellement absorbé dans une extase d'une commune admiration, le cœur enflammé du feu d'une commune charité, et dont la voix enfin ne répète qu'un seul cantique de louanges et de bénédictions (1).

A cette paix intarissable et si douce se joint ce que la théologie nomme, d'après l'Evangile, la *joie*, qui est le résultat de la demeure de Dieu dans l'âme et de la transformation de celle-ci en Dieu. En effet, comme la séparation de Dieu fait ressentir au réprouvé dans l'enfer une douleur immense et incompréhensible; de même l'union, la ressemblance, la transformation en Dieu font goûter aux élus, dans la vraie Jérusalem, un soulagement, une félicité, une joie souveraine et indéfinissable. Nous pouvons nous en former quelque idée par ce qui arrive ici-bas à ces âmes héroïques, dans le cœur desquelles, selon l'expression de saint Grégoire, le monde, avec tout ce qu'il contient, s'est desséché, et qui, par un amour des plus ardents, retraçant dès à présent en elles-mêmes cette heureuse ressemblance, admirable effet de la grâce qui les fait vivre à Dieu et de Dieu, commencent à goûter le bonheur anticipé des joies du ciel. Moments heureux, comment vous dépeindre? Un rayon, échappé de l'éternelle splendeur, éclaire leur esprit d'une nouvelle et très-pure lumière, ne leur

(1) Qui posuit fines tuos pacem. — Non auditur frigidum illud verbum : meum ac tuum, innumera gignens bella (Greg.). — Hæreditas non fit angustior numerositate hæredum (Greg.)

laissant entrevoir seulement que quelques traits de l'infinie Beauté. La voix du bien-aimé se fait entendre au cœur avec ses accents les plus gracieux, et le cœur y répond par d'affectueuses plaintes sur la prolongation de l'exil, faisant exhaler ses soupirs les plus fervents, ses plus tendres sentiments, ses plus vifs transports et ses plus suaves cantiques. Alors succède une agitation subite dans le fond de l'âme, qui, par une secousse profonde, se réveille, s'élève au-dessus d'elle-même, se passionne, s'allume, s'enflamme et, comme hors d'elle, s'élance pour se précipiter dans le sein de ce Dieu qui se montre à elle de loin et l'attire à lui par les chaînes du plus tendre amour. Cependant les sens perdent leur pesanteur naturel ; ils n'opposent plus qu'une faible résistance à l'impétuosité de l'esprit. De là les doux délires, les extases prolongées, les sublimes ravissements, les élévations de terre, l'actualité profonde des puissances en Dieu, qui fait que l'âme n'entend ni ne comprend plus rien ; et, tandis que l'imagination surpassée se fixe, l'entendement absorbé considère, et le cœur est inondé d'une telle plénitude de consolation, de contentement, de célestes douceurs d'une suavité mystérieuse, que ces âmes fortunées ne s'aperçoivent plus si elles sont au ciel ou sur la terre, dans le corps ou hors du corps : *sive in corpore, sive extra corpus nescio* ; jusqu'à ce que, ne pouvant plus soutenir l'excès de tant de joie, elles sont forcées de s'écrier avec les saint François Xavier, avec une sainte Thérèse, avec les Capertini : « C'est assez, Sei-

gneur, c'est assez ; c'est trop de bonheur, trop de joie (1) ! »

Or, si telles sont les consolations, si telle est la joie que l'amour encore imparfait du souverain bien fait goûter quelquefois sur la terre d'exil, quelles seront celles que ce même amour, devenu parfait, fera goûter dans la patrie ! Si la divine Bonté traite ainsi les exilés de la terre, comment récompensera-t-elle les bienheureux dans le ciel ! si ces faibles étincelles des célestes douceurs qui, certaines fois, descendent des collines éternelles sur les âmes aimantes, suffisent pour les rendre heureuses, même au milieu des plus austères privations et des plus atroces tourments, quelle sensation de contentements et de joie intime, intense, exquise n'exciteront point dans l'âme les torrents de ces mêmes délices qui, des sources des plaisirs éternels, coulent dans ces régions de bonheur et viennent inonder l'âme, la remplir et l'enivrer (2) !

Il n'y a que l'Esprit-Saint seul, l'Esprit de sagesse et de lumière, que le Père de la gloire dispense quelquefois sur la terre, qui puisse, dit saint Paul, donner une idée des richesses, de la gloire, de l'abondance, de la profusion de la joie qui sera dans le ciel l'héritage des élus (3). Les âmes seules qui

(1) In quorum cordibus mundus aruerat. — Vox dilecti pulsantis *Cant.* v). — In vinculis charitatis (*Ose.* xi). — Sive in corpore, sive extra corpus nescio (*II Cor.* xi).

(2) Stillabunt montes dulcedinem. — Torrente voluptatis tuæ potabis eos. — Inebriabuntur ab ubertate domus Dei (*Ps.* xxxv).

(3) Deus Pater gloriæ det vobis Spiritum sapientiæ, ut scialis quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus (*Eph.* i).

aiment Dieu, dit saint Augustin, comprennent quelque chose du bonheur de le posséder, et le langage du ciel est quelque peu entendu seulement des cœurs enflammés de la divine charité (1). Toutefois, comprendre entièrement la félicité du ciel est quelque chose d'impossible à celui qui ne l'éprouve point : ce serait comprendre Dieu ; car c'est Dieu qui la forme et la constitue par la vision de sa beauté, par la ressemblance de sa nature, par la possession entière de tout son être, de tous ses biens. Il nous suffit seul de savoir que, selon l'opinion commune des théologiens, fondée sur la doctrine de saint Jacques (2), les saints dans le ciel sont infiniment plus heureux que les réprouvés ne sont malheureux en enfer ; car, en enfer, Dieu ne punit point, en un sens, avec toute la rigueur de sa justice, tandis que, dans le ciel, il récompense avec toute la munificence de sa miséricorde et de sa libéralité. C'est pourquoi saint Augustin dit que, tel est l'excès de la joie du ciel, qu'une seule goutte qui tomberait en enfer suffirait pour tempérer toute l'amertume des peines des damnés et pour la changer en douceur (3). Cependant, pour en dire quelque chose, arrêtons-nous seulement un instant à considérer cette joie sous les qualités ineffables par lesquelles Jésus-Christ nous l'a révélée ; il

(1) *Da amantem, et intelliget quod dico.*

(2) *Superexaltat misericordia judicium (Jac. II).*

(3) *Tanta est futuræ gloriæ dulcedo, ut si una gutta in infernum deflueret, totam damnatorum amaritudinem dulcoraret (Serm. 7 de Transfig.).*

est lui-même l'auteur et le consommateur de cette joie.

Il nous dit d'abord que cette joie céleste est pleine et parfaite : paroles simples, mais dont nul esprit créé ne peut comprendre l'extension ni la profondeur. En effet, la joie pleine signifie la possession entière, parfaite et simultanée de tous les agréments, de tous les plaisirs, de toutes les délices, de tous les biens que l'âme puisse jamais désirer. Notre cœur est immense dans ses appétits, et nul bien fini ne peut le satisfaire. Au ciel uniquement, possédant celui qui possède tout, contenant celui qui contient tout et remplissant celui qui remplit tout, il jouit d'une félicité à laquelle non-seulement il ne manque rien, mais qui est encore plus étendue et plus ample que ses désirs, et partant, au-delà de tout besoin, complète, pleine et parfaite (1).

Mais cette plénitude de joie céleste diffère singulièrement de la plénitude des joies terrestres, qui engendrent la satiété et l'ennui, tandis que la première, comme le remarque saint Grégoire, par un phénomène et un mystère qui lui est particulier, tout en contentant les désirs de l'âme, excite de plus en plus leur activité et leur ardeur (2). Oh ! quelle joie, dira cette âme ! quelle joie d'un nouveau genre est celle dont je jouis ! En possédant tout ce que je désire, je ne cesse jamais de désirer tout ce que je possède. Plus je désire, et plus j'obtiens ; et plus il

(1) Ut gaudium vestrum sit plenum (*Joan. xv*).

(2) Semper avidi et semper pleni.

m'est donné, plus je souhaite. Je suis complètement satisfaite, contente et rassasiée de la gloire, de la félicité de mon Dieu, qui est devenue la mienne; mais, à mesure que je jouis de Dieu et que j'en fais mes délices, je sens en moi une faim, une soif toujours plus grande de le goûter et d'en faire ma délectation; et, à proportion que cette faim et cette soif sont pleinement satisfaites, elles deviennent en moi toujours plus ardentes. Mais cette soif et cette faim ne proviennent pas du besoin, et par conséquent ne produisent aucune peine; la satiété ne naît pas du besoin satisfait, et pour cela elle ne produit point l'ennui. Au contraire, cette faim et cette soif de Dieu sont pour moi une jouissance toujours nouvelle, comme la joie d'être rassasié de Dieu devient à chaque instant toujours plus pénétrante, toujours plus exquise, toujours plus intense; car ce Dieu que je contemple et que je possède est infini, inépuisable, immense : conséquemment, ma joie est toujours parfaite, toujours variée; elle est toujours antique et toujours nouvelle. A chaque instant ce sont des mystères nouveaux qui me sont révélés, des perfections nouvelles qui me sont découvertes, des beautés nouvelles qui me réjouissent, des grâces nouvelles qui m'enflamment, des charmes nouveaux qui me ravissent, des douceurs nouvelles qui m'enivrent; si bien que mon cœur, en cherchant comme en trouvant, dans ses désirs comme dans la possession, est toujours calme, toujours content, toujours heureux (1).

(1) *Satiabor cum apparuerit gloria tua (Ps. xv).* — *Sitientes satiabi-*

La seconde qualité de cette joie du ciel, que Jésus-Christ nous a révélée, c'est que sa mesure est d'être sans mesure. Le torrent du plaisir coule avec une telle impétuosité et avec une telle abondance, que le cœur ne saurait en contenir toute la plénitude. D'abord, elle remplit entièrement l'âme, se glisse dans toutes ses puissances, la pénètre dans tout son être, et, si on peut le dire, dans ses parties les plus intimes, dans ses fibres les plus subtiles, comme l'eau pénètre entièrement l'éponge qui y est trempée. De là elle produit un sentiment exquis de délices et de contentement; en sorte que l'âme n'éprouve plus la joie, mais elle est comme la joie même personnifiée et vivante. Enfin cette joie déborde de toutes parts, l'entoure et l'inonde. C'est pour cela que Jésus-Christ dit dans l'Evangile qu'après que la joie pleine du Seigneur est entrée dans le cœur du bienheureux, celui-ci entre lui-même dans la joie de son Seigneur. Le cœur est sans doute le centre, la sphère de la joie; car c'est le cœur qui la désire, la cherche et la reçoit; mais, après l'avoir reçue et s'en être rempli, il en est enveloppé : le contenant devient le contenu, la joie est dans le cœur, et le cœur dans la joie. La joie entre dans le cœur comme un torrent, et le cœur se plonge dans la joie comme dans un océan d'immenses délices; il y reste comme absorbé, il s'y abandonne et s'y perd (1).

mur; satiati, sitiemus. — Longe ab ista siti necessitas, longe ab ista satietate fastidium (Gregor.).

(1) *Mensuram bonam et confertam et supereffluentem dabunt in sinum vestrum (Luc. vi). — Intra in gaudium Domini tui (Matth. xxv).*

La troisième qualité enfin, et la plus importante, de la joie du ciel c'est, dit Jésus-Christ, qu'une fois que l'âme la possède, elle ne peut plus jamais la perdre, ni personne la lui enlever. En effet, aussi grande et aussi délicieuse que soit la félicité du ciel, elle cesserait, dit saint Augustin, d'être une véritable félicité, si elle n'était immortelle et éternelle. La seule pensée, comme la seule appréhension, même éloignée, que cette félicité pût un jour avoir un terme, rendrait les saints plus malheureux que le plaisir d'en jouir ne les rendrait heureux. Tandis que le bonheur, dans ce monde, est un état d'exception, une éventualité passagère, une sorte de variété accidentelle, qui rompt, pour quelques fugitifs instants, la monotonie des ennuis et des amertumes de la vie, et s'éclipse subitement; la félicité du ciel est une condition essentielle, une situation inaltérable, un état propre, permanent et éternel, et conséquemment parfait (1).

Le cours des siècles ne fera donc subir aucune altération au bonheur des saints. Les jours et les années, loin d'en diminuer l'intensité, ne feront que le faire renaître avec un plaisir nouveau. Il ne finira que pour recommencer, et ne recommencera que pour ne jamais finir: nul accident, aucune infortune quelconque ne pourra jamais ôter à sa perfection, ni aucun temps abrégér sa durée, ni aucun rival en contester la possession; car la félicité du ciel, selon la définition de Boëtius, est une vie toujours vivante,

(1) Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis (*Joan. xv*). — Beatitudo vera non est, de cujus æternitate dubitatur.

une jouissance toujours immortelle, dans laquelle on goûte à chaque instant et pour toujours l'éternité des plaisirs et les plaisirs de l'éternité réunis (1).

Saint Paul était dominé par cette grande et magnifique pensée quand il disait : « Lorsque nous serons élevés dans les airs avec Jésus-Christ, nous traverserons les nuages, et nous entrerons dans l'atmosphère de Dieu, et nous serons avec Dieu. » Quelle consolation ces paroles ne versent-elles pas dans l'âme ! Dieu sera toujours avec nous, et nous serons toujours avec Dieu : *Semper cum Domino erimus*. Je le possède enfin, dira l'âme, ce bien-aimé de mon cœur, et j'en suis possédée ! Je le possède non-seulement tout entier, mais je le possède pour toujours, en sorte qu'il ne pourra jamais m'échapper. Comme mon nom brille, tracé en caractères d'or de la main de Dieu dans le catalogue des saints, dans le livre de vie éternelle ; le temps ne pourra jamais l'effacer ! Combien sont doux les accents que mon bien-aimé fait continuellement retentir à mon cœur, m'assurant que mon bonheur ne subira jamais ni diminution, ni altération et n'aura pas de fin ! Mon Dieu, vous m'aimerez toujours, et je ne cesserai jamais de vous aimer. Vous me plairez toujours, et je ne cesserai jamais de vous plaire. Vous serez toujours l'unique objet de mon cœur, la pensée de mon esprit, le centre de mes vœux, le but de mes désirs, le terme de mes affections ; vous toujours en moi et avec moi, et moi toujours en vous et avec vous ! Oh ! bénis

(1) *Interminabilis vitæ tota simul, et perfecta possessio.*

soient donc, mes frères, ces vrais sages, ces vrais savants, ces vrais philosophes qui, pour avoir servi et aimé Dieu sur la terre, sont admis à habiter dans la maison de Dieu, dans les cieux ! Ils le contemplent, et lui ressemblent ; ils le possèdent, et en jouissent ; ils l'aiment, et le louent ; ils sont heureux en lui et avec lui pour toute l'éternité (1).

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas une vaine prétention chez l'homme, ainsi que nous le disions en commençant cette homélie, de chercher sa félicité et sa perfection, puisqu'il lui est permis de désirer de devenir semblable à Dieu, et que c'est dans cette ressemblance que consistent sa félicité et sa perfection. Bien plus, toute l'action du christianisme est dirigée en vue de nous procurer cette heureuse ressemblance avec Dieu : dans ce monde, par le moyen de la grâce, et dans l'autre, par la gloire. C'est pourquoi Adam ne souilla point son cœur en voulant s'élever jusqu'à Dieu et devenir semblable à lui ; il pécha seulement en ce qu'il voulut parvenir trop vite sur la terre à sa haute destinée, qu'il ne devait atteindre que dans le ciel. C'est pour cela que Tertullien dit fort bien que son péché fut l'impatience. C'est encore le péché le plus commun de ses malheureux descendants. Ô homme,

(1) Simul rapiemur in nubibus, obviam Christo in aera ; et sic semper cum Domino erimus (*I Th. 1*). — Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te (*Ps. LXXXIII*).

s'écrie pour cette raison saint Augustin, tu désires d'être heureux ! Sois donc béni, puisque tu cherches le but pour lequel Dieu t'a créé et l'objet de ses promesses : ton désir est juste, légitime et saint ; ton tort, c'est l'impatience qui te porte à te hâter d'obtenir, par l'usage des créatures et durant la vie présente, cette félicité parfaite que tu ne peux acquérir qu'après la mort, par l'union avec ton créateur. Quand donc saint Paul nous dit que la patience nous est nécessaire pour obtenir l'accomplissement des promesses divines ; quand saint Jacques nous apprend que la perfection des œuvres du salut éternel ne s'acquiert que par la patience ; quand, enfin, Jésus-Christ lui-même nous déclare que, par la patience, on parvient à la félicité éternelle, ils n'entendent pas seulement nous recommander la patience dans la souffrance, mais bien aussi la patience dans l'attente. Dieu n'exige donc pas que nous renoncions au désir d'être heureux ; mais il veut que nous attendions le temps et le lieu qui peuvent procurer à ce désir son accomplissement : le paradis, où Dieu l'a promis, et l'article de la mort, quand ce Dieu plein de majesté viendra nous appeler à partager sa gloire et sa félicité (1).

Dans ce monde même, on n'obtient rien sans at-

(1) Ut efficiamini divinæ consortes naturæ (*II Pet. 1*). — Beatus esse cupis? rem bonam quæris. — Sed ubi quæris, invenire non poteris. — Patientia vobis necessaria est, ut reportatis repromissionem (*Heb. x*). — Patientia opus perfectum habet (*Jas. 1*). — In patientia vestra possidebitis inas vestras (*Luc. xxi*). — Expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei (*Tit. 11*).

tendre. Combien d'années faut-il vivre dans la peine, pour arriver au plaisir ; vivre dans l'économie, pour arriver à la richesse ; vivre dans la soumission, pour arriver au commandement ; vivre dans l'humiliation pour arriver à la gloire ! Quel long et pénible noviciat ne faut-il pas faire pour apprendre un art, une science ; pour obtenir un emploi, pour conclure un mariage, pour se faire une position, pour parvenir à une dignité ! Que de sueurs ne faut-il pas répandre, que d'affronts dévorer, que de dégoûts supporter, que de répugnances vaincre, que d'humiliations subir, que de dépits endurer ! Quel scandale et quel désordre donc, dit saint Paul, de voir des chrétiens si patients dans l'attente, si résignés dans la souffrance, pour obtenir une fragile couronne de fleurs qui se fanent si vite, un bonheur semé d'amertumes, entouré d'épines, qui s'évanouit en quelques instants, et ne point vouloir attendre, ne point vouloir travailler quelques jours pour acquérir une couronne immortelle et une félicité solide, incorruptible, infinie et éternelle ! Jésus-Christ lui-même, nous dit l'Apôtre, a attendu trente-trois ans en patience sa résurrection et sa gloire ; et, en vue de la joie qui, comme homme, l'attendait après sa mort, il subit l'humiliation, il dévora les opprobres, il soutint sur ses épaules sacrées le poids de la croix. Or, voilà l'exemple que nous devons imiter ! Voulons-nous la science de l'esprit, la joie du cœur, les délices des sens ? Ah ! nous sommes impatients pour chercher tout cela dans l'orgueil qui nous aveugle, dans l'ava-

ricé qui nous fait esclave, dans la luxure qui nous abrutit, dans la jouissance de la vie corporelle, dans les avantages de la fortune terrestre qui nous rendent malheureux. Mais souffrons patiemment que le Seigneur vienne combler dans son paradis tous nos désirs et nous mettre en possession de tous ses biens; en attendant, travaillons avec courage, combattons généreusement nos passions et nos vices; souffrons avec résignation, lorsque le Seigneur nous humilie pour nous glorifier, nous afflige pour nous consoler, nous mortifie pour nous rendre éternellement heureux. Ah! il ne s'agit point de longues années ni de longs siècles; mais de peu d'années, de peu de jours et peut-être de peu de moments que nous avons à attendre et à travailler à réprimer notre orgueil, à détacher notre cœur, à mortifier notre chair, à mener sur la terre une vie chrétienne, humble, désintéressée, religieuse et chaste; et, pour cela, une mesure immense d'allégresse et de gloire nous attend dans les cieux (1).

Elevez-vous donc au-dessus de cette basse région des sens, des illusions et du mensonge; fixons nos pensées et nos affections dans le bienheureux séjour des esprits et de la vérité, où l'on trouve la véritable joie. Ah! que la terre est bien le lieu du travail et le ciel celui du repos; la terre est le lieu où s'acquiert le mérite, et le ciel celui où se donne la récom-

(1) Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem ut incorruptam (*I Cor.* ix). — Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta (*Hebr.* xii). — Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum, et sustine Dominum (*Psa.* cxiv). — Quod in præsenti est, momentaneum et leve tribulationis nostræ, supremam in sublimitate æternæ gloriæ pondus operatur in nobis (*II Cor.* iv).

pense; la terre est le champ de bataille, et le ciel la couronne; la terre est la région des larmes, et le ciel la vraie allégresse; la terre est l'exil, et le ciel la patrie. Un fils momentanément abandonné dans un pays étranger, par un père riche, aux soins d'une mère plongée dans la misère, se console dans son humiliation et dans sa douleur en disant : « J'ai cependant un père riche à qui rien ne manque; il viendra, il viendra, mon père, me prendre un jour et me reconduire dans ma patrie, où je serai aussi riche avec lui et par lui. » Or, nous aussi, qui avons été pour un moment déposés par notre Père céleste sur cette terre de l'exil et confiés aux soins de notre mère l'Église, quand la misère nous remplit d'angoisses, que l'infirmité nous afflige, que la tribulation nous accable, que la calomnie nous poursuit, que l'injustice nous opprime, que le monde nous oublie, nous méprise à cause de notre réserve, de notre pudeur, de notre justice, de notre piété, consolons-nous en disant : « J'ai pour père Dieu lui-même, Jésus-Christ, Seigneur et maître du monde; mon tendre Père et mon très-doux Sauveur viendra un jour me retirer de cette vallée de larmes pour me conduire à la céleste patrie; il changera ma pauvreté en richesse, ma peine en joie, mon humiliation en gloire, et il me fera partager ses grandeurs et sa félicité (1). » Ainsi soit-il.

(1) *Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino (II Cor. v). — Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquiramus (Heb. xiii). — Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.*

TREIZIÈME HOMÉLIE.

Le Léproux.

(*S. Matth.*, VIII, 1; *Marc.*, I, 40; *Luc.*, V, 12) (1).

Misit Deus Verbum suum, et sanavit eos; et
de interitionibus eorum, eripuit eos. (Ps. CVII.)

Vous avez déjà entendu dans l'évangile de ce jour quels étaient les desseins que le Fils de Dieu fait homme avait continuellement dans l'esprit, les idées dans lesquelles se complaisait toujours son imagination, enfin les affections et les désirs dont son cœur était constamment rempli. Pendant que les disciples, encore simples et terrestres, s'imaginent que leur

(1) A la messe du III^e dimanche après l'Épiphanie, cette narration se lit, en saint Matthieu, avec celle du Centurion, parce que, selon cet évangéliste, elle l'a immédiatement précédée; ces deux prodiges arrivèrent le même jour et dans la même contrée : la guérison du lépreux eut lieu à la campagne, et celle du serviteur du Centurion dans la ville de Capharnaüm. Une autre fois, le Sauveur guérit encore dix lépreux dans la campagne de Samarie; et ce miracle, comme saint Luc le raconte, se lit à la messe du XIII^e dimanche après la Pentecôte. Comme le but de ces deux miracles est à peu près le même, on les traitera tous les deux ensemble dans la présente homélie.

livin Maître devait régner temporellement dans Israël, et ne sont préoccupés que de la pensée de s'assurer à l'avance un poste glorieux et brillant dans son royaume (1), Jésus-Christ ne pense qu'aux tourments et aux opprobres de sa passion prochaine. Ecoutez, mes frères, avec quels désirs ardents, avec quelle amoureuse impatience et avec quelle complaisance de son âme tendre il dit aux apôtres : « Le moment est enfin arrivé ; voici que nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, qui le condamneront à mort ; il sera livré aux Gentils pour être moqué et outragé, et il sera flagellé et crucifié (2). » Et, tandis que les disciples se disputaient l'honneur de la préséance (3), manifestant ainsi leur ambition, Jésus-Christ montre son cœur enflammé de la plus tendre charité, quand il ajoute : « La primauté, l'honneur et la gloire que le Fils de l'homme est venu chercher sur la terre, ce n'est point d'être servi, mais bien de servir lui-même aux misères des hommes et de changer sa propre mort en un remède de guérison et de vie pour le salut du genre humain (4). »

(1) Dic ut sedent hi duo filii mei : unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo (*Matth. xx*).

(2) Ecce ascendimus Jerosolimam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte; et tradent eum Gentibus ad illudendum, et flagellandum, et cruciandum.

(3) Et audientes decem, indignati sunt de duobus fratribus.

(4) Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis (*Matth. xx*). — Misit Deus Verbum suum, et sanavit eos; et de interitionibus eorum, eripuit eos.

Or, le Prophète annonçait déjà cette mission de miséricorde et de piété quand, sous la figure d'Israël, parlant de tous les hommes, il disait : « Dieu enverra son Verbe sur la terre, et le genre humain sera guéri et sauvé d'une ruine irréparable et d'une inévitable mort. »

Mais comment et de quelle manière notre divin Sauveur devait-il opérer ce mystère de rédemption et de salut ? Il a daigné lui-même nous le faire connaître dans la guérison miraculeuse du lépreux, figure de la race infortunée d'Adam. L'histoire de ce prodige est fort courte ; mais les mystères et les leçons qu'il contient sont très-grands et très-importants. Considérons-le donc, mes bien-aimés frères, vous dirai-je avec Origène, afin que nul d'entre nous ne demeure le cœur souillé de la lèpre du péché (1) ; mais aussi rendons-nous dignes de ce divin Rédempteur qui nous a, par la bonté dont il a fait preuve dans la guérison d'un seul homme, dépeint lui-même la charité avec laquelle il est venu donner sa vie pour le salut de tous (2).

PREMIÈRE PARTIE.

Le vrai mérite et la vraie grandeur ne consistent pas à dire de grandes choses, mais à les faire, dit un interprète (3). Afin que, ajoute le même interprète,

(1) Consideremus et nos nunc, fratres dilectissimi, ut nullus peccati lepram in suo detineat corde (*Hom. 5 in Divers.*).

(2) Venit dare animam suam redemptionem pro multis.

(3) Dicere granditer non est multum, sed facere multum est.

le peuple, qui avait entendu le sublime et nouveau discours que le Sauveur avait prononcé sur la montagne, n'eût peut-être raison de dire : Celui-ci nous fait entendre de grandes, de magnifiques et de terribles paroles ; mais on ne voit aucune de ses œuvres, le Rédempteur se dirige du côté de la plaine, où gisait un malheureux lépreux, pour le guérir et, par ce miracle, confirmer et mettre comme un sceau surnaturel aux vérités de son discours, commençant ainsi à se montrer encore plus grand, plus sublime et plus divin par ses œuvres que par ses paroles (1). De plus le vrai Roi, prophétisé par David et établi par le Père sur la montagne sainte de Sion, y avait déjà prêché le grand précepte de Dieu (2) ; c'est-à-dire que le Sauveur avait, dans son long discours de la montagne, publié sur le Thabor la loi évangélique, comme il avait déjà proclamé la loi mosaïque sur le Sinaï. Mais comme il accompagna la promulgation de la loi antique des prodiges de sa justice, pour faire comprendre que l'esprit de cette loi était celui d'une crainte servile ; de même, pour nous faire entendre que l'esprit de la loi chrétienne est celui d'un amour tendre, il a voulu accompagner sa promulgation des prodiges de sa miséricorde et de sa bonté.

Mais que faisait donc ce lépreux dans cette con-

(1) *Ne diceret populus : Verba quidem sunt magna et terribilia ; sed opera nulla sunt. — Ut mundationis miraculo præcedentibus verbis auctoritatem faceret ; et ut in verbis, mirabilior esset in opere (Expos.)*

(2) *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus (Ps. 11).*

trée ? La lèpre, dans l'Orient, était alors une maladie horrible, funeste, incurable et contagieuse comme la peste (1). C'est pourquoi la loi mosaïque était très-sévère à l'égard de l'homme atteint de la lèpre ; elle lui ordonnait non-seulement d'aller la tête nue et les habits ouverts (2), mais encore, s'il voyait quelqu'un s'approcher de lui, de l'avertir de s'éloigner, en lui criant qu'il était souillé et impur ; elle lui enjoignait en outre de se boucher la bouche avec l'extrémité de sa robe en présence de ceux qui

(1) Il y avait différentes espèces de lèpres en Orient ; dans l'Écriture on en compte jusqu'à six (*Lévit. XIII*). Quelquefois elle était partielle en une seule partie du corps, comme, par exemple, à la tête, au menton, et alors il était facile d'en être guéri. Il n'en était pas ainsi quand la lèpre avait envahi tout le corps ; car, dans ce cas, surtout si elle était ancienne, les médecins regardaient comme impossible sa guérison. Cette dernière espèce de lèpre recouvrait toute la peau d'écailles très-dégoûtantes, de pustules et de plaies ; on la nommait éléphantique, parce que l'éléphant est sujet à cette maladie. Le malheureux qui en était atteint avait les yeux enfoncés, les narines étrangement dilatées, la langue grossie, la figure déformée, de tout son corps se répandait une insupportable odeur, et de sa bouche sortait une haleine empestée qui infectait l'air à une grande distance. C'est pourquoi, chez les Hébreux comme chez les autres nations, les lépreux se tenaient loin des habitations, dans la campagne ouverte. Les cas de cette horrible maladie, même en Orient, sont si rares aujourd'hui, qu'on peut la considérer comme étant à peu près disparue. Mais, à sa place, est venue la peste bubonique, et, en Occident, cette maladie, qui éteint tant de vies et qui, lors même qu'on s'appelle honnête homme, n'est pas moins funeste et cruelle, puisque non-seulement elle exerce ses ravages sur les hommes déjà nés, mais qu'elle en empêche encore tant d'autres de naître.

(2) Quicumque maculatus fuerit lepra, habebit vestimenta dissuta et caput nudum. — Os veste contactum, et contaminatum ac sordidum clamabit. — Et habitabit solus extra castra (*Lévit. XIII*).

étaient sains, pour ne point leur communiquer son mal par son souffle. Enfin, elle voulait que le lépreux fût soustrait à tout commerce avec les autres hommes, et qu'il se tint seul hors de la ville et des lieux habités, en campagne ouverte. Voilà donc le motif pour lequel le lépreux dont nous parlons aujourd'hui était seul dans la plaine qui sépare le mont Thabor de la ville de Capharnaüm. Or, cette maladie était pour ce malheureux doublement funeste, parce qu'elle l'avait d'abord empêché de monter avec les autres sur la montagne, et ensuite d'entendre le Fils de Dieu y instruisant, pour la première fois, les hommes dans la science du salut éternel (1). De même, de nos jours, ceux qui sont sous le poids du péché ne peuvent s'élever jusqu'à la hauteur du mont véritable de Dieu, qui est l'Eglise, pour y entendre les doctrines spirituelles et divines qu'on y enseigne; et, s'ils entrent dans le temple saint, ils s'y arrêtent avec le corps, mais leur âme en est loin; ils écoutent la divine parole de leurs oreilles, mais ils ne l'entendent pas avec l'esprit, parce qu'ils ont le sens moral corrompu par la lèpre des vices charnels. L'homme qui se complaît dans le mal ne peut jamais savourer les choses saintes et spirituelles (2).

(1) Quare iste non ascendit in montem ut audiret sermones divinos? Quia lepra erat gravatus.

(2) Sic qui in malis ambulat, non potest in Ecclesiam ascendere, quæ mons Dei appellatur; nec spiritualem doctrinam audire; et si venerit corpore, animo autem non ascendit; et si audit, spiritu doctrinam non intelligit, quia sensus ejus est carnalium vitiorum lepra corruptus.—

Notre divin Sauveur descendait donc de la montagne, suivi du peuple qu'il venait d'instruire ; mais, à mesure qu'il s'avavançait, la foule augmentait sans cesse ; car on accourait à lui de tous côtés (1). Les uns, dit Origène, venaient à lui pour être soulagés ou guéris par ses miracles, beaucoup pour profiter de ses divins enseignements, et le plus grand nombre étaient attirés par l'amour qu'inspirait à tous la seule présence du Sauveur, et par le plaisir et la joie qu'ils éprouvaient à se tenir en sa compagnie (2). Le lépreux avait déjà entendu raconter de grandes choses des miracles de Jésus-Christ. Or, cet homme, en voyant Jésus se diriger de son côté : *videns Jesum*, suivi de tant de monde, se présenter avec un air de majesté unie à une douceur, à une amabilité infinie ; et fixant ses regards affligés sur cette face divine, sur ce front si serein, sur ces yeux si pleins de bonté, entendit dans le fond de son cœur une voix secrète qui lui dit : « C'est le Sauveur, il est Dieu ; il pourra et voudra me guérir en un instant. » Autant Jésus-Christ se montra miséricordieux en lui envoyant cette inspiration, autant le lépreux fut prompt à l'accueillir, docile à y croire et généreux à la suivre. En effet, quoique couvert de la lèpre, non dans quelques

Nemo enim bonarum rerum potest gustare saporē, qui delectatur in malis (*Expos.*).

(1) Cum descendisset de monte, secutæ sunt eum turbæ multæ (*Matth. viii*).

(2) Nonnulli propter administrationem et curationem ; quidam propter doctrinam ; et quidam propter charitatem (*Expos.*).

parties de son corps seulement, mais des pieds à la tête, *vir plenus lepræ*, cependant il ne craint pas d'être rejeté par le Sauveur; il s'avance auprès de lui plein de confiance et de bonté: *venit ad eum leprosus*, courbant humblement le front jusqu'à terre, *et procidit in faciem*; fléchissant devant lui les deux genoux *et genuflexo*, il l'adora profondément à plusieurs reprises, *adorabat eum*; ensuite, d'une voix faible à cause du respect, mais ferme par la confiance, il lui dit : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir en ce moment : *Et deprecans eum : Domine, si vis, potes me mundare* (1). »

Quelle belle âme, mes frères, ce pauvre lépreux avait dans un corps si horriblement défiguré! Qu'y a-t-il de plus à admirer en lui? ou la sagesse dont il fait preuve en venant chercher du secours auprès du Sauveur, ou l'humilité qui accompagne ses paroles, ou la ferme confiance avec laquelle il le prie (2)? O sagesse vraiment admirable, dit un interprète! Le lépreux reconnaît en Jésus-Christ un médecin spirituel et divin, et il l'engage à entreprendre sa guérison en lui offrant une récompense toute divine et

(1) *Videns Jesum (Luc. v). — Vir plenus lepra (Luc. v). — Venit ad eum leprosus. — Et genuflexo (Marc. i). — Et procidens in faciem (Luc. v). — Adorabat eum (Matth. viii). — Et deprecans eum, dixit : Domine, si vis, potes me mundare (Marc. i).*

(2) *Licet hac infirmitate detentus, fuit sapiens in accedendo, humilis in loquendo, perseverans in petendo. — Spirituali medico spiritualiter mercedem offert. Nam medici pecunia, iste vero oratione placatur. Nihil enim dignius quod offeramus Deo, quam fidelis, quia quidquid obtulerimus de nostris est : oratio de nobis.*

toute spirituelle ; car, comme les médecins sont attirés par l'appât de l'argent, ainsi le Sauveur se plie et se laisse attirer à nous par la prière. Oh ! non, l'on ne peut faire une offrande plus agréée de Dieu que celle de la prière d'un cœur fidèle. Nous donnons à Dieu, dans les autres offrandes, quelque chose du nôtre ; mais ici nous nous donnons nous-mêmes. Origène admire à son tour cette belle conduite du lépreux. Avant de prier, dit-il, il commence à adorer, et il rend à Dieu le culte qui lui est dû avant de lui demander des grâces pour lui-même. Par l'adoration unie à la prière, il rend au Seigneur un hommage non civil, mais religieux ; il pratique non point un acte de respect, mais un acte de latrie, en l'invoquant non comme médecin, mais comme Dieu (1). Car, dit saint Jean Chrysostome, le lépreux voulait dire : Je sais, Seigneur, que vous avez avec votre Père une même puissance et la même nature, et que, par conséquent, vous pouvez commander à l'infirmité aussi bien qu'à toutes les autres choses ; en sorte que, par une seule de vos paroles prononcée en maître, vous pouvez faire disparaître ma lèpre. Je vous supplie donc, Seigneur, de daigner prononcer cette parole. Si vous le voulez, la chose se fera à l'instant, et je recevrai sur le champ la santé que j'attendrais vainement de tout autre (2).

(1) Antequam petat, adorare cœpit; antequam rogaret, se cultorem exhibuit. — Pro hoc ipso Deum ac Dominum eum invocamus (*Expos.*).

(2) Scio te parvis esse cum Patre potestatis, et consequenter morborum Dominum, ut lepræ heri jure imperare, et eam fugare possis. Rogo ergo, ut id facere digneris. Si velis, res acta est. Sanus sum (*Hom. 6 in Matth.*).

Mais quoi ? Le lépreux, en disant au Sauveur : « Vous pouvez me guérir : *Potes me mundare*, » reconnaît en Jésus-Christ un Dieu tout-puissant ; cependant, en ajoutant cette parole : *si vous voulez*, ne semble-t-il pas douter que le Sauveur soit aussi un Dieu d'une infinie bonté ? Il n'en est pas ainsi, dit Bède. Cette parole : *si vous voulez*, n'exprime point un doute sur la divine miséricorde, mais elle est l'aveu de la propre indignité du lépreux ; il ne présume pas, mais il se croit indigne d'une si grande grâce (1). Les maladies du corps sont utiles et souvent nécessaires à la santé de l'âme ; mais Dieu seul sait quand cela arrive ainsi, et l'homme l'ignore. C'est pourquoi l'infirmes doit humblement se résigner à la volonté divine sans demander la guérison d'une manière absolue, mais subordonnée à une condition ; par exemple, s'il plait à Dieu, s'il est utile au salut de l'âme. Or, c'est précisément ce qu'exprime la prière du lépreux. Ce n'est pas tant un doute de la miséricorde du Seigneur que l'aveu d'ignorer les secrets de Dieu, d'ignorer, dis-je, s'il est meilleur, par rapport à son salut éternel, de guérir ou de rester malade (2). Le langage du lépreux est donc une prière sublime, dans laquelle le désir ardent de guérir est accompagné d'une

(1) De voluntate Domini non dubitat ; sed quasi colluvionis suæ conscius, non præsumit (*Hom. 26 in Matth.*).

(2) Hic sermo non ostendit dubitantem de Christi misericordia, sed ignorare judicia misericordiæ ejus ; nec enim expedit omnibus naturalis integritas. — « Si vis » denotat desiderium curationis, cum resignatione mixtum ; resignat enim se et submittit voluntati Christi (*Com.*).

résignation parfaite; c'est comme s'il avait dit : Si grand que soit mon désir de recevoir la guérison, néanmoins je ne demande cette grâce, Seigneur, qu'autant quelle puisse être conforme à votre volonté et qu'il vous soit agréable de me l'accorder. Que si, pour des fins que j'ignore, vous voulez plutôt que je reste infirme, j'y consens aussi. Je désire vivement obtenir ma guérison; mais ce que je demande avant tout, c'est de faire en toutes choses votre sainte volonté.

Mais quel est donc celui qui adressé au Sauveur cette prière ? L'aurions-nous déjà oublié, mes frères ? C'est un pauvre lépreux, triste, désolé, tout couvert de plaies horribles, dont les chairs tombent en lambeaux, et partant sans consolations, sans secours, haï, et non-seulement objet d'horreur pour les autres, mais encore insupportable à lui-même. Or, une si grande résignation, jointe à tant de misères; tant de patience dans une si grande douleur; tant d'humilité, unie à une si grande confiance; une âme si sublime dans un corps si rebutant par ses infirmités; tout cela, dit l'évangéliste, toucha et attendrit le cœur du Sauveur : *Jesus autem misertus est ejus*; en sorte qu'à peine ce pauvre lépreux eut-il terminé cette belle prière : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir, » que ce divin Médecin, étendant sur lui la main, le toucha avec bonté et lui dit d'une voix pleine de tendresse : « Je le veux, sois guéri : *ait illi : Volo, mundare* (1). » Combien ce trait de la vie

(1) Quelques interprètes latins traduisent les paroles du Sauveur de

sainte de notre divin Sauveur est admirable ! qu'il est propre à impressionner les cœurs ! En touchant ce lépreux avec tant de bienveillance, il nous montre, dit Tertullien, toute la tendresse de son amour. Un autre interprète ajoute qu'en étendant la main sur le lépreux, il prouva combien son cœur était enclin à l'aimer (1).

Cependant qui pourrait imaginer, sinon exprimer ce que le lépreux éprouva en lui-même quand il se sentit touché avec tant d'amour par la main bénie du Fils de Dieu ? Il ressentit dans toute sa personne une sensation ineffable de rafraîchissement, de douceur, de suavité céleste et divine, qui lui fit en un instant goûter toutes les délices du paradis. Mais, pareillement, que dirai-je de cette douce parole prononcée en même temps par le Sauveur : « Je le veux ? » Sans doute qu'elle descendit dans son cœur comme un baume précieux et qu'elle l'inonda de consolation ! Car c'était lui dire, à lui comme à nous : Oui, je le veux, *volo*, parce que j'éprouve plus de joie à te guérir que toi d'être guéri ; *volo*, je le veux, parce

cette manière : « Oui, je veux te guérir, » prenant la parole *mundare* pour l'infinitif régi par le verbe *volo*. Or, cette traduction, outre qu'elle ôte aux paroles du divin Maître leur majestueuse sublimité, est infidèle ; car, selon la remarque de saint Jérôme, le verbe *mundare* n'est point à l'infinitif actif, mais à l'impératif du passif, si bien que les deux mots *volo* et *mundare* doivent être séparés par la ponctuation.

(1) *Jesus autem misertus est ejus (Marc. i). — Et extendens manum suam, tetigit eum. — Ait illi : Volo, mundare (Luc. viii). — Tetigit benevolentiae causa, ut suum affectum ostenderet (Cont. Marci., lib. IV, c. v). — Extendit curationis manum, qui misericordiae protendebat affectum (Expos.).*

que je me plais infiniment plus à accorder mes bienfaits aux hommes, qu'ils ne se réjouissent de les recevoir. Ainsi, mes frères, cette simple parole : « Je veux, *Volo*, vous montre mieux que tous les discours de quels sentiments délicats et pleins d'amour est rempli le cœur du Sauveur (1).

Mais ce n'est pas tout ; car il ajouta encore cette autre parole : « sois guéri : *mundare*. » Que d'enseignements cette seule parole exprime ! Le lépreux avait dit ces deux choses : « Si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Or, remarquez comment ce doux Sauveur, qui ne laisse tomber aucune syllable de nos prières, lorsqu'elles sont bien faites, répondit à cette double demande par une double réponse ; à la parole : « Si vous voulez, » il répond : « Je le veux ; » à cette autre : « Vous pouvez me guérir, » il répond : « Sois guéri. » Il prononce l'une avec un accent d'infinie bonté, et l'autre d'un ton de haute autorité. Ainsi, tandis qu'il découvre toute la tendresse de sa bonté, il montre toute la force et toute la majesté de sa puissance. En disant : « Je le veux, » il se manifeste comme le plus aimant des frères ; en ajoutant : « Sois guéri, » il se révèle comme le Dieu tout-puissant (2). De plus, Notre-Seigneur voulut, par

(1) *Volo* : indicium benignitatis est (*Expos.*).

(2) Respondet duplici petitioni : et quia dixerat : « Si vis, » respondet : « Volo. » Et quia dixerat : « Potes mundare, » ait : « Mundare. » — In « Volo » pietatis clementiam ; in « Mundare » majestatis suæ potentiam ostendit. — Quod recte opinatus esset esse Deum omnipotentem. — Confidens profiteris : Quia ego possum ; et si volo, fit. — Ideo volo : mundare. Non dubitas credere ; non tardo sanare (*Expos.*).

cette réponse sublime, confirmer le lépreux dans sa foi, lui prouver, et à lui et à ceux qui étaient présents, qu'il avait dit la vérité en confessant qu'il était le Dieu tout-puissant. En effet, ce fut, selon la pensée d'Origène, comme si le Sauveur avait dit : Tu as fait profession de croire, avec une pleine confiance, que je peux te guérir, et que, si je le veux, la chose est faite ; or, pour te faire voir que tu ne t'es pas trompé, j'ordonne qu'à l'instant tu sois guéri. Comme tu n'as pas hésité à croire en moi, je ne veux point tarder à te guérir.

Et de fait, notre divin Sauveur n'eut pas plutôt prononcé cette parole, que les écailles de sa lèpre tombèrent, que ses plaies se cicatrisèrent et que ses ulcères s'éteignirent ; en sorte qu'on le vit sur-le-champ fort, robuste, florissant de santé et parfaitement guéri (1).

Cela devait arriver ; car le Verbe de Dieu, qui d'une seule parole avait créé l'univers, était présent dans la sainte humanité de Jésus-Christ (2). Or, entre le commandement de Dieu et son œuvre, il n'y a ni intervalle, ni aucun retard possible. Sa parole et son commandement sont par eux-mêmes efficaces ; pour Dieu, dire, c'est faire ; car sa volonté n'est pas seulement toute puissante, mais elle est la puissance même (3). Combien donc cette expression : *en un ins-*

(1) Et cum hoc dixisset, statim discessit ab eo lepra ; et mundatus est (*Marc. 1*).

(2) Quia ille erat intus in illo corpore, qui dixit, et facta sunt.

(3) Nullum medium est inter præceptum Dei et opus ejus. — Dei

tant: confestim, employée par l'évangéliste, est mystérieuse ! N'y aurait-il qu'elle seule, que ce miracle serait suffisamment prouvé. Cette expression nous apprend, en effet, que ce lépreux ne fut pas guéri avec le secours des remèdes naturels dont on a coutume de se servir en pareilles circonstances, puisque ceux-ci n'opèrent que lentement ; mais qu'il reçut la santé par la toute-puissance de Dieu, qui seule opère en un instant (1).

Mais comment et pourquoi le Sauveur qui, sans aucun doute, pouvait d'une seule parole guérir ce malade, comme plus tard il guérit dix lépreux d'un seul mot ; comment et pourquoi, cette fois-ci, a-t-il voulu se servir de la main, et cela contrairement à la loi mosaïque, qui défendait tout contact avec ceux qui étaient atteints de semblables maladies ? Il le fit pour plusieurs grandes raisons, toutes sublimes, toutes dignes de sa sagesse. Premièrement, la loi ne défendait de toucher le lépreux que parce que ce contact pouvait nuire à l'homme sain de corps, sans soulager en rien le malade ; mais il était très-conforme à l'esprit de la loi de guérir la lèpre d'autrui sans la contracter soi-même. Jésus-Christ, qui était précisément dans cette condition, de pouvoir guérir les autres par le contact, sans courir le risque de s'infecter lui-même, opéra selon l'esprit de la loi, en

enim dicere et jubere efficax est, idemque quod facere, quia ejus voluntas idem prorsus est ac ejus omnipotentia.

(1) *Confestim*, id est non pharmacis naturalibus, quæ sensim sanant ; sed divina virtute, quæ in instanti operatur (*In Matth.*).

touchant le lépreux dans cette charitable intention(1). Puis remarquez, dit un interprète, que cette lèpre disparut, non pas à ce contact divin, mais au commandement du Sauveur. Un auteur ajoute, dans un langage aussi poétique que vrai, que la lèpre dont ce malheureux était couvert n'osa point attendre la main du Sauveur, mais qu'effrayée en la voyant s'approcher, elle disparut (2). Donc, rigoureusement parlant, on ne peut pas dire que le Sauveur, en touchant ce fortuné lépreux, ait agi contre la défense de la loi ; car, lorsqu'il le toucha, la lèpre avait déjà disparu : il n'était donc plus lépreux, mais sain de corps (3).

C'est aussi là ce que pensèrent tous les assistants. Parmi les nombreux spectateurs de ce fait, il ne s'en trouva aucun, en effet, dit saint Chrysostome, qui ait osé accuser le Sauveur d'avoir violé la loi. Bien au contraire ; car, au lieu de le calomnier, ils ne manquèrent pas d'exalter ce prodige. C'est qu'il n'y avait point, parmi ces spectateurs, de ces Pharisiens aveugles d'esprit, pervers de cœur et médisants qu'on trouve toujours prompts à défigurer les actions les plus saintes et à censurer la vertu la plus épurée (4).

(1) *Periculum contagionis non erat in Christo : non faciebat ergo contra legem, sed juxta legem. — Non ex quo tacta est ; sed ex quo jussa est, lepra recessit.*

(2) *Non ausa expectare manum ipsius ; sed statim ut vidit manum venientem, aufugit lepra.*

(3) *Si lepram tetigisset, contra legem fecisset. — Sed prius lepra fugit, quam manus ad hominem perveniret.*

(4) *Ex tanto populo nullus accusat : non erant ibi judicia corrupta,*

Or, toutes ces réflexions faites, savez-vous pourquoi, demande Origène, le Sauveur étendit sa main bénie sur ce lépreux? C'est pour nous enseigner à ne jamais mépriser les pauvres malades, ni les rebuter, si défigurés et si abjects qu'ils paraissent dans leur corps; ces infirmités, que Dieu guérit, ne rendent pas l'homme méprisable à ses yeux. Et qui oserait maintenant refuser ses soins charitables aux malheureux que le Fils de Dieu daigne lui-même si bien accueillir et combler de tant de caresses (1)?

Selon saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ, en touchant le lépreux contrairement à la défense de la loi, voulut faire connaître qu'il était l'auteur de cette loi, et non point sous son empire. Rappelez-vous, en effet, l'histoire d'Elisée, continue le même Père. Ce prophète, voulant guérir la lèpre de Naaman, l'envoya se laver sept fois dans le Jourdain; mais il n'osa point le regarder ni le toucher. Elisée devait agir ainsi, puisqu'il n'était que le ministre de Dieu. Le Sauveur, au contraire, était appelé à tenir une autre conduite: il devait toucher ce malade, pour montrer qu'il le guérissait par sa propre vertu. Elisée se comporta comme un serviteur devait le faire, et Jésus-Christ comme un Dieu (2).

nec spectatores livore vitiiati : propterea, non modo non sunt calumniati signum; verum etiam stupore venerati (A Lap.).

(1) Ut nos doceret nullum spernere, aut contemptui habere propter corporis læsionem, aut maculationem, quæ a Deo immittitur.

(2) Ut ostenderet non se subditum legis esse, sed Dominum. — Eliseus Naaman nec inspicere voluit, nec tangere. — At Christus ostendit quod non ut famulus, sed ut Dominus curat et tangit (A Lap.).

Ce Maître divin, par cette action pleine de tendresse, voulut instruire non-seulement ceux qui en furent les heureux témoins, mais encore tous ceux qui, dans la suite des siècles, entendraient le récit de ce miracle. Il voulait, comme le remarque saint Cyrille, prouver au monde que son humanité apportait le salut, parce qu'il est en même temps Dieu (1). Victor d'Antioche ajoute que le Verbe éternel a daigné opérer différents prodiges par le moyen de son corps sacré, pour montrer à tous qu'étant divin, il est uni à la divinité par le plus intime et le plus indissoluble des liens (2).

Mais quelle est la récompense demandée par le Sauveur à ce lépreux, pour l'avoir ainsi guéri ? Il n'en exige pas d'autre que celle de tenir cachée la faveur qu'il a reçue et d'aller se montrer au prince

(1) Ut salvifica vis carnis Christi patesceret.

(2) Verbum indit vulsam se cum carne societatem habere persuasum volens ; pleraque miracula per corporis ministerium edidit (*In 1 Matth.*).

Saint Ambroise admire ce prodige et en retire la plus solide instruction. Comme il est bien propre, dit-il, à réfuter à l'avance les blasphèmes des hérétiques ! Le divin Maître a dit : *Je le veux*, et, par cette parole, il a confondu Photinus, qui osait affirmer que Jésus-Christ, pur homme, n'avait pas la volonté d'un Dieu ; le Sauveur ajoute : *Sois guéri*, et par là il a réfuté le blasphème d'Arius, qui soutenait que Jésus-Christ, étant inférieur au Père, doit exécuter ses ordres, sans qu'il puisse rien commander de lui-même. Enfin, le céleste Médecin toucha de sa main divine le lépreux qu'il guérit, et par là il condamna Marcion, qui avançait que le Sauveur n'avait pas un corps réel, mais fantastique. Combien est donc admirable un miracle qui réfute tant d'erreurs à l'avance, révèle et confirme tant de vérités ! Dicit : volo, propter Photinum ; imperat, propter Arium ; tangit, propter Marcionem. Hos omnes confutat Christus (Ambros. *in 5 Luc.* A Lap.).

des prêtres, portant avec lui l'offrande d'usage imposée par la loi mosaïque à ceux qui avaient été guéris de la lèpre (1). Il nous apprend donc par là, dit saint Hilaire, que nous ne devons point divulguer le bien que nous faisons à nos frères, mais que nous devons, au contraire, faire en sorte de le tenir caché, ni chercher à en recevoir sur la terre la récompense, soit par des présents, soit par des honneurs (2).

La lèpre était de plus une maladie qui imprimait à celui qui en était infecté une tache légale, un espèce *d'interdit* et civil et ecclésiastique, que le seul prêtre pouvait enlever, en déclarant le malade réellement guéri et purifié, et en le rendant, par un rite prescrit, à la société des citoyens et à la communion de la prière. Ainsi Jésus-Christ renvoie ce lépreux guéri au grand-prêtre pour montrer : premièrement, qu'il voulait honorer les prêtres, et que le droit, appartenait à eux seuls, de décider si un lépreux était réellement ou non guéri, et de le rendre à la vie commune, n'était point une usurpation, mais un droit divin ; secondement, pour ne point paraître, en le renvoyant chez lui sans autre formalité, autoriser la violation de la loi, ce dont les Juifs pervers l'accusèrent calomnieusement plusieurs fois. C'était, en dernier lieu, afin que les prêtres, en le voyant si

(1) Et dixit ei : Vide, nemini dixeris ; sed vade, ostende te principi sacerdotum ; et offer munus tuum pro mundatione tua ; quod præcepit Moyses in testimonium illis (*Marc.* 1).

(2) Docet non divulganda nostra beneficia, sed premenda, ut non solum a mercede abstineamus pecuniæ, sed et jam gratiæ.

parfaitement guéri, ou reconnussent que l'auteur d'un si grand miracle était le Messie promis, et que, croyant en lui, ils en obtinssent la santé de l'âme ; ou qu'ils fussent inexcusables, s'ils ne voulaient point croire en lui. Oh ! comme dans toute la vie de notre aimable Sauveur éclatent sa sagesse et sa justice toujours accompagnées de son plus tendre amour (1) !

Remarquons encore, toutefois, que Jésus-Christ n'impose point au lépreux guéri un silence perpétuel sur le miracle dont il a été le sujet ; il ne l'obligea à se taire que jusqu'à ce qu'il se fût montré au prêtre (2), parce que c'était les prêtres qui devaient les premiers savoir et décider si la guérison était réelle. C'est pour cela que saint Marc ajoute que le Sauveur imposa le secret au lépreux d'un ton menaçant et sévère, et qu'il le renvoya sur le champ (3). Jésus-Christ voulut, par ce fait, confirmer aux prêtres juifs le grand privilège qu'il leur avait lui-même accordé par Moïse, de juger et de distinguer la vérité de l'erreur, le bien du mal, la justice de l'iniquité, la pureté sans tache de la souillure et de la corruption (4).

(1) Ut deferre honorem sacerdotibus videretur. — Ne quod in eo sapissimum criminabantur, legem videretur infringere. — Ut videntes mundatum leprosum, aut crederent, aut non crederent Salvatore. Si crederent, salvarentur ; si non crederent, inexcusabiles fierent (*Com.*, Hier.).

(2) Non semper jubet tacere, sed quandiu ostendat se sacerdoti.

(3) Et comminatus est ei, statimque eiecit illum (*Marc.* 1).

(4) Illorum est bonum a malo, justum ab injusto, mundum ab immundo secernere ; hoc itaque privilegium eis confirmat, dum ad eorum iudicium hunc hominem mandat.

C'est aussi pour cette raison que, bien qu'il n'ait jamais cessé de re-

Or, le sacerdoce judaïque, selon l'enseignement de saint Paul, n'était que la figure du sacerdoce chrétien. Jésus-Christ, ratifiant par un fait si éclatant le grand privilège des prêtres de l'ancienne loi, le confirme donc d'une manière bien plus formelle encore des prêtres de la nouvelle alliance. En voulant que cet homme, guéri par sa puissance, reconnaisse l'autorité et se soumette au jugement de la Synagogue expirante, il veut, à plus forte raison, que tout homme converti par sa grâce reconnaisse l'autorité et se soumettre au jugement de l'Église naissante. Affirmer le contraire serait dire que Jésus-Christ a voulu plus honorer le sacerdoce figuratif que le sacerdoce réel ; qu'il a plus aimé la Synagogue, qui l'a répudié et crucifié, que l'Église qui le fait connaître, adorer et aimer dans tout l'univers.

De plus Jésus-Christ, en ordonnant à ce lépreux d'aller se montrer au prêtre, a voulu symboliser, par ce grand miracle, le sacrement de la Pénitence et la nécessité de la confession sacramentelle. En effet, le lépreux était déjà guéri, purifié ; et cependant le Sauveur le renvoie au prêtre, et cela pour nous apprendre que, lors même que la contrition parfaite a déjà purifié le pécheur, il est néanmoins toujours tenu de se confesser au prêtre :

procher à ces prêtres dégénérés leurs vices, il a néanmoins toujours recommandé au peuple le plus grand respect pour leur caractère et pour leur ministère, comme le prouvent ces paroles : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; quelle que soit leur vie, leur doctrine cependant est toujours pure : suivez donc ce qu'ils vous disent, sans faire attention à ce qu'ils font eux-mêmes (*Matth. xxi*). »

telle est l'opinion des interprètes, conformément à l'enseignement de tous les Pères de l'Église (1). Saint Jérôme soutient contre les hérétiques que Jésus-Christ, par le commandement imposé au lépreux d'aller se montrer et de faire visiter son corps au prêtre, afin qu'il eût à déclarer qu'il était entièrement guéri et pur de la lèpre, a eu l'intention de représenter le pécheur auquel il ordonne d'aller trouver le confesseur pour lui découvrir toutes les misères et toutes les souillures de son âme, et, comme un vrai pénitent, en obtenir l'absolution : de là, par conséquent, la nécessité de dire en confession le nombre, l'espèce et les circonstances de ses péchés (2). Et saint Jean Chrysostome, qui reconnaît, lui aussi, dans cet ordre du Sauveur le même dogme de la nécessité de la confession, ajoute ces paroles : « Combien le sacerdoce chrétien est plus noble et plus efficace que le sacerdoce antique ! Celui-ci n'avait d'autre autorité que d'examiner et de déclarer si le lépreux était réellement ou non guéri ; tandis que Jésus-Christ a accordé au sacerdoce chrétien, avec le pouvoir d'absoudre, le grand privilège non-seulement de décider de la nature ou de la gravité du péché, mais encore de soigner et de guérir l'âme qui en est infectée (3). »

(1) *Mundatio lepræ est symbolum sacræ pœnitentiæ et sacramentalis confessionis. — Per hoc significatur quod peccator, licet sit mundatus per contritionem, tamen adhuc tenetur ostendere se sacerdoti per confessionem (Com.).*

(2) *Sacerdotes oportere cognoscere peccatorum species et varietates (A Lap.).*

(3) *Sacerdotium Christianorum officium longe præstantius, et effica-*

Le Sauveur ordonna de plus au malade de porter dans le temple, pour la présenter à Dieu, l'offrande prescrite par la loi. Il voulut nous faire comprendre par là quelle est la reconnaissance qu'il exige de nous pour les grâces qu'il nous accorde. En effet, quand, dans une autre circonstance, parmi les dix lépreux qu'il avait guéris, il n'en vit qu'un seul, celui qui était Samaritain, revenir auprès de lui pour le remercier, comme il était juste, de la guérison opérée en sa faveur, il s'en plaignit publiquement, en disant : « Quoi! des dix que j'ai guéris, neuf ont déjà oublié et le bienfaiteur et le bienfait ! Il n'y a que ce seul Samaritain, étranger, qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu (1) ! » Apprenons par là, dit saint Chrysostome, que le moyen le plus propre pour nous assurer la continuation des bienfaits de Dieu et pour en obtenir de nouveaux, c'est d'y penser souvent, de les publier et de lui en rendre d'humbles actions de grâces. De plus, le souvenir de ses bienfaits maintient en nous l'amour de Dieu et nous rend plus attentifs à observer ses commandements (2).

L'offrande que, dans cette circonstance, la loi imposait au malade pauvre de faire à Dieu dans son

cus est, quam olim fuerit Aaronicorum, eo quod isti non curare lepram, sed curatam ostendere; nostris vero, non solum curatam ostendere, sed vere curare et sanare concessum est (Lib. III *De Sacer.*).

(1) Nonne decem mundati sunt? et novem ubi sunt? Non est inventus nisi hic alienigena, qui rediret et daret gloriam Dei (*Luc. viii*).

(2) Optima quippe beneficiorum custos est ipsa memoria beneficiorum, et perpetua gratiarum confessio. — Beneficiorum Dei memores, studiosiores erimus ad ejus mandata servanda (*Hom. 26 in Matth.*).

temple, était de deux colombes et de deux tourterelles. Jésus-Christ ordonna au lépreux guéri d'offrir ce présent, parce que, n'ayant pas encore institué le grand sacrement de son corps et de son sang, ou l'Eucharistie (parole qui signifie *action de grâces par excellence*), il voulut, toutefois, qu'il offrît au Seigneur le sacrifice figuratif, au défaut du sacrifice réel (1). Mais nous qui avons le bonheur de posséder un si grand et si auguste sacrement, faisons-en usage comme d'un sacrifice d'action de grâces. Et quand nous nous sentons accablés sous le poids de la reconnaissance que nous devons à Dieu pour l'immensité de tant de bienfaits dont il nous a comblés et dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la nature ; quand, à l'exemple du Prophète, nous serons confus de ne rien trouver en nous qui soit digne de ses regards favorables (2), faisons ce que le même Prophète faisait en esprit lorsqu'il annonçait ce grand mystère : prenons en main le calice du sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire unissons-nous, par une foi vive, au prêtre qui offre en notre nom le calice du sang précieux, et présentons-le en témoignage de remerciement et d'amour.

Finalement, le lépreux qui, dans tout le reste, obéit si strictement aux ordres du Sauveur, ne lui

(1) Enimvero adhuc corpus et sanguinem mystice consecratum non habebat; propterea non debet destruere significans sacrificium, donec veniret novum.

(2) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi. — Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo (*Ps. cv*).

obéit pourtant point en gardant, même pour peu de temps, le silence sur le miracle dont il avait été l'objet ; car, comme c'est le devoir de celui qui accorde une faveur d'exiger, par humilité, qu'on en garde le secret, de même c'est un devoir de reconnaissance pour celui qui l'a reçue de la publier (1). C'est pourquoi le lépreux, étant parti, commença à publier partout sur son passage la grande grâce qu'il avait obtenue, et il devint ainsi le prédicateur et l'évangéliste de la puissance et de la bonté du Sauveur (2).

Or, voici encore ce que la reconnaissance exige de nous pour correspondre à la munificence du Seigneur : après avoir remercié Dieu dans son temple, comme le faisait déjà le Prophète, nous devons le confesser, le bénir et publier ses louanges au milieu de son peuple (3). Heureux si, après en avoir été les confesseurs, nous pouvons en devenir les martyrs et, après avoir vécu pour lui, nous pouvons mourir aussi pour lui !

Mais rappelons-nous, mes frères, que toutes les guérisons opérées par le Sauveur tiennent cachés de grands mystères dans l'ordre spirituel, et que, dans ce sens, les prodiges qu'il opéra alors en faveur des corps, il les renouvelle chaque jour pour le salut de

(1) Oportet enim eos qui beneficia conferunt, modestiæ causa silentium præcipere ; eos vero, qui beneficio sunt affecti, propter gratitudinem prædicare.

(2) At ille egressus, cœpit prædicare et diffamare sermonem (*Mar. i.*)

(3) Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus ; pretiosa in conspectu Domini, mors sanctorum ejus (*Ps. cxv.*)

nos âmes. A la vue d'un si beau miracle, élevons nos pensées vers un ordre de choses plus excellentes, plus nobles, afin d'y contempler la figure du grand mystère de miséricorde par lequel l'Eternel a envoyé son Verbe divin pour le salut de tous les hommes et pour les arracher à une mort inévitable et éternelle (1).

Origène, saint Hilaire, saint Jérôme et d'autres disent que Jésus-Christ, descendant de la montagne pour guérir le lépreux, est bien le Verbe éternel qui est descendu de la montagne sainte, c'est-à-dire du ciel, pour guérir sur la terre les hommes charnels et corrompus (2). Mais l'évangéliste ajoute qu'une grande foule de peuple entoura le Sauveur pendant qu'il descendait, et qu'elle le suivait. Cela signifie que, depuis que le Verbe éternel est descendu du ciel et qu'il est venu dans ce monde par le mystère de son incarnation, le genre humain devait commencer à le suivre en foule, parce qu'il croirait en lui. Hélas ! s'il n'était pas descendu du ciel comme d'une montagne mystérieuse, nul d'entre nous n'aurait pu y monter (3). Quel admirable effet a donc produit dans

(1) *Omnia opera curationum Christi habent in se mysteria abscondita dispensationum Dei. Ideo corporalia curationum commoda, et illorum fuerunt tunc, et modo sunt nostra. — Misit Deus Verbum suum, et salvavit eos; et de interitionibus eorum, eripuit eos.*

(2) *Deorsum de monte ad curandum descendit, sicut de cœlestibus montibus, ad salvandos carnales.*

(3) *Descendente Domino de monte, id est de cœlo; et veniente in mundum per incarnationis mysterium, turbæ multæ secutæ sunt generis humani, per fidem. Nisi enim ille descendisset de cœlo, nemo ad cœlos ascendisset (Illym.).*

le monde la venue du Fils de Dieu ! Avant son apparition, il n'y avait qu'un seul peuple qui le suivait, le peuple juif, que lui-même instruisait comme à la dérobée sur le mont inaccessible des oracles de ses Écritures ; et ce peuple seul avait la foi explicite en sa rédemption future, selon ces paroles précises du Prophète : « Dieu n'est connu que dans la Judée (1). » Mais quand ce Dieu eut apparu sur la terre sous le voile de son humanité, une foule innombrable des Gentils se leva pour le suivre, croyant en lui, l'aimant et obéissant à ses saintes lois ; de plus, de nouveaux peuples le suivent chaque jour par les mêmes voies et le suivront à jamais (2).

Quelquefois, mes frères, la lèpre n'est que partielle, et alors elle se manifeste à la tête, au menton. Mais le lépreux dont nous parlons aujourd'hui en était rempli dans toute sa personne et s'en trouvait entièrement défiguré. Voilà donc comment il est la figure parfaite du genre humain tout entier, avant la venue du Messie, lui aussi tout couvert de la lèpre bien autrement dégoûtante des péchés de toutes sortes (3).

(1) *Antequam Dei Filius venisset in mundum, una tantum turba, id est plebs judaica, sequebatur eum, juxta illud (Ps.) : « Notus in Judæa Deus. »*

(2) *Sed postquam Dominus incarnatus apparuit, multæ turbæ ex omnibus gentibus secutæ sunt eum, credendo ; sequuntur etiam quotidie, et sequuntur usque ad finem sæculi (Expos.).*

(3) *Typice homo iste, qui plenus lepra fuisse dicitur, genus designat humanum, quod plenum erat omnibus peccatis, ante adventum Domini (Expos.).*

Selon saint Jérôme, la véritable lèpre figurée par celle de ce malheureux est le péché originel, qui a commencé du chef et dans la tête du premier homme, à cause de son orgueil (1). Comme la lèpre est un mal contagieux, elle figure encore bien en cela le péché originel qui a, par la génération charnelle, infecté tout le genre humain (2).

Cependant ce lépreux figura plus particulièrement la nation juive, qui était un seul peuple, comme les dix lépreux guéris plus tard par le Sauveur figuraient les peuples gentils, qui étaient multiples.

C'est aussi à cause de cela qu'il est dit du lépreux dont nous parlons, que Jésus-Christ le toucha de sa main droite, tandis qu'il est seulement rapporté des dix lépreux que, criant de loin : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous, » le Sauveur leur dit de loin aussi et sans les toucher : « Allez vous montrer aux prêtres, » et qu'en y allant, ils se trouvèrent guéris.

Cela signifie que Jésus-Christ *toucha* personnellement le seul peuple juif ; car il apparut à lui seul dans sa chair mortelle ; il prit son corps de lui seul, il parla à lui seul et l'instruisait immédiatement. Mais, nous autres Gentils, qui étions loin, comme le remarque l'Apôtre : *Et vos qui eratis longe*, nous n'avons entendu que de loin la voix du Seigneur, répétée par l'écho fidèle de la prédication aposto-

(1) *Lepra nostra peccatum primi parentis est, quæ a capite incœpit (Com.).*

(2) *Per lepram peccatum originale figuratur, quod per carnalem generationem ad posteros derivatur (In Levit.).*

lique ; cependant, en suivant les inspirations de sa grâce, qui nous presse d'aller auprès des ministres de son Église, nous sommes aussi parfaitement guéris de la lèpre de nos superstitions et de nos vices honteux.

Voyez donc combien le Sauveur a raison de ne point toucher les lépreux de Samarie, lors même qu'il a touché celui de Capharnaüm ; car, s'étant incarné dans le peuple juif, par cela seul, sans se faire voir aux Gentils, sans leur avoir visiblement parlé, *sans les toucher*, il a suffisamment pourvu à leur salut, puisque le mystère de l'incarnation, bien qu'accompli dans la Judée, s'est opéré pour toutes les nations.

Rien, mes frères, n'est plus tendre que ce mystérieux attouchement du Sauveur. En effet, le vénérable Bède nous apprend que ce doux Médecin, qui étend sa main bénie sur le lépreux, n'est autre que le Verbe incréé qui prend notre chair, s'unit à notre nature et la touche (1). La loi mosaïque, comme nous l'avons déjà dit, défendait de toucher le lépreux, parce que la lèpre se communiquait par le contact. Or, c'est précisément ce qui est arrivé au Sauveur du monde. Comme Fils de Dieu, il est parfaitement sain, c'est-à-dire innocent, pur, séparé des pécheurs ; mais cette pureté, cette sainteté par essence, ayant, par un excès de charité, voulu toucher, en se faisant homme, la nature humaine infectée de la lèpre, a

(1) *Extenta manu Salvatoris, hoc est incarnato Dei Verbo, humanamque contingente naturam.*

contracté volontairement cette lèpre du péché (1) ; c'est pourquoi Jésus-Christ apparut comme pécheur, comme lépreux dans sa chair faible, infirme, semblable à celle de l'homme pécheur : aussi le Prophète lui donne-t-il le nom de lépreux.

Celui qui touchait un lépreux, d'une part, ne le guérissait pas, et il contractait la lèpre de l'autre. Or le Sauveur, en prenant sur soi la lèpre de nos péchés, a guéri nos âmes de son infection ; c'est donc précisément pour cette raison qu'il a pris dans le temps, et particulièrement dans sa passion, la ressemblance d'un lépreux (2).

En effet, le lépreux rempli d'ulcères de la tête aux pieds, contrefait et difforme, conservait à peine la figure d'un homme. De même Jésus-Christ, dans sa passion, déchiré de coups de fouets, percé d'épines, souillé de crachats, couvert de plaies et de sang de la tête aux pieds, comme l'ont décrit les prophètes avec une exactitude d'évangélistes, avait perdu la forme et les agréments de son beau visage, en sorte qu'il était devenu méconnaissable (3). Le lépreux était obligé de tenir ses habits ouverts et de faire voir à tous ses chairs couvertes de plaies. Ainsi le Sauveur a été dépouillé entièrement de ses vête-

(1) Qui peccatum non noverat, pro nobis peccatum fecit (*II Cor.* v). — In similitudinem carnis peccati (*Rom.* viii). — Putavimus eum quasi leprosum (*Isa.* liii).

(2) Ideo in passione Christus leprosi formam assumpsit, ut lepram animæ nostræ in se susciperet et curaret (*In Levit.*).

(3) A planta pedis usque ad verticem capitis non est in eo sanitas. Quasi absconditus vultus ejus. Vidimus eum, et non erat aspectus (*Isa.*).

ments, et, dans cet état d'horrible nudité, exposé aux moqueries et à l'exécration du peuple (1). Le lépreux était un être méprisable et abhorré ; chacun s'efforçait de l'éviter et de s'en tenir éloigné. Pareillement, le Sauveur devint, dans sa passion, comme un vil insecte, l'opprobre de l'espèce humaine, le rebut du monde, et ceux qui lui étaient le plus chers fuient loin de lui et l'abandonnent (2). Infortuné ! s'écriait Isaïe, en le contemplant de loin, comme s'il eût été présent : le voilà ; je le vois ce Messie, ce Sauveur ; mais lui, si pur, paraît souillé comme un vrai lépreux ; Fils de Dieu, il vient néanmoins comme frappé de Dieu et comme écrasé sous le poids des humiliations (3) ! Ah ! je comprends que c'est en lui que s'accomplit le mystère de l'infinie miséricorde. Cette lèpre qui le défigure, cette douleur qui le tourmente, cette infirmité qui l'abat : oui, tout cela est vraiment notre infirmité, notre douleur, notre lèpre, qu'il lui a plu de prendre sur lui-même. Ces plaies horribles dont il est couvert, cette croix qui l'accable, ces coups dont il est meurtri sont l'œuvre funeste de nos vices et de nos péchés. Mais autant cet échange est douloureux pour lui, autant il nous est avantageux ! Ces blessures qu'il porte pour nous

(1) *Diviserunt sibi vestimenta mea. Omnes videntes me, deriserunt me : locuti sunt labiis, et moverunt caput (Ps. xxi).*

(2) *Ego autem vermis sum, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis (Ps. xxi).* — *Qui juxta me erant, de longe steterunt (Ps. xxxvii).*

(3) *Putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humilitum (Isa. liii).*

nous guérissent, ce sang versé pour nous nous purifie, ces traitements barbares qu'il supporte pour nous nous réconcilient (1).

La ressemblance est-elle parfaite ? Le rite même prescrit par la loi pour la purification du lépreux y ajoute le dernier trait, car il était la figure du même mystère. L'homme qui devait être purifié était tenu de présenter deux passereaux : le prêtre en faisait égorger un dans un vase d'argile et mêler son sang avec de l'eau très-pure ; puis il laissait l'autre vivant et le faisait attacher avec de l'hysope à une baguette, lié d'un fil rouge. Ensuite, plongeant cette espèce d'aspersoir dans l'eau mélangée avec le sang du passereau immolé, il l'arrosait sept fois, après quoi il donnait enfin la liberté au passereau demeuré vivant. Tout cela devait se pratiquer hors des lieux habités. dans l'endroit où se trouvait le lépreux guéri et que le prêtre de la ville voisine allait trouver. Quand toutes ces cérémonies étaient accomplies, c'est alors seulement que le lépreux était déclaré pur et admis dans la ville à communiquer avec le peuple (2).

Or, toutes ces minutieuses observances sembleraient peut-être vaines et inutiles, si elles n'avaient été prescrites de Dieu, à qui tout ce qui est inutile

(1) Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit; ipse vulneratus propter iniquitates nostras; attritus est propter scelera nostra. — Disciplina pacis nostræ super eum, cujus livore sanati sumus *Isa.*).

(2) A sacerdote qui egressus est de castris, ut purificatus, ingredietur castra (*Lev.*).

et vain ne saurait plaire (1). Tous les Pères et les interprètes reconnaissent unanimement que ce rite était la figure du grand mystère de purification qui s'est accompli en Jésus-Christ. Ils disent que le genre humain, et particulièrement les Gentils, si horriblement défigurés par tant de vices et d'erreurs, attendaient précisément cette grande purification et qu'ils l'implorèrent de loin, sollicitant par d'incessantes prières et par des cris lamentables la venue du Sauveur : et tout cela est bien figuré dans les lépreux de Samarie qui, se tenant arrêtés à une grande distance du Sauveur, criaient et priaient en ces termes : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous (2). » Ensuite les Gentils obtinrent cette purification par leur humilité, en s'avouant coupables devant Dieu ; par leur religion, en l'adorant ; par leur foi en sa puissance et par leur confiance en sa bonté. En cela, ils furent fidèlement représentés par le lépreux de Capharnaüm qui, prosterné devant le Sauveur, le front contre terre, lui dit : « Si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Le Sauveur est non-seulement le médecin charitable qui a étendu la main sur notre lèpre et se l'est appropriée, en ce qu'il s'est revêtu de notre humanité ; mais il est de plus le prêtre éternel et souverain qui nous a accueillis, en même temps qu'il est aussi le sacrifice et le rite qui nous a purifiés.

(1) Hoc inutile et vanum videretur, nisi ille fieri præcepisset, cui nihil vanum et inutile placuit.

(2) Steterunt a longe, et levaverunt vocem dicentes : « Jesu, præceptor, miserere nostri » (*Luc. xvii*). — Tu es sacerdos in æternum.

Deux passereaux ont été offerts, parce que le Rédempteur s'est offert dans ses deux natures, comme Fils de Dieu et comme Fils de l'homme. L'un a été immolé dans un vase d'argile rempli d'une eau très-pure, parce que Jésus-Christ est mort dans son humanité, comme dans un vase d'argile, dans les eaux de sa passion qu'il n'avait point méritée, puisqu'il était exempt de toute souillure, même la plus légère. L'un des passereaux est resté vivant en présence de celui qui a été immolé, parce que la nature divine du Verbe est restée vivante et impassible dans les peines et dans la mort de son humanité. Saint Paul l'atteste par ces paroles : « Il est mort dans l'infirmité de la chair qu'il avait prise, et il vit toujours par la vertu de Dieu, qui ne défailit jamais en lui. » On s'est servi de la baguette ou du bâton de cèdre, qui est un bois incorruptible, c'est-à-dire de la croix, dont la vertu ne s'est jamais altérée et jamais ne diminuera. Au bois de cèdre on a attaché l'hysope, herbe humble et odoriférante, parce que la croix de Jésus-Christ a été le mystère de son profond abaissement et qu'il a répandu sur elle l'odeur de ses ineffables exemples. Le passereau vivant a été attaché au bois avec du fil rouge, parce que Jésus-Christ, étant vrai homme et vrai Dieu, vivant et impassible, ne pouvait être attaché à la croix pour y endurer les humiliations et les peines, par aucune force humaine, mais seulement par les liens de son amour ardent pour nous. Le sang du passereau immolé a été mélangé avec une eau pure, parce que le

sang et la mort de Jésus-Christ ont donné la vertu salutaire et expiatoire aux eaux de ses sacrements, comme saint Paul nous l'apprend, quand, en parlant du baptême, il dit : « Ne savez-vous pas que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort ? » L'aspersion du sang du passereau mort s'est faite avec l'aspersoir auquel était attaché le passereau vivant ; parce que la vertu vivifiante et salutaire de la croix, la valeur infinie du sang et de la mort de Jésus-Christ viennent de sa divinité. Enfin cette aspersion s'est faite par sept fois ; parce que la grâce septiforme du Saint-Esprit, dans les sept sacrements, a effacé dans les hommes guéris par la religion de Jésus-Christ la tache des sept vices capitaux (1).

Rappelons encore que David disait : « Vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez dans un bain mystérieux, et j'en sortirai plus blanc que la neige (2). » Isaïe disait de même : « Il viendra arroser une foule de peuples et de nations (3). » Or, tous ces grands oracles se sont accomplis. Le Médecin céleste, disait le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, l'apôtre saint Jean, dans un transport de reconnaissance et d'allégresse, le Médecin céleste et divin Sauveur nous a, en effet, lavés

(1) Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me (*Gal.* II). — Quicunque baptizati sumus, in morte ipsius baptizati sumus (*Rom.* VI).

(2) Asperges me hyssopo, et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor (*Ps.* L).

(3) Ipse asperget gentes multas (*Isa.* LI).

lui-même dans son sang de tous nos péchés (1). Par ce sang mêlé à l'eau et aux autres choses sensibles, il a formé le bain qui a purifié l'univers, et il nous a lavés dans ses sacrements. Ce souverain Prêtre est venu hors du camp, hors des confins de la Judée, dans la personne de ses apôtres ; il a pratiqué avec nous des cérémonies mystérieuses ; il nous a déclarés purifiés, réintégrés dans son Eglise, admis à la communion des fidèles. C'est à ce mystère de tendresse que saint Paul faisait allusion quand il disait à nos pères les Gentils : « Vous qui étiez loin, vous êtes devenus rapprochés par la vertu de son sang (2). » Soyez donc mille fois loué, béni et glorifié, ô Seigneur ! qui, sans distinction de tribu, de langage, de peuple, ni de nation, non-seulement nous avez purifiés et rachetés, mais qui, par le mérite de votre sang, nous avez fait régner avec vous (3) !

Or, quelle reconnaissance et quel dédommagement ne devons-nous pas à Jésus-Christ, souverain Prêtre, qui a daigné, avec tant d'amour, purifier nos âmes de la lèpre du péché (4) ? Nous devons lui offrir le don mystérieux que les pauvres étaient tenus, par la loi, de présenter à Dieu (5), c'est-à-dire la tourte-

(1) Ipse lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo (*Apoc.* v).

(2) Et vos, qui eratis longe, facti estis prope in sanguine ipsius (*Eph.* ii).

(3) Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione ; et fecisti nos Deo nostro regnum (*Apoc.* v).

(4) Quid ergo faciendum est generi humano, postquam mundatum est a peccatis ?

(5) Domino Jesu Christo, qui est verus Sacerdos, debet munus.

relle, symbole de la chasteté, et la colombe, image de la simplicité : nous devons pour cela lui offrir, lui dédier et lui consacrer notre âme et notre corps, tout nous-mêmes : l'âme avec la simplicité de la foi, le corps avec la chasteté des œuvres, selon que saint Paul nous en conjure, quand il nous dit : « Je vous prie, ô mes frères bien-aimés ! de correspondre à la miséricorde de Dieu, vous offrant à lui tout vous-mêmes en hostie, en sacrifice qui lui soit agréable : votre corps, par la sainteté de la vie ; votre âme, par la soumission raisonnable de votre foi (1). C'est là l'obligation du chrétien ; c'est là l'esprit du christianisme.

SECONDE PARTIE.

On ne saurait assez admirer la clémence, la bonté, la condescendance et l'amour avec lesquels le Fils de Dieu voulut toucher de sa propre main un homme couvert d'une lèpre hideuse et dont la vue seule soulevait le cœur de dégoût et d'horreur. Il le fit cependant, parce qu'il voulait non-seulement nous donner un magnifique exemple de charité et nous montrer en figure le profond mystère de notre rédemption et de notre salut, mais il avait de plus pour but de nous instruire. Le lépreux, dont nous avons parlé, représentait, outre le genre humain infecté

(1) Juxta illud (*Rom.*) : Obsecro vos per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra, hostiam viventem, sanctam, Deo placentem : rationabile obsequium vestrum.

du péché originel, chaque pécheur en particulier, coupable des péchés actuels. En effet, l'homme souillé par l'orgueil, par l'avarice, par l'envie et principalement par le péché d'impureté, est un vrai lépreux, abominable aux yeux de Dieu (1). Or, Jésus-Christ touche sans difficulté le lépreux, et par là il nous fait comprendre que la lèpre qui défigure tout le corps n'a rien qui lui répugne, tandis que la lèpre de l'impureté, qui défigure l'âme, est celle qu'il déteste et que nous devons nous-mêmes avoir en horreur.

En effet, la lèpre recouvre tout le corps d'écailles extrêmement dégoûtantes, d'ulcères purulents, et n'en laisse aucune partie saine ; de même la luxure, selon le langage de David lui-même, souille et corrompt entièrement l'âme et y cause des plaies remplies de pourriture (2). Qu'y a-t-il, en effet, de pur dans l'âme où règne le vice impur ? L'esprit ne s'occupe que de pensées immondes, l'imagination se complaît dans les fantômes voluptueux, et le cœur ne se nourrit que de honteux désirs. Cette horrible corruption de l'âme transpire encore au dehors et se manifeste dans le corps. Les yeux de l'impudique inspirent la luxure, ses oreilles sont avides de discours et de sons licencieux, sa langue ne prononce

(1) *Iste leprosus unusquisque peccator intelligi potest, qui superbia, ira, avaritia, aut luxuria sordescit. — Docet simul non abominandam esse lepram eorum qui ejusdem sunt generis ; solam namque lepram animæ convenit execrari.*

(2) *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ a facie insipientiæ meæ (Ps. xxxvii).*

que des paroles obscènes. Quelle mollesse dans ses vêtements ! quelle impudence sur sa face ! quelle licence dans ses manières ! quelle pétulance dans toute sa conduite ! En voyant un homme livré au vice de l'impureté, l'on dirait voir le démon de la luxure dans un corps humain !

La lèpre est un mal contagieux qui se communique par le contact, et aussi par la respiration ; de même (l'hérésie (1) exceptée), il n'y a aucun péché qui soit

(1) Selon saint Augustin, les lépreux de l'Évangile figuraient encore les hérétiques et tous ceux qui, après avoir abandonné les croyances de la vraie foi, professent des doctrines fausses et erronées. En effet, la lèpre est une infirmité qui ne peut rester cachée, de même on ne tient pas cachée l'hérésie, comme on peut le faire pour les autres péchés ; mais ceux qui en sont infectés la publient avec impudence, et ils s'en font un honneur. La lèpre répand des taches sur le corps, en sorte que la peau présente quelques parties saines et différentes couleurs morbifiques ; de même l'hérétique conserve quelques vérités, tout en étant infecté de différentes erreurs ; car on en retrouve certaines traces dans tous les systèmes et dans toutes les hérésies. C'est donc par de très-bonnes raisons que l'Église veut qu'on évite les hérétiques comme des lépreux. Enfin, ces lépreux dont parle l'Évangile, ayant appelé Jésus-Christ *Maître*, quand ils le priaient de les guérir de la lèpre, nous font assez clairement connaître que la lèpre dont il s'agit signifie toute doctrine erronée en matière de foi, que le seul Maître divin peut guérir par sa miséricorde. Saint Augustin observe de plus que les lépreux ont été les seuls malades que Jésus-Christ ait envoyés aux prêtres ; en les guérissant, il a voulu nous faire comprendre par là que l'hérétique, pour qu'il puisse se dire converti, doit se présenter à l'Église et y faire sa profession de foi. Non point, dit Bède, que Dieu ne puisse le convertir de lui-même ; car, dans l'Église même, ces conversions ne se font qu'avec l'aide de Dieu ; mais parce que l'Église, pour être, comme elle l'est, la vraie société *une* des fidèles réunis, doit présenter dans tous ceux qui en font partie *comme une* seule espèce de couleur dans l'unité de la même doctrine.

plus contagieux que la luxure. Comme, auprès des personnes chastes, on respire, pour ainsi parler, la chasteté et la pudeur, parce qu'elles l'inspirent par leur modestie, par leur réserve, par leur maintien, par leurs discours et même par leur seule présence ; de même les âmes obscènes et impudiques, par leurs actes, par leurs paroles et même aussi par leur seule présence, réveillent les idées, les désirs, les images de la luxure. Des vêtements mêmes des impudiques, comme parle l'Écriture, s'engendre la funeste teigne, le germe de la luxure, en sorte qu'elle s'attache à ceux qui vont s'asseoir à leurs côtés (1). Ils forment ainsi autour d'eux une atmosphère impure, qu'on ne peut respirer à la longue sans devenir impudique.

La lèpre naît d'une horrible corruption de toutes les humeurs, de tout le sang : c'est une maladie qui contient en soi toutes les espèces de maladies, qui en fait éprouver tous les symptômes, toutes les souffrances et toutes les angoisses (2). Il en est ainsi du vice sensuel, selon la démonstration si juste et si claire de saint Thomas : il affaiblit, vicie, accable toutes les puissances supérieures de l'âme, la raison et la volonté (3) ; il porte avec lui tous les autres pé-

dans les symboles qu'on y récite et dans les sacrements qu'on y reçoit. L'hérétique qui est vraiment converti doit donc se présenter à l'Église et montrer, en en professant la doctrine, qu'il a réellement recouvré cette précieuse unité de couleur de la foi *une*.

(1) De veste illius procedit tinea (*Eccli. XLII*).

(2) Omne morbi genus omneque symptoma in leproso comitatu et satellitio invenitur (*In Matth.*).

(3) Manifestum est quod quando intentio animæ applicatur ad actum

chés : c'est une sentine de tous les vices. C'est pourquoi David, à cause de ce seul péché qu'il commit, s'afflige de s'être rendu par là coupable de tant de péchés, qu'ils surpassent en nombre les cheveux de sa tête (1). Ce péché, continue le grand

Docteur, par une malignité toute particulière, produit huit effets, tous très-funestes, sources eux-mêmes d'innombrables péchés. Le premier, c'est *l'aveuglement* de l'esprit, *cæcitas mentis* : car l'impudicité, plus que tout autre péché, obscurcit l'esprit, affaiblit l'intelligence, éteint presque entièrement la raison, *matérialise*, si je puis m'exprimer ainsi, toute l'âme et la fait descendre au niveau de la brute ; si bien qu'elle n'entend plus, ne connaît plus, ne croit plus véritablement, ne sent plus et ne goûte plus rien de spirituel, ni de sacré, ni de divin ; rien ne la touche, ni le prix de l'âme, ni le trésor de la grâce, ni la nécessité de la religion, ni les délices de la vraie piété, ni l'importance du salut éternel. Entretenir de semblables réflexions les hommes sensuels, c'est leur parler de choses inutiles ou indifférentes. Le second effet de l'impureté, c'est *l'inconsidération* dans les

inferioris potentia, superiores potentia debilitantur in suo actu. Et ideo quando in actu luxuria, propter vehementiam delectationis, tota intentio animæ attrahitur ad inferiores vires, id est ad concupiscentiam et ad sensum tactus, necesse est quod superiores defectum patiantur (*Disput., Quæst. xv de malo*).

(1) Multiplicatæ sunt iniquitates meæ super capillos capitis mei (*Psal.*). — Sunt octo luxuriæ filiæ : Cæcitas mentis ; inconsideratio ; inconstantia ; præcipitatio ; amor sui ; odium Dei ; amor præsentis sæculi, et desperatio futuri (Div. Thom.).

jugements, *inconsideratio* : ainsi voit-on l'impudique sacrifier à chaque instant, sans réflexion comme sans répugnance, avec le plus grand sang-froid et la plus complète indifférence, à l'idole de la volupté, la fortune, le poste, l'honneur, la vie, Dieu, l'âme, l'éternité. Le troisième effet, c'est l'*inconstance de la volonté*, *inconstantia* : comme un vaisseau qui a perdu son gouvernail et son pilote devient le jouet de la mer, des vents et des tempêtes ; de même le luxurieux, ayant perdu la lumière de la raison, le guide de la foi, l'ancre de l'espérance, servant le corps, lui obéissant au lieu de lui commander, devient le misérable instrument de toutes les passions, de tous les appétits, de toutes les inclinations, de toutes les convoitises, non-seulement du cœur, mais aussi du corps. Le quatrième effet, c'est la *précipitation dans ses œuvres*, *præcipitatio* : tel l'animal immonde, poussé par l'invincible instinct qui le domine, voyant de loin ce qui peut le satisfaire, bondit et s'élance pour le saisir, sans que rien puisse le retenir ; tel l'impudique, entraîné par un instinct brutal auquel il n'a plus la force de résister, parce qu'il l'a trop secondé, court avec transport et se précipite avec une aveugle fureur sur tout ce qui lui promet un plaisir sensuel. Faut-il sacrifier de simples colombes, de pudiques tourterelles, ou porter dans la famille d'autrui le désordre, la discorde, le déshonneur, l'homicide ; tout cela n'est rien pour lui : la ruse ou la fraude, l'impudence ou l'hypocrisie, les bassesses ou les menaces, la calomnie ou l'injustice, tout lui est permis, légi-

time ou indifférent, pourvu qu'il apaise ses appétits charnels. Le cinquième effet, c'est *un amour immodéré de soi-même, amor sui*. Que parlez-vous à l'impudique de l'épouse qu'il afflige, des enfants qu'il dépouille, de la famille qu'il ruine, de la parenté qu'il déshonore, du public qu'il scandalise ? Le propre de l'impureté, c'est d'endurcir le cœur, de le rendre insensible et aux impressions de la grâce et à toutes les affections humaines. Possédé d'un amour-propre immense, s'étant fait une divinité de lui-même, l'impudique n'adore que lui, ne sacrifie qu'à lui-même. De là vient le sixième effet (1) de l'impudicité, qui est la *haine de Dieu, odium Dei*. En effet, la sainteté de Dieu l'humilie, sa loi l'arrête, sa sévérité l'irrite, ses menaces le troublent, sa justice l'épouvante. De là encore la haine secrète de la vraie religion, de la foi catholique, seule et infaillible interprète, seule depositaire fidèle, seule propagatrice intrépide de la loi et des menaces de Dieu. De là les doutes en matière de foi, d'abord cachés et ensuite manifestes ; de là le schisme, l'hérésie, l'incrédulité. L'histoire de toutes les hérésies n'est que la preuve continuelle et constante que *l'apostasie de la pureté est la cause la plus universelle de l'apostasie de la foi*. Quand l'homme est une fois tombé dans le fond de cet abîme, concentré dans la terre, il ne pense plus au ciel ; tous ses soins sont de multiplier et de prolonger les plaisirs de la vie présente, parce qu'il sent n'avoir rien à espérer de bien dans le monde futur. De là les deux

(1) Quorum Deus venter est (*Philip. III*).

derniers effets de l'impureté : un *amour violent de la vie* et le *désespoir du salut éternel* : *amor præsentis sæculi et desperatio futuri*.

O vous qui, à force de vous être familiarisés avec un vice qui est le fléau des familles, la ruine des Etats, la lèpre des âmes, le déshonneur du christianisme, l'opprobre de l'humanité, vous vous en êtes fait comme une seconde nature ; qui en commettez désormais les horribles excès presque sans plaisir comme sans remords ; qui vous plongez dans cet abîme de turpitudes, par une invincible habitude et par une espèce de funeste nécessité que vous vous êtes volontairement créée, ou avec une sorte d'indifférence pareille à celle avec laquelle on avale une goutte d'eau (1), ou par caprice, par amusement et par divertissement ; oh ! non, vous n'avez pas raison de vous en applaudir et de vous écrier : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux (2) ? » Voyez au contraire les grandes pertes que vous avez faites de tous les sentiments de l'homme et de tous les principes du chrétien, et celles encore plus grandes auxquelles vous vous exposez sans y réfléchir : une mort désespérée, un jugement terrible, une éternité malheureuse ! O Dieu ! voix de Sion, poussez des cris sur l'homme impur !

Mais si la lèpre du corps résiste à tous les secours de l'art, la lèpre de l'âme, qui vous dégrade, vous

(1) Bibit quasi aquas iniquitates (*Job. xxi*). — Quasi per risum operatur scelus (*Eccli. x*).

(2) Peccavi, et quid mihi accidit triste (*Eccli. v*) ?

déshonore et vous perd, peut être guérie par les remèdes spirituels, quelque maligne et quelque ancienne qu'elle soit. C'est ce dont le Sauveur a voulu nous convaincre en guérissant le lépreux, qui est aussi la figure du pécheur véritablement contrit, implorant avec confiance la miséricorde de Dieu (1). Prenez donc courage, vous qui voulez guérir ; allez à la recherche du céleste Médecin, empressez-vous de venir aux pieds de Jésus-Christ (2), tandis qu'il est près de vous, qu'il vous appelle, qu'il vous attend et qu'il vient vous chercher. Ne désespérez pas de votre guérison, si vous venez à sa rencontre avec humilité et repentir. Allez vous présenter au prêtre de Dieu ; humiliez-vous à ses pieds ; soyez confus de la laideur de vos œuvres, vous dit le Vénérable Bède ; mais que la honte n'empêche pas la sincérité de votre confession. Racontez-lui votre maladie , découvrez-lui vos plaies, réclamez promptement un remède (2). Et ce prêtre de Dieu, en vue de votre récipiscence, de votre bonne résolution, de l'offrande de vous-mêmes, vous arrosera avec le sang du passereau mystérieux immolé pour vous ; c'est-à-dire, il prononcera sur vous l'absolution sacramentelle, qui tire son efficacité du sang de Jésus-Christ ; il vous réconciliera avec Dieu, vous déclarera guéri, vous

(1) Significatur peccator vere poenitens, et ad Dei misericordiam confidenter recurrans (*Com. in Matth.*).

(2) Humilis, pudibundus, debet unusquisque de maculis vitæ suæ erubescere ; sed confessionem verecundia non deprimat ; ostendat vulnus, remedium poscat.

fera rentrer dans le camp de l'Eglise, vous admettra à la communion des divins mystères avec tous les fidèles sur la terre ; il vous mettra enfin sur la voie de pouvoir un jour être admis dans la société des élus dans le ciel. Ainsi-soit-il.

QUATORZIÈME HOMÉLIE.

Zachée (1).

Luc, XIX, 1-10.

Facilius est camelum in foramen acus intrare,
divitem in regnum cœlorum... Quæ impossibilia
sunt apud homines, possibilia sunt apud Deum.
(LUC. XVIII.)

L'évangile d'aujourd'hui ne reproche au riche dont il parle d'autres vices que ceux qui, de nos jours, pourraient passer pour vertus aux yeux des mondains : le plaisir d'être riche, la somptuosité de la table, la mollesse dans les vêtements, l'ambition des emplois et des honneurs : voilà l'unique objet des reproches qui lui sont adressés. Et cependant cet homme, qu'on pourrait appeler aujourd'hui un homme de bon ton, d'un commerce aimable, qui ne faisait de mal à personne, un honnête homme enfin ; cet homme, dis-je,

(1) Notre divin Sauveur, après avoir opéré le grand miracle de la résurrection de Lazare, opéra le miracle encore plus grand de ressusciter Zachée de la mort de ses péchés : c'était en allant à Jérusalem, à son passage à Jéricho, ville qui était éloignée de sept lieues de la première, dans la dernière année de sa vie, le jeudi précédant le dimanche des Rameaux, huit jours avant sa mort. On lit cet évangile à la messe de la solennité et de l'anniversaire de la Dédicace de l'Église.

venant à mourir, au lieu de s'envoler au ciel, est subitement précipité en enfer : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno* (1) !

C'est que la richesse inspire à l'esprit l'idolâtrie de soi-même et la dureté du cœur envers les autres. Le luxe des habits est l'aliment de l'orgueil. La mollesse et la volupté sont les compagnes inséparables de la bonne chère et du libertinage. L'Évangile, en nous racontant quelles étaient les passions et la vie de cet heureux du siècle, nous en dit assez pour nous faire comprendre tous les désordres qui en sont la conséquence nécessaire et pour nous faire conclure que ce riche, qui est tombé dans ce lieu de tous les tourments réunis, était coupable de tous les vices (2).

Ainsi l'état de la prospérité mondaine est par lui-même un état de perdition, comme l'état humble et pauvre est, de sa nature, un état de salut éternel. En effet, mes frères, la pauvreté réprime l'insolence et enlève l'aliment aux passions ; la richesse, au contraire, les fomenté et les rend plus arrogantes. Dans l'état de pauvreté, il suffit, pour bien vivre, de résister aux tentations qui proviennent de notre nature corrompue ; tandis que, dans l'état d'opulence, il faut de plus vaincre les tentations bien autrement fortes qui surgissent de cette condition. Dans ce dernier état, la vertu est doublement difficile, et le salut éternel

(1) *Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide. Mortuus est dives, et sepultus est in inferno (Luc. xvi).*

(2) *In hunc locum tormentorum (Ibid.).*

s'y trouve exposé à un naufrage pour ainsi dire inévitable. C'est pourquoi Jésus-Christ a prononcé cette sentence qui, bien méditée, suffit à elle seule pour consoler les pauvres et pour faire trembler les riches mondains : « Il est plus facile à un chameau (câble) de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux (1). »

Mais, afin qu'aucun pauvre ne présume et que nul riche ne désespère, le Sauveur ajoute immédiatement que le salut éternel des heureux du siècle, impossible par les seules forces de la nature, est cependant très-possible avec le secours de la grâce (2). Et, selon l'usage constant qu'il avait de nous montrer toujours la vérité de ses paroles accomplies dans les faits, après avoir prêché cette doctrine sur la richesse, il voulut la confirmer par la conversion de Zachée, l'un des prodiges les plus étonnants et les plus instructifs de sa grâce.

Nous allons donc considérer aujourd'hui ce beau miracle pour en découvrir les ineffables mystères, comme aussi les salutaires instructions que la Sagesse incréée a voulu y rattacher et qu'elle a proportionnées à chacun, afin qu'un si grand prodige soit, selon le vœu du divin Maître, utile à tous.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a personne parmi vous, mes frères, qui ne

(1) Facilius est camelum in foramen acus intrare, quam divitem in regnum cœlorum.

(2) Quæ impossibilia sunt apud homines, possibilia sunt apud Deum.

sache que Jéricho, ville située aux confins du pays des Cananéens, fut prise et détruite par le valeureux Josué ; que ses hautes murailles et ses remparts inexpugnables s'écroulèrent, non point démantelés par les machines de guerre, mais ébranlés par le son des trompettes ; en sorte qu'ils ne tombèrent point sous les efforts des hommes, mais par l'effet d'un grand prodige de l'Eternel. Or, le nom de *Jéricho* signifie *Lune*, la plus changeante d'entre les planètes, et, pour cette raison aussi, la figure du monde, qui est toujours en butte à d'étranges vicissitudes et à de continuels changements (1).

Jéricho, qui n'avait pu être détruite par les forces militaires et qui tombe au son des trompettes des Lévites, selon les saints Pères, figure admirablement l'ancien monde idolâtre : il ne pouvait être subjugué par la force de la sagesse humaine, mais il devait tomber au pouvoir du nouveau Josué, figuré par l'ancien, même dans le nom, et être vaincu et abattu par l'éclat divin de la prédication apostolique. Or, il plut au Seigneur, pendant qu'il était sur la terre, de nous donner une ébauche de ce grand miracle de la destruction de l'idolâtrie, qui devait s'opérer après sa mort ; c'est pourquoi le Sauveur, par sa prédication, convertit, dans la ville de Jéricho, figure du monde, Zachée, sa famille et un bon nombre de ses concitoyens, les faisant sortir des ténèbres du paga-

(1) Jericho interpretatur *luna*, cujus tanta est mutabilitas. Unde non immerito hunc mundum significat, cujus mutabilitas perpetua est (Emis., *Expos.*).

nisme pour les attirer à la lumière de la vérité évangélique. C'est pour cela que saint Luc ne commence à raconter cette conversion qu'après avoir fait tout d'abord observer qu'elle arriva à Jéricho, où le divin Maître se trouvait, y annonçant partout sa divine parole (1).

En ce temps-là, Jéricho était encore une grande et populeuse cité. Il y avait un grand nombre d'employés du fisc, ou receveurs des impôts publics (2),

(1) *Ingressus Jesus, perambulabat Jericho (Luc. xix).*

(2) L'ancienne Jéricho ayant été détruite au temps de Josué, celle dont nous parlons est la nouvelle Jéricho, bâtie par Jel sur les ruines de la première, plusieurs siècles plus tard. Josué, en détruisant l'antique Jéricho, avait prononcé cette parole imprécatrice et prophétique : « Sera maudit devant le Seigneur l'homme qui fera revivre et réédifiera la ville de Jéricho. Qu'il n'en jette les fondements que sur son premier-né et qu'il en place les portes dans le dernier de ses enfants. » C'est-à-dire qu'aussitôt que ce téméraire réparateur de Jéricho commencerait à en jeter les fondements, son premier-né mourrait ; qu'à mesure qu'il avancerait dans cette réédification, il verrait périr successivement ses autres fils, et quand il placerait les portes à la ville, le dernier mourrait ; en sorte que toute sa descendance s'éteindrait. En effet, cette prophétie s'accomplit littéralement dans Jel. A peine eut-il commencé la réédification de Jéricho, qu'Abiram, son premier-né, mourut subitement ; et, au moment où il faisait placer les portes, il perdit le dernier de ses fils, nommé Ségul. Cette prophétie s'est encore accomplie et s'accomplit encore tous les jours d'une manière terrible dans le sens allégorique, en vue duquel elle fut principalement faite. A commencer depuis Julien l'Apostat, tous ceux qui ont voulu réédifier l'idolâtrie, tous les fabricateurs d'hérésies et de schismes, figurés dans Jéricho, sont morts sans descendance et n'ont laissé à la postérité qu'un nom couvert d'infamie. L'histoire ne présente aucune exception à ce décret de la justice de Dieu. Malheur aux sacrilèges réédificateurs de Jéricho, aux restaurateurs des erreurs, des vices, des maximes du monde ! Malheur à eux dans cette vie et beaucoup plus dans l'autre ! Maudits de Dieu dans le temps

qui, sous la conduite d'un chef (que nous appellerons directeur général) nommé Gabba, prenaient le nom de *Gabbains*, c'est-à-dire *Publicains*, surnommés *Parisins*, c'est-à-dire *voleurs* ; ils étaient universellement regardés des Juifs comme infâmes. Or, le chef de cette odieuse corporation, à Jéricho, s'appelait Zachée, parole qui signifie *pur, limpide, juste* ; mais, autant son nom était beau, autant sa profession était détestable et honteuse. En effet, le chef d'un corps si méprisable ne pouvait qu'être souverainement digne de mépris ; par conséquent, Zachée, homme riche, était encore plus déshonoré et plus couvert d'opprobres ; aussi le peuple ne l'appelait-il que *l'homme pécheur* (1).

Remarquez, dit saint Pierre Chrysologue, comme l'évangéliste, en disant que Zachée était chef des publicains à Jéricho, c'est-à-dire dans une ville mauvaise, et employé pire encore, nous représente en trois paroles Zachée comme un grand pécheur, par le personnage qu'il était, le pays qu'il habitait et l'odieux emploi qu'il remplissait, et cela afin que, de la grandeur des péchés dont il était coupable, la miséricorde du Seigneur, qui les lui pardonnait, en

ls le seront dans l'éternité. Une preuve que la malédiction prononcée par Josué contre Jéricho n'était pas tant à cause de ce qu'elle était que de ce qu'elle signifiait, c'est que cette ville matérielle subsistait au temps du Sauveur dans un état de prospérité ; elle était célèbre par ses jardins, par ses baumes et par ses palmes : c'est pourquoi on l'appelait la *Cité des Palmes*. Elle était riche et très-commerçante.

(1) Et ecce vir, nomina Zachæus, et hic princeps erat publicanorum et ipse dives (*Luc. xix*).

reçut plus d'éclat (1). Saint Ambroise pense que Zachée n'est dépeint sous des traits si noirs, qu'afin que personne ne désespère, en voyant parvenir à la grâce un homme qui vivait de fraude (2).

Cependant, ne jugeons pas Zachée si mal : l'avarice n'avait pas encore éteint en lui tout sentiment et tout principe de religion. Attentif à accroître, avec les richesses, les commodités du corps, il n'avait pas entièrement oublié sa pauvre âme; plongé dans les affaires du monde, il laissait pénétrer dans son esprit quelques pensées de l'éternité. Ce qui le prouve, c'est que, depuis longtemps, il désirait ardemment de voir Jésus-Christ, de connaître s'il était vraiment le Messie, pour croire en lui et pour se sauver : *Et quærebat videre Jesum quis esset*. Heureux Zachée, dit saint Fulgence ! il désirait voir le Sauveur en face, et c'est le signe qu'il l'avait déjà vu dans son esprit (3). Ce désir de Zachée est une semence précieuse d'où germera, dans son cœur, le fruit du salut éternel (4). Quoique riche des biens terrestres, il était bien pauvre des biens spirituels. Ce désir si pur, si sincère et si ardent de voir Jésus-Christ, est une prière que Dieu, dans sa bonté, exaucera, parce

(1) Princeps publicanorum in prædicta civitati : ex loco, persona, officio, reatus magnitudo monstratur, ut ex magnitudine criminis, remittentis eluceat magnitudo (*Serm.* 54).

(2) Quis de se desperet, quando iste pervenit ad gratiam, ceu census ex fraude (*In xix Luc.*).

(3) Cupit videre facie, quem viderat mente (*Serm.*).

(4) Pullulaverat in ea semen salutis, quia cupiebat videre Jesum (*Bostr. Serm.*).

qu'il a toujours l'oreille ouverte pour écouter et pour accueillir les désirs des pauvres d'esprit, qui ont le sentiment de leur misère et qui s'adressent à Jésus-Christ pour en obtenir le remède (1). Oui, ô Zachée ! tu verras Jésus-Christ ; mais tu le verras, non point de l'œil malin des Juifs, qui se réjouiront d'une joie cruelle de ses peines ; et qui mourront dans leur péché (2) ; tu le verras, ainsi que le voit tout homme pieux et fidèle, comme le Sauveur de Dieu (3). Tu le verras, pour en admirer la beauté, pour croire à sa divinité et pour sortir de tes vices ; car il est impossible de voir Jésus en face, dans des sentiments de foi et de piété sincères, et de demeurer pécheur (4).

Mais, bien que Zachée eût déjà tenté plusieurs fois de voir le Sauveur en face, il n'avait jamais réussi ; car cet homme, de taille très-petite, ne pouvait, du milieu de la foule qui s'élevait autour de lui, diriger son regard sur le divin Maître : *Et non poterat præ turba, quia statura pusillus erat.* O foule importune, s'écrie un interprète ! foule gênante, qui trouble et éloigne cet homme d'un si grand bien (5) ! Mais, hélas ! ce qui empêche Zachée de voir Jésus, ce n'est pas tant la foule de ceux qui l'entourent que la foule des vices qui le dégradent ; car quiconque

(1) Desiderium pauperum exaudivit Dominus (*Psal.* x).

(2) Et videbunt in quem transfixerunt (*Joan.* xix).

(3) Qui videt Jesum, non potest nequitias immorari (*Tit. Expos.*).

(4) Et non poterat præ turba, quia statura pusillus erat (*Luc.* xix).

(5) Mala turba, quæ a tanto talique bono hominem deturbat (*Bost.*).

est pressé par le cortège funeste des vices, ne peut voir Jésus en face (1).

Toutefois, le désir seul est aussi amour, et l'amour est industriel et efficace, quand il est grand et sincère. Que fait donc Zachée? Il observe, à la troupe joyeuse des enfants qui précédaient toujours le Sauveur sur la voie publique, quel chemin il va prendre, et alors il court à sa rencontre pour le prévenir; puis, comme il le put, il s'empressa de monter sur un arbre appelé sycomore; il s'y tint ferme debout, et, dirigeant le regard du côté d'où venait le Sauveur, il se disait : « Ah! cette fois je le verrai enfin; il doit passer par ici, et personne ne m'empêchera plus de contempler sa face et de le reconnaître (2). » Cet homme qui pense et qui agit ainsi a, dit saint Pierre Chrysologue, une âme qui, pour être dans un si petit corps, n'en est pas moins grande. Il touche le ciel et s'élève jusqu'à Dieu par son esprit et par ses désirs, lorsque, par sa taille, il n'arrive pas même à la hauteur des autres hommes (3).

Ce n'est pas non plus sans raison, continue le même Père, que l'Évangile indique la qualité et le nom de l'arbre sur lequel est monté Zachée. Le sy-

(1) Turba ista, quæ eum retardabat, non erat tam virorum quam peccatorum (*Rit.*). — Qua qui circumdatus est, Christum videre non potest (*Emiss.*).

(2) Et præcurrens ascendit in arborem sycomorum, ut videret eum, quia inde erat transiturus (*Luc. xix*).

(3) Satis hic animo magnus erat, qui pusillus corpore videbatur. Nam mente tangebatur cælos, qui corpore homines non æquabat (*Petr. Chrys., Serm.*).

comore des Orientaux est une espèce de mûrier, que les Latins appellent figuier, *FATUUS*, *figus fatua* ; c'est ce même figuier dont Adam prit les feuilles pour se faire une espèce de ceinture qui lui servit à couvrir sa nudité (1). Tel est, par conséquent, le mystère qui nous est révélé dans cette conduite de Zachée : pour couvrir la nudité de son âme, que l'avarice avait dépouillée de tout bien spirituel, il a recours au même arbre dont les feuilles servirent comme de vêtements à nos premiers parents après leur péché (2) !

Mais de quelle manière le sycomore peut-il fournir à l'âme de quoi se couvrir ? Le sycomore s'appelle figuier *fou*, par antiphrase ; car c'est, au contraire, une plante, si l'on peut parler ainsi, très-sage et très-prudente. Pline dit qu'elle produit son fruit en une seule nuit et en pleine maturité, c'est-à-dire en un état dans lequel il n'a plus rien à craindre de l'intempérie de la saison. Or, qui ne voit dans cet arbre une admirable figure de la croix, qui, selon l'expression de saint Paul, semble aux Gentils orgueilleux un bois *insensé*, tandis qu'il est, pour les vrais croyants, l'arbre de la vertu et de la sagesse de Dieu (3) ? Le sycomore est appelé figuier *insensé*, et cependant il produit un fruit plein d'une saveur

(1) *Consuerunt folia ficus, et fecerunt sibi perizomata (Gen. iii).*

(2) *In mysterio ascendit in arborem sycomorum, ut unde Adam texerat nuditatem corporis, Zachæus inde avaritiæ nuditatem velare (Serm. 54).*

(3) *Gentibus stultitiam (I Cor. 1). — His qui salvi fiunt Dei virtus et Dei sapientia (Ibid.).*

délicieuse. Il est donc encore, par cela même, dit le Vénérable Bède, une image de la croix de Jésus-Christ qui, tout en étant traitée par les incrédules comme un bois de folie, est néanmoins pleine d'une douceur cachée, propre à nourrir et à restaurer les âmes fidèles et pieuses (1). Le sycomore produit un fruit de couleur de sang, dont le suc demeure empreint sur la plante même. Et en cela il figure bien aussi la croix, qui a été arrosée du sang de Jésus-Christ et qui a produit un fruit de sang dans une si grande multitude de martyrs. Cet arbre, sur lequel Zachée monte pour voir le Sauveur, signifie la foi aux mystères de sa croix ; ceux qui l'ont reçue et qui s'y attachent, bien qu'ils soient très-ignorants dans toutes les sciences, et partant très-petits d'intelligence, sont cependant élevés à voir Jésus-Christ, à connaître les plus hauts mystères de Dieu et du salut éternel qui s'y trouvent tous contenus comme dans un livre d'une très-facile intelligence (2).

C'est ici l'arbre au pied duquel Adam (3), après son péché, chercha un refuge pour échapper à la colère de Dieu ; c'est près de cet arbre aussi qu'il entendit la voix de l'Éternel lui révélant le mystère de la Rédemption et lui promettant un Rédempteur ;

(1) Sycomorus crux dominica quæ credentes alit, ut ficus ab incredulis irridetur ut fatua (*In Luc*).

(2) Cujus fructus sanguineus est, per quem martyres significantur. Hæc arbor fides est, ad quam multi venientes et in eam ascendentes, quamvis statura parvuli fuissent, et nondum in scientiam crevissent, inde tamen Jesum videre et noscere potuerunt (Emiss., *Expos.*).

(3) Abscondit se Adam in medio ligni (*Gen.* III).

c'est pareillement près de cet arbre que Jésus-Christ passe; c'est de cet arbre seulement qu'il voit l'homme et que l'homme le voit, qu'il le connaît et en est connu, qu'il lui accorde ses grâces et qu'il en reçoit les hommages. Et ceux-là seuls qui embrassent cet arbre, qui s'y attachent, qui y montent et qui s'y maintiennent fermes debout, comme sur la pierre, sont regardés par le Sauveur avec un œil de miséricorde et sont appelés à sa suite et à son amour (1).

Zachée donc, sur le sycomore, ayant quitté la terre et suspendu dans l'air, comme pour s'envoler au ciel, est la figure du chrétien qui, s'élevant au-dessus de toutes les choses mondaines, foulant aux pieds les joies, les plaisirs, les intérêts de la terre, tenant étroitement embrassé la croix de Jésus-Christ, va chaque jour, comme sur l'échelle de Jacob, s'élevant avec son cœur vers le céleste séjour (2). Dans l'espoir et l'attente de s'y trouver un jour avec son âme, il s'y complait par ses sentiments et par ses désirs; contemplant Jésus-Christ d'une foi vive, et en étant lui-même contemplé par un tendre regard d'amour, il fait dès ici bas, à l'imitation de saint Paul, sa conversation dans les cieux (3).

Cependant le fervent Zachée se tenait sur son arbre, le regard, et bien plus le cœur, fixé sur le

(1) Juxta hanc fidei arborem transit Jesus. Inde videtur et videt, cognoscitur et cognoscit; et qui ad hanc arborem ascendunt eos Dominus respicere et ad se vocare dignatur (Emis.).

(2) Ascensiones in corde suo disposuit (*Psal. lxxxiii*).

(3) Nostra autem conversatio in cœlis est (*Philipp. iii*).

point d'où il apercevait le peuple qui entourait le Sauveur. En le voyant paraître de loin, il éprouve dans son cœur une émotion extraordinaire, et son âme est inondée d'une joie qu'il ne saurait définir. Le voici, le voici, disait-il en lui-même, le voici ; certainement c'est lui, ce ne peut être que lui. Oh ! comme il est beau, comme il est grand, comme il est sublime ! Que son port est plein de majesté ! Comme son front est serein, son regard doux, son sourire aimable, sa face adorable ! Il ne se lasse pas de contempler Jésus-Christ. Qu'il serait heureux lui-même, si ce divin Sauveur daignait lui jeter un seul coup-d'œil, lui adresser une seule parole !

Un désir si pur et si pieux ne devait point rester sans être satisfait. Ce Jésus, qui s'est fait trouver par ceux mêmes qui ne le cherchaient pas, pouvait-il, mes frères, se soustraire à une âme qui le cherche avec tant d'anxiété et dont les désirs sont si enflammés ! Ah ! il n'y a que la présomption de ses propres lumières, l'orgueil, la malignité et la duplicité qui ne voient pas Jésus, qui ne le trouvent pas et qui passent à ses côtés sans le distinguer de la foule, sans le reconnaître. Mais l'âme humble, qui le cherche d'un cœur sincère et avec un tendre sentiment de piété, non-seulement parvient jusqu'à lui ; mais, selon le langage du Prophète, cette divine Sagesse la prévient, va à sa rencontre sur son chemin, semblable à une tendre mère qui met toute sa gloire et tout son bonheur à combler ses enfants de tendresse et d'amour⁽¹⁾.

(1) Sapientia obviabit illi quasi mater honorificata (*Eccl.* xv).

Voici donc le Sauveur arrivé au pied de l'arbre sur lequel l'heureux Zachée se trouvait, comme en extase, occupé à le contempler. Le Fils de Dieu lève alors vers lui son divin regard : il se rencontre avec celui de Zachée, et leur cœur se correspond pareillement. Quand il fut arrivé en ce lieu, dit l'Évangile, Jésus leva les yeux et vit Zachée : *Cum venisset ad locum, suspiciens Jesus, vidit illum*. Quelle admirable expression, dit saint Ambroise ! Jésus-Christ vit Zachée en haut, parce qu'il s'était déjà élevé au-dessus de toutes les choses sensibles par la sublimité de sa foi (1). Mais quelle vision et quel coup-d'œil ! Quelles douces impressions, quels délicieux secrets ces yeux et ces cœurs se communiquèrent au même instant ! Car, selon la remarque d'un interprète, le regard de Jésus-Christ n'est ni oisif, ni stérile ; mais, semblable à sa parole, il est efficace et opère toujours, parce que c'est le regard d'un Dieu : aussi le Sauveur ravissait-il d'un seul regard les hommes et les attirait à son amour (2). Jésus qui considère, c'est Jésus qui choisit, qui invite et qui aime. Jésus, en regardant Zachée, dont il avait été vu, choisit donc pour disciple celui qui l'avait déjà choisi pour Maître par ses vœux ardents ; il aime celui dont il était déjà aimé (3).

Tandis qu'il fixe son regard sur lui, il éclaire son

(1) Vidit Zachæum sursum, jam enim fidei sublimitate eminebat (*In Luc.*).

(2) Aspectus non est sterilis, sed operosus et efficax ; ex solo enim aspectu homines ad sui amorem pellicit (A. Lap. *in Luc.*).

(3) Videre Dei, eligere, vel amare est. Vidit ergo Jesum videntem se, quia eligit eligentem se, et amavit amantem se (Beda, loco cit.).

esprit pour lui faire connaître qu'il est véritablement le Sauveur qui remet les péchés aux vrais pénitents, et qu'il lui confère la justice, la grâce et la gloire (1). Lors même que l'évangéliste ne dit pas en termes explicites toutes ces choses, il est néanmoins aisé d'en faire la déduction. C'est pourquoi saint Pierre Chrysologue ajoute que le Sauveur vit Zachée pour lui accorder le pardon, qu'il le regarda pour l'enrichir de grâces, qu'il le fixa attentivement pour le rappeler à la vie, et enfin qu'il le contempla pour le conduire au salut éternel (2).

Ecrivons-nous donc, mes frères, avec le Prophète : « Seigneur, dirigez sur nous un de vos regards complaisants, qui pénètre notre cœur, » le détrempe dans les larmes du repentir, comme il arriva à saint Pierre ; le détache de toutes les choses terrestres, ainsi que cela eut lieu pour saint Matthieu ; y réveille la foi la plus vive, comme on le vit pour Nathanaël, et, comme il arriva à Madeleine, y allume le feu sacré de votre amour. Seigneur, Zachée n'était point baptisé comme nous le sommes ; nous sommes donc les vrais oints de Dieu, ses vrais christes. Ne nous refusez donc pas un de ces regards tout-puissants qui, en un instant, nous transforment en d'autres hommes et nous font devenir vos vrais

(1) Vidit magis oculis mentis, quibus Zachæi animam illustravit, ut cognosceret ipsum esse Salvatorem, qui peccata poenitentibus remittere eisque conferret justitiam, gratiam et gloriam (A Lap. *in Luc.*).

(2) Vidit ad veniam, respexit ad gratiam, intendit ad vitam, contemplatus est ad salutem (S. Pet. Chrys., *Loco cit.*).

christs, non-seulement par le nom et par la profession, mais encore par la vie (1).

Mais voyez, mes frères, quelle est la bonté ineffable du Sauveur ! Remarquez que Zachée avait désiré seulement de voir Jésus ; mais Jésus, qui donne toujours plus qu'on ne lui demande, accorda à Zachée une bien plus grande grâce qu'il n'avait osé l'espérer (2). En effet, en le considérant avec tendresse et avec amour, il l'appelle par son nom : « Zachée, lui dit-il, hâte-toi de descendre de cet arbre ; car, écoute : il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison (1). » Qui pourrait dire quels sentiments s'éveillèrent dans l'âme de Zachée en s'entendant adresser ces belles paroles ! Tandis qu'elles retentissaient avec tant de douceur à ses oreilles, elles descendaient comme un baume dans le fond de son cœur et le remplissaient des plus purs sentiments de reconnaissance et d'amour. Quoi ! se disait-il en lui-même, m'appeler par mon propre nom avec tant de douceur et de bonté, comme si j'étais un de ses plus fidèles disciples ! Et cela ne suffit pas : il veut venir dans ma maison ! Qui l'aurait cru ? Le Dieu de la sainteté dans la maison d'un si grand pécheur ! Et d'où me vient en ce jour un bonheur si grand et si inattendu ? Je ne suis pas digne qu'il passe seulement auprès de ma demeure, bien moins

(1) Respice in faciem Christi tui (*Psal.* LXXXIII).

(2) Solam visionem desideravit. Sed qui novit plus facere quam nos querimus, dedit ei supra id quod sperabat (Bost.).

(3) Zachæe, festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere (*Luc.* XIX).

encore de recevoir sa visite; oui, je le sais et je le confesse, et je n'aurais jamais osé l'en prier. Mais, puisqu'il s'offre lui-même à venir chez moi, il fera en sorte, par sa grâce, que mon habitation ne soit pas indigne de lui. Tandis que ces pensées traversaient rapidement son esprit, confus, reconnaissant et heureux, pouvant à peine contenir sa joie, il descend avec précipitation de l'arbre et court aussitôt chez lui annoncer que le Seigneur arrivait; puis, ayant à la hâte donné ses ordres, afin que tous le reçussent avec les plus grands honneurs, il revient sur ses pas à la rencontre du Sauveur, et l'accueille avec les marques de la plus grande humilité unie à la plus vive allégresse (1).

Mais quoi! direz-vous, mes frères, le Sauveur, qui est si réservé, si attentif à ne causer aucun ennui à qui que ce soit, sans en être prié par Zachée, s'invite de lui-même à aller en sa maison? Et qui vous a dit, répond saint Ambroise, que Zachée n'a pas invité le Seigneur? Il aurait sans doute donné bien volontiers toutes ses richesses pour avoir l'honneur de recevoir une seule fois chez lui le Fils de Dieu; mais, si grand que fût son désir, il n'osait espérer de le voir réalisé. Notre divin Sauveur, comme Dieu, connut très-bien ce pieux désir du bon Zachée. Si donc Zachée ne l'a pas invité par des paroles que souvent le cœur dément, il l'a invité, il l'a attiré et lui a, pour ainsi dire, fait une douce violence par les désirs de son cœur, qui sont plus puissants auprès

(1) Et festinans descendit, et excepit illum gaudens (*Luc. xix*).

de Dieu que les paroles : c'est à cette invitation cordiale et sincère que Jésus-Christ se rend. Puis le Sauveur, continue saint Ambroise, savait bien qu'il avait, dans les trésors de sa miséricorde et de sa bonté, de quoi payer abondamment cette généreuse hospitalité, et qu'en allant à la maison de Zachée, il lui ferait un bienfait bien plus grand que tous ceux qu'il pourrait en recevoir (1). Saint Fulgence ajoute que le Sauveur savait qu'il était aimé de Zachée ; il n'est donc pas étonnant qu'il ait voulu aller chez un homme dont il possédait déjà le cœur et l'affection (2).

Eh ! Seigneur, que faites-vous ? Oubliez-vous donc qu'il s'agit de votre dignité, de votre honneur, d'entrer ainsi dans la maison d'un gentil, de vous asseoir à la table d'un usurier public, de l'un de ces riches qui s'engraissent du sang du pauvre. Ecoutez comme tout le peuple et les pharisiens en murmurent, et comme les disciples mêmes, étonnés, s'en scandalisent (3).

Mais la bonté du Sauveur est plus grande que tous ces murmures, dit saint Chrysostome : accusé d'être l'ami des publicains et des riches, il ne s'inquiète nullement de sa réputation, voulant avant tout accomplir les œuvres de sa miséricorde, qui sont de

(1) Sic non invitatus invitat; si enim non vocem invitantis audierat, viderat affectum. — Sciebat enim uherem hospitii sui esse mercedem.

(2) Promisit ad ejus domum venturum, cujus desiderantis jam possederat animum (*Serm.*).

(3) Et videntes omnes murmurabantur, dicentes quod ad hominem peccatorem divertisset (*Luc.* xix).

convertir les âmes ; car le médecin ne peut guérir les blessures s'il se dégoûte de la corruption qu'elles répandent (1). Saint Pierre Chrysologue, indigné contre ces injustes détracteurs de la bonté du Sauveur, leur dit : « Oh ! aveugles disciples, peuple insensé, Juifs méchants ! » Souvent il vous l'a répété : « Ceux qui sont sains n'ont pas besoin de médecin, mais bien ceux qui sont malades. » Où doit donc aller le médecin, si ce n'est chez les infirmes ? Quand est-ce que le pasteur court à perte d'haleine, sinon quand il s'agit d'aller à la recherche de la brebis égarée ? Celui qui a perdu un objet précieux fait-il difficulté d'entrer dans les lieux les plus dégoûtants, de remuer la plus vile poussière pour le retrouver ? Et quand voit-on une mère tendre accourir plus vite à travers les précipices, oubliant sa dignité de matrone, si ce n'est quand elle veut relever de terre son enfant prêt à rouler dans l'abîme ? Et vous osez murmurer de la bonté de Dieu, qui va à la recherche de l'homme ? Puis, celui qui est la justice par essence, continue le même Père, lors même qu'il entre dans la maison d'un usurier ou d'un pécheur, n'est pas en danger d'en sortir souillé. Loin que les impures vapeurs de l'avarice puissent apporter une tache à sa sainteté, la splendeur de celle-ci dissipera ses nuages malfaisants : tels les rayons du soleil, en se réfléchissant sur la boue, la dessèchent et la purifient (2).

(1) *Incusatus ut epulo et publicanorum amicus, spernit hoc, at consummavit propositum. Qui medicus non liberat a morbo, nisi patiatur saniam ægrotorum.*

(2) *Non est, inquit, opus sanis medico, sed male habentibus. Que*
I. 32

Et puis, qui vous a dit que Zachée est un pécheur, demande saint Cyrille aux mêmes détracteurs ? Il le fut un jour, mais il ne l'est plus ; et, dès à présent, il est bien décidé à devenir un saint. Jésus-Christ connaît ces belles dispositions de son âme, et c'est pour cela qu'il va dans sa maison (1). Voyez, en effet, ce qu'il fait, ce qu'il pense et comment il parle, aussitôt que le Sauveur s'est assis dans sa maison : se tenant en sa présence, dans une attitude d'humilité et de confiance, il lui dit : « Seigneur, je comprends pourquoi vous venez me visiter ; c'est, je le sais, pour sauver mon âme. Ce n'est point pour vous restaurer de mes biens, mais afin que je quitte mes vices ; vous n'êtes pas venu chercher des aliments bien préparés, mais vous venez m'apporter votre grâce et votre pardon. Bien que vous ne m'ayez pas dit cela, mon cœur a tout entendu et il a très-bien compris le langage du vôtre. Me voici donc tout disposé ; je me rends et j'obéis. Dès ce moment, je fais ainsi le partage de tout ce que je possède : j'en donne la moitié aux pauvres, et l'autre servira à rendre quatre fois autant à ceux auxquels je puis avoir fait du tort (2). »

medicus nisi ad ægrum ? Ubi anhelus pastor, nisi ad ovem perditam. Qui pretiosam perdidit margaritam, loca squalida non dedignatur intrare, stercora ipsa perquirere non abhorret. In quod præcipitium, post filium, non se dat mater ? Et arguitur Deus ? — Ingressus domum publicani, nullam ex avaritiæ injuriam patitur, sed fulgore justitiæ avaritiam delet.

(1) Vidit hominis animam promptissime nitentem ad sancte vivendum (S. Cyril.).

(2) Stans autem Zachæus, dixit ad Dominum : Ecce dimidium bono-

Oh! le beau prodige que la grâce opère, mes frères! Le Sauveur n'a pas encore dit une seule parole, et déjà Zachée l'a compris, il lui a obéi, et il s'est donné pour vaincu. Semblable à l'astre du jour qui, frappant de ses rayons éclatants le cristal limpide, éclaire tout l'appartement sans bruit et par le seul fait de sa lumière, de même le Sauveur du monde, par le rayon de sa justice, éclaira en silence l'âme de Zachée et en dissipa les ombres du péché, montrant ainsi qu'il est la vraie lumière qui brille dans les ténèbres (1).

Remarquez, toutefois, combien cette conversion de Zachée est belle et parfaite! En prononçant ces paroles : « Voici que je rends tout ce dont j'ai fait tort, » Zachée avoue publiquement ses fraudes, et il les déteste; il se juge, il se déclare coupable et se condamne lui-même : « Je rends quatre fois autant : *Reddo quadruplum*; » il n'attend pas qu'un autre lui fasse l'application de la loi mosaïque, qui condamnait le voleur à restituer quatre fois le double de ce qu'il avait volé; mais il se l'applique de son chef, se constituant juge très-sévère de lui-même (2). De plus, Zachée n'avait point élevé entièrement sa fortune par des vols et des usures; il possédait des biens en

rum meorum do pauperibus; et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum (*Luc. xix*).

(1) Audi mirabile : nondum Christus dicit, et jam Zachæus obedit. — Sicut sol, per radios infusos, domum illustrat, non verbo, sed opere; Salvator radiis justitiæ, nequitiae fugavit caliginem; nam lux in tenebris lucet (*Caten.*).

(2) Confitetur fraudes, ipse se condemnat (*Fulg.*).

propre ; car autrement il n'aurait pas eu de quoi donner le quadruple de ce qu'il avait injustement extorqué (1). Voici donc le beau partage qu'il fait de sa fortune : il en donne une moitié aux pauvres ; l'autre moitié, il l'emploie à restituer quatre fois autant à ceux qui avaient été victimes de ses fraudes : il se dépouille donc de tout, il renonce à tout pour suivre Jésus-Christ. Et comme, en matière de restitution, on ne fait jamais ce qu'on n'exécute pas tout de suite, Zachée ne traîne pas la chose en longueur dans de beaux desseins ni par de pieux désirs ; mais il accomplit à l'instant sa résolution en se mettant à l'œuvre. Il ne dit pas : « Je restituerai, je donnerai, » mais il dit : « Voici qu'à cette heure, tout de suite, en ce moment même, je donne, je restitue, je fais tout ce que j'ai résolu de faire (2). »

Ce gentil avait donc une âme vraiment grande et un cœur généreux. Il vous souvient, mes frères, de ce jeune homme dont parle l'Évangile et auquel le Seigneur adressa ces paroles : « Si tu veux devenir parfait, vends tout ce que tu as, distribue-en le prix aux pauvres, viens et suis-moi. » Vous savez que, sans rien répondre, il tourna dédaigneusement le dos au Sauveur et partit : *Abiit tristis*. Ce qui en fut la

(1) Non expectavit legis censuram, ipse sibi iudex effectus. — Dives erat ; alioquin quomodo poterat inique extorta restituere quadruplum (S. J. Chrys.).

(2) Nihil de propriis restabat facultatibus ; data enim mediate bonorum pauperibus, ex residuo reddebat læsis in quatuor. — Nec solum promittebat, sed faciebat ; non enim dixit : Reddam, dabo ; sed : Ecce do, ecce reddo (Theoph., *Expos.*).

cause, c'est, dit l'Évangile, que ce jeune homme avait une grande fortune et qu'il lui était trop dur de la quitter : *quia dives erat*. Ce fut à cette occasion que le Sauveur, se tournant vers ses disciples, leur dit : « Voyez, par l'exemple de ce jeune homme, qui, par amour des richesses, renonce à la perfection et au bonheur de me suivre, voyez combien il est difficile à ceux qui possèdent de l'argent d'entrer dans le royaume de Dieu (1). » Ensuite, il prononça cette terrible sentence contre les riches : « Il est plus facile à une gumène (câble) de bâtiment, ou à un chameau (car la parole *camelus* signifie l'un et l'autre) ; il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Cependant, afin de ne pas présenter comme une chose tout-à-fait impossible le salut des riches, il ajoute tout de suite : « Ce qu'il est impossible de faire par les seules forces de la nature, devient possible par un miracle de la grâce. »

Or, voici que ce grand miracle de la grâce, c'est-à-dire d'un riche charitable, d'un riche qui se fait volontairement pauvre, ce beau miracle, dis-je, contre lequel se révolte ce jeune homme dont nous avons parlé, le voici qui s'opère dans un gentil. Ce grand miracle s'accomplit dans Zachée, qui parle et agit avec tant de grandeur d'âme et de générosité !

(1) Dixit Jesus : Quam difficile, qui pecunias habent, in regnum Dei intrarent. — Facilius est camelum in foramen acus intrare quam divitem in regnum cœlorum. — Quod est impossibile apud homines, possibile est apud Deum.

C'est ce laid animal qui, déposant son horrible difformité, s'amointrit et s'épure jusqu'à entrer dans le trou d'une aiguille. Voilà ce riche usurier qui, renonçant à l'embarras de tous ses biens et détestant le gain de ses fraudes, entre dans la voie étroite du salut éternel, passe par la porte si petite du ciel et reçoit toutes les bénédictions de Dieu (1).

Jésus-Christ vit Nathanaël aussi, mais sous le figuier : *Sub arbore fici, vidi te*. Mais Zachée se fait voir, lui, sur le figuier, parce que Nathanaël, en sa qualité de juif, était encore sous la loi et qu'il voulait connaître Jésus-Christ par la loi seule. Zachée, gentil, se place au-dessus de la loi, parce qu'il veut le reconnaître à ses actions et à ses vertus. Si bien que l'un fut un défenseur timide et caché du Sauveur, tandis que l'autre en devint publiquement le prédicateur, et, s'élevant en outre vraiment au-dessus de la loi, il renonce à tout ce qu'il possède (chose que la loi n'exigeait pas) et se prépare à suivre Jésus-Christ.

Oh! admirable piété de Zachée, s'écrie saint Fulgence! En consacrant la moitié de ses biens à réparer le tort qu'il a fait, et l'autre moitié au soulagement des malheureux ; en restituant le bien d'autrui et en se dépouillant entièrement du sien, il ne s'est pas contenté de devenir riche, mais il a voulu

(1) *Ecce camelus, deposita gibbi sarcina, per foramen acus transiit, hoc est dives et publicanus, contempto ausu fraudum, deposito onere divitiarum, angustam portam intravit; et arctam viam quæ ducit ad vitam et benedictionem dominicæ susceptionis accepit (Beda, Com. in Luc.).*

être parfait ; il ne s'est pas contenté de recevoir le pardon de ses vols, mais il a de plus voulu parvenir à la gloire des hommes miséricordieux ; et, pour complément de la justice, il a ajouté les œuvres de la charité (1).

Qu'ils murmurent à présent ces Juifs orgueilleux, en voyant le Sauveur entrer dans la maison d'un pécheur public ? Ce pécheur est plus saint et plus juste qu'ils ne le sont, eux qui se donnent pour justes et pour saints, tandis qu'ils sont méchants et pervers (2). Ils verront avant peu de temps ce pécheur vendre tous ses palais, toutes ses maisons de campagne, toutes ses possessions et donner le tout aux pauvres. Ils le verront donner au monde un exemple dont celui-ci n'avait jamais vu l'égal et qu'eux-mêmes ne sont pas capables de comprendre, bien loin de pouvoir l'imiter ; c'est-à-dire l'exemple d'un riche du siècle qui se dépouille de tout et qui renonce à tout pour suivre Jésus-Christ dans la voie qui, jusque-là, n'avait encore été battue par personne : *la pauvreté VOLONTAIRE*. Quelle gloire pour le Sauveur ! quelle confusion pour ses ennemis, quand la nouvelle de cette étonnante conversion mettra toute la ville en émoi et qu'elle se répandra dans toute la contrée ! Quel plus beau témoignage alors de la nature de sa

(1) O mira devotio ! discernit a bonis suis quod fuerat alienum. Pars proficit in misericordiam ; pars in rapinam redimendam impenditur , ut ex fraudibus veniam ex misericordia perciperet gloriam.

(2) Iste peccator melior est quam illi qui murmurabant et justos se esse fingeant (*Ibid.*).

mission de sainteté et de vertu, et de la puissance divine de ses paroles ! Oh ! le beau festin que Zachée a donné en ce jour au Sauveur ! Oh ! la magnifique réception qu'il lui a faite ! Oh ! combien sont exquis et suaves les aliments et combien délicieuse est la boisson que ce vrai Jacob a préparée au vrai Isaac ! Il lui a servi cette nourriture mystérieuse dont le Sauveur lui-même a parlé une autre fois à ses apôtres : « J'ai une autre nourriture dont se nourrit et se rassasie mon cœur et dont vous ne comprenez ni la suavité ni les délices. » Cette nourriture est de faire la volonté de mon Père, en accomplissant la grande œuvre dont il m'a chargé, qui est de convertir les âmes (1). Or, c'est cette nourriture spirituelle et céleste, la seule agréable au Sauveur, la seule digne d'un hôte divin, que Zachée fit préparer, en lui présentant toutes les vertus d'une âme sincèrement convertie et vraiment parfaite, c'est-à-dire la vivacité de la foi, la promptitude de l'obéissance, l'humilité de la prière, la ferveur de la piété, la générosité du détachement, la victoire du respect humain, la profusion de la charité (2). Oh ! quel beau jour ce fut donc pour le Sauveur du monde ! Quel magnifique festin ! Comme son esprit s'est doucement enivré de joie et que son cœur est demeuré parfaitement satisfait !

(1) Ego alium cibum manducare, quem vos nescitis. — Meus cibus est, ut faciam voluntatem Patris mei, ut perficiam opus ejus (*Joan. vi*).

(2) Venit ad Zachæum hospes Dominus, spirituales epulas præparantem. Adveniente Domino munus gratissimum offert, dona misericordiae exhibet (*S. Fulg.*).

Il n'est donc pas étonnant que le Sauveur, ayant été si bien accueilli par cette âme généreuse, ait laissé échapper de ses lèvres bénies de si magnifiques louanges sur la bonté de Zachée, sur sa foi et sur sa piété (1). Quand celui-ci eut terminé l'humble confession de ses vices et qu'il eut pris la résolution de se corriger, le Sauveur s'écria d'un air de véritable complaisance : « Que cette maison est fortunée, car en ce jour le salut y est entré ! Aujourd'hui, le maître qui l'habite se montre un véritable enfant d'Abraham, et le Fils de Dieu y accomplit la mission qu'il est venu remplir sur la terre, celle de chercher et de sauver les âmes qui étaient perdues (2). »

Combien, mes frères, ces paroles du Sauveur font de bien à mon cœur et qu'elles sont belles ! Ainsi, partout où ce Dieu Sauveur entre, il y porte le salut et la vie (3). Remarquez, avec un interprète, qu'il n'a pas dit : En ce jour, le salut est venu *pour Zachée*, mais bien : « En ce jour le salut est venu dans cette maison : *Hodie salus huic domui facta est* ; » parce que la famille entière de Zachée, ses officiers, ses serviteurs, tous, à l'exemple de leur maître, touchés des que le Sauveur avait prononcées sur le détachement

(1) Unde Dominus persequitur laudem, probat fidem, honorat ejus in munere devotionem ?

(2) Ait Jesus ad eum : *Hodie salus domui huic facta est eo, quod et ipse filius sit Abraham. Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat (Luc. xix).*

(3) Ubicumque Christus ingreditur, ibi salus præsto est. — *Salus domui facta est, quia, Zachæo converso, omnes ejus domestici, heri exemplo pœnitentes, in Christum crediderunt et salvi facti sunt.*

paroles du monde et poussés par la grâce, se repen-
tirent de leurs péchés, crurent en Jésus-Christ et
furent sauvés : le salut vint, en vérité, dans cette heu-
reuse maison. Sanctifiée par la présence réelle et par
la grâce de Jésus-Christ, purifiée de la contagion du
vice et de la tache du péché (1), comme s'exprime un
interprète, elle devint un vrai tabernacle, un vrai
temple de Dieu sur la terre. On comprend maintenant
pourquoi on lit ce bel évangile à la messe de la *Dédi-
cace des églises* ; c'est parce que l'entrée et le séjour
du Sauveur dans la maison de Zachée figurent par-
faitement l'entrée de Jésus-Christ dans les temples
sacrés au jour qu'ils lui sont dédiés, et le séjour qu'il
y fait par sa présence réelle et corporelle dans le
saint sacrifice et dans l'auguste sacrement de l'Eucha-
ristie (2). C'est aussi parce que la grâce et le salut
que Jésus-Christ porta dans la maison de Zachée,
quand il y entra, furent non-seulement la figure,
mais aussi la prophétie, la promesse et le gage de
l'abondance de la miséricorde que Jésus-Christ com-
mence à répandre dans le temple saint dès le jour de
sa dédicace ; si bien que, dès ce jour, on peut dire
en toute vérité du lieu saint que le salut y est entré
avec Jésus-Christ, pour être donné à tous ceux qui
viennent religieusement le chercher : *Hodie salus huic
domui facta est.*

(1) *Interius exteriusque sanctificata, omni morbo, omni vitiorum
contagione fugata* (Emis.).

(2) *Quia simili modo manet Christus in Ecclesia dedicata, per vene-
rabile sacramentum et sacrificium Eucharistiæ.*

Mais pourquoi et par quelles raisons appelle-t-il Zachée fils d'Abraham, lui qui était gentil, par conséquent étranger à la race d'Abraham? Saint Fulgence va nous l'apprendre. Il l'appelle fils d'Abraham, parce que, lors même qu'il n'en avait pas hérité le sang, il en avait hérité la foi; qu'il n'en avait point la filiation, il en avait le mérite; enfin, qu'il n'appartenait pas à sa race, il en avait imité la piété (1). En effet, comme le Sauveur lui-même nous apprend qu'Abraham désira le voir, et que, l'ayant vu seulement en esprit, il en fut comblé de joie (2); de même l'Évangile nous dit que Zachée désirait voir ce même Sauveur et que, lorsqu'il le vit, il le reçut avec une grande joie (3).

Le père des croyants offrit à Dieu, dans la personne de ses anges, une religieuse hospitalité, et Zachée l'offrit à Jésus-Christ en personne. L'un offrit à Dieu son fils unique, et l'autre tout ce qu'il possédait. Le premier sacrifie l'héritier, et le second l'héritage. Or, quelle consolante conséquence ne pouvons-nous pas en tirer pour nous? En effet, Zachée, continue le même Père, ouvre aux Gentils la voie qui leur était fermée pour participer aux promesses et aux bénédictions d'Abraham. Ainsi, par Zachée, les Gentils, qui étaient étrangers, sont admis, en considération de leur foi, dans la famille d'Abraham, tan-

(1) *Filius Abrahæ fide, non genere; merito non sobole; devotione, non stirpe.*

(2) *Abraham voluit videre diem meum; vidit et gavisus est (Joan.).*

(3) *Cupiebat videre Jesum; et excepit illum gaudens.*

dis que les Juifs, qui sont ses fils selon la chair, en sont exclus à cause de leur perfidie. Nous n'avons donc autre chose à faire maintenant qu'à marcher sur les traces de Zachée, notre frère, pour devenir les enfants du même père Abraham ; et, pour obtenir ce qu'il a mérité, faisons ce qu'il a fait lui-même. Imitons l'humble foi et le généreux détachement qui méritèrent à Abraham de devenir le père des croyants, et à Zachée, son fils ; alors nous deviendrons aussi ses enfants (1). Combien sont chères à nos cœurs les paroles par lesquelles le Sauveur proclame un pécheur public fils d'Abraham ! Qu'elles sont propres à ranimer notre courage ! Il nous déclare, en effet, par là que ce sont non-seulement les âmes qui ont battu les sentiers de l'innocence et de la justice, mais aussi celles qui, sincèrement repentantes, quittent les voies tortueuses du péché, qui peuvent prendre place parmi les enfants les plus chéris de Dieu et parmi les héritiers de ses promesses. Non, le ciel, depuis qu'il s'est ouvert pour un Zachée, ne peut plus se fermer pour les plus grands pécheurs qui, à son exemple, se repentent et se corrigent de leurs péchés (2).

(1) Zachæi exemplo cunctis aditus aperitur. — Extranei per fidem admittuntur; proprii perfidia repelluntur. — Imitare fratrem, si vis ad patrem pertinere. — Fac quod Zachæus fecit, ut possis obtinere quod meruit. — Fides Zachæum filium fecit, quæ Abraham patrem constituit (Fulg.).

(2) Quam pulchre dixit : Filius Abraham! ut non solum qui juste vixerunt, sed et eos qui ab injustitia rescipiunt, ad filios promissionis pertinere declarat (Beda).

DEUXIÈME PARTIE.

On ne peut admirer assez la condescendance et la bonté que le Sauveur montra en s'invitant de lui-même chez Zachée. Mais, par quel mystère, le Sauveur, ayant promis à Zachée de se rendre à sa maison pour y demeurer (1), n'y resta-t-il néanmoins que quelques heures? Saint Augustin en donne cette explication : Quand le Seigneur dit à Zachée : « Il faut que je reste dans ta maison, » il ne voulait pas seulement parler de sa maison matérielle, mais plutôt de sa maison spirituelle, c'est-à-dire de son âme. Il ne lui promit pas de rester chez lui corporellement, mais de demeurer toujours dans son cœur par sa grâce. Il lui promit cette permanence ineffable, spirituelle, divine, dont il a, en un autre endroit, parlé dans l'Évangile en ces termes : « Celui qui m'aime sera aussi aimé de mon Père; et moi et mon Père, nous viendrons à lui et nous établirons notre demeure en lui (2). » Jésus-Christ est donc, dans ce sens, toujours demeuré dans la maison de Zachée. En effet, ayant vendu et partagé ce jour-là même tous ses biens, selon qu'il l'avait promis, il se mit à la suite de Jésus-Christ, et il fut, durant sa vie mortelle, son fidèle disciple, et, après sa mort, son apôtre (3). Ainsi, comme le mérite de la justice

(1) *In domo tua oportet me manere.*

(2) *Si quis diligit me, diligetur a Patre meo, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus (Joan. xiv).*

(3) Nous savons par saint Clément, pape, que Zachée, après l'A

qu'il a pratiquée, en donnant ses biens aux pauvres (1), est demeuré à jamais, de même le séjour que le Seigneur a fait dans sa maison, c'est-à-dire dans son cœur, d'abord par sa grâce sur la terre, et par sa gloire dans le ciel, est, selon ses promesses, perpétuel et éternel : *In domo tua oportet me manere.*

Or, c'est précisément de cette manière que le Seigneur désire habiter en nous et qu'il s'y invite de lui-même, en nous adressant avec amour ces mêmes paroles : « Il faut que je demeure dans ta maison. » Oui, *oportet*, il faut absolument qu'il vienne en nous ; car nous faire miséricorde, verser sur nous les richesses de son amour, s'unir à notre âme qu'il a créée à son image et rachetée par son sang : tout cela est un besoin de son tendre cœur. Depuis quand ne frappe-t-il pas à la porte de notre cœur pour en demander l'entrée ; il est pour nous un époux bien plus affligé d'être loin de nous que nous ne le sommes d'en être séparés (2). Il doit absolument descendre dans notre cœur, *oportet*, parce que c'est un besoin impérieux, extrême pour notre cœur de le recevoir : nous ne pouvons être heureux qu'en lui et par lui. Et pour cela il faut chasser les idoles qui sont ado-

cension de Notre-Seigneur, se donna pour compagnon inséparable de l'apôtre saint Pierre, et que, ordonné par lui évêque de Césarée en Palestine, il y termina saintement sa vie dans l'exercice d'un laborieux apostolat.

(1) *Dispersit, dedit pauperibus; justitia ejus manet in sæculum sæculi (Ps. cxi).*

(2) *Ego sto ad ostium et pulso. Aperi mihi, soror mea, sponsa (Cant.).*

rées dans ce cœur : les idoles de la cupidité, de la volupté, de la haine, de l'ambition qui y règnent en maîtres, quoique étrangers, et qui se présentent en amis, bien que tyrans. Il faut que le Seigneur soit avec nous et en nous, *oportet* ; car si, par crainte qu'en entrant dans notre cœur, il y détruise des passions qui nous sont chères et y guérisse des plaies qui nous réjouissent ; si, semblables à Simon le Pharisien, qui reçoit le Sauveur dans sa demeure, mais l'exclut pour toujours de son âme, nous ne lui accordons qu'un hommage purement extérieur, et, lui refusant le sacrifice des affections intérieures, nous exerçons les fonctions de ministres du Sauveur sans en pratiquer les vertus intérieures, nous imitons la duplicité de ce malheureux juif, et nous recevrons le même châtiment : le Sauveur s'éloignera de nous pour toujours. Et malheur, s'écrie saint Augustin ! malheur à l'âme obstinée et rebelle de laquelle Dieu s'est éloigné : *Væ animæ peccatrici, a qua recessit Deus !*

Quand les anges préposés à la garde du temple de Jérusalem eurent prononcé ces paroles, qui furent entendues de tous : « Sortons de ce lieu, » ils l'abandonnèrent réellement ; et cet édifice fameux resta silencieux et désert, selon la prophétie de Jésus-Christ : « Voici que votre temple sera abandonné : » peu de temps après, il fut détruit. Or, notre cœur demeurera bien plus désert, si le Seigneur s'en éloigne. Hélas ! qui peut comprendre la misère d'un cœur privé de Dieu, vide de Dieu, éloigné de Dieu ! *Væ soli*. O solitude épouvantable ! ô désert affreux ! ô

vide funeste, gage de la solitude, de la séparation éternelle de l'âme avec Dieu !

Mais il ne suffit pas que nous accueillions une seule fois, comme Simon le Pharisien, Jésus-Christ dans la demeure de notre cœur ; il faut qu'à l'exemple de Zachée, nous le recevions de manière à ce qu'il reste toujours avec nous. Il ne s'agit donc pas de lui ouvrir son cœur à certaine époque de l'année, au carême, par exemple, pour l'en chasser après les pâques ; mais nous devons le recevoir sans délai et pour toujours. Et, afin qu'il reste toujours avec nous par sa grâce, restons toujours en lui par notre fidélité à faire sa volonté et par notre amour, car saint Jean dit ceci : « Celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (1). » Heureux ! si nous restons toujours dans une si haute compagnie ! si nous sommes en Dieu et avec Dieu, si Dieu est en nous et avec nous dans le temps ; car nous serons en lui et avec lui, et lui en nous et avec nous pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo (*I Joan.* iv).

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PREMIÈRE HOMÉLIE. — Le jeune homme possédé du démon . . .	1
DEUXIÈME HOMÉLIE. — Le Centurion	32
TROISIÈME HOMÉLIE. — Le Baptême de Jésus-Christ	68
QUATRIÈME HOMÉLIE. — La Tentation en général	109
CINQUIÈME HOMÉLIE. — La Tentation en particulier	139
SIXIÈME HOMÉLIE. — Les Noces de Cana.	179
SEPTIÈME HOMÉLIE. — Les Noces de Cana	215
HUITIÈME HOMÉLIE. — La Cananéenne.	247
NEUVIÈME HOMÉLIE. — Le Paralytique de la piscine	285
DIXIÈME HOMÉLIE. — La Transfiguration de Jésus-Christ	322
ONZIÈME HOMÉLIE. — La Vision de Dieu dans le ciel.	362
DOUZIÈME HOMÉLIE. — La Ressemblance avec Dieu dans le ciel .	399
TREIZIÈME HOMÉLIE. — Le Lépreux.	433
QUATORZIÈME HOMÉLIE. — L'Hydroptique.	479

FIN DE LA TABLE.

EXTRAIT

DU CATALOGUE DE LOUIS VIVÉS.

Le Protestantisme et la Règle de foi, ouvrage traduit de l'italien du R. P. Perronne, par M. l'abbé A.-C. Peltier; précédé d'une introduction, par M. Chassay, sur les écrits du P. Perronne. 3 vol. in-8° de 600 pages; prix : 16 fr.

Histoire chronologique et dogmatique des Conciles, commencée par M. Roisselet de Saucières, continuée par M. l'abbé André, chanoine de La Rochelle, auteur du *Cours de Droit canon*; ouvrage dédié à Mgr Dufêtre, évêque de Nevers. 6 beaux volumes in-8° de 600 pages; prix : 34 fr.

Bible, nouveau Commentaire littéral, critique et théologique, avec rapport aux textes primitifs, sur tous les livres des divines Ecritures, par M. le Dr J.-F. d'Allioli; traduit de l'allemand en français sur la sixième édition, par l'abbé Gimarey, curé de Saint-Jean-des-Vignes. Deuxième édition, 10 volumes in-8°; prix : 60 fr.

Histoire générale de l'Eglise, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, approuvée par Mgr Parisi, évêque d'Arras; par M. l'abbé Darras, auteur de la *Légende de Notre-Dame*. 2^e édition, 4 beaux vol. in-8° de 600 pages; prix : 22 fr.

Apparitions et Révélations de la très-sainte Vierge, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours, par M. l'abbé Sausseret 2 vol. in-8° de 450 pages; prix : 10 fr.

M. l'abbé Sausseret, auquel on doit l'ouvrage que nous annonçons ici, n'est pas, comme on le sait, un nouveau venu dans la littérature religieuse, et surtout dans l'étude des grandeurs et des perfections de celle qui, selon les Pères, est, après Dieu, la première personne du monde : *Prima post Deum persona* (S. Andr. Cret. Ser. 2, de *Annunt.*). Il y a déjà dix ans qu'il travaille sans relâche à élever, par sa plume, un monument aussi complet que grandiose en l'honneur de la Mère de Dieu, et c'est à ce projet qu'il faut attribuer les ouvrages déjà publiés par ce laborieux serviteur de Marie.

Les *Apparitions et Révélations de la très-sainte Vierge* sont la continuation de l'édifice conçu et commencé par lui à la gloire de celle qui tient le second rang au ciel et sur la terre. Ce nouveau livre s'ouvre par l'apparition de Marie encore vivante à saint Jacques-le-Majeur, en Espagne, et il se termine par celle de cette même Vierge à deux enfants de l'Isère, sur la montagne de la Salette. La sensation profonde qu'a faite et que fait encore dans le monde religieux cette apparition donnera au pieux recueil que nous allons publier un véritable intérêt de constance. Qu'il nous suffise d'ajouter que, dans tous les faits qu'il rapporte, M. Sausseret cite ses auteurs et fait connaître à ses lecteurs les sources où il a puisé. Nous espérons que cet ouvrage sera tout spécialement goûté des communautés religieuses, auxquelles il est dédié.

Beautés de la Foi, par le R. P. Ventura ; ouvrage traduit en français par le chanoine Clavel.

3 vol. in-8° ; prix : 16 fr.

3 vol. in-12 ; prix : 10 fr.

Œuvres complètes de Bossuet, évêque de Meaux ; reproduction textuelle de l'édition de 1815-1820, de A. Lebel, imprimeur à Versailles ; augmentées de l'*Histoire de Bossuet*, par Mgr le cardinal de Bausset. 30 volumes in-8°, brochés ; prix : 80 fr.

Des efforts du Protestantisme en Europe et des Moyens dont il se sert pour égarer les âmes catholiques, par Mgr Rendu, évêque d'Annecy.

1 vol. format anglais ; prix : 2 fr. 50 c.

Lettres à un sceptique, par Jacques Balmès, traduites par l'abbé Bareille.

1 vol. in-8° ; prix : 5 fr.

1 vol. format Charpentier ; prix : 3 fr.

